UNE GUERRE

EN SONORA.

SOUVENIRS DES CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

Au milieu des vastes états de la confédération mexicaine, celui de *Sonora* a conservé une physionomie à part. Les vicissitudes de ses luttes avec les tribus indiennes qui l'entourent, le frottement perpétuel avec ces peuplades, ont imprimé aux mœurs de ses habitans une certaine allure sauvage qui les distingue de ceux des autres provinces, avec lesquels ils n'ont de commun qu'une bizarre pratique du régime constitutionnel, encore si nouveau pour eux. Au Mexique, les libertés politiques sont comprises d'une façon singulière; un colonel qui s'ennuie et veut devenir général, un capitaine qui désire monter en grade se croit parfaitement en droit de se *prononcer* pour une cause quelconque. Aussi nul pays n'est plus fécond en révolutions, nulle part ces révolutions n'ont des causes plus futiles, des résultats plus inattendus. Le spectacle d'un des mille incidens de ce turbulent apprentissage de la vie politique est une bonne fortune pour le voyageur, car avant peu ces mœurs excentriques auront disparu. Quelques années encore, et ce pays aura subi le sort commun; déjà l'on peut entendre le retentissement lointain de la hache américaine qui frappe à ses frontières. Comme le Texas, la Sonora est destinée à être enclavée dans les États-Unis, et le temps n'est pas loin peut-être où l'Union comptera dans Guaymas un port sur l'Océan Pacifique.

Je n'avais plus que quelques lieues à faire pour gagner cette ville, l'unique port de quelque importance de l'état de Sonora, quand j'arrivai à un endroit où la route traverse un petit bois. Des deux côtés du chemin s'étendaient des fourrés assez épais. A gauche, au-dessus de la cime des liéges et des sumacs, des vautours tournoyaient en grand nombre et semblaient s'exciter à fondre sur une proie en poussant des cris de convoitise et d'effroi. Je piquai mon cheval de ce côté malgré la répugnance qu'il manifestait. Une scène hideuse frappa mes yeux : sept cadavres indiens étaient pendus à autant d'arbres, les uns par le cou, d'autres par une jambe, d'autres enfin par les bras. Tous étaient affreusement mutilés et n'offraient que des vestiges informes de figures humaines. Les meurtriers s'étaient acharnés sur ces cadavres avec une férocité inexplicable. La hache, le couteau, avaient accompli sur eux leur sanglant ministère. Les bourreaux avaient brisé les jointures, disloqué et tordu les membres d'une manière épouvantable. Ils avaient par dérision attaché aux mains des suppliciés leur *macana* (casse-tête) de bois de fer, et dénatté leurs longs cheveux, qui balayaient le sol; mais un soleil perpendiculaire avait cautérisé toutes ces plaies, racorni et desséché la peau de ces cadavres; la putréfaction avait respecté ces corps momifiés, et la forme humaine, toute mutilée qu'elle fût, jetait encore la terreur parmi l'essaim de vautours qui tournoyait au-dessus d'eux. Les armes laissées sur le terrain, les débris qui jonchaient le sol, prouvaient que la lutte avait été longue et acharnée; les nombreuses traces de bestiaux mêlées à celles de pieds d'hommes nus indiquaient aussi que les Indiens avaient été surpris nantis de leur butin. Avais-je sous les yeux un terrible exemple de représailles sanglantes ou la trace d'une agression injuste de la part des blancs? C'est ce que je ne pouvais décider, et j'étais encore sous l'impression de cet horrible spectacle, quand j'atteignis Guaymas.

De tous les ports que le Mexique possède sur la côte de l'Océan Pacifique, il n'y en a que deux à proprement parler. Le premier est Acapulco, le second Guaymas. Les autres ne sont que des rades foraines mal fermées par des terres plus ou moins basses, et dans lesquelles les navires ne sont pas à l'abri des grands vents périodiques qui règnent dans ces parages. Comme Acapulco, Guaymas est entouré de toutes parts de côtes ou d'îles élevées qui forment un port à l'abri des vents du large ou des vents de terre. Aussi, quand le vent du sud, chargé des émanations glaciales du pôle (1), vient soulever de longues lames au dehors de son enceinte, quand le *cordonazo* (2), de son souffle irrésistible,

(1) Ce vent, qui vient du pôle sud sans traverser de déserts de sables, est froid dans ces parages, comme le vent du nord dans nos climats.

(2) Coup de cordon de saint François. On appelle ainsi un vent impétueux de sud-ouest qui souffle dans le golfe de Californie en septembre et octobre.

fouette et bouleverse le golfe de Californie jusqu'au fond de ses abîmes, le port de Guaymas offre au milieu de sa ceinture verdoyante l'aspect d'un lac tranquille. Ces vents impétueux se transforment pour lui en une brise paisible, qui pousse paresseusement sur la grève de petites vagues que l'écume blanchit à peine. Ces vagues viennent expirer parmi les pousses serrées des mangliers dont elles vivifient les rameaux, qui s'enfoncent dans la vase, y dardent leurs racines, et forment une barrière impénétrable. La verdure pâle de ces arbustes tranche sur le fond d'ocre de la grève et complète l'aspect sauvage de ce port, qui est resté jusqu'à ce jour tel que l'a fait la nature. — Quelques petits bâtimens caboteurs, des pirogues creusées dans un tronc d'arbre, trois grands navires ancrés sous l'île de Venado, dont un français, l'autre américain, l'autre anglais, à certaine époque de l'année une corvette de cette dernière nation, des nuées de mouettes qui couvrent la mer, tel est l'aspect invariable de la rade vue de terre. — Des maisons basses et blanches qui réverbèrent un éclat éblouissant, un fort en terre de la même couleur d'ocre que la grève, dans lequel une demi-douzaine de canons se rouillent sur des affûts de bois, des croupes escarpées de montagnes dont les flancs sont sillonnés par le passage des eaux et dont les crêtes brunes s'élèvent semblables à une couronne de créneaux, tel est à son tour l'aspect de la ville vue de la rade. — Puis, si l'on veut jouir à la fois du spectacle de la rade, de la ville et du golfe, on n'a qu'à monter sur ces rochers, lorsque la chaleur est moins forte, c'est-à-dire vers le coucher du soleil. De là le spectateur domine deux déserts, l'un du côté de la terre, l'autre du côté de la mer; l'un borné par des montagnes que le jour, à son déclin, teint d'un violet livide, l'autre par des nuages roses, et justifiant son nom de mer Vermeille, quand la pourpre du couchant vient se fondre avec l'azur des flots. Sur la terre, des plaines incultes, des huttes isolées, quelques flocons de fumée qui montent dans l'air avec lenteur et indiquent une halte de muletiers; sur la mer, nulle voile, nulle trace de la puissance humaine : seulement, de temps à autre, une baleine voyageuse s'élève pesamment à la surface de l'eau, aspire avec un sourd mugissement la provision d'air nécessaire à ses vastes poumons, bat les flots de sa large queue et regagne ses pâturages d'algues et de varechs; un narval sort du sein de la mer comme une flèche, décrit une courbe dans l'air et disparaît; des troupes de loups marins, semblables à des nageurs qui luttent de vitesse, s'avancent et font jaillir devant eux une écume blanchissante. On ne jette plus alors qu'un regard de dédain sur le port, qui d'en bas paraît si étendu, sur ces maisons carrées qui semblent des dés d'ivoire jetés au hasard au milieu d'une herbe dont les tiges sont des palmiers, sur ces rigoles bleuâtres qui sillonnent les plaines et qui sont des fleuves. A la gauche du spectateur, la côte décrit une légère courbe; le dernier de ces minces

filets d'eau qu'on aperçoit au loin vient se jeter dans ce petit golfe : c'est la rivière des Hiaquis.

De toutes les peuplades sauvages qui entourent les établissemens des blancs, les Hiaquis sont la plus puissante. Leurs nombreux villages couvrent une vallée fertilisée par la rivière qui porte leur nom. Ils sont à la fois chasseurs, industriels et agriculteurs. Le nombre des habitans de ces diverses bourgades n'est pas moins de trente mille, y compris les femmes et les enfans. Un grand nombre de ces Indiens viennent se louer à Guaymas comme ouvriers ou domestiques. C'est la partie de la population qui tient le milieu entre l'homme sauvage et l'homme civilisé; mais, au moindre grief contre les blancs, ces ouvriers disparaissent subitement de la ville et vont se joindre aux milliers de combattans que leur race peut mettre sur pied d'un moment à l'autre. On conçoit tout le danger de ce terrible voisinage pour Guaymas, danger amoindri toutefois en ce que cette disparition subite est pour les habitans un avertissement de se tenir sur leurs gardes. Ces querelles se renouvellent fréquemment, et elles sont toujours sanglantes. C'est une guerre sans pitié, dans laquelle les Indiens n'ont pas toujours l'avantage de l'astuce ou de la férocité.

Le jour de mon arrivée, la ville était dans la consternation; depuis vingt-quatre heures déjà, tous les Hiaquis avaient disparu, déterminés à venger la mort des leurs que j'avais trouvés égorgés et mutilés dans le petit bois où ils restaient exposés comme un témoignage de la justice des blancs. On commençait à taxer d'atrocité la vengeance exercée contre des maraudeurs, bien que jusqu'alors un tel fait n'eût été considéré que comme un acte de justice un peu sommaire il est vrai, mais bien méritée. Toutefois, ce qui rassurait un peu les habitans, c'était la nouvelle d'une rupture survenue entre deux chefs hiaquis. L'un d'eux, surnommé Banderas, avait eu l'avantage sur son rival, U'Sacame. On pouvait donc jusqu'à un certain point compter sur l'alliance et le secours de ce dernier. Un autre événement contribuait aussi à jeter la perturbation dans Guaymas. Une révolution avait éclaté dans cette ville quelques jours auparavant. Cette révolution partielle est l'histoire générale de toutes les révolutions du Mexique, toujours aussi futiles dans leur origine et aussi mesquines dans leurs résultats qu'originales dans leurs détails. Voici quels avaient été le principe et l'origine de cette farce politique.

Le commandant de la place était un général nommé Tobar. C'était un ancien soldat, homme actif, brouillon, qui s'était signalé dans les guerres contre les Indiens des diverses peuplades, et qui, après leur défaite ou leur pacification, s'ennuyait d'une inaction forcée. Les lauriers du président Santa-Anna, l'homme par excellence des *pronunciamientos* et des *contre-pronunciamientos*, l'empêchaient de dormir.

Comme il est toujours glorieux pour un Mexicain de se prononcer pour ou contre Santa-Anna, ce dernier étant alors au pouvoir, le général Tobar se disposait à se déclarer contre lui, quand il apprit sa déchéance. Un tel incident déroutait toutes ses mesures et prévenait ses projets, c'était un contre-temps fâcheux; pour se distraire et dissiper sa mauvaise humeur, le général, en recevant cette nouvelle, monta à cheval et se livra avec plus de fureur que jamais à son passe-temps favori. Cette distraction était singulière. La campagne environnante abonde en taureaux sauvages, et le général, éperonné, botté, leur donnait la chasse à outrance, sans toutefois tirer contre eux son épée, qu'il réservait pour de plus nobles rencontres. Voici comment il se livrait à cet exercice. Les selles mexicaines, lourdes et massives, ressemblent aux selles arabes, avec cette différence, que l'arçon de devant forme un pommeau aussi élevé que solide. Des étrivières épaisses et grossières soutiennent de larges étriers de bois; une sous-ventrière d'une force extraordinaire assujettit ce lourd appareil sur le dos du cheval. Le Mexicain, aussi collé à la selle que la selle l'est au cheval, compose avec lui un ensemble inébranlable, et la confiance que lui inspire son adresse l'excite aux prouesses les plus folles. Penché sur l'arçon de cette selle, que nul poids ne peut faire tourner, le général saisissait fortement la houppe poilue qui termine la queue du taureau, donnait un tour de jambe sans quitter du pied l'étrier de bois, et étreignait la queue de l'animal entre ses larges étrivières et sa cuisse vigoureusement serrée au flanc du cheval; puis, au moment où le taureau, redoublant de vitesse, baissait la tête et levait outre mesure le train de derrière, le cavalier le dépassait, l'enlevait du sol avec une vigueur irrésistible, et le taureau culbuté tombait sur le flanc, étourdi, haletant, et faisant trembler la terre sous la violence de sa chute.

Un lieutenant, soldat de fortune comme Tobar, partageait d'ordinaire avec lui ces distractions, et avait conquis sa faveur par une adresse et une audace peu communes. Ce lieutenant s'appelait Ignacio Ochoa. C'était le type, de plus en plus rare, de ces aventuriers intrépides qui vinrent peupler les *présides* et refouler les tribus sauvages au fond de leurs forêts. Énergique descendant des compagnons de Cortez, Ochoa était ce qu'on appelle au Mexique un *hombre de a caballo*, c'est-à-dire qu'il pouvait dompter en deux heures un cheval sauvage, qu'il savait ramasser au galop un objet par terre, se suspendre à la crinière d'une main et à l'arçon de derrière à l'aide de l'éperon, et se coucher ainsi sous le ventre de son cheval au galop; qu'il savait jeter le *lazo* et abattre trois ennemis à la fois : de la pointe de son épée, d'un coup d'étrier et du choc de sa monture. Au temps de la chevalerie, c'eût été un chevalier sans peur, mais non sans reproches. Espèce de bandit redouté à dix lieues à la ronde, criblé de dettes, également évité de ceux qui

avaient le dangereux honneur d'être ses créanciers et de ceux qui craignaient de le devenir, Ochoa, avec toutes ces qualités d'un chef de partisans, n'était cependant encore que lieutenant. C'était sur cet homme que Tobar avait jeté les yeux pour le seconder. Ce jour-là, le lieutenant Ochoa galopait comme à l'ordinaire à côté du général.

— Est-ce que le temps ne te paraît pas affreusement long au milieu de cette tranquillité de l'état? lui demanda brusquement Tobar en arrêtant son cheval. En vérité, je m'ennuie de n'avoir rien à faire. Ces chiens d'Indiens Pimas, Zeris ou Tiburons ne donnent plus signe de vie.

— Vous les avez à peu près tous exterminés; j'en voudrais pouvoir dire autant de mes créanciers, répondit gravement Ochoa.

Le général reprit :

— A cet ennui se joignent chez moi de justes motifs de mécontentement; n'est-il pas honteux pour le gouvernement central d'avoir prononcé la déchéance de l'excellentissime seigneur Santa-Anna? Ne suis-je pas moi-même encore simple commandant de place, quand je mérite mieux? Où est la justice? Eh bien! je rétablirai l'ex-président, ou je deviendrai moi-même gouverneur de l'état, et je compte sur toi pour m'aider.

— Quand marchons-nous sur Mexico, demanda Ochoa en riant, pour sommer le congrès souverain de faire de moi un capitaine?

— Je le dirai, répondit majestueusement Tobar. En attendant, vive Santa-Anna!

— Santa-Anna ou la mort! s'écria Ochoa, et ils rentrèrent à Guaymas.

Les conjurés furent aussi vite trouvés que la conjuration ourdie; Ochoa n'eut que l'embarras du choix dans le nombre de ses amis. C'étaient des jeunes gens de familles distinguées, mais de mœurs perdues, la plupart *devant*, selon l'expression énergique du pays, *une ou plusieurs morts* (1), et qui avaient eu maille à partir avec les alcades ou les recors. C'était une trop belle occasion de payer leurs dettes sans bourse délier (je parle de leurs dettes pécuniaires), et tous briguèrent l'honneur de s'enrôler sous la bannière de Tobar.

Pendant la nuit qui précéda l'exécution de leur projet, les conjurés, au nombre d'une vingtaine, tinrent conseil. L'assemblée fut orageuse. Quelques-uns émirent d'abord l'idée de brûler la ville et d'égorger les habitans en masse, d'autres se récrièrent contre la barbarie de ce plan; on se calma, et l'on finit par citer des noms et discuter des exécutions partielles. Chacun crut devoir signaler à l'animadversion publique le créancier dont il avait le plus intérêt à se défaire, ou l'alcade dont il avait le plus à se plaindre. Sur ce chapitre, Ochoa garda le silence; il ne voulait pas l'extermination de tout Guaymas. Puis on proposa

(1) C'est-à-dire qui avaient commis un ou plusieurs assassinats.

de marcher sur Mexico, après s'être rendu maître du fort, dont il fallait avant tout s'emparer. Nouvelle délibération aussi longue que la première sur la façon dont on s'y prendrait pour en déloger les occupans. On proposa derechef un massacre général de la garnison, puis on revint à des moyens plus doux; on parla de corruption à prix d'or, et, sur l'observation judicieuse de plusieurs *prononcés* qui déclarèrent n'avoir pas une piastre à leur disposition, il fut résolu qu'on surprendrait le fort au point du jour. Quant aux résolutions ultérieures, elles dépendraient des circonstances. La pénurie de fonds amena tout naturellement une enquête sur les moyens de s'en procurer. Le pillage de la ville fut encore remis en question, mais Tobar s'y opposa, et, se levant avec gravité : — Notre but, messieurs, dit-il, n'est qu'un but politique, et nous devons ménager l'or et le précieux sang mexicains. — Ochoa trancha le différend en proposant de s'emparer du trésor public, c'est-à-dire de celui de la douane, le seul revenu de la république. Comme, en fait de pillage, Ochoa était une autorité, on s'inclina devant son avis, et l'exécution de son plan lui fut confiée. Enfin, avant que chacun allât se livrer au repos dans la maison de Tobar, où se tenait la délibération, celui-ci fut solennellement prié d'accepter le gouvernement de l'état de Sonora; Ochoa fut nommé capitaine, chaque officier monta aussi d'un grade, quelques-uns même trouvèrent là une magnifique occasion de se transformer en officiers, de simples bourgeois qu'ils étaient. Tout cela réglé, il ne restait plus qu'à s'emparer du fort d'ocre rouge dont j'ai parlé.

Au point du jour, les prononcés, armés jusqu'aux dents, traversèrent silencieusement la ville, arrivèrent au pied du fort, et, aux cris de *vive Santa-Anna!* sommèrent la garnison de se rendre. Les soldats qui la composaient dormaient comme des gens qui n'ont rien à perdre, et ne se firent que médiocrement prier pour crier de fort bonne grace *vive Santa-Anna!* Les *prononcés*, surpris de ce facile succès, ignoraient que, la veille même, ces soldats avaient vendu leurs cartouches pour compenser quelque peu l'arriéré de solde qui leur était dû. Au lever du soleil, on apprit dans Guaymas l'installation du nouveau gouvernement.

Quelques heures après, le lieutenant du général Tobar se présenta chez l'administrateur de la douane. Celui-ci faisait la sieste dans son hamac. Ochoa, s'adressant à lui avec toute la courtoisie dont ne saurait se départir un voleur mexicain, lorsqu'il détrousse un voyageur sur la grande route, lui demanda poliment combien il y avait d'argent dans les coffres de la *contaduria*.

— Douze mille piastres, répondit l'administrateur.

— C'est peu, dit Ochoa, mais c'est cependant assez pour m'éviter une commission désagréable.

— Laquelle? dit l'administrateur en faisant un soubresaut dans son hamac.

— Celle de vous apporter vous-même à mon général, dit Ochoa, car je lui avais promis de lui livrer ou le trésor ou l'administrateur de la douane.

— Vous voudrez bien me donner un reçu, capitaine, j'espère?

— Comment donc! mais c'est trop juste; je crains seulement que ma signature ne soit de bien mince valeur. Ah! seigneur administrateur, j'ai été étrangement calomnié dans ce pays!

L'administrateur, après avoir vidé ses coffres contre le reçu d'Ochoa, continua sa sieste. Ochoa revint chargé de son butin, qu'il déposa dans la maison de Tobar, transformée pour l'heure en maison de ville. A cette vue, les conjurés poussèrent des cris de triomphe. Il n'y eut qu'une voix sur la destination des douze mille piastres: ce fut de les employer au bien public; mais ce mot de bien public est susceptible de mille interprétations. Chacun l'entendait à sa manière et donnait son avis plus ou moins désintéressé, et la question restait difficile à résoudre. Cependant, après bien des pourparlers, il fut décidé, sur l'avis d'Ochoa, qu'on emploierait les fonds à la restauration des affûts de canon, dont le bois, horriblement fendu par le soleil, était hors de service. Sans doute, si le bruit de cette échauffourée parvint au général Santa-Anna au fond de l'*hacienda de manga de clavo* où il avait l'habitude de se retirer après les crises politiques, il dut être bien flatté d'un mouvement en sa faveur qui se manifestait d'une manière aussi patriotique. Pour achever de se modeler sur son illustre patron, Tobar, après avoir investi Ochoa de ses pouvoirs, se retira également dans une propriété qu'il possédait aux environs de Guaymas. Il y était encore quand j'arrivai sur le théâtre des événemens que je viens de raconter.

La cité de Guaymas, qui, malgré ce titre prétentieux, n'est encore qu'à l'état de bourgade, ne possède ni église ni auberge. Le premier point lui est particulier entre toutes les villes du Mexique; quant au second, elle le partage avec toutes celles de l'état de Sonora. L'étranger ou le voyageur qui y arrive est forcé de demander dans la première maison venue une hospitalité qui ne lui est jamais refusée. Des remerciemens sincères quand le propriétaire est riche, une indemnité pécuniaire quand il ne l'est pas, dédommagent l'hôte qui vous a reçu de ses soins, de ses dépenses et de son bon accueil. Ce fut donc avec une entière confiance dans cette louable coutume que je dirigeai mon cheval, assez fatigué par une longue route, vers la maison d'un de mes compatriotes à qui l'on m'avait recommandé. Comme, dans ces pays reculés, les chevaux sont reçus familièrement, même dans les chambres à coucher, voyant que personne ne se présentait sur le seuil

de la boutique, je n'hésitai pas à y pousser ma monture de manière à ce que sa tête dominât le comptoir, et, de cette position élevée, j'adressai ma requête selon l'usage de ces pays primitifs. Mon compatriote ne parut que médiocrement flatté de la préférence qui lui était accordée. Tout Gascon qu'il était, il me donna à entendre, avec une franchise peu ménagée, que sa maison était bien petite, mais qu'il en connaissait une à louer dans un endroit qu'il m'indiqua, et que dans cette maison, meublée à la mexicaine, avec la selle d'un cheval, les *armes d'eau* (1) et la peau de mouton, j'arriverais facilement à y composer un excellent lit et l'ameublement d'une chambre à coucher. Après ces renseignemens, mon excellent compatriote me tendit la main avec une cordialité qui prouvait combien il avait hâte de se débarrasser de moi, et je me mis à chercher la maison qu'il m'avait désignée. Je ne tardai pas à la découvrir. C'était une maison basse, ornée sur le devant d'un péristyle soutenu par quatre piliers en pisé. La porte, ouverte à deux battans, laissait voir une grande chambre à moitié décarrelée par le passage des chevaux. Une autre porte, pratiquée parallèlement, de manière à établir, suivant l'usage, un courant d'air perpétuel sous ce ciel de feu, donnait accès dans une vaste cour.

Je ne pus, au premier aspect, saisir qu'imparfaitement ces détails à travers les festons pressés de la chair sanglante de trois ou quatre vaches découpées en longues lanières. Ces lanières décrivaient, à la manière des lianes dans les forêts, mille capricieux enchevêtremens le long des piliers du péristyle et sur des cordes tendues à cet effet; elles offraient, sous le soleil qui les desséchait, tous les tons les plus cadavéreux, depuis le rouge cramoisi, les divers violets et le bleu jusqu'au plus beau vert. Ce n'était donc que fort confusément, à travers ce labyrinthe de viande, qu'on apercevait la cour, constellée de mares d'eau croupie, sur lesquelles la pourriture étendait un glacis couleur d'arc-en-ciel. Des peaux fraîchement écorchées étaient tendues sur le sol au moyen d'une infinité de piquets. Des essaims de mouches bourdonnaient sur toute cette putréfaction, d'où s'exhalaient des effluves empoisonnées. Tel était l'asile que m'avait indiqué mon obligeant compatriote.

Un homme d'une quarantaine d'années, de petite taille, était assis sur une espèce de chaise en roseaux et fumait impassiblement une cigarette au milieu de ce charnier. Sa physionomie était à la fois cynique et réservée; sa tournure et ses vêtemens tenaient le milieu entre le prêtre et le laïque. Comme je passais et repassais devant la porte, fort indécis si je profiterais des renseignemens qu'on m'avait fournis, cet homme m'adressa la parole.

(1) Peaux de chèvres suspendues au pommeau de la selle, et qui, par la pluie, servent à envelopper les jambes comme un sac.

— Vous êtes étranger, à ce que je vois, seigneur cavalier, et peut-être cherchez-vous un logement?

— Je l'avoue, et, si cette maison est à louer, comme on me l'a dit, je pourrais m'en accommoder.

— Eh bien! alors mettez pied à terre, et veuillez accepter l'hospitalité que je vous offre... dans la maison de mon ami.

J'appris, en causant avec mon nouvel hôte, qu'il était sacristain à Guaymas, ce qui lui donnait aussi peu de peine que de profits, puisque son église n'était encore qu'en expectative.

— En attendant, dit-il, que le gouvernement de l'état fasse construire l'église qu'il nous promet, je fais avec mon ami Casillas quelques affaires; c'est un jeune homme qu'il faut bien pousser.

Avant d'entrer en arrangement définitif, je désirai m'entendre au sujet de l'affreux étalage qui obstruait l'entrée de la maison.

— Quant à cela, répondit le sacristain, n'en ayez nul souci : je suis intéressé à vous en délivrer le plus promptement possible, car c'est une spéculation que je fais en l'absence de Casillas, et que, pour des motifs à moi connus, je suis forcé de terminer avant son retour, qui doit avoir lieu sous deux jours.

Complétement rassuré sur la disparition prochaine de cet incommode voisinage, mon marché fut bientôt conclu. Le sacristain se montra fort accommodant sur tous les points. Restait l'article de la table; il me nomma une espèce de petit cabaret, situé près du port, où je pourrais aller prendre mes repas, et il ajouta : — Les principaux membres du gouvernement provisoire le fréquentent assidument, et vous pourrez y faire de brillantes connaissances. Maintenant, continua-t-il avec un sourire engageant, comme je suis certain que mon ami n'a pas d'argent, vous lui rendriez un grand service en m'avançant le prix d'une quinzaine de son loyer; j'ai sa procuration.

Le soir venu, je me rendis au cabaret qu'il m'avait signalé, et dans lequel se trouvait déjà réunie une compagnie nombreuse. Le cabaret était tenu par deux jeunes gens qui, grace au crédit illimité qu'ils faisaient aux chefs des *prononcés*, jouissaient en ce moment d'une grande considération. L'un d'eux se chargea de me présenter. Dans une petite salle attenant à la pièce où se trouvait le comptoir, assis autour d'une table longue en bois de *balsamo* massif, une douzaine d'hommes environ étaient occupés à boire ou à jouer. Quelques chandelles, dont les mèches charbonnaient d'une façon lugubre, répandaient dans toute la salle une lueur douteuse qui en laissait les coins dans l'obscurité. Sur ceux des bancs restés inoccupés, des manteaux brodés, des *sarapes* aux mille couleurs, des chapeaux à galons d'or ou tout simplement de paille de Guayaquil, étaient jetés pêle-mêle avec de longues rapières à garde de fer ou d'argent. Une épaisse fumée de tabac tourbillonnait autour de la

flamme des chandelles et s'élevait en dais au-dessus de ces figures bronzées. L'eau-de-vie de France, le tafia, le mescal de Tequila, circulaient rapidement de main en main, mais l'ivresse n'était encore qu'au début. Un homme de haute taille, aux traits fortement caractérisés, aux yeux noirs, et dont les favoris épais venaient rejoindre une bouche ornée de dents étincelantes, se leva à mon entrée.

— Soyez le bienvenu, seigneur Français, car votre nation ne contient pas de *serviles* dans son sein; soyez le bienvenu. Qu'on apporte un verre.

Une voix épaissie par l'eau-de-vie s'éleva aussi d'un des angles de la salle :

— La France est une grande nation, et l'empereur Napoléon un grand homme! Comment se porte-t-il?

A cette question bizarre, je me retournai pour voir d'où partait la voix; c'était celle d'un vieux sergent assis contre la muraille, une immense rapière entre les jambes.

— Vous êtes bien bon. — Comme un grand homme qui est mort depuis vingt ans!

Le vieux sergent ferma ses yeux appesantis et n'entendit probablement pas cette réponse, car sa tête retomba lourdement sur sa poitrine.

Ignacio Ochoa (c'était lui qui m'avait reçu) frappa sur la table comme pour imposer silence; il se tourna vers moi, et s'écria de ce ton emphatique et sentencieux que les habitans de la Sonora ont emprunté aux Indiens :

— J'ai été horriblement calomnié dans ce pays, seigneur étranger, c'est le sort du pauvre. J'ai été pauvre, maintenant je suis puissant. Qui m'empêcherait d'en tirer vengeance? Personne! Ochoa peut entrer où entre le feu; il peut atteindre ce qu'atteint le vent! Mais non, je ne veux me venger que par des bienfaits.

En achevant ces mots, le futur bienfaiteur de la Sonora enfonça violemment son couteau dans la table de bois massif, ébranlant ainsi toutes les bouteilles et faisant vaciller les chandelles, dont les champignons jonchèrent la table de flammèches fumeuses.

— Bah! qui de nous n'a pas été calomnié? N'a-t-on pas dit dans Arispe que j'avais tué mon frère! s'écria avec un sourire sinistre un jeune homme aux cheveux crépus, au teint bilieux.

— Vous, Guttierrez! interrompit Ochoa d'une voix sombre; Dieu veuille que ce soit une calomnie!

— Quoi! s'écria violemment le jeune homme en se levant de son banc, tandis qu'une pâleur livide couvrait sa figure, oseriez-vous prétendre qu'ils ont dit vrai?

Et il arracha le poignard d'Ochoa, qui vibrait encore dans la table.

Ochoa recula vivement, entoura son bras du premier manteau qu'il trouva, et se mit, l'épée à la main, dans la posture d'un *toreador* prêt à l'attaque. Les assistans restaient immobiles, sans penser à s'interposer entre eux, quand un homme accroupi dans un coin de la salle saisit aussitôt une petite harpe portative placée à côté de lui et fit entendre un prélude plaintif. Le son de cet instrument, comme celui de la harpe de David, sembla chasser le malin esprit. Ochoa et Guttierrez se rassirent.

En ce moment, un jeune homme entra dans la salle. Bien que sa contenance ne trahît aucune émotion violente, néanmoins sa figure pâle, ses cheveux épars et ses habits en désordre semblaient démentir l'expression de sa physionomie.

— Ah! c'est vous, Casillas! s'écria Ochoa; avez-vous, selon mes ordres, poussé votre reconnaissance le plus loin possible? Où sont les Hiaquis?

Le jeune homme à qui s'adressait Ochoa se recueillit quelques secondes avant de répondre, mais avec un certain embarras.

— Heureusement, seigneur capitaine, le danger n'est pas si imminent qu'on le craignait. Les Hiaquis sont tranquilles, et rien ne fait prévoir qu'ils songent à nous attaquer de si tôt; du moins, ajouta-t-il, je le pense ainsi.

Ce nom de Casillas m'avait frappé; c'était celui de l'ami du sacristain, je l'examinai avec attention. Ce jeune homme devait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans; sa figure était intéressante. La pâleur de son front chargé d'une magnifique chevelure faisait ressortir de grands yeux noirs surmontés de sourcils bien arqués. Après avoir rendu compte de sa mission, il reprit l'expression de mélancolie qui paraissait caractériser habituellement sa physionomie.

Un nouveau personnage se présenta sur le seuil; il portait à la main une canne de jonc à poignée d'or sur laquelle il s'appuyait. Quoiqu'il affectât un air d'importance, il était facile de deviner qu'il éprouvait un certain malaise à se mêler à la réunion sans y être invité. Par contre aussi, quelques-uns des aventuriers assis à la table dissimulèrent de leur mieux une appréhension également visible sous un masque de dignité d'emprunt. Ochoa seul garda sa contenance assurée.

— Eh! que nous veut ici le seigneur alcade? s'écria-t-il en toisant des pieds à la tête le nouvel arrivant avec un orgueilleux dédain.

— J'apporte de mauvaises nouvelles, messieurs, dit l'alcade; j'apprends que les Hiaquis marchent contre le Rancho (1), que leurs batail-

(1) Le Rancho de San-José de Guaymas, petit village à quatre kilomètres de Guaymas.

lons couvrent la plaine et que leurs feux s'étendent jusqu'au Cerro del Huerfano, et je viens essayer de prendre avec vous les mesures nécessaires à la sûreté de Guaymas.

— Et vous venez probablement nous offrir le bras de vos recors, s'écria Ochoa. L'autorité militaire que je représente ici, ajouta-t-il en se levant avec impétuosité, n'a ni conseils ni ordres à recevoir de l'autorité civile; faut-il donc vous rappeler nos *fueros?*

La verge de justice représentée par la canne à pomme d'or s'inclina devant la rapière militaire. L'alcade se tut.

— Est-ce tout ce que vous aviez à nous dire, seigneur alcade?

— J'ai encore une autre nouvelle, mais elle n'intéresse que vous, messieurs; deux régimens arrivent, dit-on, d'Arispe; c'est le gouverneur-général qui les envoie.

Les yeux d'Ochoa s'animèrent d'un enthousiasme guerrier, et il s'écria :

— Eh bien! seigneur alcade, il ne fallait rien moins que cette double nouvelle pour que vous fussiez ici le bienvenu parmi nous; soyez-le donc deux fois! Barde, ajouta-t-il en se tournant vers le joueur de harpe, entonne un chant de guerre; chante notre triomphe et les funérailles de nos ennemis. Et vous, Casillas, recevez mes remerciemens pour l'exactitude de vos renseignemens!

Casillas balbutia quelques excuses que le son de la harpe couvrit entièrement. Un coup frappé en dehors au volet de la salle fit tressaillir l'assemblée, et une voix aigre s'écria :

— Est-il vrai que mon ami Casillas soit déjà de retour?

Je reconnus mon hôte le sacristain. C'était lui en effet; il se précipita dans la salle, tandis que l'alcade s'esquivait sans bruit.

— Que vient-on de m'apprendre? s'écria le sacristain en se jetant avec effusion dans les bras de Casillas. — Que tu arrives à l'instant! Mais qu'as-tu donc? que signifient ces gouttes de sang que j'aperçois sur le collet de ta chemise?

— Ce n'est rien, répondit Casillas en se dégageant vivement de l'étreinte de son ami.

— Mais si, parbleu! c'est quelque chose; on dirait un coup de couteau; serais-tu dangereusement blessé?

— Ce n'est rien, te dis-je, reprit Casillas en remontant sa cravate, c'est une épine qui m'a déchiré le cou.

Et il me sembla entendre sa voix et voir sa main trembler. — Tu sais, dit-il au sacristain, que les Hiaquis sont à nos portes?

Le sacristain eut à cette nouvelle l'air d'un homme qui trouve le mot d'une énigme long-temps cherchée, et s'écria :

— Oh! mon ami, je m'explique maintenant la disparition de tes trois vaches!

— De mes vaches!... dit Casillas alarmé.

— Oui, tu sais? les dernières, les seules que nous n'eussions pas perdues au *Monte*. — Eh bien! je le vois à présent, ce sont les maraudeurs indiens qui les ont volées?

En soutenant cette assertion avec une rare impudence, le sacristain m'aperçut, me salua, et reprit vivement :

— Quand je dis qu'elles sont perdues, tu vas voir..... Dès que je sus qu'elles avaient disparu, je me mis à leur recherche. Les traces étaient faciles à suivre, car il y en avait une qui boitait. Tout à coup les traces disparaissent; heureusement, à quelque distance de là, ta bonne étoile me les fait retrouver, mais déjà dépecées. C'est ainsi que tu les verras à la maison en *cecina* (1), comme ce cavalier a pu les voir, dit-il en me désignant.

— Mais les mouches ne les ont pas mangées, j'espère? s'écria Casillas.

— Oh! reprit le sacristain d'un air de dignité offensée.

— Parbleu! dit Casillas d'un air de mauvaise humeur, je craignais qu'il n'en fût de mes vaches comme de cette partie de *panocha* (2) que tu avais achetée avec mon argent, et que les ravets (3) ont mangée pendant mon absence.

— On n'est pas toujours malheureux, reprit sentencieusement le sacristain un peu déconcerté par les éclats de rire qui partirent dans la salle au souvenir de cette insigne fourberie dont tout Guaymas avait eu connaissance.

— Écoute, continua Casillas : si j'ai pu te devoir quelques services, je me crois parfaitement quitte envers toi, et je te promets que cette fois est la dernière où je serai ta dupe.

Le pauvre Casillas ne pouvait pas prévoir l'avenir.

Après avoir de nouveau, malgré cette déclaration formelle, félicité son ami sur son prompt retour et sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux Indiens, le sacristain, qui sans doute se sentait mal à l'aise dans cette réunion, prétexta quelques affaires, et sortit de la salle.

L'entrée du sacristain et sa conversation avec Casillas avaient fait oublier un instant les graves nouvelles apportées par l'alcade. Quand la porte se fut refermée sur le sacristain, la préoccupation causée par le danger qui menaçait Guaymas et les *prononcés* amena un profond silence. Ce silence n'était troublé que par les rumeurs du dehors et les ronflemens du vieux sergent, toujours assoupi sur la coquille de sa ra-

(1) Viande découpée en lanières et séchée au soleil, ainsi que je l'ai dit en commençant.

(2) Cassonnade en petits pains dont on fait un grand commerce en Sonora.

(3) Espèce d'insectes rongeurs.

pière. Celui-ci, n'entendant plus autour de lui le bruit des voix, le choc des verres et le cliquetis des bouteilles au milieu desquels il s'était endormi, ouvrit tout à coup les yeux.

— Vous m'avez dit, je crois, s'écria-t-il d'une voix enrouée en me faisant l'honneur de m'adresser de nouveau la parole, que l'empereur Napoléon se portait bien : caramba! j'en suis bien aise. C'est un grand homme! et après Santa-Anna...

Puis, voyant que tous les assistans se taisaient, il continua : — Ah çà! que se passe-t-il donc ici? n'y a-t-il plus ni mescal ni eau-de-vie?

On l'interrompit pour lui apprendre les nouvelles.

— Eh bien! ajouta-t-il, est-ce une raison, parce que le gouvernement se révolte contre nous, parce que les Hiaquis envoient un régiment pour nous combattre, de ne pas boire? Et, saisissant la première bouteille qui tomba sous sa main, il fit d'un trait disparaître ce qui en restait. Ce qui lui restait de raison et de force disparut aussi, et il glissa sous la table avec un bruit de ferraille produit par le retentissement de sa rapière contre le carreau.

Cet épisode inattendu ramena la gaieté parmi tous les *prononcés*, qui recommencèrent à jouer et à boire. Ochoa seul paraissait pensif; il réfléchissait peut-être à la responsabilité qui pesait sur lui en l'absence du général Tobar; les circonstances devenaient graves, et l'affaire pouvait tourner mal pour le capitaine; il tordait ses moustaches avec impatience, et de sombres éclairs jaillissaient de ses prunelles dilatées. Au milieu de la scène qui l'entourait, ce bandit, sur qui reposait presque le sort d'une ville entière, ne manquait pas de grandeur.

— Eh bien! qu'allez-vous faire? demanda Casillas à Ochoa en le regardant avec anxiété.

— Ce que je vais faire! s'écria Ochoa arraché à ses préoccupations... Le général Tobar doit être instruit de ce qui se passe; quelqu'un de vous veut-il monter immédiatement à cheval et courir à franc étrier jusqu'à lui?

Un profond silence accueillit cette proposition. Ochoa regarda autour de lui en fronçant le sourcil.

— J'irai, moi! s'écria Zampa Tortas, un jeune homme à l'air doux et modeste qui jusque-là n'avait pas dit un mot.

— Mais c'est un luron qu'il me faut, un *hombre de a caballo*, car la route est dangereuse, reprit Ochoa à l'aspect du jeune commis de la douane, car telle était la position sociale de Zampa Tortas.

— J'irai, reprit simplement le jeune homme, et je ne demande que le temps de seller mon cheval.

— Eh bien! que Dieu vous accompagne! dit Ochoa, et il le prit à l'écart pour lui donner ses instructions.

— Maintenant, poursuivit le capitaine, notre devoir est tout tracé.



Notre place est au Rancho, qui sera sans doute bientôt attaqué. Il est onze heures : dans trois, nous partirons; que chacun aille se reposer pour se trouver sur la place au moment désigné.—Puis, se retournant vers moi : Seigneur français, me dit-il en son langage pompeux, vous êtes fils d'un pays guerrier, voulez-vous être des nôtres? Si vous en revenez, ce que vous aurez vu vaudra la peine d'être raconté.

J'aurais voulu, je l'avoue, pouvoir décliner cet honneur; mais après tout, comme il y avait autant de danger à rester qu'à marcher en avant, je maudis de nouveau l'inhospitalité de mon compatriote, et j'acceptai.

— Un dernier choc des verres, s'écria Ochoa, et puissions-nous demain nous retrouver tous en ce même endroit pour boire à nos succès et à la gloire de la nation mexicaine!

Les verres retentirent de nouveau; le vieux sergent fut réveillé de son assoupissement et se leva en murmurant les noms de Napoléon et de Santa-Anna; puis, chacun à son tour quitta la table pour se préparer aux dangers de la nuit.

Cependant la nouvelle de l'attaque prochaine que méditaient les Hiaquis s'était répandue dans Guaymas. La consternation s'était accrue par les récits de plusieurs personnes qui, leur ayant heureusement échappé, vinrent annoncer que les bataillons indiens couvraient les bois et les plaines, et que, si par malheur le Rancho, qui était comme une citadelle avancée, venait à être emporté, c'en était fait de Guaymas. Malgré l'heure de la nuit, personne n'était couché. Comme les ténèbres grossissent toujours la peur, chaque fois que quelque rumeur inséparable de la confusion s'élevait dans une des rues les plus éloignées, on s'imaginait entendre les hurlemens des Indiens et les voir déboucher au cœur de la place ainsi que des démons déchaînés. Les femmes et les enfans se disposaient à aller chercher un refuge à bord des navires étrangers ou caboteurs et au milieu des îles qui forment l'enceinte du port; les hommes préparaient leurs armes pour la défense.

A deux heures, chacun fut exact au rendez-vous. Au milieu d'un ciel brillant d'étoiles, la lune allait se coucher derrière cette couronne de créneaux qui domine Guaymas; ses rayons tombaient obliquement sur le port, dont ils éclairaient les eaux limpides, et qui eussent paru stagnantes sans la frange d'écume que le flux poussait sur la grève au pied des rochers et parmi les tiges des mangliers. La masse noire des navires à l'ancre se dessinait sous l'île du Venado, qui ressemblait dans l'ombre à un gigantesque navire échoué. Des pirogues, des canots chargés de femmes et d'enfans, se croisaient sur la rade, en laissant après eux un long sillage phosphorescent, une traînée scintillante comme la flamme du punch. Des feux brillaient dans les îles, sur la cime des palmiers aux feuilles aiguës et des goyaviers en fleurs; des nuages de fumée glissaient, chassés par la brise. Des essaims de mouettes

voletaient éperdues avec des cris perçans, tandis que les grands pélicans pêcheurs, posés sur une patte comme des hiéroglyphes, regardaient impassiblement tout ce tumulte inusité. En arrivant sur la place, je vis une masse compacte de cavaliers dont les chevaux piaffaient et poussaient des hennissemens. De temps en temps, la lueur des cigarettes éclairait des figures bronzées qui s'évanouissaient aussitôt dans l'ombre. Tout le monde était prêt à partir; on attendait seulement que ceux qui avaient été mettre leur famille en sûreté dans les îles fussent de retour.

Le mouvement tumultueux du port cessa peu à peu, et de nouveaux renforts vinrent successivement se joindre aux cavaliers réunis sur la place. Bientôt la rade ne présenta plus sur sa surface ni canots, ni pirogues; ses eaux redevinrent tranquilles; les familles étaient en sûreté soit au milieu des îles, soit à bord des divers bâtimens. Ochoa, avant de donner le signal du départ, parcourut le front de son escadron pour s'assurer si tous ses hommes étaient présens. Tout à coup il s'écria : — Mais je ne vois point Casillas! — On lui apprit qu'en sortant du cabaret, Casillas avait sellé son cheval et s'était éloigné sans dire où il allait. Je vis le capitaine froncer le sourcil d'un air mécontent. Enfin il allait donner le signal attendu, lorsqu'il fut rejoint par le jeune homme qu'il avait dépêché au général Tobar. Ochoa s'avança au-devant de lui dès qu'il l'eut reconnu, et, lui secouant affectueusement la main :

— Eh bien! Zampa Tortas, lui dit-il, vous arrivez à temps pour vous joindre à nous. Quelles nouvelles m'apportez-vous du général?

— Le général était absent : il parcourt le pays pour gagner des soutiens à notre cause; mais je lui ai fait parvenir votre message par un exprès pour venir vous retrouver, et me voici.

— Soyez le bienvenu, dit Ochoa; nous allons partir.

— Un instant, seigneur capitaine, dit Zampa Tortas en l'arrêtant, je ne suis pas revenu seul. Un messager indien attend à l'entrée de la ville un sauf-conduit de votre part pour communiquer, dit-il, des nouvelles importantes au chef des *yoris* (1).

— Il n'a rien à craindre, amenez-le.

Zampa Tortas piqua son cheval, et revint quelques instans après, accompagné d'un Indien dans son costume de guerre. Celui-ci s'arrêta devant Ochoa en attendant que le capitaine lui adressât la parole.

— Parle, dit le capitaine. Qui t'envoie? Est-ce ce chien de Banderas?

— Banderas est un chien en effet, dit le Hiaqui; je ne porte pas ses messages. C'est U'Sacame qui m'envoie, et voici les paroles qu'il m'a chargé de transmettre au chef des *yoris :* U'Sacame a été insulté par Banderas; sa maison a été brûlée; il est devenu l'ennemi de sa race.

(1) Les blancs.

Deux cents guerriers l'accompagnent. Que les blancs lui promettent leur appui pour brûler à son tour la maison de Banderas, et ses guerriers seront aussitôt rendus au Rancho que ces cavaliers qui vont partir.

Ce message, transmis à haute voix et en assez bon espagnol, fut accueilli avec un vif sentiment de satisfaction, car tout le monde connaissait la bravoure du rival de Banderas, et, à la veille d'une action décisive, ce renfort inespéré n'était pas à dédaigner. Ochoa accepta les offres de U'Sacame, et engagea sa parole et celle de ses compagnons qu'ils l'aideraient à tirer de son rival une éclatante vengeance.

— Maintenant, messieurs, s'écria Ochoa, en avant!

L'escadron se mit en marche, tandis que le messager indien coupait la route par un chemin de traverse pour aller rejoindre son chef. En ce moment, Casillas nous rejoignit aussi. Son cheval était haletant comme après une course rapide. — Mieux vaut tard que jamais, — dit Ochoa d'une voix railleuse. Casillas ne répondit rien.

Deux petites lieues séparent le Rancho de San-José de Guaymas de Guaymas même. La route parcourt, pendant près des trois quarts de cette distance, des plaines et des terrains calcaires, où les nopals et les cactus mêmes ne poussent que de loin en loin. La lune éclairait ces plaines désolées et silencieuses, les cactus allongeaient leurs grandes ombres sur cette terre blanche et nue qui n'avait pas d'écho pour répéter le bruit sourd des pas de nos chevaux. Ces landes furent promptement traversées; mais, à peu de distance du Rancho, des bois d'arbres épineux bordent les deux côtés de la route. Il semblait qu'on apercevait dans l'obscurité des formes noires immobiles. Ochoa fit faire halte.

— Au galop, messieurs, dit-il à mi-voix, pour traverser ce défilé, et feu sur les deux flancs! Puis il ajouta, d'une voix qui retentit dans le silence de la nuit : Santiago!

A ce mot, auquel les chevaux ont l'habitude de s'élancer, leur galop ébranla la terre, et notre escadron s'engagea résolument au milieu des bois. Des détonations répétées signalaient notre passage, mais pas un cri, pas un hurlement ne se fit entendre. Seulement, dans les momens de silence des armes à feu, une flèche traversait l'air en sifflant, un cheval se cabrait, un cavalier étouffait un gémissement de douleur. Puis des coups de feu retentissaient de nouveau, et des bruits de feuilles froissées, de branches brisées par la chute d'un corps, sortaient des fourrés; nos chevaux poursuivaient leur course avec un cliquetis de mors impatiemment secoués, d'éperons retentissans, de fourreaux de fer heurtés les uns contre les autres. On aurait dit, au milieu de l'obscurité, un combat de fantômes.

En quelques minutes, nous eûmes franchi ce pas périlleux, qui aurait pu nous devenir funeste, s'il eût été occupé par la multitude des Indiens et non par un corps isolé. Une halte eut lieu dans la plaine. Quel-

ques chevaux et quelques cavaliers étaient blessés, mais personne ne manquait. Bientôt les premières maisons du Rancho se dessinèrent à travers la nuit. Un hourra retentissant, poussé par tout l'escadron, fut répété par la garnison, pendant qu'on abaissait les barrières pour nous donner passage.

Le Rancho est composé d'une place et de deux rues qui le coupent à angle droit, de façon qu'il a quatre entrées seulement. Ces entrées étaient barricadées solidement avec des troncs de palmiers qui résistent presque autant au feu qu'à la hache; une petite pièce de campagne ajoutait à la défense de chaque porte. Deux cents hommes environ étaient déjà réunis dans l'enceinte du village, les uns campés au milieu de la place, les autres retranchés dans les maisons, et, avec ceux qu'amenait Ochoa, la garnison blanche se montait à trois cents hommes environ.

Du premier coup d'œil qu'il jeta à son entrée dans le Rancho, Ochoa vit que U'Sacame avait tenu parole. Ses deux cents guerriers, isolés au milieu de la place et groupés autour des feux qu'ils avaient allumés, semblaient se reposer d'une longue route. Ce renfort portait à cinq cents le nombre des défenseurs du Rancho. Deux Indiens, debout au milieu de leurs compagnons couchés, tenaient la bride d'un beau cheval de bataille à moitié couvert d'une housse de drap rouge, la queue ornée de rubans, et la crinière de pompons de même couleur. Pendant qu'Ochoa l'examinait en connaisseur, il se sentit légèrement touché à l'épaule; il se retourna, U'Sacame était devant lui. Le chef blanc et le chef indien s'examinèrent un instant avec curiosité, car ils étaient inconnus l'un à l'autre. Par une singularité qui surprit Ochoa, U'Sacame portait le costume d'un cavalier mexicain.

— U'Sacame n'a qu'une parole, dit l'Indien en montrant du geste ses guerriers couchés autour des feux; les blancs n'en auront-ils pas deux?

— Non, dit Ochoa, les blancs n'oublient pas les services rendus; ils sont braves, l'ingratitude est le vice des lâches.

— C'est bon, dit l'Indien, à qui une plus longue réponse eût inspiré de la défiance; le moment n'est pas loin où les blancs montreront s'ils savent récompenser leurs amis, le moment approche où ils vont montrer s'ils sont braves.

L'Indien indiqua du doigt à Ochoa deux points dans le ciel l'un après l'autre, et ajouta :

— Quand la lune descendra derrière cette colline, quand le chariot (la grande ourse) s'inclinera derrière ces palmiers, les flèches siffleront, mais pas avant; les Indiens n'aiment pas la clarté de la lune. Le chef des *yoris* et ses soldats feront bien de reprendre des forces en dormant; U'Sacame veillera pour eux.

— Non, les femmes et les enfans dorment dans les îles de Guaymas,

les hommes veilleront au Rancho, répondit Ochoa en se servant du même ton d'emphase pour cacher sa défiance d'un allié non encore éprouvé.

L'Indien n'insista pas, car il approuvait cet amour-propre d'un soldat, et son cœur était pur d'arrière-pensée. Sans échanger d'autres paroles, les deux chefs se dirigèrent instinctivement vers la barrière qui fermait l'issue du côté où il était certain que commencerait l'attaque. A une certaine distance, un pli de terrain cachait la route, qui descendait dans une vallée; c'était là que les Hiaquis étaient campés. La campagne était morne et silencieuse, le ciel clair, la lune brillante. Ses rayons argentaient les spirales de la fumée des bivouacs indiens, dont le grand nombre indiquait qu'ils étaient au moins deux mille. Le silence avait quelque chose de terrible qui, joint à la fraîcheur de la nuit, aurait fait frissonner le plus brave.

— L'œil ouvert prévient la trahison, dit U'Sacame après un long silence, comme préoccupé encore des derniers mots d'Ochoa, dont il avait deviné le sens caché. U'Sacame répond de ses hommes, le chef yori peut-il en dire autant?

— Je réponds des miens, dit fièrement Ochoa; mais je tuerais un traître, s'il en existait parmi eux.

— Bon, dit froidement l'Indien, et tous deux se turent de nouveau.

Cependant la lune était tout près de l'horizon, le chariot allait atteindre la cime des palmiers, quand toutes les dispositions furent prises, les toits des maisons garnis de blancs et d'Indiens, les artilleurs à leurs pièces, chacun à son poste. Bientôt un murmure confus commença de monter lentement de la vallée, puis grossit comme le bruit de la mer dans le lointain. De moment en moment, le fracas se rapprochait, semblable à une tempête, jusqu'au moment où des hurlemens annoncèrent que cet orage grondait dans des poitrines humaines. Confians dans leur force numérique, les Hiaquis négligeaient les précautions d'usage, et dédaignaient de dissimuler leur approche. Alors, derrière l'ondulation de la plaine assombrie par l'absence de la lune, des têtes surgirent en quantité, une masse noire se forma, puis un sifflement de flèches se fit entendre. La masse noire approchait toujours, une détonation suivit un éclair éblouissant, et la mitraille vint y faire une large trouée aussitôt comblée. Le combat était engagé.

Les Indiens qui formaient le premier rang, poussés par la multitude qui grossissait derrière eux, vinrent heurter les barricades et s'efforcèrent de les escalader. La lutte alors eut lieu corps à corps avec d'affreux hurlemens; le sabre, le couteau, brillaient aux lueurs des armes à feu, le sang coulait de part et d'autre. Malheureusement les Mexicains qui servaient la pièce de campagne dont la gueule dépassait, comme par un sabord, les troncs de palmiers des barricades, gênés par ceux

des leurs qui combattaient les assaillans, ne pouvaient faire feu qu'à de longs intervalles. Quant à pointer, il n'en était pas besoin, car les Hiaquis arrivaient à bout portant. Une nuée de flèches entremêlées d'une grêle de balles partaient des terrasses des maisons contiguës aux barricades, et portaient le désordre dans les rangs ennemis; mais de nouveaux assaillans remplaçaient ceux qui tombaient ou fuyaient.

Parmi les plus acharnés, dont le flot venait se briser contre les retranchemens, une forme noire et gigantesque se faisait remarquer dans les ténèbres. Une lourde hache, qui brillait aux lueurs de l'artillerie, s'abattait à chaque instant avec un sifflement aigu. Un gémissement suivait chaque coup, un Mexicain tombait, ou, à défaut, les barricades criaient sous sa redoutable atteinte.

— Personne n'abattra-t-il donc ce démon de l'enfer? s'écria Ochoa. Guttierrez, un coup de pistolet à ce chien, ou bien faites-moi place.

On entendit la pierre qui frappait le bassinet, mais des étincelles seules jaillirent; un éclat de rire et un hurlement répondirent à cette vaine tentative. La hache s'abattit de nouveau, et, si Guttierrez esquiva le coup, à côté de lui, le vieux sergent à la longue rapière tomba la tête fendue pour ne plus se relever. Cette fois, plusieurs coups de feu partirent ensemble sans atteindre le but qu'ils cherchaient; des Hiaquis tombèrent, il est vrai, mais la hache brillait toujours, et de minute en minute un Mexicain disparaissait des rangs.

— Camoté se rit des balles des blancs, et il les tue comme des chiens! hurla le géant indien.

Le nom de Camoté circula de bouche en bouche parmi ses ennemis. C'était le nom bien connu d'un Hiaqui, redoutable par sa force extraordinaire, qui venait à Guaymas se louer comme charpentier; il avait appris, parmi les blancs, à manier cette hache dont il faisait contre eux un si terrible usage. Après cette bravade, l'Indien céda sa place à des combattans moins fatigués. Cependant ces assauts repoussés et toujours renouvelés de la part des Indiens, le besoin de se multiplier et d'être partout à la fois de la part des blancs, commencèrent à lasser les deux partis. Une espèce de trêve s'ensuivit, si l'on peut appeler ainsi un combat qui n'avait plus lieu que de loin.

A cette heure, le jour commençait à poindre, les armes à feu jetaient une lueur moins vive, et l'on pouvait distinguer les flèches dans l'air; bientôt un rayon de soleil vint éclairer les résultats du combat de la nuit. Du côté des Hiaquis, des mares de sang, desséchées par la poussière, décelaient seules les ravages de l'artillerie; pas un cadavre n'était étendu par terre, car, suivant la coutume des Indiens, c'est un point d'honneur de ne pas laisser leurs morts sur le terrain. Du côté des blancs, les pertes ne laissaient pas d'être nombreuses, et surtout visibles; accablés qu'ils étaient par la multitude, à peine avaient-ils eu le

temps de ramasser leurs blessés, seulement les morts avaient été mis à l'écart et déposés sur le seuil des maisons.

Les flèches et les balles traversaient incessamment l'espace laissé vide par les assaillans entre eux et les barricades. C'était déjà un premier succès pour les blancs. Au premier rang des ennemis, à demi-portée de fusil environ, insolemment assis par terre comme un bûcheron qui se repose, Camoté tenait son arme sur ses genoux.

— Les balles des blancs, dit-il en faisant allusion à la maladresse des Mexicains dans le maniement des armes à feu, ne sont fatales qu'à leurs amis; c'est un ami que va frapper le coup destiné à un ennemi. La hache de Camoté est plus sûre; elle ne fait pas long feu, quoiqu'elle soit teinte du sang des blancs.

Une grêle de balles répondit à cette audacieuse raillerie. Camoté secoua la tête.

— Que les yoris comptent leurs combattans, ces balles doivent en avoir tué quelques-uns, dit-il en faisant un geste de mépris.

— Quand les Hiaquis auront pris Guaymas, et que les blancs cultiveront pour eux le maïs et les melons d'eau, Banderas nous a donné l'ordre de lui amener trois de leurs plus belles femmes, dit un autre Indien, qui en effet nomma celles qui jouissaient dans Guaymas de la plus grande réputation de beauté.

Un cri d'étonnement partit du côté des Mexicains à ces trois noms parfaitement articulés.

Un autre Indien vint s'asseoir à côté de Camoté. Il s'accroupit à la manière des tailleurs; puis, se renversant sur le dos, et tendant avec les pieds un arc que la force d'un bras ordinaire n'aurait pu ployer :

— Le *zapatero* (cordonnier) va prendre la mesure des blancs, s'écria-t-il.

Une flèche partit, lancée avec une vigueur incroyable, et traversa le chapeau d'Ochoa en lui labourant le crâne.

— En voici une autre, c'est une mesure de quinze points, reprit l'Indien, et il décocha encore une flèche qui vint percer de part en part un des hommes de U'Sacame.

Puis la voix de Camoté domina tout le tumulte.

— Les blancs, tous des enfans! cria-t-il en reprenant avec acharnement sa plaisanterie sur les armes à feu des Mexicains; leurs fusils sont des roseaux creux, leurs balles des *garbanzos*, leurs canons des écorces de troncs d'arbres!

Puis s'animant, s'enivrant de ses propres paroles, Camoté agita les longues nattes de ses cheveux; d'un bond aussi il se dressa sur ses pieds, accourut suivi d'une centaine des siens, et, au milieu des cris de rage de ses ennemis, il saisit à deux mains la bouche du canon qu'il se mit à secouer comme un arbuste.

— Abattez ces barricades! criait-il en donnant sa hache à l'un de ses compagnons, tandis que sa large poitrine touchait la gueule de la pièce d'artillerie.

C'était pousser trop loin le mépris pour la maladresse des blancs; le coup partit, et les débris sanglans du corps de l'Indien furent lancés dans toutes les directions. Des hurlemens aigus firent retentir les airs, et un nuage de poussière fut soulevé par les Indiens, qui s'étaient jetés à plat ventre; quand il fut dissipé, l'espace était vide de nouveau, et les Hiaquis en pleine déroute. Le combat avait commencé à cinq heures, il en était dix.

— A cheval, enfans, à cheval! s'écria Ochoa, poursuivons-les jusqu'à leur rivière; que pas un n'échappe au tranchant de nos sabres!

— Le chef yori veut-il donc épuiser les forces de ses guerriers, au lieu de les ménager pour soutenir une nouvelle attaque? dit U'Sacame en arrêtant l'élan du capitaine; qu'ils songent à se reposer, car, lorsque le soleil sera au tiers de sa course, les Hiaquis reviendront en plus grand nombre.

Ce conseil fut goûté des Mexicains, qui se battaient bravement depuis cinq heures, et, après avoir pansé tant bien que mal les blessés, chacun ne songea plus qu'à prendre de la nourriture et du repos. Pendant ce temps, U'Sacame promenait un regard attentif sur les principaux d'entre ses nouveaux alliés réunis autour d'Ochoa. Tout à coup, à l'aspect de la figure triste et pâle de Casillas, l'œil du sauvage brilla d'un éclat sinistre, comme s'il eût cherché à retrouver dans sa mémoire une trace à demi effacée, et l'Indien enveloppa de son regard ardent le jeune homme, qui devint plus pâle encore. De son côté, celui-ci paraissait interroger des souvenirs confus à l'aspect du chef hiaqui. Durant ce mutuel examen, nul des deux ne fit un mouvement; Casillas détourna ses regards pour les fixer sur la terre. Quant à U'Sacame, il parut avoir éclairci ses doutes au bout d'un instant, car, se dirigeant vers Ochoa, il lui toucha la poitrine du doigt en lui disant :

— Que le chef ordonne à ses hommes de ne pas faire un pas hors de l'endroit où ils sont, les paroles de U'Sacame sont pour les oreilles de tous.

— Restez, messieurs, dit Ochoa, surpris de l'air solennel du guerrier hiaqui, et voyons quelles sont ces paroles.

U'Sacame reprit :

— Que m'a dit ce matin le capitaine yori? qu'il répondait de ses hommes?

— Oui, dit Ochoa de plus en plus surpris.

— Qu'il tuerait un traître, s'il s'en trouvait parmi eux?

— Je l'ai dit.

U'Sacame fit deux pas en avant, puis, étendant brusquement le bras vers Casillas, il s'écria d'une voix terrible :

— Ce jeune homme doit mourir!

Il n'avait pas achevé que son poignard plongeait jusqu'au manche dans la gorge du jeune homme, qui tomba en poussant un soupir. Certes, la main de presque tous les spectateurs de cette scène avait été rougie de sang humain, et un assassinat avait été pour beaucoup d'entre eux un événement assez insignifiant; malgré cela, toutes les physionomies exprimèrent une horreur profonde à l'aspect de ce coup inattendu, et plus d'un sabre fut tiré pour venger cette mort imprévue.

— Arrêtez, messieurs! s'écria Ochoa en s'interposant entre eux. Puis, s'adressant à U'Sacame, qui, après avoir enfoncé son couteau dans la terre pour l'essuyer, le passait froidement dans sa gaîne : — Le chef hiaqui veut-il donc s'arroger droit de vie et de mort sur mes hommes? s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

— U'Sacame a voulu éviter à son allié l'office de bourreau; son poignard a tenu la parole du chef blanc, ce poignard a achevé ce qu'avait commencé la flèche de U'Sacame.

Et, à la grande surprise des assistans, il découvrit le cou de Casillas, et leur montra la blessure, objet de la sollicitude du sacristain. Il raconta comment il avait su, par un de ses partisans restés dans la tribu de Banderas, qu'un blanc trahissait la cause de ses frères, et qu'il devait endormir leur vigilance par de faux rapports jusqu'au moment où le chef hiaqui attaquerait Guaymas après avoir forcé le Rancho, surpris à l'improviste. Il dit que ce blanc commandait l'arsenal et devait le livrer aux Indiens. U'Sacame ajouta que, la veille au soir, sachant que Casillas venait d'avoir avec Banderas une dernière et décisive entrevue, il avait voulu donner à ceux dont il venait demander l'alliance un gage de sa loyauté en leur livrant le traître mort ou vivant, mais qu'au moment où ses coureurs avaient réussi à s'emparer de cet homme et le lui amenaient, Casillas avait, par un effort désespéré, échappé au sort qui l'attendait; qu'alors il lui avait décoché dans sa fuite une flèche qui n'avait fait que le blesser légèrement.

L'Indien attendit ensuite froidement la réponse d'Ochoa.

— Je m'explique maintenant sa conduite singulière d'hier soir, dit le capitaine; mais quelqu'un de vous, messieurs, peut-il deviner le motif de cette trahison?

Tout le monde se tut.

— Il aura voulu se faire cacique, dit enfin Guttierrez en riant.

— Que Dieu lui fasse paix! dit Ochoa en donnant l'ordre de réunir le corps de Casillas aux cadavres entassés dans une maison voisine.

Bientôt cependant le soin de la sûreté personnelle de chacun vint dis-

traire l'attention de cette scène lugubre. La prédiction de U'Sacame s'accomplit à la lettre. La sentinelle placée sur la plus haute maison s'écria : Aux armes, voici les Indiens!

Il était trois heures; les mêmes épisodes signalèrent ce nouveau combat, plus acharné que le premier. Vers six heures, le soleil éclairait obliquement un monceau de morts entassés dans le Rancho; Ochoa, grièvement blessé, blasphémait de toute la force de sa voix mourante; ses hommes découragés ne combattaient plus que faiblement; les Indiens de leur côté, quoique ayant fait des pertes énormes, tentèrent un dernier effort pour écraser ce qui restait des défenseurs de la place.

Au milieu de ses bataillons, Banderas, visible cette fois, encourageait de la voix ses guerriers. Monté sur un cheval couvert d'une selle de velours rouge, mais immobile comme un satrape d'Orient, il dédaignait de prendre part au combat, sa présence seule lui semblait suffisante. Au moment où les blancs fatigués sentaient le cœur leur manquer, un cri de guerre retentissant comme le tonnerre partit derrière eux. Il était poussé par U'Sacame. Le chef hiaqui paraissait transfiguré; il avait dépouillé son costume mexicain, et, monté sur son beau cheval de bataille, dont il avait ôté la housse traînante, nu des pieds à la tête, le corps huilé et luisant comme du bronze, il avait repris toute la majesté sauvage d'un chef indien. Sa main brandissait sa longue épée; derrière lui, ses soldats se pressaient, prêts à s'élancer comme leur chef.

A la vue de Banderas, son ennemi mortel, les veines de son front se gonflèrent, sa lèvre en se retroussant laissa voir ses dents serrées. — Place à U'Sacame! s'écria-t-il impétueusement; puis, éperonnant son cheval avec ardeur, il lui fit franchir la barricade et tomba comme un jaguar au milieu des Hiaquis stupéfaits. Un autre cheval bondit derrière le sien : c'était celui de Zampa Tortas. Cette héroïque imprudence n'échappa pas à Banderas, qui donna à haute voix l'ordre de le prendre vivant pour le faire périr du supplice des traîtres; mais l'ordre n'était pas facile à exécuter. U'Sacame, bien qu'enveloppé de toutes parts, secouait avec une vigueur indomptable les grappes de corps noirs suspendus à ses jambes, qui glissaient entre leurs mains; ce que son épée ne perçait pas était foulé sous les pieds de son cheval ou assommé à coups redoublés de ses étriers cerclés de fer. Un autre cavalier le suivait de près, qui foulait aussi les Hiaquis acharnés après U'Sacame; son épée frappait comme la sienne, et les Indiens tombaient autour de lui : c'était Zampa Tortas, dont personne n'eût attendu ces prodiges de valeur.

— Chiens! hurlait U'Sacame, qui poussait avec fureur son cheval bondissant au milieu de ces vagues humaines, laissez U'Sacame se mesurer avec Banderas.

Mais les Hiaquis continuaient de l'entourer. Malgré sa vigueur, mal-

gré ses efforts, il y eut un instant où l'on n'aperçut plus qu'un monceau de corps parmi lesquels surgissaient à peine la tête d'un homme et celle d'un cheval; c'en était fait du chef indien, lorsque la barrière s'ouvrit enfin. Ses deux cents guerriers s'élancèrent; les blancs, ranimés par cet exemple, les suivirent, et U'Sacame, le corps sanglant, les narines gonflées, la poitrine haletante, domina de nouveau la foule de ses ennemis épouvantés. Alors une horrible déroute commença; les Hiaquis tombèrent comme l'herbe qu'on fauche; Banderas tourna bride, et ses Indiens l'imitèrent, laissant cette fois la terre jonchée de leurs morts. A l'heure où le soleil était sur son déclin, tout était fini. Le siége du Rancho avait duré quinze heures.

Ce soir-là même, un homme arriva au galop de Guaymas au Rancho; c'était le sacristain. Il chercha long-temps le cadavre de son ami Casillas; puis, l'apercevant, il se précipita sur lui et le tint longuement embrassé. — Oh! mon ami, s'écria-t-il, je ne pourrai donc plus te protéger, comme je me complaisais naguère encore à le faire! — Il le considéra ensuite avec attention, comme s'il eût médité sur le parti qu'il pourrait encore tirer de ce corps inanimé. Tout à coup une idée lumineuse éclaira son esprit. Il tira de sa poche un couteau, et, avec un soin tout particulier, il détacha de la tête les deux oreilles de son ami, et les enveloppa dans son mouchoir.

— O Casillas, s'écria-t-il en serrant le précieux débris, peut-être es-tu mort en péché mortel! Je veux te donner une preuve de plus du tendre intérêt que je te portais pendant ta vie. Tu te réjouiras, même après ta mort, d'avoir trouvé un ami tel que moi!

Puis il remonta à cheval et s'éloigna.

Après les événemens que je viens de raconter, quelques jours se passèrent encore, pendant lesquels l'argent trouvé dans les coffres de la douane fut dissipé au point qu'il n'en resta d'autre trace que le reçu d'Ochoa. Il fallut recourir aux exactions, car les nouvelles arrivaient de plus en plus menaçantes d'Arispe. Le général Tobar, toujours retiré dans sa propriété, n'était pas fâché de laisser à Ochoa la responsabilité de ces mesures de rigueur. Plusieurs riches habitans de Guaymas se laissèrent d'abord rançonner d'assez bonne grace; mais tout a un terme, et le gouvernement provisoire était à bout de ressources.

Un jour, un gros navire bordelais, probablement chargé de riches marchandises, fut signalé comme cherchant à gagner les passes de l'entrée du port. Ce fut pour les *prononcés* une heureuse nouvelle, car ils devaient percevoir les droits de ces marchandises. Comme l'arrivée d'un chargement de marchandises européennes ne pouvait être sans influence sur les intérêts que je représentais à Guaymas, je me dirigeai le jour suivant, de bon matin, sur la hauteur dont j'ai parlé, et qui domine la ville à une distance assez rapprochée pour laisser voir tout ce qui s'y

passe. Sur l'azur éblouissant de la mer, sur l'azur plus limpide encore de l'horizon, un navire détachait ses voiles blanches, le cap tourné vers la terre. Pendant que je le considérais attentivement, je me sentis toucher le bras; je me retournai, Ochoa était à côté de moi. Il avait la tête enveloppée de bandages et recouverte d'un chapeau à larges bords qui projetait une demi-teinte sur son visage pâli par les blessures, et au milieu duquel ses yeux noirs semblaient encore plus étincelans. Il venait d'attacher son cheval à une pointe de rocher.

— C'est le ciel qui nous l'envoie si à propos, me dit-il en étendant la main vers le bâtiment et en le couvant du regard.

Tout d'un coup le plus affreux juron que puisse fournir la langue espagnole s'échappa de sa bouche :

— Tenez, dit-il, c'est l'enfer qui s'en mêle! Voyez.

En effet, on apercevait dans la plaine un nuage de poussière que le soleil éclairait d'un vif éclat, et qui laissait percer les banderoles rouges et la pointe des lances d'un corps de cavalerie.

— C'est le gouverneur-général qui arrive, dit Ochoa en fermant les poings; un jour plus tard, nous l'aurions défait, ou nous l'aurions acheté!

Soit qu'un coureur eût apporté cette nouvelle à Guaymas, soit pour toute autre cause, de la hauteur où nous étions placés, nous remarquâmes bientôt dans la ville un mouvement inusité. Ochoa considérait cette scène d'un œil hagard, mais sans bouger. Quelques minutes après, il jeta un cri de rage.

— Les lâches! les traîtres! les imbéciles! s'écria-t-il en jetant son chapeau par terre, les voilà qui se débandent; voilà Guttierrez qui monte à cheval; va-t-il rassembler nos amis? Non, il s'éloigne au galop. Arrêtez! criait-il en proie à une fureur indicible, comme si sa voix eût pu parvenir jusqu'à eux. — Ah! voilà le brave Tobar, celui-là du moins ne fuira pas! Non, non, continuait-il en frappant dans ses mains! — Ah! tout est perdu, il s'éloigne dans la direction contraire à Guttierrez. Ah! les lâches, les traîtres! la légalité les effraie, eux que les Indiens hurlans n'épouvantent pas! Mais je suis là, moi, dit-il en frappant sur sa poitrine.

En disant ces mots, il s'élança malgré sa faiblesse sur le cheval qu'il avait attaché près de lui, et se précipita au grand trot le long de la rampe escarpée, avec une audace à donner le vertige, faisant rouler les pierres sous les fers de son cheval. Je le suivais de l'œil avec anxiété; il arriva heureusement sur la place; je le vis bondir au milieu de la foule, puis je le perdis de vue.

Bientôt la place fut évacuée. Les troupes du gouverneur faisaient leur entrée dans Guaymas. Par une singulière coïncidence, au moment où le gouverneur déployait sur la place son régiment de cavalerie et

son infanterie indienne armée d'arcs et de flèches, ce navire bordelais, objet de la convoitise des insurgés, qui recélait dans ses flancs la riche cargaison dont ils avaient espéré un secours décisif, entrait majestueusement dans le port, au moment aussi où le dernier des *prononcés*, Ochoa, venait de quitter Guaymas.

Dans mes pérégrinations ultérieures à travers l'état de Sonora, j'eus l'occasion de retrouver les principaux membres du gouvernement provisoire de Guaymas humblement cachés dans d'obscures bourgades, hormis un seul, le capitaine Ochoa, dont la destinée m'inspirait plus de sympathie; ses amis mêmes n'avaient plus entendu parler de lui. — Le général Tobar fut plus heureux; il était assez haut placé pour être un de ces hommes que les orages politiques n'atteignent que rarement au Mexique. Son commandement, quelque temps inoccupé, lui fut rendu, et son *pronunciamiento* se confondit avec tant d'autres au milieu des secousses qui ébranlent et ébranleront long-temps encore le Mexique. — U'Sacame, imposé pour chef aux Hiaquis, qui implorèrent la paix, brûla de sa main la cabane de Banderas proscrit, et, après la dissolution du gouvernement provisoire, Zampa Tortas, le commis de la douane, revint s'asseoir à son bureau avec autant de modestie que s'il n'avait pas été tout simplement un héros au milieu de la mêlée sanglante que j'ai essayé de décrire. — Quant à Casillas, sa pâle et mélancolique figure, sa fin tragique, apparaissent souvent dans mes souvenirs; un mystérieux intérêt s'attache encore dans mon esprit au secret motif de la trahison qu'il avait méditée, et qui lui coûta la vie. Le sacristain n'eut garde d'oublier ce malheureux jeune homme. Colportant les oreilles de son ami, il alla quêter de maison en maison, afin de faire dire des messes pour le repos de son ame. Les personnes pieuses, à la vue de ce qui restait de Casillas, s'émurent de pitié, la collecte fut abondante; mais le sacristain lui donna-t-il la religieuse destination qu'il annonçait? Il est permis d'en douter. Il est des hommes dont le sort doit s'accomplir jusqu'à la fin; Casillas mort devait être exploité par le sacristain comme Casillas vivant, et peut-être le sacristain a-t-il réalisé le proverbe espagnol :

Los dineros del sacristan
Cantando vienen y cantando se van (1).

G. Ferry.

(1) L'argent du sacristain vient en chantant et s'en va en chantant.

DU ROMAN

ET

DE LA CRITIQUE

EN ALLEMAGNE.

Schwartzwälder Dorfgeschichten (Scènes de village dans la Forêt-Noire),
Par M. BERTHOLD AUERBACH. — 2e édition; Mannheim, 1845.

Malgré l'admiration confiante que nos romanciers à la mode professent pour eux-mêmes, et en dépit des hymnes entonnés par leurs disciples avec une parfaite obéissance, l'état de la poésie et de ce qu'on appelle encore l'imagination préoccupe à bon droit les ames les moins chagrines; si nous voulons pourtant nous consoler de nos misères, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les pays voisins. Triste consolation, hélas! on aimerait mieux aller chercher à Londres ou à Berlin les plaisirs qui nous manquent ici, et opposer, comme Mme de Staël, aux dernières œuvres d'une littérature appauvrie les exemples vivifians de Goethe ou de Jean-Paul. L'amour-propre se résignerait facilement, et les pures jouissances de la pensée feraient taire les scrupules du patriotisme. Non, cette ressource-là nous manque; ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni l'Espagne, ni l'Italie, ne nous donneraient aujourd'hui ce que nous cherchons inutilement autour de nous. Que la culture intel-

lectuelle s'accroisse et se propage, que le niveau général s'élève, on n'en saurait douter. Le travail politique de l'Allemagne est, par exemple, un spectacle vivant, plein d'un intérêt sérieux et vraiment digne de nos sympathies. L'histoire, le droit, les sciences morales, sont cultivées avec ferveur; un certain talent secondaire abonde en maintes directions; il y a comme un courant actif, agile, qui circule de mille côtés, et dont l'étude est remplie d'instruction et d'attrait. Cela suffit-il pourtant? Où sont dans cette foule lettrée qui grossit chaque jour, où sont les natures originales, les physionomies distinctes? où est le don heureux, privilégié, la faculté immortelle, l'invention qui ravit les ames?

Retrouver dans la littérature européenne les inspirations diverses, la poésie de chaque pays, les variétés fécondes, c'est là, en ce moment, une étude qui n'a plus d'objet. On pourrait presque dire que les littératures étrangères n'existent plus. Voyez si au nord et au midi les générations contemporaines ne sont pas marquées du même signe. Passez le Rhin ou la Manche, traversez les Alpes ou les Pyrénées, vous retrouvez au-delà des frontières ce que vous vouliez éviter chez nous. Il y a comme une triste uniformité qui enveloppe le monde. L'Allemagne particulièrement nous ressemble un peu plus qu'il ne conviendrait. Les vices littéraires, la fatigue, le désordre, la stérilité prétentieuse, toutes les misères que nous dénonçons ici sont installées dans le pays de Goethe et de Schiller. L'imagination est désormais, là aussi, une chose vénale, tourmentée par l'industrie, et, à mesure que la culture intellectuelle devient le partage d'un plus grand nombre, l'art disparaît. On sait ce qu'est aujourd'hui le roman dans nos manufactures, le roman, si noble encore il y a dix années à peine, si éloquent et si riche. L'Allemagne, qui depuis Goethe et Jean-Paul n'avait pas eu la même bonne fortune, nous a emprunté bien vite nos erreurs présentes. N'y a-t-il pas dans le pays de *Mignon*, comme dans celui de *Valentine* et de *Mauprat*, des milliers de plumes occupées nuit et jour à fabriquer d'indigestes produits? Je remarque de singuliers rapprochemens: toutes ces compositions si nombreuses pourraient se diviser en deux classes; il y aurait, d'une part, les romans socialistes, les histoires à grand fracas, à grandes prétentions métaphysiques et politiques, de l'autre les conteurs les plus indifférens, les faiseurs éternels, qui voudraient bien cacher leur bourgeoise industrie sous je ne sais quelles prétentions de grand monde et d'aristocratie suspecte. Ici les disciples attardés de la *jeune Allemagne*, les héritiers de M. Mundt et de M. Willkomm; là les gentilshommes à l'imagination douteuse et au style éventé, prétentieuse et maussade compagnie, gouvernée, jusqu'à la saison prochaine, par la comtesse Hahn-Hahn et le baron de Sternberg.

Les préoccupations politiques de l'Allemagne sont peu favorables au culte de l'art. Tout ce mouvement si sérieux, si légitime, mérite nos

plus ardentes sympathies; un grand bien sortira de là : l'intelligence de ce pays y acquiert des qualités inattendues, et une transformation féconde est proche. Toutefois cette crise est difficile à traverser. Que de choses précieuses, que de trésors aimés sont jetés à la mer! Les anciennes vertus sont regardées comme incommodes et dangereuses, et, parce que ces vertus ont été souvent trompées, on les repousse, on les raille, on se défie de soi-même, on renie le caractère national. La crainte d'être dupe, voilà le mal qui corrompt les esprits. Je la comprends, cette crainte, je l'excuse chez ce peuple tant de fois abusé. N'est-ce pas cependant un fâcheux symptôme, un vrai signe de faiblesse? Combien il serait plus beau de conserver honnêtement les traditions de ses ancêtres et de marcher néanmoins, avec le même calme et la même résolution, à la conquête de l'avenir! L'innovation courageuse et la tradition fidèle, savoir se transformer sans pour cela renoncer à sa nature, voilà ce qui attesterait chez ce peuple une maturité complète, une ame forte et tout-à-fait maîtresse d'elle-même.

Il y a un autre mal qu'il faut signaler aussi, l'absence de la critique. Cet esprit attentif et scrupuleux, ce vigilant gardien des lettres, le critique, a abandonné son poste; il est occupé ailleurs. Engagé comme tous les autres dans les intérêts politiques, attentif à la rénovation sociale qui s'opère, il s'inquiète peu de la dispersion des muses. Ce désordre ne l'attriste point; il ferme volontiers les yeux, il se console en pensant que le temps des fortes et originales natures est passé, que le niveau commun doit monter, et qu'après ce travail général, après cette transition nécessaire, dans un siècle, dans deux siècles peut-être, les maîtres souverains, les vrais successeurs de Goethe et de Jean-Paul, de Herder et de Schiller, reparaîtront naturellement. Cette bizarre résignation de la critique se montre surtout d'une manière très évidente chez l'un des juges les plus intelligens et les plus fermes, chez l'historien des lettres allemandes, M. Gervinus. M. Gervinus a publié, il y a quelques années, les deux derniers volumes de sa savante histoire. Arrivé à la fin de la période de Goethe et du mouvement romantique, c'est-à-dire au seuil même de l'époque où nous sommes, il dévoile en quelques mots toute sa pensée sur les doctrines de la littérature actuelle. Or, savez-vous le conseil qu'il donne à ses contemporains, savez-vous ce qu'il propose? Il propose une interruption de travail. Plus de poésie, plus de chants, plus d'amour; tout a été dit. Si l'on s'obstine à vivre dans le même horizon, cette terre épuisée ne donnera plus naissance qu'à des œuvres sans vie. Plions nos tentes, et allons conquérir un domaine plus riche, un sol vierge. Cette terre féconde, ce sera la société que l'avenir nous garde et que nous devons lui ravir; jusque-là, renonçons à la muse. Je sais les libérales espérances qui animent M. Gervinus, quand il parle ainsi; mais cette excuse suffit-elle? Quel dédain

dans ces étranges recommandations! quel découragement mêlé à cet instinct si fier de la vocation politique de notre âge! Sans doute, les époques calmes, régulières, en possession d'une vie morale qui les satisfait, sont plus propices aux méditations de l'artiste, et verront naître des œuvres où brillera plus complétement le signe de la beauté. Les périodes de crise et de tourmente ne sont pas toutefois si déshéritées que vous le dites, et une si singulière abnégation a de quoi nous surprendre. Quoi donc! attendre les temps meilleurs, congédier pour cent ans la poésie et l'imagination, leur préparer laborieusement une demeure nouvelle, comme si ces libres déesses admettaient vos précautions bourgeoises et qu'elles ne pussent, dans le travail même qui s'accomplit, trouver des occasions fécondes et répondre à de généreux appels!

Tandis que M. Gervinus conseillait une suspension de poésie, un jeûne dur et cruel, et renonçait à diriger les lettres, d'autres critiques, animés comme lui des plus libérales intentions, pensaient au contraire qu'il importait de surveiller attentivement les efforts de la génération nouvelle. Nous avons exprimé nos sympathies pour ces premiers numéros des *Annales de Halle*, où la critique littéraire et philosophique, organisée d'abord avec une vigueur sincère, annonçait un groupe militant et généreux, assez comparable déjà à ce que furent sous la restauration les écrivains du *Globe*. M. Arnold Ruge et ses amis rendirent de vrais services dans les premiers mois de leur brillante expédition; ils signalèrent le double fléau de la littérature contemporaine, l'indifférence des hautes écoles et les frivolités aristocratiques des conteurs à la mode. En même temps qu'ils réveillaient les universités endormies, ils châtiaient comme il convient les gentilshommes voltairiens de la *jeune Allemagne* : on sait que cette sémillante armée de 1836 fut mise en déroute dès le premier feu. Ce sont là des services réels et dont l'histoire littéraire leur tiendra compte. Pourquoi faut-il qu'ils aient si vite abandonné cette direction excellente? A cette critique large et saine, pourquoi a-t-on vu succéder si tôt un esprit d'école intolérant et jaloux? M. Gervinus ne croyait pas qu'il fallût se préoccuper d'une littérature qu'il condamnait : il la laissait aller à l'aventure, la jugeant trop peu digne d'un bon conseil; les écrivains des *Annales de Halle* se jetaient dans l'excès contraire : leur ambition fut de gouverner, et de gouverner si despotiquement, qu'ils prétendirent bientôt imposer à toutes les œuvres de la pensée les sèches et étroites formules de la jeune école hégélienne. C'est ainsi qu'ils se décréditèrent eux-mêmes, et que cette entreprise, commencée avec beaucoup d'éclat et de fermeté, fut universellement repoussée par le bon sens public.

Entre ces deux systèmes, entre la superbe indifférence de M. Gervinus et la tyrannie hautaine des *Annales de Halle*, il y a place pour une critique intelligente et large. Il faut espérer que cette critique s'organi-

sera enfin, et que le mouvement confus des lettres contemporaines ne sera ni abandonné à lui-même, ni violemment comprimé. L'école de Tubingue commence à donner des espérances; les *Annales du présent*, dirigées avec une distinction réelle par M. Schwegler, pourront un jour remplir ce rôle actif et sérieux que je regrette de voir délaissé aujourd'hui. Que les jeunes écrivains de ce recueil se gardent seulement de cet esprit exclusif, de cette partialité jalouse à laquelle on se laisse si aisément entraîner au-delà du Rhin; l'exemple de leurs aînés doit les avertir et leur inspirer une salutaire défiance. Parmi les critiques les plus accrédités, qui ne combattent pas sous la bannière d'une école, il en est quelques-uns que je voudrais voir s'emparer bientôt d'une autorité légitime. M. Levin Schücking est un esprit distingué, habile à s'approprier la substance d'un livre, à l'analyser finement. Ses différens travaux, dans la poésie et dans le roman, sont de gracieux essais; ils ont donné à sa pensée une heureuse souplesse, et la critique, qui paraît bien être sa vocation véritable, en profitera certainement. Je souhaiterais surtout à M. Gustave Kühne une autorité de plus en plus efficace. Voilà un écrivain charmant, une sincère nature de critique, douée de facultés éminentes et vives; rare esprit, fidèle à la tradition, et prompt à aimer, à comprendre, à conseiller son époque. Le goût, le sens délicat et pur, la finesse qui se fait trop souvent regretter en Allemagne, l'enthousiasme aussi, il possède ces qualités précieuses; ce qui manque à M. Gustave Kühne, c'est la force et la décision. J'entrevois pour lui, s'il acquiert la fermeté nécessaire, un rôle utile et qui ne sera pas sans honneur. Pourquoi ne donnerait-il pas à son pays ce critique, ce guide sérieusement autorisé, dont la poésie allemande a tant besoin au milieu des complications périlleuses du mouvement politique et du travail littéraire? D'autres esprits déjà bien préparés, M. Hermann Margraff, M. Marbach, M. Henri Koenig, seraient dignes de s'associer à sa tâche. Ce qu'ils devraient recommander aujourd'hui plus que jamais, c'est le respect de cette tradition si menacée dans la tourmente actuelle. Ils rappelleraient aux poètes la première condition qui leur est imposée; ils les mettraient en garde contre les imitations étrangères, ils leur prêcheraient la fidélité au caractère national. S'il est bien que l'Allemagne politique tourne les yeux vers les pays libres et leur demande des conseils pour les réformes qui la préoccupent, il ne faut pas qu'elle renonce à elle-même, qu'elle efface indistinctement tous ses souvenirs, qu'elle nous emprunte pour ses romans et ses poèmes les déclamations socialistes ou la légèreté banale d'une littérature médiocre? Comment les leçons du passé doivent-elles être modifiées et appropriées aux besoins nouveaux? Voilà le problème qu'ils devraient étudier, l'enseignement dont ils devraient se charger sans cesse. C'est surtout dans les momens de crise, aux heures de transition, que la critique est vraiment utile et

que la dialectique des conseillers doit venir en aide à l'imagination des inventeurs. M. Wienbarg l'avait soupçonné, il y a dix ans, dans ses *Batailles esthétiques;* puisqu'il s'est découragé trop tôt, continuez son œuvre et accomplissez son programme. Alors cette originalité que nous cherchons en vain ne pourrait-elle pas renaître? Et si ce guide futur à qui je m'adresse, sympathique au mouvement libéral, pénétré d'un intelligent respect pour les beaux monumens poétiques de son pays, parvenait à diriger habilement dans cette voie les travaux des écrivains, ne remplirait-il pas un office à la fois politique et littéraire?

Je ne sais si je m'abuse, mais cette espérance ne me paraît pas trop ambitieuse. Le rapide succès d'un recueil charmant que je suis heureux d'annoncer me confirme dans mon opinion. Les *Scènes de village* de M. Berthold Auerbach indiquent nettement, par une gracieuse expérience, ce que j'entrevoyais tout à l'heure; elles montrent quel charme il y aurait à unir dans une juste mesure le sentiment des temps nouveaux et le culte des traditions du pays. Ce livre, publié en 1843, a déjà eu plus d'une édition; on l'a lu et relu avec bonheur; c'est le succès le plus franc et le plus complet que nous offrent ces trois dernières années. Nous n'avons pas à protéger une œuvre inconnue; nous voulons seulement en expliquer le succès, faire connaître à la France un conteur original, et tirer de cet exemple aimable des conseils, des espérances, utiles peut-être à la critique, et que nous adressons amicalement à nos confrères d'Allemagne.

Quel est le sujet du livre de M. Auerbach? La vie des paysans de son pays, la peinture de la pauvre commune perdue dans la forêt, les mœurs rudes, naïves, du laboureur et du bûcheron. Nous quittons, et Dieu en soit loué! le boudoir de la comtesse Hahn-Hahn, les salons de M. de Sternberg, et tout ce monde équivoque où la *jeune Allemagne* prêchait, comme on dit, la réhabilitation de la matière. Cette société fausse, guindée, si peu réelle, si peu allemande surtout, nous en voilà délivrés. Je ne sais quel souffle embaumé me vient au visage; c'est une bouffée de printemps, un air pur et vivace qui a passé par la ferme, au-dessus des sillons fraîchement remués, à travers les chênes de la Forêt-Noire. Je me rappelle aussitôt quelques-unes des œuvres gracieuses que l'Allemagne a déjà produites, et je renoue la chaîne de ces aimables traditions poétiques. Goethe, qui a touché à tout, n'avait-il pas indiqué dans *Hermann et Dorothée* les neuves inspirations que ces agrestes peintures de la vie allemande peuvent fournir à l'artiste? Après *Hermann et Dorothée*, après les imitations qui ont suivi, après la *Louise* de Voss, il y avait place encore pour une étude plus directe de cette nature naïve, pour une reproduction plus réelle, plus sincère. Ces poèmes, ces églogues, d'une forme si savante et si haute, ne pouvaient descendre aux mille détails de la vie quotidienne. Les romanciers et les con-

teurs sont les maîtres légitimes de ce monde nouveau, et c'est à eux de saisir avec vigueur ces tableaux vivans, en y portant, s'il est possible, l'art délicat, l'idéale pureté dont le poète d'*Hermann* a donné le modèle. Immermann l'a commencé avec bien de la grace. Ce noble écrivain, trop tôt enlevé à la poésie, forme une transition très digne d'étude entre la sérieuse génération désormais disparue et l'école nouvelle née vers 1830. Partout, dans la poésie épique ou lyrique, au théâtre, dans le roman, il est le dernier des maîtres et le premier des nouveaux venus. C'est au romancier seulement que j'ai affaire aujourd'hui. M. Berthold Auerbach lui doit beaucoup, et les *Scènes de village dans la Forêt-Noire* n'existeraient peut-être pas sans le fécond exemple donné par Immermann. Il y a dans son brillant et ingénieux roman de *Münchhausen* une églogue toute fraîche, toute vive, perdue au milieu des fantasques inventions de l'humoriste, et qui emprunte à ce contraste même une valeur nouvelle. L'auteur interrompt un instant le récit des folles aventures de son héros, et, comme il a mis le pied en Westphalie, dans sa Westphalie adorée, il frappe à la porte du premier venu, il entre dans la cabane du paysan, il s'assied sur le vieux banc de chêne, il s'informe d'Oswald et de Lisbeth, et c'est toute une histoire imprévue qui va fleurir gaiement à l'ombre du buisson. Ne croyez pas trouver ici une idylle banale; imaginez plutôt une ferme peinture où la réalité vous pénètre et vous rafraîchit. Ce fut un succès immense, les ames furent attendries et charmées; tant de vigueur et de grace, un sentiment si net des choses réelles, et ce dessin si hardi, cette couleur si franche! les imitateurs ne manquèrent pas, et puisque Charles Immermann, mort bientôt après, ne put profiter de l'heureuse veine qu'il avait découverte, plus d'un jeune écrivain voulut continuer sa tâche et faire prospérer son patrimoine. Par malheur, les héritiers légitimes sont rares en de telles successions; Immermann avait gardé son secret. Parmi les romanciers que cette forme nouvelle séduisait, les uns, dans le feu des réformes, crurent trouver là un cadre favorable à leurs prédications, et cette simple nature qu'il fallait reproduire avec amour ne fut plus qu'un prétexte vulgaire. Je crains bien que M. Willkomm n'ait commis cette faute dans son *Paysan allemand* (*Der deutsche Bauer*). Il y a eu pourtant, depuis quelques années, des essais plus heureux. M. Levin Schücking a consacré à la Westphalie même, comme Immermann, des récits pleins d'élégance; j'y voudrais seulement une main plus ferme et des couleurs plus distinctes. On a de M. Alexandre Weill, sur les villages de l'Alsace, des tableaux que recommandent çà et là un esprit vif, hardi, et je ne sais quelle âpreté de style. M. Rank aime sincèrement la Bohême et a su trouver dans le mélange de ses populations allemandes et slaves des traits de mœurs piquans, de gracieux contrastes : véritables richesses dont profite un peu à l'aventure un récit presque sans

art et sans invention. On le voit, il manque toujours quelque chose aux écrivains que je viens de citer; chez les uns, c'est l'amour, la sympathie sérieuse pour leur sujet; chez les autres, qui savent aimer, ce sera l'imagination et la science du peintre. L'amour, au contraire, l'amour sincère et désintéressé de son pays, et, avec cela, un art très délicat, une habileté industrieuse qui se dérobe, voilà ce qui a valu aux *Scènes de la Forêt-Noire* de M. Auerbach un rapide et sérieux succès. Voici l'héritier d'Immermann: comme les paysans de la Westphalie, les populations de la Forêt-Noire ont trouvé un peintre aimable et vigoureux. Il n'a pas fait de ses personnages les représentans d'un système; il ne les a pas transformés en tribuns et en prédicans; il les a aimés, il les a peints sur sa toile avec leur physionomie franche et vraie, avec leur bonhomie caustique, avec leurs vices quelquefois, car il leur doit des conseils et des leçons. Le soldat et le bûcheron, le curé et le maître d'école, le villageois qui émigre, le séminariste qui regrette la maison paternelle, la jeune fille séduite, le vagabond, que sais-je? ils y sont tous. Le tableau est vaste, compliqué, et présente plus d'un écueil. Immermann écrivait simplement un épisode; ici, c'est toute une société, pour ainsi dire. L'auteur ne va-t-il pas se répéter? Évitera-t-il la monotonie d'une inspiration unique? Ces craintes sont permises; cependant, lorsqu'on a vu, dès les premières pages, cette sobriété de détails, cet amour contenu, ces leçons directes ou cachées, ce sentiment populaire et libéral, discrètement ménagé, et qui anime toutefois ces vivans tableaux, on est vite rassuré; cette tâche si difficile est confiée à un artiste sérieux qui la peut mener à bien.

Voyez d'abord ce brave Tolpatsch, le premier personnage mis en scène par l'auteur, et qui n'est pas le moins cher de ses amis, *Tolpatsch*, c'est-à-dire, en allemand, gauche, lourdaud. Son vrai nom est Aloys; mais il est si embarrassé, si naïf, si peu dégourdi, le brave Aloys! tout le village l'a baptisé de ce sobriquet. Il s'en fâche quelquefois, car le lourdaud a du cœur, et son histoire fait sourire et pleurer à la fois. Ce mélange de gaucherie et de bonté, de grossièreté et de délicatesse, les souffrances tour à tour burlesques ou sérieuses de ce cœur dévoué, tout cela a été rendu avec une rare habileté. Ce n'est pas tant une histoire qu'un portrait, une biographie rapide. Chaque trait est excellent; l'enfance du Tolpatsch, sa passion timide pour la voisine Marianne, le départ pour l'armée, le baiser donné dans l'étable en présence des grands bœufs tout étonnés, le retour du Tolpatsch, sa douleur quand il entend publier à l'église le prochain mariage de Marianne avec George, son rival, ces détails et bien d'autres encore composent un ensemble gai et douloureux, où se montre déjà toute la finesse du peintre. Ce qui suit n'est pas moins aimable, et quand le Tolpatsch, après avoir émigré en Amérique, écrit à sa mère une lettre qui est un petit chef-

d'œuvre de naturel et d'émotion sincère, on se prend à aimer, à admirer cette franche création de l'artiste. Ce n'est rien et c'est beaucoup; point d'invention ambitieuse, point de fracas, mais des traits bien rassemblés et une figure vivante, d'une vérité singulière. Je serais embarrassé pour détacher une seule page de cette biographie; tout s'y tient, tout s'y enchaîne avec une sobriété rare partout, et particulièrement en Allemagne. Et puis, ces choses vivent surtout par le style, par les ressources d'un récit industrieux et fin. Ce qui achève enfin de charmer le lecteur, c'est l'amour de M. Auerbach pour son héros, amour qui se trahit dans le récit même et se communique sans peine. Un généreux exilé, M. Venedey, me disait dernièrement qu'à son retour d'Angleterre, lisant le recueil de M. Auerbach, il avait été tout d'abord ravi par cette histoire du Tolpatsch. Cette excellente figure allemande, si franchement dessinée, l'avait touché au cœur, et il avait aussitôt pris la plume pour en remercier publiquement M. Auerbach. La vérité, en effet, a marqué ce portrait d'un signe qui ne s'oublie pas, et ceux qui l'ont vu peuvent répéter souvent les simples paroles qui ouvrent le récit du conteur : « Je te vois encore, bon Tolpatsch. »

La Pipe de guerre est un de ces récits sobres et fermes qui ont valu à l'auteur une réputation d'artiste. Il y a une science réelle dans ces compositions si nettes. Jean-George aime Catherine, et pour rester au logis, pour échapper à la conscription, il s'est fait sauter le doigt en mettant une double charge dans son vieux fusil. Il ne croyait pas mal faire, le pauvre Jean-George; n'était-ce pas donner à sa fiancée une vive preuve de son amour? Mais Catherine ne l'entend pas ainsi. Ce sentiment d'honneur qui a manqué à son amant, la noble fille le possède. Et comme elle souffre de cette lâcheté! comme elle pleure bravement! Ainsi commence l'histoire, et le sujet n'est autre chose, en effet, que l'éducation de Jean-George par Catherine. La supériorité morale de la femme disciplinant cette nature inculte et rude, voilà le thème que l'auteur a traité avec beaucoup d'art. Ce sujet est grand; il a inspiré à d'éloquens romanciers plus d'un récit glorieux, et l'auteur de *Mauprat* y a puisé de vigoureuses inspirations. Ici, l'action ne se passe pas dans de si nobles sphères; il n'y a pas de place sans doute pour les poétiques développemens; cette naïve Edmée de village est cependant bien gracieuse. Le but que poursuit avec une réflexion si haute la généreuse maîtresse de Mauprat, elle l'atteint sans y songer, et dans des circonstances toutes populaires. Le plus terrible ennemi de Catherine, avouons-le, c'est la pipe de Jean-George; elle finira par la lui enlever. J'aime cette petite scène flamande si bien contée; Jean-George fume sa pipe devant la porte de Catherine, la pipe dont il est si fier, la plus belle pipe du village, et, tout en fumant, il regarde les blessés de l'armée de Moreau qui défilent dans la grand'rue. Un des soldats lui arrache les-

tement la pipe et l'emporte, et Catherine, à sa fenêtre, bat des mains. Jean-George est furieux, comme vous pensez, furieux contre le soldat, furieux surtout contre Catherine; n'ayez pas peur, Catherine le ramènera bientôt. Aimable peinture! joli tableau de Téniers, où brille, sous la familiarité des détails, une pure lueur de la grace morale! Et tout cela est si net, si sincère, qu'on s'intéresse en vérité à l'éducation du rustre, comme aux transformations laborieuses du héros de George Sand.

M. Berthold Auerbach excelle dans ces narrations rapides; il a raison pourtant de ne pas en abuser, et j'aime qu'il nous montre, non plus seulement un portrait, mais un tableau, une fable imaginée plus fortement, un petit drame où ses personnages se meuvent en liberté. Il y en a trois dans ce recueil qui se recommandent à l'attention particulière du lecteur, *Ivon le Curé, Florian et Crescence* et *le Maître d'école de Lauterbach*. Les critiques allemands ont signalé *Ivon le Curé* comme l'œuvre la plus heureuse de M. Auerbach, et je suis volontiers de leur avis. Si l'on voulait faire connaître en France l'aimable conteur dont je parle, c'est ce petit roman qu'il conviendrait de traduire. Le sujet est grave et charmant; c'est la vie d'un jeune paysan entré au séminaire, ce sont les aventures de ce pieux et tendre jeune homme, les combats douloureux de son cœur, les péripéties, souvent bien tristes, bien navrantes, d'une destinée obscure et noblement tourmentée. Voyez que de poésie dans ce début! C'est un samedi : le charpentier Valentin est fort occupé à l'église, les coups de marteau vont leur train; on achève de clouer l'autel où le fils du tailleur dira le lendemain sa première messe, la chaire où il fera son premier sermon. C'est un événement à Nordstetten : les prémices (tel est le nom en Allemagne d'une première messe dite par le prêtre nouvellement ordonné), les prémices du jeune abbé sont une fête de famille pour tous les gens du pays. Or, tandis que le bonhomme Valentin travaille avec ardeur pour la cérémonie du lendemain, ses deux jolis enfans l'aident de leur mieux. Le petit Ivon surtout, avec son air éveillé et ses éternels *pourquoi*, est vivement agité. Tout en apportant les clous, les planches, le marteau, il renouvelle à chaque instant ses questions sans fin qui embarrassent plus d'une fois le bonhomme. Et le lendemain, pendant la messe, quand tout le village assiste aux prémices, quand le jeune prêtre monte en chaire, il faut voir le petit Ivon ouvrant ses grands yeux bleus et écoutant de toute son ame. Il n'a pas trop compris ce qu'a dit le prédicateur; mais cet appareil inaccoutumé, les cierges, les chants, les conversations des bonnes gens, l'enthousiasme des mères, tout ce bruit et tout ce triomphe enivre de piété l'imagination de l'enfant. Il veut devenir prêtre aussi, et dire un jour dans l'église du village sa première messe et son premier sermon. Ainsi débute l'histoire d'Ivon, et Ivon

sera bientôt au séminaire. Avant d'y aller cependant, il faut qu'il grandisse encore. L'éducation du petit Ivon est une des parties les plus gracieuses du récit. Quel est son précepteur? Ce n'est pas le maître d'école, esprit sec et borné, qui n'a aucune action sur cette ame tendre; non, c'est le valet de l'étable, le gardeur de vaches, le bon et ignorant Nazi. Sans y songer, le bon Nazi communique à Ivon toute une science naïve et saine, l'instinct de la nature, et une touchante amitié pour les bœufs et les chèvres de la maison. Si une vache, achetée la veille, mal habituée à sa nouvelle demeure, pousse durant la nuit de longs beuglemens plaintifs, soyez sûr qu'Ivon l'entendra, et, tout inquiet, réveillera son père. Ivon ne quittait plus Nazi; il l'accompagnait aux champs, et Nazi lui apprenait les vieilles chansons du pays ou répondait à ses questions continuelles. Ces deux êtres si simples avaient souvent des illuminations merveilleuses. Un soir, ils revenaient de la vallée et gravissaient le sentier de la montagne; Nazi avait placé Ivon sur le cheval, et suivait à pied. Il regardait le soleil qui allait disparaître entre deux sommets couronnés de noirs sapins. Tout à coup la terre et le ciel lui semblèrent une grande nef de cathédrale, toute de lumière et d'or. Les petits nuages se balançaient comme des têtes de séraphins; au milieu s'étendait une large nuée, magnifiquement immobile, qui formait comme un autel; ses degrés étaient bleus, et sur la table brûlait une flamme éblouissante. Nazi croyait à tout instant que la nuée allait s'ouvrir et que Dieu apparaîtrait dans sa gloire. Il s'était arrêté, et Ivon galopait toujours à cheval sur le chemin escarpé; le cheval semblait avoir des ailes, et on eût dit qu'un ange emmenait Ivon dans le dôme enflammé du couchant. Deux oiseaux volaient au-dessus de sa tête, si haut, si loin! « Nazi demeurait là en extase. L'incompréhensible splendeur de la Divinité avait laissé tomber un de ses rayons dans l'ame du paysan, et, pendant une minute suprême, il fut élevé plus haut que tous les grands de ce monde sur les trônes de la force et de l'intelligence; la majesté divine s'était inclinée vers lui. Jour fortuné! Ivon et Nazi ne l'oublièrent jamais. » On comprend qu'une telle éducation, une telle ouverture de cœur, un commerce si abondant et si franc avec la nature bien-aimée, devaient le préparer assez mal à la réclusion, aux austérités de la vie ecclésiastique. C'est là, en effet, le véritable but de l'auteur. Il éveille une à une dans l'ame de son jeune héros toutes les pures émotions; joignez-y les amours enfantines, l'innocente tendresse d'Ivon pour la fille du voisin; ce sont mille joies familières qui s'épanouissent richement dans cette ame que rien ne comprime; la jeune sève court et se déploie en des fleurs sans nombre. Mais que deviendra Ivon sous la discipline du séminaire? C'est une longue histoire que je ne veux pas conter ici. On devine aisément que de détails charmans et profonds s'offriront à l'habile plume du conteur. L'analyse est vive et délicate,

et c'est l'action elle-même, ce sont maintes scènes variées et originales qui la feront connaître. Les doutes, les désenchantemens, le désespoir d'Ivon, la résolution qu'il prend (après combien de luttes intérieures et de soupirs étouffés!) de renoncer à la vie religieuse, la résistance des parens, l'aveugle entêtement du père, tout cela forme une douloureuse et tragique histoire. L'auteur a eu besoin d'une grande habileté pour échapper aux lieux communs; il les a évités cependant à force de naturel et d'art. Et puis, cette histoire n'est-elle pas heureusement placée dans le cadre choisi par M. Auerbach? N'est-ce pas une invention tout-à-fait sincère dans ce duché de Bade, où le clergé, chaque année, réclame contre la discipline romaine? L'auteur laisse entrevoir ce côté sérieux du sujet, sans jamais y insister. Il n'y a là aucun esprit de système, point de déclamation, point de prétention dogmatique, mais un tableau vivant où la vérité crie et finit par arracher des larmes.

M. Berthold Auerbach aime d'une affection véritable ses paysans de la Forêt-Noire, et, s'il les peint avec grace, il ne leur ménage pas les leçons. L'histoire intitulée *Florian et Crescence* est une page sévère et rude. Pourquoi le jeune paysan de la Forêt-Noire abandonne-t-il son toit? Pourquoi le bûcheron a-t-il quitté sa montagne? C'est la vanité qui le pousse. Il ne veut plus être semblable à ses frères. Le costume des gens de la ville lui fait envie; il part, il va à la ville, il ira même plus loin, il passera le Rhin et vivra à Strasbourg au fond des tavernes. Ainsi a vécu Florian. Puis, quand il retourne au village avec son habit endimanché et ses prétentions grotesques, qu'est-il devenu, le pauvre Florian? Ce n'est pas un étudiant, et ce n'est plus un homme de la campagne. Il n'a pris de la ville que les vices, l'insolence et la fainéantise. Son arrivée, on le pense bien, est un événement à Nordstetten; mais M. Auerbach est sans pitié, il poursuit Florian et met à nu les misères cachées de cette existence fausse qui séduit les bonnes gens du pays. Tandis qu'on l'admire, tandis que Lise, et Barbe, et Marguerite, tout émerveillées, jasent au bord du puits, le conteur n'est pas dupe; il dénonce sa triste vie, ses embarras, son orgueil, et le manque d'argent, et toutes les ruses de l'aventurier. Florian peu à peu va devenir un voleur et un assassin. L'auteur finit pourtant par se laisser fléchir, quand il amène auprès du vagabond une compagne dévouée qui le sauvera malgré lui. J'ai regret, je l'avoue, d'indiquer seulement le cadre de ces touchantes histoires; il faudrait les traduire, car ce cadre n'est rien, et tout le mérite de l'œuvre consiste dans l'originalité des détails. L'influence supérieure de la femme est une idée à laquelle M. Auerbach attache beaucoup de prix et qui l'inspire avec bonheur. Catherine, Crescence, Hedwig, toutes ces charmantes créatures, ces héroïnes de village, ont une physionomie distincte, vraiment belle et délicate.

Ce qui donne un intérêt particulier et une unité gracieuse au livre

de M. Auerbach, c'est qu'il ne sort pas de son village : l'horizon de Nordstetten lui suffit. Tous les habitans de la commune sont étudiés tour à tour et deviennent comme une famille dont on écoute avidement l'histoire. Le soldat, le curé, le séminariste, le maire, le *tolpatsch*, reparaissent continuellement dans des tableaux variés. Qu'un étranger arrive, l'habile conteur saura bientôt ses aventures, et, si les gens de Nordstetten l'accueillent mal, il leur prêchera l'hospitalité. Cela devra se rencontrer plus d'une fois. Le pauvre employé, le fonctionnaire subalterne aura souvent à souffrir de l'esprit railleur de Nordstetten; mais patience! M. Auerbach le vengera bien amicalement. Un de ses plus chers protégés, c'est le maître d'école. Pauvre maître d'école! il n'est pas du pays; il est né à Lauterbach, et c'est de là qu'il vient, pour prendre possession de son petit emploi. Comme il est joyeux, confiant! Hélas! il aura affaire dès le premier jour à la moquerie et à la malveillance. Voyez-le, c'est un dimanche, au coucher du soleil; les cloches sonnent l'*angelus*, et des groupes de promeneurs vont et viennent sur la grande route. Le maître d'école salue de loin sa nouvelle résidence, et, à l'aspect heureux de cette contrée, il se sent pénétré de joie. Cet air de fête, ce chant des cloches, tout le ravit; il lui semble en vérité que le village savait l'heure de son arrivée, et que le clocher carillonne gaiement pour célébrer sa bienvenue. Attendons à demain : quel contraste subit entre ce candide enthousiasme et l'accueil maussade qu'on lui prépare! Ces bonnes gens de Nordstetten ont de graves défauts, et ce n'est pas du tout une fade églogue que M. Auerbach a voulu écrire. Le maître d'école est étranger à Nordstetten, c'est-à-dire qu'il tombe en pays ennemi. Ajoutez à cela que le pauvre jeune homme est né à Lauterbach, et qu'il y a une sotte chanson populaire sur les gens de Lauterbach; mieux vaudrait arriver de Pontoise. Cette chanson moqueuse va lui être chantée sur tous les tons. Et lui qui rêvait si doucement aux sons de la cloche hospitalière! Il tâchera pourtant de conjurer cette opposition vraiment formidable; il fera ses visites au maître d'école en retraite, aux vieux paysans les plus rusés; il soutiendra de bonne grace les méchans propos et les grossières moqueries. Son journal, auquel il confie chaque soir ses plus secrètes impressions, nous révélera de bien précieux trésors chez ce candide et dévoué jeune homme : il y répandra toute son ame dans des confidences sans apprêt. Et puis, le dimanche, n'est-ce pas lui qui joue de l'orgue à l'église? La musique est un refuge adoré pour ce cœur simple et involontairement mystique. Tout ce tableau est d'une élégance achevée, d'une délicatesse adorable. La douce résignation, la douleur gracieuse du jeune homme, ont été pour les agréables peintures de M. Auerbach des occasions charmantes dont il a bien profité. Un soir, un groupe de jeunes paysans entonne, sous les fenêtres du maître d'école, la fameuse chanson des gens de Lauterbach; le

maître d'école, attristé et souriant, prend son violon et accompagne jusqu'au bout le chant railleur qu'on lui jette. Tant de douceur, tant de grace aimable, devaient dompter à la fin les plus rebelles, et le maître d'école y parviendra en effet. Le village sera moralisé par lui; ceux qui l'injuriaient le plus seront demain ses amis dévoués, et lui-même, après avoir maintes fois juré qu'il abandonnera au plus tôt cette contrée méchante, il s'y attache par tout le bien qu'il y fait. Un pur et gracieux amour intervient aussi pour lui donner des forces; on est rassuré pour le jeune maître, quand on voit la timide Hedwig prendre parti pour lui en rougissant. La fondation d'une école de chant, d'un cercle de lecture, avec les résistances dont le maître d'école triomphe, sont d'aimables et piquans détails. Enfin son mariage avec Hedwig est célébré comme une fête de famille. Un hiver avait suffi à l'étranger pour calmer les cœurs, pour les purifier et y répandre une meilleure semence. Aussi, ajoute l'auteur, quand les cloches du village, au jeudi saint, partirent pour Rome, elles purent annoncer que la paix était revenue à Nordstetten, et que l'année avait été bonne.

On a peint souvent le curé de village : M. de Lamartine l'a célébré magnifiquement dans *Jocelyn;* mais qui a chanté le maître d'école, qui a raconté son influence pieuse, comme fait ici M. Auerbach? Le maître d'école de M. Sainte-Beuve, *Monsieur Jean*, occupe une place à part, avec sa rigueur janséniste, avec la douloureuse destinée que lui a donnée le poète, et ce n'est pas au fils tourmenté de Jean-Jacques Rousseau que je voudrais comparer l'humble organiste de Nordstetten. Le protégé de M. Auerbach (oserai-je le dire?) me rappelle çà et là le poétique personnage de Lamartine; je ne voudrais pas assimiler les embarras du maître d'école aux déchirantes douleurs de l'amant de Laurence : non, le maître d'école est beaucoup plus modeste assurément; toutefois, ce qui lui manque en grandeur, il le regagne souvent par la grace et la finesse. Il y a dans le récit de M. Auerbach un tableau assez semblable par l'inspiration au brillant épisode des *Laboureurs*, mais d'une exécution bien différente, comme on pense, et approprié au ton général du sujet. Jocelyn, du haut de la montagne, contemple la plaine occupée par les travailleurs, et tandis que le soc fouille la terre, tandis que la semence est déposée dans le sillon, il chante en des hymnes splendides le labeur fécond, et la terre qui boit la sainte sueur humaine. Le maître d'école se promène dans la campagne, sur la lisière de la forêt; il regarde aussi les bœufs, les charrues, le sillon qui s'allonge; s'il ne chante pas comme Jocelyn, ce spectacle du travail lui inspire, comme au curé de Valneige, les plus belles méditations sur la vie, sur l'ame, sur la destinée de l'homme. Sa philosophie ne sait pas se déployer en strophes glorieuses; elle se traduit en des notes fines et sensées. C'est une série de maximes, de réflexions, dont le texte a été fourni par les

divers incidens du tableau qui frappe ses yeux, par la charrue de Jean-George, par la vache du bonhomme Valentin : philosophie populaire et profonde, qui, mêlée à cette ferme peinture de la vie des champs, lui emprunte, comme les hymnes de Jocelyn, mille parfums pénétrans qui réjouissent l'ame. M. Auerbach a-t-il songé au poème de M. de Lamartine en écrivant l'humble et touchante chronique du maître d'école de Lauterbach? Je ne sais; ce rapprochement toutefois n'altère en rien l'originalité de son œuvre; s'il s'est souvenu de Lamartine, il a réussi à s'approprier l'inspiration du poète avec une sincérité incontestable, et à créer sur sa toile une figure qui lui appartient.

Je regrette que M. Auerbach ne se soit pas toujours renfermé dans les riantes peintures où il excelle; il a craint la monotonie peut-être, il s'est défié de ses forces, et, pour varier l'intérêt de ce recueil, il a eu recours çà et là à des émotions que je crois artificielles. Pourquoi des scènes de mélodrame au milieu de ces élégantes études? L'histoire de *Toinette à la joue mordue* contient plus d'un détail charmant, mais la conclusion est d'une autre langue, d'une autre littérature, si je puis ainsi parler. Le crime qui ensanglante le récit n'appartient pas à l'inspiration ordinairement si franche, si naturelle, de l'auteur; nous ne sommes plus à Nordstetten, nous n'avons plus entre les mains le chroniqueur exact, je lis un des romanciers du jour, j'assiste à une scène arrangée par la main d'un faiseur. Le même reproche s'adresse aussi à l'histoire de Geneviève, bien que j'y retrouve encore des traits pleins de grace et vraiment distingués. L'esquisse est souvent agréable; comment, en d'autres endroits, la main de l'auteur a-t-elle appuyé sans précaution? Le crayon, en s'écrasant, a charbonné toute une partie du dessin.

La vocation du talent de M. Auerbach se déclare surtout dans les fines peintures, dans des scènes habilement groupées, d'une couleur gracieuse et gaie, d'une vérité naïve et où brille toujours une pure élévation morale. Quelquefois le sentiment politique se fait jour, mais avec quelle discrétion! avec quel ménagement! C'est là que je reconnais un artiste bien délicat. L'honnêteté, la droiture de ses paysans, la conscience naïve de leurs droits, s'expriment sans faste avec une bonhomie parfaite. La belle ballade d'Uhland sur le vieux droit pourrait servir d'épigraphe aux principales pièces du recueil. Nordstetten a ses prud'hommes, ses patriarches, dont l'autorité est grande dans toutes les affaires qui intéressent le droit commun. Il ne faut pas que le chef du district, l'*Oberamtmann*, prétende introduire des usages nouveaux et restreindre les vieilles franchises; il rencontrera une opposition sensée et tenace. Un de ces prud'hommes toujours consultés, un de ces défenseurs de la commune, c'est celui que l'auteur appelle le *Buchmaier*. Le *Buchmaier* est reconnu comme le plus sage et le plus expérimenté, c'est à lui qu'on s'adresse en toute occasion difficile; si Jean-George ou

Valentin est amené devant le juge pour avoir coupé une branche d'arbre dans la forêt, le *Buchmaier* ira avec lui et défendra le coupable. Si une ordonnance illégale est rendue, si l'on publie quelque prohibition injuste, il dirigera en personne une petite émeute pacifique, et, accompagné du village tout entier, il adressera à l'*Oberamtmann* une harangue qui est un vrai chef-d'œuvre de bon sens et d'éloquence populaire. Le *Buchmaier* cependant n'est pas toujours irréprochable; que de fois n'a-t-il pas interprété d'une façon mesquine et jalouse les franchises qu'il défend, et pris ses préjugés pour des droits sérieux! Heureusement notre ami le maître d'école, fort mal accueilli par lui, rectifiera ce bon sens honnête, mais étroit, qui s'entête souvent si mal à propos. Ainsi se développe dans ces tableaux divers l'unité de cette chronique aimable, chronique d'un village, vivantes archives d'une petite commune que l'on voit grandir et s'améliorer sous la direction de ses plus dignes enfans, réunion d'excellens portraits parmi lesquels se détachent surtout le séminariste Ivon et le maître d'école de Lauterbach.

J'en ai assez dit pour faire comprendre le mérite sérieux de la publication de M. Auerbach et pour expliquer le rapide succès qui l'a couronnée. Ce mérite est dans la nouveauté unie à un sentiment très filial de la tradition littéraire. Voilà des peintures vraiment allemandes, et cependant on ne leur reprochera pas l'idéalisme excessif, l'indifférence dangereuse qui a provoqué dans ces derniers temps une réaction si vive et si légitime. Pour échapper à cet idéalisme, pour se préparer aux luttes de la vie active, l'Allemagne a été entraînée à renier son génie; elle a eu recours à une littérature voltairienne qui ne lui conviendra jamais; maintes écoles se sont formées avec bruit, qui ont recommandé l'ironie, la raillerie, comme un remède salutaire aux séductions enivrantes du mysticisme. Que de frivoles écrits depuis ce temps-là! que d'inspirations factices! Tous ces esprits volontairement légers avaient fini par se tromper eux-mêmes. Voltaire affirme qu'il a trouvé son œuvre la plus cruelle dans les papiers d'un docteur allemand; eh bien! on a pu croire un instant qu'ils prenaient la plaisanterie au sérieux et qu'ils couraient en foule à Minden, cherchant la suite de *Candide* dans les poches du docteur Ralph. Peu à peu cependant le vieux péché de l'Allemagne reparaissait, les songes revenaient en foule, non plus ces songes d'or qui erraient dans le ciel lumineux du spiritualisme (ceux-là étaient chassés avec dédain), non, c'étaient les rêves bourgeois du ménage humanitaire. Les bons esprits s'aperçoivent aujourd'hui qu'on se perdait à plaisir dans une fausse route; le succès de M. Auerbach est un symptôme rassurant. M. Auerbach lui-même avait suivi jadis une voie bien différente; il avait débuté en 1837 par un roman sur Spinoza qui attestait sans doute un mérite réel, mais les prétentions métaphysiques du livre ne permettaient guère d'entrevoir les heureuses transformations

qu'a subies son talent. Un autre ouvrage, *le Poète et le Marchand*, appartenait aussi à cette ambitieuse école qui substituait à l'art des peintures vraies les creuses songeries du socialisme. Au lieu de régénérer l'humanité, M. Auerbach s'occupe aujourd'hui d'écrire l'histoire de son village; au lieu de prêcher avec Spinoza, il raconte agréablement les aventures du Tolpatsch, du curé et du maître d'école. Quand il s'adressait au monde des chimères, on l'écoutait médiocrement; aujourd'hui qu'il s'est enfermé dans un cadre plus restreint et plus vrai, aujourd'hui qu'il surveille l'éducation de sa petite commune au fond de la Forêt-Noire, tout le monde en Allemagne a lu ses récits, et la foule a battu des mains. C'est qu'il vaut mieux prendre pied dans le monde réel, et, n'eût-on qu'un petit coin de terre, y être maître chez soi, que de croire régner dans le vide. M. Auerbach fera plus de bien mille fois dans ce petit domaine si riche que sur les nuages malsains des fausses rêveries. L'artiste y a gagné; l'étude de la réalité lui a appris la précision et la finesse; le philosophe aussi y a su acquérir des mérites nouveaux, une pensée plus nette, un enseignement plus élevé, une morale plus féconde. Enfin ce petit coin de terre, c'est un sol bien allemand; et, puisque nos voisins sont si justement préoccupés des soucis de la vie publique et des transformations prochaines, quelle meilleure étude pour un artiste sincère que de chanter la patrie, et de renouer, en s'associant à tous les désirs légitimes d'un monde nouveau, les traditions nationales qu'une colère aveugle avait brisées?

Je disais tout à l'heure qu'un des plus grands maux de l'Allemagne littéraire, c'était l'absence de la critique. Les écrivains que le public pourrait accepter comme juges, M. Gervinus, par exemple, ont renoncé à l'honneur et aux devoirs de cette charge; comme ils conseillent le silence à l'imagination et à la poésie, ils ne se donneront jamais la peine de diriger une muse qu'ils condamnent. Parmi ceux qui veulent exercer ce rôle difficile, les uns, tels que M. Menzel, combattent avec fureur toute innovation où ils croient apercevoir de loin ou de près une idée plus libérale, un tour d'esprit plus vif, en un mot l'esprit de la France. Les autres, bien au contraire, acceptent cette influence avec un indiscret empressement et protégent, en haine du mysticisme, une littérature ironique, un voltairianisme d'emprunt qui serait fatal à l'originalité allemande. Le jour où la critique reprendra en Allemagne une légitime autorité, le jour où elle cessera d'être un dilettantisme banal pour conseiller efficacement son temps, elle recommandera à la fois et l'innovation appropriée à la société présente et le respect des traditions du pays. L'exemple de M. Berthold Auerbach ne sera pas perdu pour elle. La tradition toute seule, une fidélité aveugle aux souvenirs du passé enfermerait l'imagination des poètes dans cet ancien monde mystique et brumeux d'où la société moderne s'est dégagée victorieuse-

ment. A son tour, l'innovation toute seule, une innovation aventureuse, irréfléchie, qui perdrait de vue le sol natal et romprait tout lien avec l'esprit des aïeux, livrerait la pensée allemande à l'influence d'un génie qui n'est pas le sien. L'Allemagne devenue voltairienne nous ferait médiocrement honneur. Puisse-t-elle nous emprunter quelque chose de notre esprit, le sens droit, la netteté des vues! Puisse-t-elle prendre chez nous un attachement sincère aux grands principes du monde moderne, aux saintes conquêtes de 89! Mais qu'elle garde toujours, dans l'expression de ses sentimens, dans sa poésie et dans ses arts, la forme qui lui appartient. Il n'est pas bon que les peuples changent de costumes, ils porteront toujours gauchement l'habit de leur voisin. Nous blâmerions celui de nos poètes qui se ferait allemand; pouvons-nous accepter au-delà du Rhin les poètes et les romanciers qui copient maladroitement l'esprit français? Nous cherchons l'originalité, cette précieuse fleur de l'art, dont la semence périt chaque jour dans ce sol européen si battu par les communications des peuples. En est-ce fait? Ne pourra-t-elle renaître? Elle renaîtra, si l'écrivain, sans renoncer aux idées de son siècle, conserve la tradition, l'esprit vivant de la patrie. Elle renaîtra dans le champ le plus humble, dans un petit coin de terre, à l'ombre d'une haie d'aubépines, et c'est pour cela que j'ai insisté sur l'heureuse tentative de M. Berthold Auerbach.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ROLAND

OU

LA CHEVALERIE

PAR M. DELÉCLUZE.

Sous le titre général de *Renaissance* (1), il a paru depuis peu quatre volumes d'un ouvrage où seront exposés et débattus successivement, sous des titres particuliers, quelques-uns des plus difficiles et des plus intéressans problèmes de l'histoire et de la littérature modernes. L'auteur, M. Delécluze, qui prélude depuis plusieurs années à cet important travail, est un écrivain d'un esprit droit et ouvert, plein de savoir et de bonne foi. Il a le mérite, aujourd'hui fort rare, de prendre les devoirs de l'homme de lettres au sérieux, de respecter ses idées et le public, d'étudier consciencieusement les questions qu'il traite et de conclure en toute occasion avec indépendance et fermeté. Sans prétendre pour le fond ni pour la forme à l'équivoque et périlleuse originalité dont la recherche a fourvoyé de nos jours tant d'écrivains de talent, M. Delécluze se contente de demeurer toujours parfaitement naturel; jamais il ne parle que d'après ses propres impressions ou ses études personnelles, ce qui donne à tous ses écrits une fleur de nouveauté et comme un air piquant de découverte. En un mot, son langage, sans

(1) *La Renaissance*, 4 vol. in-8°, chez Jules Labitte. Ces quatre premiers volumes contiennent *Roland, ou la Chevalerie*, 2 vol., et *Grégoire VII, saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin*, 2 vol.



prétentions ni vaine recherche, a un accent de loyauté et de conviction qui fait aimer et estimer tout d'abord l'homme et l'écrivain.

Dans le monument, je serais tenté de dire *dans le panthéon* qu'il se propose d'élever aux hommes éminens de la renaissance et dont il ne nous découvre encore que le péristyle, viendront se placer à leur rang et à leur date un certain nombre de portraits dont quelques-uns ont été déjà publiés séparément, et qui recevront de la pensée et de l'harmonie de l'ensemble une signification plus complète et plus précise; mais cette pensée elle-même, quelle est-elle? Pouvons-nous, dès à présent, la bien saisir et la juger? Pourquoi, par exemple, Roland, Grégoire VII, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, sont-ils les premiers noms que nous rencontrions dans un ouvrage consacré à la renaissance? La singularité de cette entrée en matière demande examen et discussion.

I.

La civilisation moderne est loin d'offrir à qui l'étudie dans les institutions, les mœurs et les littératures de l'Europe, un tout parfaitement un et homogène. Elle a été, dès sa naissance, c'est-à-dire dès la fin du ve siècle (1), soumise à deux influences en sens contraire, l'influence du génie romain et l'influence de l'esprit du Nord, deux élémens dont l'opposition, bien qu'adoucie par un lien commun, le christianisme, se fait encore aujourd'hui sentir dans toutes les controverses qui nous agitent. En effet, les flots de ce qu'on appelle la *barbarie* ont, un jour, rompu leurs digues et se sont précipités dans le lac immense du monde romain, qu'ils ont bouleversé de fond en comble en le renouvelant toutefois, et, suivant une opinion à laquelle j'incline, en élevant notablement son niveau. Devons-nous déplorer ce cataclysme social? Je ne le pense pas, et pour mon compte je crois fermement que, si la société européenne existe puissante encore et vivace après plus de treize siècles, c'est qu'elle remplit la condition la plus indispensable aux phénomènes de la vie, celle d'être le résultat de deux forces et de deux élémens combinés. Depuis la dissolution de l'empire d'Occident jusqu'au milieu du xve siècle, c'est-à-dire pendant l'intervalle encore imparfaitement étudié qu'on appelle le *moyen-âge*, l'influence de la barbarie germaine, augmentée, sous les derniers Carlovingiens, de la barbarie scandinave, a tout dominé. Depuis le milieu du xve siècle, au contraire, le génie plus clément de la Grèce et de l'Italie a prévalu partout, mais inégalement, et ce sont ces inégalités même qui, plus que le vieux caractère indigène, constituent l'originalité nationale de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Angleterre. Serait-il avantageux de pousser jusqu'à ses derniers termes l'élimination de l'un

(1) A la chute de l'empire d'Occident, l'an 475.

de ces deux élémens? Est-il bon et louable de choisir entre ses aïeux? Enfin, s'il faut opter, quelle est de nos deux souches originelles la moins épuisée et la plus riche encore de sève et d'avenir? Difficile problème, souvent agité, et qui ne se résout pas seulement par les lumières de la raison, mais aussi et surtout par la trempe d'esprit dont la nature et l'éducation ont doué ceux qui l'examinent. En effet, dans la société moderne, les hommes, comme les choses, portent la double et inégale empreinte de leur complexe origine. Il y a les hommes de nature romaine et les hommes de nature septentrionale. Les lettres et l'histoire ont, à toutes les époques, fourni d'énergiques représentans de ces deux familles, ceux-ci loyaux champions des instincts du septentrion, ceux-là fidèles cliens de la police et de l'urbanité romaines. S'il m'avait été accordé assez de loisir pour pouvoir aspirer à devenir historien, j'aurais voulu former une galerie des plus illustres modernes, rangés deux à deux et *parallèlement*, à la manière de Plutarque. Je me serais plu à opposer un personnage de tempérament et de culture antiques à un personnage de complexion et de mœurs septentrionales, Clovis, par exemple, à Charlemagne, le dernier des Bourguignons, Charles-le-Téméraire, à Louis XI, le trouvère Turold à l'Arioste, Shakespeare à Racine, Erwin de Steinbach à Michel-Ange, enfin, plus près de nous, Byron à Alfieri, Beccaria au comte de Maistre. Ce que j'aurais ambitionné de faire, M. Delécluze, plus heureux, l'a exécuté en partie, mais avec une prédilection avouée et, à mon avis, trop partiale pour la lignée antique. C'est que M. Delécluze est lui-même (qu'il me pardonne cette remarque personnelle) un de ces esprits sains et dégagés de tout mysticisme que j'appelais tout à l'heure *des natures romaines*. Dans sa conviction la plus intime, tout ce qui a été accompli de beau, de bon, de sensé, de moral dans les temps modernes, découle directement et sans exception des enseignemens de la Grèce ou de l'Italie. L'infusion du jeune sang barbare dans les veines appauvries du vieil empire n'a fait que troubler et entraver le développement intellectuel et social. L'invasion des idées du Nord n'a été, suivant lui, pour le centre de l'Europe d'aucune vertu régénératrice et fécondante : « Le débordement de la barbarie, dit-il quelque part, fit gonfler et extravaser le fleuve de la civilisation, et forma comme une petite Méditerranée temporaire, d'où sortit une végétation anormale, destinée à périr avec la cause fortuite qui lui avait donné naissance (1). » C'est à peu près en ces termes que M. Delécluze a caractérisé les deux grands et glorieux phénomènes dans lesquels s'est personnifié le moyen-âge, à savoir la chevalerie et l'architecture gothique. Ces deux splendides créations lui paraissent une déviation fâcheuse, un produit accidentel et parasite, tout-à-fait en dehors du cours

(1) *Notice sur Philippe Brunellesco*, p. 9.

naturel qu'aurait dû suivre, laissée à elle-même, la civilisation romaine unie au christianisme. Aussi fut-ce à ses yeux une œuvre méritoire et sainte que de travailler à l'écoulement de ces eaux malfaisantes, et il n'y a point, à son avis, de plus intéressant et de plus beau spectacle que d'épier le moment où, par leur retraite, elles ont laissé peu à peu reparaître les hautes cimes de l'ancienne civilisation.

Les premiers écrits de M. Delécluze, *Luigi da Porto, Antar, le Vatican,* auxquels il ne tarda pas d'ajouter les *vies* de Léonard de Vinci, d'André Vésale, de Bernard Palissy, etc., témoignèrent tout d'abord de la direction de ses idées et de ses travaux; mais instruit, comme il l'est, de la marche des arts et de la littérature en Italie, cette contrée qui se préserva, mieux qu'aucune autre, de l'esprit et du souffle du Nord, il fut bientôt conduit à reporter le grand événement de la renaissance, non pas, comme on le fait ordinairement, au milieu du XVe siècle, mais à la fin du XIVe, à Pétrarque et à Boccace. Cependant, tandis qu'il s'appliquait à ces délicates recherches, la réhabilitation du moyen-âge commença à s'opérer parmi nous avec un fracas et une intolérance de réaction bien propres à l'irriter. Il pénétra, lui aussi, dans ce moyen-âge qu'il aimait peu, et la première chose qu'il y remarqua, c'est qu'indépendamment d'un premier essai tenté par Charlemagne, le retour aux lumières et aux traditions antiques remonte en Europe au-delà même de Pétrarque et de Boccace, et que, pendant toute la durée des XIIIe et XIVe siècles, des esprits de premier ordre, tels que Roger Bacon et Raymond Lulle, étaient parvenus, par la rectitude naturelle de leur génie, à remonter des puérilités de l'école et des rêves de l'alchimie au seuil de la philosophie rationnelle et de la méthode expérimentale. Ainsi, de proche en proche, les ténèbres du moyen-âge s'éclaircissaient et reculaient, pour ainsi dire, devant ses pas; enfin, le cercle allant toujours se rétrécissant, M. Delécluze en est arrivé à renfermer le moyen-âge dans la courte durée du régime féodal, entre le commencement du Xe siècle et le milieu du XIIe ou à peu près (1).

Cette division inusitée est-elle légitime et doit-elle être préférée à la division communément admise? — Mon Dieu! les dénominations, les classifications artificielles importent au fond assez peu. Que l'on assigne pour date à la renaissance l'année de la découverte du fameux manuscrit des Pandectes à Amalfi, en 1137, ou bien, avec tout le monde, l'année de la chute de l'empire d'Orient, suivie de l'heureuse dispersion des savans de Constantinople; je n'y attache, pour ma part, que peu ou

(1) Si je ne détermine pas d'une manière plus précise l'opinion de M. Delécluze sur ce point important, c'est qu'elle m'a paru chez lui un peu flottante. Je lis dans *Roland*, t. I, p. 357 : « L'esprit chevaleresque s'est mêlé à tout depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIe, période dans laquelle j'enferme la renaissance des connaissances humaines... » et t. II, p. 268 : « La renaissance des lettres, qui date de la fin du XIIIe siècle... »

point d'importance. Cependant je dois faire observer que, s'il suffit de pouvoir signaler dans une époque quelques traces de culture romaine, pour se croire autorisé à placer cette époque en dehors du moyen-âge, la période féodale elle-même pourra, non sans des raisons très plausibles, appeler de l'arrêt qui l'y renferme; car pendant le cours des xe, xie et xiie siècles il ne serait pas difficile de trouver dans les cloîtres plus d'un précurseur de saint Thomas-d'Aquin, de Roger Bacon, et même de saint Bernard et de saint Anselme. M. Delécluze lui-même n'a-t-il pas cru pouvoir signaler le gouvernement inflexible et la politique altière de Grégoire VII comme un retour à l'antique fermeté romaine et une revendication de la vieille formule *imperator et pontifex maximus?* N'a-t-il pas, en raison de ce rapprochement plus ou moins bien fondé, placé Grégoire VII, qui le croirait? en tête de ceux *qui ont pris la plus grande part au travail de la renaissance* (1)? Or, il faut qu'on sache où cela mène. Une fois entré dans cette route, on sera fatalement conduit, non pas seulement à reculer aux xiie et xiiie siècles la date de la renaissance, mais à supprimer toute distinction de moyen-âge et de renaissance, faute de pouvoir rencontrer en Europe un laps de temps de quelque étendue où il y ait eu solution totale de continuité et oubli complet des traditions anciennes. La vérité, pourtant, est que, pendant plus de dix siècles, un esprit nouveau, violent, inculte, quoique subtil et délicat à sa manière, l'esprit du Nord enfin, a prévalu sur le génie épuisé d'Athènes et de Rome; mais, grace à l'église, cette vie puissante et nouvelle n'a jamais entièrement étouffé l'ancienne. M. Delécluze serait resté, je crois, plus dans le sens juste et vrai du passé, s'il avait dit qu'au milieu du conflit du vieux monde romain et du jeune monde barbare, l'église a été l'arche d'alliance qui a réuni les vaincus et les vainqueurs, sauvé les traditions et ouvert ainsi une voie plus large et meilleure au genre humain. En résumé, si l'on tient à conserver les divisions reçues de moyen-âge et de renaissance, je ne crois pas qu'on puisse légitimement faire remonter cette dernière soit au xiiie, soit au xive siècle. La dénomination de *renaissance* ne s'applique avec une entière justesse qu'à la diffusion des lettres anciennes opérée en Occident par les Grecs fugitifs de Constantinople, à l'aide de la découverte de l'imprimerie. Le xvie siècle a donné son nom à cette grande œuvre, parce qu'il a eu la gloire de l'achever, en profitant de toutes les tentatives partielles faites jusque-là, non pas pour ressusciter la société ancienne justement détruite, mais pour rendre au génie de l'antiquité sa part de légitime influence sur la législation, les arts et les lettres.

Une chose qui pourra sembler étrange, c'est que par sa manière d'envisager les trois siècles qui forment à ses yeux tout le moyen-âge,

(1) *Grégoire VII, saint François d'Assise*, etc., t. I, p. 229.

M. Delécluze se soit mis, sans le vouloir, à l'unisson des partisans les plus passionnés de cette époque. Il loue avec eux, mais autrement qu'eux, les Hildebrand, les Anselme, les Albert-le-Grand, les saint Thomas, les saint Bonaventure, qu'il salue comme les promoteurs éclairés de la renaissance, tandis qu'avec plus de raison, je pense, les enthousiastes des XIe, XIIe et XIIIe siècles proclament ces mêmes docteurs les flambeaux du catholicisme pur, et vénèrent en eux la plus haute et la plus complète expression de la théocratie du moyen-âge, cette époque de mysticité et d'ascétisme que la véritable renaissance, celle du XVIe siècle, a seule définitivement brisée, en remettant en honneur, dans toutes les contrées de l'Europe, les idées, les arts, la poésie de l'antiquité, et, il faut bien le dire aussi, quelque chose de la licence et de la sensualité païennes.

II.

Peut-être ne comprenez-vous pas bien encore pourquoi, au-devant d'un ouvrage destiné à la glorification de la *renaissance*, M. Delécluze a placé deux volumes intitulés *Roland et la Chevalerie?* Je vais vous l'expliquer. Dans le cours de ses travaux, dont je viens d'indiquer l'esprit et la pente, M. Delécluze n'a pas tardé à se convaincre que les seuls obstacles vraiment sérieux qu'ait rencontrés la reprise complète des idées et des traditions antiques ont été les deux grandes créations qui constituent l'originalité du moyen-âge, à savoir *la chevalerie* dans l'ordre politique et moral, et le goût improprement nommé *gothique* dans la sphère de l'imagination et des beaux-arts. M. Delécluze a trouvé, dans ces deux émanations de l'enthousiasme du Nord uni au spiritualisme chrétien, une objection puissante à sa théorie de l'absolue perfection des choses de l'antiquité. Que faire donc? Il a commencé, dans plusieurs publications incidentes, à escarmoucher avec vigueur contre ces deux formidables adversaires; mais doué, comme il l'est, à la fois de jugement et de bonne foi, il a bien vite reconnu l'impossibilité de ruiner par des attaques indirectes deux faits aussi considérables, et dont les racines, de son aveu même, sont profondément implantées dans nos institutions et dans nos mœurs. Aussi, déterminé à ne laisser derrière lui aucune objection menaçante, il s'est retourné résolument contre l'ennemi et s'est décidé à prendre la chevalerie corps à corps; il lui conteste nettement ses droits à l'engouement public; il lui demande qui elle est, d'où elle vient, ce qu'elle a produit et ce qu'elle nous a légué d'utile. Telle est l'enquête en forme à laquelle il procède avec rigueur et gravité dans les deux volumes pleins d'intérêt que nous allons analyser et discuter.

Et d'abord je m'empresse de reconnaître qu'il n'est pas possible d'ap-

porter dans une pareille controverse plus de soins et de sincérité que n'a fait M. Delécluze. Il n'a voulu juger que sur pièces. Aussi les principaux documens sur la matière, récits originaux, chroniques vraies ou fabuleuses, poèmes et romans en vers ou en prose, il a presque tout interrogé, dépouillé, et, ce dont il faut lui savoir plus de gré encore, il nous a donné de plusieurs de ces documens (qu'ils lui fussent ou non favorables) de fidèles extraits et de complètes traductions. Il a rempli son second volume de ces pièces justificatives qui charmeront, j'ose le prédire, les personnes mêmes qui, comme nous, refuseraient d'adhérer entièrement aux conclusions qu'il en a déduites.

Son premier soin est, pour me servir de l'expression qu'il emploie, de *dédoubler* ce sujet si vaste et si complexe. Il distingue deux chevaleries, l'une historique et réelle, l'autre romanesque et poétique. Il fixe l'apparition de la première en Europe à l'établissement du régime féodal. Destinée uniquement, suivant lui, au perfectionnement des institutions militaires, la chevalerie lui semble avoir été l'annexe naturelle et le complément nécessaire de la féodalité. A ce titre, elle ne lui paraît mériter ni éloge ni blâme. Il l'accepte comme la conséquence d'un détestable système social : voilà tout.

Quant à la chevalerie romanesque, il se montre, ainsi que nous le verrons, beaucoup moins indulgent. Il place le commencement de cette seconde phase au premier tiers du XII[e] siècle, vers le temps de la vogue de la fausse chronique de Turpin et de l'apparition de nombreuses compositions fantastiques, auxquelles il est disposé à assigner une origine orientale. La chevalerie romanesque mêlée à un reste de chevalerie réelle lui paraît s'être prolongée avec plus ou moins d'éclat et d'utilité jusqu'à la mort de saint Louis; puis, n'ayant plus aucun but sérieux à atteindre, devenue non-seulement inutile, mais gênante et nuisible, elle déclina de plus en plus et finit enfin par disparaître derrière le catafalque de Henri II.

J'admets cette distinction de la chevalerie historique et de la chevalerie romanesque, déjà employée par M. de Châteaubriand dans ses *Études,* ainsi que les limites de temps que M. Delécluze attribue à chacune d'elles; mais je dois, sur quelques autres points, présenter un petit nombre d'objections. D'abord, tout en admettant que la chevalerie réelle n'a commencé en France qu'avec la troisième race, il importe de bien établir que les racines de cette institution partent de beaucoup plus loin. Le culte passionné de la femme et une certaine courtoisie dans les combats, ces deux fondemens de toute chevalerie, existaient, comme on sait, chez les Germains du temps de Tacite et parmi les héros de l'Edda. La preuve en est consignée dans le texte même des lois barbares. De combien de précautions délicates les codes des peuples du Nord et notamment la loi salique n'entouraient-ils pas la compagne du Franc? Voyez ce qu'il en coûtait, dans cette société si rude et si grossière, à qui

touchait imprudemment le bras, la main, ou seulement le doigt d'une femme (1)! L'investiture des armes, qui avait lieu le jour où le jeune Franc prenait place parmi les guerriers de sa tribu, l'usage du duel judiciaire, ordonné déjà dans la loi Gombette, toutes ces circonstances, sans doute, ne constituent pas encore la chevalerie, mais elles en renferment assurément le germe et prouvent que cette espèce de confrérie militaire ne fut pas une simple conséquence du régime féodal. Tout au contraire, la chevalerie fut, ce me semble, un des plus ingénieux moyens empruntés par le clergé aux vieilles mœurs germaniques pour adoucir le régime né de la conquête et rendre plus tolérable l'état d'hostilité permanent auquel cet âge de fer était condamné. La chevalerie fut un expédient à peu près de même nature que la trève de Dieu et le droit d'asile. Pourquoi, en effet, l'intervention de l'église, pourquoi la veillée des armes, pourquoi les vœux, le jeûne et les prières du postulant, si la chevalerie n'avait été qu'un simple système de *cavalerie* et un mode plus ou moins perfectionné d'organisation militaire?

M. Delécluze, sans lui prodiguer les éloges, rend cependant une suffisante justice à la chevalerie des Xe et XIe siècles, surtout à celle dont les admirateurs et les historiens spéciaux de la chevalerie s'occupent ordinairement le moins, je veux parler des templiers, des hospitaliers, des teutoniques. Il aurait dû seulement, pour être tout à fait équitable, ne point passer sous silence les grandes choses accomplies par la chevalerie normande (2). La conquête de l'Angleterre sur les Anglo-Saxons, celle de la Pouille et de la Sicile enlevées aux Sarrasins par une poignée de héros normands, ne sont-elles pas au nombre des plus éclatans faits d'armes dont l'histoire ancienne et moderne ait conservé le souvenir? De tels miracles de la force et de la bravoure ont échauffé toutes les imaginations et produit par contre-coup, et sans aucun besoin de transmission étrangère, un enthousiasme surnaturel et une exaltation romanesque et poétique qui ont imprimé à nos mœurs, à nos arts, à notre littérature, une physionomie toute moderne et spéciale, aussi aisée à reconnaître que difficile à définir, et dont il subsiste encore quelques traces, malgré la reprise, accomplie depuis trois cents ans parmi nous, des idées, des lois, des arts et de la poésie antiques.

III.

La première chevalerie, la chevalerie héroïque des Xe et XIe siècles, a trouvé son expression poétique (simple, grande et forte comme elle)

(1) Voy. *Lex Salica emendata*, cap. XXII, dans l'édition de la *Loi Salique* de M. Pardessus.

(2) Une femme, Mme la comtesse Victorine de Chastenay, dont le talent a toute la grace de son sexe et toute la fermeté du nôtre, a écrit sur ce sujet un livre que nous aimons à rappeler, *les Chevaliers normands;* Paris, 1816, in-8.

dans la célèbre *Chanson de Roland* et dans quelques autres poèmes ou *romans des douze pairs de France*, principalement dans les plus anciens, composés, comme celui de Roncevaux, en vers de dix syllabes, et divisés en strophes, ou plutôt en tirades, d'étendue inégale, non pas encore monorimes, mais seulement soumises à l'assonance (1). M. Delécluze, qui est toujours frappé du beau, surtout quand il se présente avec le charme du naturel et de la simplicité, rend pleinement hommage à la grandeur et à la naïveté presque homériques de la *Chanson de Roland*, qu'il regarde avec raison comme la première et la plus belle de nos anciennes épopées françaises.

Ce poème, quoique fort éloigné de la vérité historique, telle que nous la font connaître les rares monumens contemporains, ne nous offre pourtant ni les fictions extravagantes, ni les intrigues à la fois amoureuses et mystiques, ni les géans, ni les nains, ni les nécromans (2) qui firent peu après la matière et le caractère exclusifs de la littérature chevaleresque. La *Chanson de Roncevaux* n'admet d'autre merveilleux que le merveilleux biblique et chrétien, et ne contient guère d'autre invraisemblance que les prodigieux coups d'épée de Roland, d'Olivier et de l'archevêque Turpin. Je suis bien loin de conclure d'une telle réserve, comme l'a fait M. Delécluze, que cette chanson de geste n'est point de la poésie chevaleresque et ne sort pas des données de la poésie héroïque. Le point d'honneur qui empêche Roland d'appeler à son aide et d'avertir l'armée de Charlemagne du péril où lui et ses compagnons sont tombés suffirait lui seul pour donner à ce poème une couleur entièrement chevaleresque. Quel rapport, en effet, y a-t-il entre ce sentiment tout moderne d'honneur exagéré et la bravoure sensée des âges héroïques, qui n'empêchait pas les guerriers de l'Iliade, Hector lui-même, de fuir le combat quand ils ne se sentaient pas les plus forts?

Pour nous mettre à même de bien juger des circonstances fabuleuses ajoutées à l'histoire par l'imagination populaire ou par le génie du poète, M. Delécluze a transcrit le court passage de la vie de Charlemagne par Éginhard relatif à la défaite de Roncevaux. Après avoir mentionné brièvement, sous l'année 778, la mort de Roland, tué avec toute l'arrière-garde franque dans une embuscade dressée par les Gascons, au fond d'une gorge des Pyrénées, le chroniqueur ajoute : « Il n'y eut pas moyen

(1) Cette première forme des *chansons de geste* se trouve dans quelques parties de *Garin le Loherain* et de *Guillaume d'Orange*, lesquelles sont certainement antérieures aux branches de ces romans composées de tirades monorimes, et plus encore aux romans rimés deux à deux.

(2) La *Chanson de Roland* contient pourtant le germe de cette sorte de merveilleux. Dans la strophe 92, l'auteur décrit un Sarrasin d'une stature gigantesque : « Son front, dit-il, offre un demi-pied d'intervalle entre les deux yeux, » ce qui suppose une taille d'au moins trente pieds. Ailleurs (strophe 106), le poète nomme, en passant, « l'enchanteur Siglorel, qui a déjà été en enfer, où Jupiter l'a conduit par magie. »

de tirer sur-le-champ vengeance de cet échec, car, après ce coup de main, l'ennemi s'éloigna si vite, qu'on ne put recueillir aucun renseignement sur les lieux où il aurait fallu l'aller chercher (1). »

Tel est, sur cette catastrophe et sur la mort si souvent chantée du *préfet des marches de Bretagne*, le peu que nous a transmis l'historien, en quelque sorte officiel, de Charlemagne, discret sans doute en cette occasion, parce qu'il s'agissait d'un revers; mais l'imagination populaire, toujours prête à suppléer aux réticences de l'histoire, broda promptement ce simple canevas. Dès l'année 837, l'auteur anonyme de la vie de Louis-le-Débonnaire, connu sous le surnom de *l'Astronome*, termine le récit de la journée de Roncevaux par les paroles suivantes : « Quelques-uns de ceux qui fermaient la marche furent tués dans un défilé; mais, leurs noms étant dans toutes les bouches, je me suis dispensé de les rapporter... » *Sed quia vulgata sunt nomina, dicere supersedi* (2). Ce passage prouve deux choses : d'abord que le Roland d'Éginhard est bien le même que celui dont le nom a été célébré par les chansons de geste, ensuite que la renommée des officiers du palais, des *palatini* ou paladins tués à Roncevaux, fut consacrée tout aussitôt par de nombreux chants populaires, et cela non-seulement dans la France proprement dite, mais, comme les débris de ces chants nous l'attestent, en Provence, en Normandie, en Allemagne (3), en Italie (4). Personne n'ignore qu'en 1066, le matin de la bataille de Hastings, le bon jongleur normand Taillefer, monté sur un cheval fringant, anima au combat les troupes du duc Guillaume en chantant les prouesses de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, et des braves morts à Roncevaux (5).

Les principales fictions que notre orgueil national greffa sur cette catastrophe furent la substitution d'une grande armée mahométane aux *guerillas* gasconnes, puis la trahison du Mayençais Ganelon, comte de Poitiers, qui, en haine de Roland, fils de sa femme, et par une basse cupidité, complota avec les infidèles la destruction de l'arrière-garde franque (6), enfin la vengeance que l'empereur tira immédiatement du massacre de ses vassaux. Ces inventions populaires forment la base commune de toutes les rédactions connues de cette chanson de geste. J'ex-

(1) Voy. Eginhard., *Vit. Caroli*, cap. IX. — Dans le second récit qu'Éginhard a fait de cette déroute, et qu'il a inséré dans ses *Annales*, Roland n'est pas même nommé.

(2) *Vita Ludovici Pii*, cap. II. Ce passage a été reproduit plus tard dans la compilation d'Aimoin, lib. IV, cap. I.

(3) J. Schilter a recueilli deux poèmes sur Roland, l'un du XIIe et l'autre du XIIIe siècle.

(4) Muratori, *Antiq. Ital.*, t. II, diss. XXIX.

(5) Voy. *le Roman de Rou*, par le trouvère Robert Wace, publié par M. Leroux de Lincy, v. 13149-13151, et Guillaume de Malmesbury, lib. III.

(6) Dante, dans le XXXIIe livre de *l'Enfer*, nous montre Ganelon puni du supplice des traîtres, c'est-à-dire plongé dans un étang glacé.

cepte, bien entendu, celles qui furent composées en Espagne (car il existe au-delà des Pyrénées tout un contre-cycle des romans de Charlemagne et de Roncevaux); de ce côté, l'orgueil national créa, comme on le pense bien, des fictions en sens inverse des nôtres.

Le plus ancien texte qui nous soit parvenu de ce chant de guerre est, de l'avis de la plupart des critiques, la rédaction normande, conservée dans la bibliothèque Bodléienne, et publiée en 1839 par M. Francisque Michel (1). Ce poème est signé au dernier vers du nom de Turold, comme poète, ou, suivant une autre opinion que je ne partage pas, comme jongleur ou comme copiste. Affirmer que ce texte représente la chanson même qui fut entonnée par Taillefer dans la plaine de Hastings serait une assertion téméraire, surtout quand Turold lui-même cite comme garant des faits qu'il rapporte *une geste* antérieure à la sienne, composée par le baron Gilie, fondateur du moutier et de la prison de Laon, lequel avait pris part à la bataille : *e cil ki el camp fu* (2). Tout ce qu'il est possible d'affirmer, c'est qu'une certaine dureté de versification, l'emploi constant de l'assonance et quelques autres indices fournis par la langue permettent d'assigner la fin du XIe siècle ou le commencement du XIIe pour date au texte d'Oxford. Presque toutes les autres copies, au nombre de six ou sept, semblent appartenir à une rédaction d'un demi-siècle au moins plus récentes : elles ont d'ailleurs cela de commun qu'elles sont écrites, non pas en dialecte normand, mais en français pur ou *français de France*, qu'elles sont partagées en tirades, non plus assonantes, mais exactement rimées, et qu'elles offrent, avec moins de simplicité et de grandeur dans le dessin, une versification notablement perfectionnée et adoucie. En 1832, un élève distingué de l'école normale, M. Monin, publia, dans une thèse fort remarquable, des fragmens très étendus de la plus ancienne des deux copies de ce poème que possède la Bibliothèque royale. En 1840 et 1841, un éditeur plein de patience et d'enthousiasme confronta les manuscrits de Lyon, de Paris, de Versailles, de Venise, de Cambridge, et, nouveau *diascevaste* d'un nouvel Homère, composa d'une suite de leçons choisies un texte qu'il accompagna d'une traduction (3). J'ai cru d'autant plus convenable de rappeler cette laborieuse *récension* de l'épopée de Roncevaux, que le travail de M. Bourdillon a été jusqu'ici très rarement cité, et que M. Delécluze lui-même ne paraît pas l'avoir connu.

(1) Paris. Techener, 1 vol. grand in-8°, avec notes, glossaire, etc.

(2) Strophe 153. Les rédactions postérieures appellent le baron Gilie *Saint-Gilles :* « Li ber Saint Gilles en fit l'estoire. »

(3) Je n'ai pas la présomption de vouloir juger en quelques lignes un travail qui demanderait un examen approfondi; je n'exprimerai qu'un seul regret, c'est que l'éditeur n'ait pas indiqué pour chaque morceau le manuscrit qu'il a préféré. Cette attention aurait donné une plus grande autorité philologique à son texte.

Cela dit, je vais laisser parler quelques momens le trouvère Turold dans la traduction de M. Delécluze, à laquelle je ne ferai qu'un assez petit nombre de changemens de peu d'importance. J'espère que ces fragmens, quoique étendus, ne paraîtront pas trop longs. On jugera en les lisant de la culture morale où était parvenue une société qui se reflétait dans une semblable poésie, et l'on nous dira si ce sont les disciples énervés de l'école gallo-romaine, les Ausone, les Sidoine Apollinaire, les Fortunat, ces poètes sans verve, parce qu'ils étaient sans cœur et sans conviction, qui eussent trouvé des accens aussi fiers et d'une aussi mâle énergie.

Strophe 64. — Les montagnes sont hautes, les vallées ténébreuses, les défilés profonds. Le jour où les Français partirent, ce fut une grande douleur. A quinze lieues en avant la rumeur en parvint. Comme ils s'acheminaient vers le grand pays (la France), ils virent en passant la Gascogne, terre de leur seigneur; il leur souvint de leurs fiefs et de leurs domaines, de leurs fiancées ou de leurs femmes, et il n'y eut aucun d'eux qui ne pleurât. Cependant, plus que tous les autres, Charles était plein d'angoisses : il a laissé son neveu Roland dans les gorges des Pyrénées; la pitié l'émeut, et il ne peut s'empêcher de verser des larmes. Aoi (1).

Strophe 66. . . . . . Cent mille Français tremblent pour le sort de Roland. Le perfide Ganelon a trahi; il a reçu les dons du roi païen, or, argent, étoffes et pelisses d'Orient, mules, chevaux, chamelles et lions. Marsile (le roi des Espagnes) fait appel à tous les barons, comtes, vicomtes, ducs, connétables, émirs; en quatre jours il rassemble quatre cent mille hommes. A Saragosse les tambours battent, l'étendard du prophète flotte au sommet de la tour la plus élevée; il n'y a païen qui ne le regarde et ne l'adore. Bientôt toute l'armée des infidèles chevauche avec ardeur entre les monts et les vallées de la Cerdagne : ils aperçoivent les gonfalons de ceux de France et l'arrière-garde des douze compagnons; alors il leur tarde de livrer bataille.

Strophe 77. . . . . . Le soleil était beau, le jour brillant; toutes les armes resplendissaient. Marsile, pour donner plus d'éclat au départ, fait sonner mille clairons. Le bruit en fut si grand, que les Français l'entendirent. Olivier dit : « Sire compagnon, nous pourrons bien, je pense, avoir bataille avec les Sarrasins. » Roland répond : « Oh! que Dieu nous l'octroie! Nous devons rester fermes ici pour notre roi. On doit, pour son seigneur, souffrir le chaud, le froid et toute espèce de danger, dût-on y perdre son poil et sa peau. Que chacun donc s'apprête à donner de grands coups, pour qu'on ne chante pas une mauvaise chanson sur notre compte. Les païens ont tort; le bon droit est aux chrétiens. Jamais le mauvais exemple ne viendra de moi. » Aoi.

(1) Quel est le sens de ce mot qui termine un très grand nombre de strophes? Est-ce un cri de guerre ou une simple exclamation? Je ne crois pas du moins que ce soit, comme quelques critiques l'ont avancé, un avis donné par le poète au jongleur, ou par le jongleur au ménétrier, de marquer la fin du couplet par une pause, car on trouve plusieurs fois cette interjection placée dans l'intérieur des strophes.

Strophes 78, 79. — Olivier monte sur un grand pin (1); il regarde vers la droite une vallée herbue, et voit venir la gent païenne. Il appelle son compagnon Roland : — « Je vois, dit-il, venir, du côté d'Espagne, un tourbillon retentissant; je vois de blancs hauberts et des heaumes éclatans. Nos Français vont éprouver de grandes peines. Ganelon le savait bien, le félon! le traître! lorsqu'il nous désigna pour ce poste devant l'empereur. » — « Olivier, tais-toi, dit le comte Roland; c'est mon beau-père, je ne veux pas qu'on en dise un seul mot. » Olivier descend du pin, s'approche des Français et leur dit : « J'ai vu les païens, et jamais homme sur terre n'en vit un plus grand nombre. Seigneurs barons, placez votre courage en Dieu et tenez ferme pour n'être pas vaincus. » Les Français disent : « Malheur à qui s'enfuit! Pour mourir, pas un de nous ne vous manquera. » Aoi.

Strophe 81. . . . . . — « Compagnon Roland, dit Olivier, sonnez de votre cor; Charles l'entendra et reviendra avec l'armée. » Roland répond : « Je ferais l'action d'un insensé, et dans la douce France je perdrais toute ma renommée. Bientôt je vais frapper de grands coups avec Durandal; sa lame sera sanglante jusqu'à l'or de sa poignée... » Aoi.

Strophe 83. . . . . . — « Compagnon Roland, sonnez de votre olifant, répéta Olivier (2); Charles qui passe le port (le défilé) l'entendra, et je vous suis garant qu'il reviendra avec toute son armée. » — « A Dieu ne plaise, répond Roland, qu'il soit dit par homme vivant que pour des païens j'ai fait sonner mon cor! C'est un reproche qu'on ne fera jamais à mes descendans. Quand je serai à la grande bataille, je frapperai des milliers de coups (3)... »

Strophe 85. — Roland est brave, Olivier est vaillant; tous les deux sont de merveilleux vassaux. Puisqu'ils sont en selle et sous les armes, on peut être certain qu'ils n'esquiveront pas la bataille pour éviter la mort... Cependant les païens chevauchent pleins de fureur. —« Roland, dit Olivier, n'en apercevez-vous pas quelques-uns? En voilà qui nous approchent. Ah! Charles est trop loin. Vous n'avez pas daigné sonner de votre olifant! Si le roi était ici, nous n'aurions à craindre aucun dommage!... Vous le voyez, l'arrière-garde est triste; ceux qui la composent n'en formeront jamais une autre. » — « Ne dites pas de telles extravagances, interrompit Roland; malheur au cœur qui se fait couard dans la poitrine! Nous resterons étendus sur la place. Pour nous seront les coups. » Aoi.

Strophe 86. — Quand Roland voit qu'il y aura bataille, il devient plus féroce qu'un lion. Il appelle Olivier et rassemble à grands cris les Français : « Sire compagnon, ne parlez pas comme vous faites. L'empereur nous a laissés ici vingt mille Français, persuadé que pas un d'entre eux n'est un lâche. Pour son

(1) On lit dans M. Bourdillon *sur un pui*, c'est-à-dire sur une hauteur, sur un tertre élevé. Cette leçon me paraît bonne. Un chevalier avec son armure aurait pu difficilement monter sur un arbre.

(2) On appelait les cors *olifans*, parce qu'ils étaient ordinairement d'ivoire. Voy. du Cange au mot *Elephas*. Le Pseudo-Turpin appelle le cor de Roland *tuba eburnea*. Turold le représente comme étant d'ivoire et de cristal, garni d'or. Voy. strophe 167.

(3) Le texte porte : *dix-sept cents coups*, dans le sens du *sexcenties* des Latins

seigneur, il n'y a pas de maux qu'on ne doive souffrir : le froid, le chaud, la perte même de son sang et de sa chair. Frappez de votre lance et moi de Durandal, ma bonne épée que le roi me donna; et, si je meurs ici, celui qui l'aura pourra dire, ainsi que tout autre, qu'elle appartenait à un noble chevalier. »

Strophe 87. — Alors l'archevêque Turpin pique son cheval et gagne un tertre. Il appelle les Français et leur parle ainsi : « Seigneurs barons, Charles nous a assigné ce poste. Pour notre roi, nous devons bien mourir. Faites donc en sorte de soutenir la chrétienté. Vous allez avoir bataille. Vous n'en pouvez douter, car déjà vous voyez les Sarrasins. Reconnaissez vos fautes et demandez pardon à Dieu; j'absoudrai vos ames. Si vous mourez, vous serez au nombre des saints martyrs, et vous siégerez à la meilleure place du paradis. » Les Français descendent de cheval et s'agenouillent. L'archevêque leur commande pour pénitence de se battre, puis il les bénit au nom de Dieu.

Strophe 89. . . . . Roland, le visage serein et riant, brandit et élève son épieu, auquel est attaché un gonfalon blanc dont les franges battent jusque sur ses mains. Son compagnon Olivier le suit, et ceux de France témoignent la confiance qu'ils mettent en eux. Après avoir lancé un regard terrible aux Sarrasins, il tourne affectueusement ses yeux sur les Français et leur dit : « Seigneurs barons, marchez doucement et avec calme, car ces païens s'avancent de telle sorte que nous pourrons en faire un grand carnage. Il n'y eut jamais un roi de France aussi vaillant que Charles! » Aoi.

Strophes 102, 107, 109. . . . . Français et païens échangent des coups terribles. Que de lances sanglantes et brisées! que de gonfalons et d'enseignes rompus! Roland et Olivier frappent de tous côtés..... Ceux de France souffrent aussi de grandes pertes. Combien de bons Français tués à la fleur de l'âge qui ne reverront ni leurs mères, ni leurs femmes, ni les compagnons qui les attendent au port avec Charlemagne!.... En France, la nature éprouva de merveilleuses tourmentes. Il y eut des orages et des tonnerres, des pluies, de la grêle et des vents. Plusieurs fois la foudre tomba, et la terre trembla véritablement. De Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens (1), et de Besançon au port de Wissand (2), il n'y eut pas de château-fort dont les murs ne s'écroulassent.... Nul ne vit de tels signes sans terreur. Quelques-uns disaient : « Voici la fin des temps. » Ils ne savaient pourtant ni ne disaient la vérité : ces convulsions de la nature présageaient la mort de Roland.

Strophes 124, 125. . . . . Oh! grande terre de France! combien Mahomet te maudit! Par-dessus tous les peuples, celui que tu nourris est vaillant!.... Quatre fois la bataille a été favorable aux chrétiens; mais, à la cinquième, elle leur devient lourde et terrible. Tous les chevaliers français furent tués, à l'exception de soixante, que Dieu épargna....

Strophe 126. . . . . Quand le comte Roland s'aperçut de l'énorme perte des siens, Aoi (3), il appela son compagnon Olivier : — « Beau sire, dit-il, que Dieu vous inspire du courage! Voyez-vous combien de nobles chevaliers gisent

(1) On lit dans M. Bourdillon : « Du mont Saint-Michel jusqu'à Reims. »
(2) Entre Boulogne et Calais.
(3) Ici cette exclamation intercalée dans la strophe paraît un cri de douleur.

à terre? Oh! nous pouvons plaindre la douce et belle France. De combien de nobles vassaux la voilà maintenant privée! Ah! roi ami, que n'êtes-vous ici? Frère Olivier, comment pourrons-nous faire? Comment nous y prendre pour donner de nos nouvelles à Charles? » Olivier dit: « Je n'en sais rien; mais il vaut mieux mourir qu'il soit dit quelque chose de honteux de nous. » Aoi.

Strophe 127. — « Eh bien! dit Roland, je ferai retentir mon olifant: Charles, qui passe le port, l'entendra, et je vous garantis que les Français reviendront sur leurs pas. » Olivier dit : « Ce serait une grande honte et que l'on reprocherait sans cesse à vos descendans. Quand je vous ai dit de corner, vous n'en avez rien voulu faire, et, si vous l'essayez à présent, ce sera sans succès. Vous ne pouvez plus faire sonner votre olifant assez fort : vos deux bras sont déjà tout sanglans. » Le comte répond : « J'ai donné de nobles coups! »

Strophe 128. — « Notre bataille est terrible, dit Roland; je cornerai, et Charles entendra. » — Ce ne serait pas d'un bon chevalier, reprend Olivier (1). Quand je vous l'ai demandé, vous ne daignâtes pas le faire... Par cette mienne barbe, si je pouvais revoir ma gente sœur Aude (2), vous ne coucheriez jamais entre ses bras! » Aoi.

Strophe 130. . . . . . L'archevêque Turpin pique son cheval de ses éperons d'or et accourt: — « Sire Roland, et vous, sire Olivier, pour Dieu! ne vous querellez pas! Ce qui peut nous arriver de mieux, c'est que le roi vienne et nous venge. Ceux d'Espagne ne doivent point s'en retourner contens. Pour nos Français, ils descendront de cheval, et, nous trouvant morts et taillés en pièces, ils chargeront nos bières sur des chevaux de somme, et nous enterreront dans l'enceinte des monastères (3). Ni loups, ni porcs, ni chiens, ne dévoreront nos corps. » — « Sire, dit Roland, vous dites très bien. »

Strophe 131. — Roland a porté l'olifant à sa bouche; il le tient ferme et en sonne de toutes ses forces. Les monts sont hauts et la distance est grande. Cependant le son fut entendu à trente grandes lieues. Charles l'ouït, ainsi que tous ses compagnons. — « Ah! dit le roi, nos hommes se battent! »... Aoi.

Strophe 132. — Non sans de grands efforts et de grandes douleurs, le comte Roland faisait sonner son cor. Un sang clair sort de sa bouche, et les veines de ses tempes sont près de se rompre. Cependant l'olifant retentit avec force, et Charles, qui passe le port, l'entend : le duc Naimes et tous les Français l'écoutent.

(1) Cette strophe est une répétition de la précédente. On a déjà vu et l'on verra encore dans la suite une même idée reproduite, avec très peu de changemens, dans plusieurs couplets consécutifs. D'habiles critiques, M. Fauriel notamment et M. Du Méril, regardent ces répétitions comme des leçons diverses réunies et juxta-posées par les copistes. Quelques-unes ont tant de grace, qu'elles me semblent, comme ici, être l'œuvre du poète, et ne pouvoir être attribuées ni à la négligence ni à la volonté du calligraphe.

(2) Aude était la fiancée de Roland. Son nom est écrit dans le manuscrit de la Bodléienne *Alde*, qui, je crois, se prononçait *Aude*, comme Albe, *Aube*; palme, *paume*; healme, *heaume*, et d'autres, tels que Roncevals, *Roncevaux*, etc. — On lit *Aude* dans le texte de M. Bourdillon, composé sur des manuscrits un peu plus récens et dont la langue est partout adoucie.

(3) Ou « des églises, » car le mot du texte a les deux sens.

— « Ah! dit le roi, j'entends le cor de Roland : jamais il ne l'a fait sonner qu'en guerre. » Ganelon répond : « Il n'est nullement question de bataille; vous êtes vieux, et vos cheveux sont blancs; vous tenez là le langage d'un enfant. Vous savez assez quel est l'orgueil de votre neveu. C'est merveille que Dieu le supporte si long-temps. N'a-t-il pas pris Naples sans votre ordre?... Pour un lièvre, il va sonnant du cor tout un jour, et dans ce moment il se moque de ses pairs; mais personne n'ose se plaindre de lui... Chevauchez en avant, car la grande terre (la France) est encore loin. » Aoi.

Strophe 133. — Le comte Roland a la bouche sanglante; les veines de ses tempes se rompent, et il ne sonne de son olifant qu'au prix de grandes douleurs. Charles l'ouit et les Français l'entendent. — « Le son de ce cor vient de loin, dit le roi (1). » Le duc Naimes répond : « Je ne me trompe pas, on se bat. Prenez vos armes! Faites crier *Montjoie* et secourez votre noble arrière-garde. Vous entendez bien que Roland se plaint! »

Strophe 134. — L'empereur fait sonner les clairons Les Français s'arment de leurs heaumes, de leurs hauberts et de leurs épées à poignée d'or. Ils déploient les gonfalons blancs, rouges et bleus (2). Tous les barons de l'armée sont en selle; ils ne cessent de presser leurs chevaux tant que le trajet dure. Il n'y en a point qui ne disent : « Si nous pouvions voir Roland avant qu'il fût mort, quels grands coups nous donnerions avec lui! » Vain désir! ils ont trop tardé.

. . . .

Strophes 141, 142. . . . . . Lorsque Roland vit accourir la gent mécréante qui est plus noire que l'encre, et qui n'a de blanc que les dents : « Oh! dit le comte, je sais, à n'en pouvoir douter, que nous mourrons aujourd'hui. Frappez, Français, frappez de vos épées bien fourbies! Vendez cher votre vie et votre mort. Que la France ne soit pas avilie par nous! Quand Charles, mon seigneur, viendra sur ce champ de bataille, il verra quel carnage nous avons fait des Sarrasins. Il comptera quinze de leurs morts pour un des nôtres, et il ne pourra s'empêcher de nous bénir. » Aoi.

Je ne transcrirai point le récit de la mort de Roland, précédé des adieux si pathétiques qu'il adresse à sa bonne épée Durandal. Ce morceau célèbre a été plusieurs fois cité, et notamment par M. Fauriel, dans cette *Revue* même. Je préfère mettre sous les yeux des lecteurs quelques strophes moins connues et non moins admirables, celles, par exemple, où le poète peint la douleur de Charlemagne et la mort de la jeune Aude, fiancée de Roland. Je fais de mon mieux, comme on

(1) Cette répétition volontaire ou fortuite est d'un effet saisissant. Tout le monde a lu dans le recueil des poésies de M. Alfred de Vigny la ballade intitulée *le Cor*. Dans cette pièce, qui est comme un écho lointain de la chanson de Roncevaux, le refrain mélancolique : « Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois! » revient à certains intervalles, et produit une impression à peu près semblable à celle que nous signalons. Il est curieux de trouver dans la pièce de M. de Vigny, composée en garnison à Pau vers 1825, des rapports de sentiment et même d'harmonie avec la vieille chanson de geste que le jeune officier ne connaissait assurément pas. — Dante a fait une poétique allusion au son prodigieux du cor de Roland dans le 31e chant de *l'Enfer*.

(2) Sont-ce déjà les *trois couleurs?*

voit, l'office des anciens jongleurs. Si je ne me trompe, les strophes qui précèdent auraient pu être chantées devant des troupes le matin d'une bataille; celles qui vont suivre, d'une couleur plus douce, auraient été mieux à leur place, le soir, dans la grand'salle d'un manoir féodal.

STROPHE 173. — Charles est arrivé à Roncevaux..... Il n'y a ni chemin, ni sentier, ni place qui ne soient jonchés de Français ou de païens. Charles s'écrie : « Beau neveu, où êtes-vous? Où est l'archevêque et le comte Olivier? Où est Gérin et son compagnon Gérer? Où est Othon et le comte Béranger, Ives et Ivorie, que j'aime tant? Qu'est devenu Engeler de Gascogne, le duc Samsön et le baron Anséis? Où sont le vieux Gérard de Roussillon et les douze pairs que j'avais laissés? J'ai d'autant plus sujet de m'affliger, que je ne me suis pas trouvé au commencement de la bataille. . . . . »

STROPHES 204, 205. . . . . . — « Pourquoi faut-il que je sois venu en Espagne? Il ne se passera plus désormais un jour sans que j'éprouve une douleur poignante. Je sens que ma force et ma hardiesse vont décliner, et je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur!...... Ami Roland, je m'en vais rentrer en France, et quand je serai à Laon, dans mon palais, des étrangers, arrivant des différens royaumes, me demanderont : « Où est le comte capitaine? » Je leur dirai : « Il est mort en Espagne.... » Ce ne sera plus qu'au milieu des chagrins que je gouvernerai mon royaume, et il ne se passera pas un jour sans que je verse des pleurs. »

STROPHE 206. — « Ami Roland, brave et beau jeune homme! quand je serai à Aix, dans ma chapelle, on viendra me demander des nouvelles (1); je leur en donnerai de merveilleuses et de terribles. « Mon neveu, leur dirai-je, celui qui me fit tant de conquêtes, il est mort. » Contre moi se révolteront le Saxon, le Hongrois, le Bulgare, le Romain, l'Apulien, ainsi que ceux de Palerme et d'Afrique.... Qui guidera mes armées contre ces peuples, à présent que celui qui les conduisait toujours a perdu la vie? Ah! France, comme te voilà abandonnée!..... » Puis, de ses deux mains, il arrachait sa barbe blanche et ses cheveux, et les Français répondaient à sa douleur par des larmes.

. . . .
. . . .

STROPHE 270. — L'empereur est rentré à Aix, le meilleur séjour de France. A peine arrivé à son palais, il monte dans la salle, et voici venir Aude, la noble demoiselle, qui demande au roi : « Où est Roland, le capitaine qui jura de me prendre pour compagne? » A ces mots, Charles éprouva une douleur profonde; des larmes s'échappèrent de ses yeux, et il tira sa barbe blanche. — « Sœur, chère amie, dit-il, tu me parles d'un homme qui n'existe plus. Je t'en donnerai un autre en échange; c'est Louis : je ne saurais mieux dire; il est mon fils, et il gouvernera mes marches. » Aude répond : « A d'autres une telle parole! Qu'il ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges, que je survive à Roland! » Elle devient pâle, tombe aux pieds de Charlemagne, et meurt aussitôt (2). Dieu ait pitié de son ame! Les barons français la pleurent et la plaignent. . . . . »

(1) Cette strophe, avec la variante d'*Aix-la-Chapelle*, semble appartenir à une autre rédaction que la précédente.

(2) Dans le manuscrit du *Roman de Roncevaux* que possède la Bibliothèque royale,

Je m'arrête, puisque je ne puis tout citer. — C'est là assurément de la plus sévère et de la plus belle poésie. Après avoir lu ces fragmens, ou, mieux encore, l'œuvre complète du vieux *romancier*, on sera peu tenté, je pense, de répéter le dicton du bel-esprit de la cour de Sceaux, qui refusait aux Français le génie épique. Je ne crois pas non plus qu'on puisse dorénavant souscrire à l'arrêt prononcé par Despréaux :

> Villon fut le premier qui, dans ces temps grossiers,
> Débrouilla l'art *confus* de nos vieux *romanciers*.

Il n'y a rien, certes, de moins confus que les tableaux qu'on vient de lire. Il faut remonter jusqu'à Homère pour trouver des peintures aussi nettes et qui aient dans leurs contours autant de relief et de fermeté. Aussi M. Delécluze a-t-il traduit allègrement et tout d'une haleine la *Chanson de Roland*, comme il aurait traduit quelques chants de l'Iliade. Il rattacherait avec bonheur, soyez-en sûr, notre trouvère à l'école du grand poète grec, s'il n'était de toute évidence que Turold n'a rien connu de la poésie antique. Nous pouvons l'affirmer d'après son propre témoignage. Il lui est arrivé une fois de parler d'Homère et de Virgile de manière à prouver sa profonde ignorance de leurs ouvrages et de leurs personnes. Tout ce que Turold sait des deux illustres poètes, c'est qu'ils touchent aux âges les plus reculés; il dit : Vieux comme Homère et Virgile (1), à peu près dans le sens où nous disons l'*âge de Mathusalem*.

Pour moi, ce qui me frappe surtout dans cette admirable chanson épique, composée à la fin du XIe siècle, en pleine féodalité, c'est d'y trouver le sentiment de l'unité française aussi profondément empreint. Le *grand pays*, la *grande terre*, la *douce et belle France*, reviennent à chaque instant sur les lèvres du poète. Le *roi*, la *royauté*, sont invoqués sans cesse comme le symbole visible de l'unité nationale. Et ce n'est pas, qu'on le croie bien, un artifice du trouvère pour simuler et reproduire les sentimens qui dominaient au temps de Charlemagne. On ne connaît point, dans les époques de poésie primitive, ces finesses rétrospectives ni ces recherches de couleur ancienne, ingénieux trompe-l'œil de l'art perfectionné. D'où vient donc que l'amour de la patrie française n'a peut-être jamais trouvé une voix plus énergique qu'en ce temps de morcellement funeste, où la France était partagée en une multitude de royautés locales qui semblaient ne laisser place qu'au plus étroit patriotisme de tourelles et de donjons? D'où vient que l'insolence et l'in-

ce trait d'une concision sublime a perdu son caractère d'admirable simplicité. M. Lenormant, dans une leçon du premier semestre de 1845 à la Faculté des Lettres, consacrée en partie à la *Chanson de Roland*, a remarqué avec raison que cette surcharge prouve l'antériorité du texte de la Bodléienne. La mort de la belle Aude forme un épisode de près de quatre cents vers dans la *récension* de M. Bourdillon : *crescit eundo*.

(1) Strophe 185.

subordination des grands vassaux ne percent que dans un court passage, celui qu'on aura remarqué sans doute, où le comte Ganelon adresse impunément au vieil empereur quelques paroles hautaines et offensantes? Cela vient de ce que les plus anciennes chansons de geste du cycle de Charlemagne, composées sur les vieux chants populaires du IXe siècle, et pour de grandes réunions nationales, conservaient l'instinct toujours vibrant dans les masses de la grande unité française. Ce n'est qu'un peu plus tard, et dans des branches un peu postérieures du même cycle, dans les romans de Gérard de Roussillon, d'Élie de Saint-Gilles, des quatre fils Aymon et de Renaud de Montauban, composés sur des chants des Xe et XIe, pour les plaisirs et sous le patronage de puissans seigneurs féodaux, qu'on trouvera la peinture idéale et poétique du vassal insoumis, en lutte ouverte contre son souverain.

IV.

Cependant cette mâle et noble poésie, qui traduisait si bien l'idée que la société laïque se formait encore au XIe siècle de Charlemagne et de Roland, ne répondait pas, avec la même exactitude, au type qu'il convenait à la société cléricale de faire prévaloir touchant ces deux personnages. Charlemagne, grace au zèle altier d'un de ses plus illustres successeurs à l'empire (Frédéric Barberousse), ne devait pas tarder à prendre place parmi les saints (1), et déjà Roland occupait la sienne dans le martyrologe (2). Il fallait au clergé un récit édifiant de l'expédition de Charles en Catalogne, plein de merveilles pieuses, et rédigé dans la forme légendaire. Cette tâche fut accomplie par un moine espagnol, à peu près contemporain de Turold, qui, sous le faux nom de l'archevêque Turpin, rattacha, dans l'intérêt de son couvent, l'expédition du roi de France en Espagne au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. M. Delécluze a exposé, dans une bonne analyse, les dévotes extravagances qui remplissent cette chronique apocryphe, plus monacale que chevaleresque, et devenue, comme il l'a dit très justement, le roman de chevalerie avoué et protégé par l'église. Aussi a-t-elle exercé une grande influence sur les esprits dès la première moitié du XIIe siècle, surtout après que, du haut de la chaire apostolique, Calixte II l'eut recommandée aux fidèles (3). Ce livre inepte, où pour la pre-

(1) Charlemagne fut canonisé en 1166 par l'anti-pape Pascal, ce qui n'empêcha pas ce décret d'être admis sans contestation par l'église.

(2) Voyez, sous la date du 3 mai, *Martyrologium Gallicanum*, p. 319.

(3) En 1122. Ce bref, souvent cité par extraits dans les éditions et traductions de la chronique de Turpin, et qu'on peut lire entier dans le manuscrit n° 6795 de la Bibliothèque royale, est regardé comme supposé par l'abbé Lebœuf. Voy. l'*Hist. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXI, p. 146.

mière fois Charlemagne et son neveu sont supposés avoir affaire à des géans et à des magiciens, qu'ils cherchent à convertir par des subtilités théologiques, balança, si même il ne supplanta les chansons de geste dans la faveur populaire. Bien loin que la *Chanson de Roland* se soit modelée sur la *Chronique de Turpin*, ces deux ouvrages, si dissemblables de vues et d'inspiration, semblent offrir le type des deux formes complétement opposées (la forme chevaleresque et la forme légendaire) que le personnage de Charlemagne a reçues au moyen-âge, et que M. Delécluze n'a peut-être pas suffisamment distinguées. En effet, autour de la *Chanson de Roland*, œuvre patriotique et sévère, sagement contenue dans les bornes de la vraisemblance, se groupe toute une série de compositions nobles, sensées, pleines de sentimens loyaux et élevés, je veux parler des *romans des douze pairs*, surtout des plus anciens dont le rhythme, comme je l'ai dit, repose sur l'assonance. Aux rêveries monacales du faux Turpin et du moine du mont Soracte, Benoît de Saint-André, inventeur du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, se rattachent, au contraire, les fictions de plus en plus absurdes et chimériques, où, de transformations en transformations, le grand empereur devient entièrement méconnaissable, vieillard sot et crédule, qui se fourvoie dans des intrigues indécentes, se déguise en pèlerin et se voit forcé de recourir au dos du diable pour regagner son palais et rentrer en possession de sa femme et de ses états. Il y a loin de ce type grotesque, de ce Cassandre impérial, je ne dis pas seulement au Charlemagne de l'histoire, mais au Charlemagne des chansons de geste. De ces deux types, le premier a été fourni par la poésie populaire à l'imagination chevaleresque; le second vient de la chronique du faux Turpin et de l'esprit monacal : *cuique suum*.

Ce serait d'ailleurs une étude intéressante que de suivre attentivement les métamorphoses diverses que le Charlemagne réel a subies sous la triple influence de l'enthousiasme populaire, de la poésie chevaleresque et de la dévotion ecclésiastique. M. Delécluze s'est borné à signaler vivement les altérations bizarres qui changèrent si vite la vérité en fable. Il s'étonne et s'indigne, dans quelques pages bien touchées, qu'un règne aussi rempli de grandes choses, où tant de guerres furent conduites, du midi au nord, avec une audace si calme, qu'une administration si régulière, dirigée par des vues si saines et si hautes (1), qu'une

(1) Dans sa judicieuse admiration pour le génie de Charlemagne, M. Delécluze a cependant eu le tort de prêter à ce grand monarque quelques idées étrangères à son siècle, celle, par exemple, d'établir dans ses vastes états l'uniformité des poids et mesures. Le capitulaire dont M. Delécluze s'autorise (*Roland*, t. I, p. 11) recommande seulement de se servir de poids justes, *pondera justa et æqualia*, et de vendre à bonnes et justes mesures, *æquales mensuras et justas*, comme Dieu lui-même l'ordonne dans le chapitre XX des Proverbes, où il est dit : Double poids et double mesure sont abominables devant Dieu.

histoire, en un mot, si claire et si dégagée de toutes complications nuageuses ou romanesques, ait été aussi vite oubliée, et remplacée par des fictions si inférieures aux réalités de l'histoire. Il n'y a rien pourtant, dans cette transformation de la vérité en fable, que de naturel et de conforme à la marche habituelle du génie humain. Tandis que l'histoire et la poésie populaire élèvent de simples et nobles statues aux grands hommes, la légende, ce ver de toutes les renommées illustres, tisse incessamment sa trame destructive au fond des tombes glorieuses; car ne faut-il pas bien que la gloire aussi devienne poussière? M. Delécluze aurait voulu pouvoir reconnaître, à travers les chants nationaux et les récits légendaires, les formes successives par lesquelles Roland et Charlemagne ont passé depuis Éginhard jusqu'à Turpin; mais les documens lui ont manqué, et il regrette, comme à jamais perdus, les écrits des IXe et Xe siècles qui auraient pu nous initier à ce mystérieux travail. Heureusement ces regrets si légitimes ne sont qu'à demi fondés. Nous possédons sur l'époque carlovingienne plusieurs écrits presque contemporains qui montrent avec quelle facilité la tradition orale change la réalité en fable et combien il suffit de peu d'années pour que les légendes et la poésie se substituent à l'histoire. Qu'on nous permette d'extraire d'un écrivain du IXe siècle un exemple, entre plusieurs, de ces singulières altérations.

Vers 884, soixante et dix ans à peine après la mort de Charlemagne, un moine inconnu de l'abbaye de Saint-Gall (1) composa pour l'empereur Charles-le-Gros un court récit des grandes actions de son aïeul, où, parmi plusieurs faits dignes de mémoire, se trouvent diverses anecdotes fabuleuses, qu'il écrivait cependant presque sous la dictée d'un témoin oculaire, d'un vieux guerrier, père de l'abbé de Saint-Gall Wernbert. Ce vétéran, nommé Adalbert, avait pris part aux guerres de Charlemagne contre les Saxons, les Esclavons et les Avares. « Devenu vieux, il habitait, dit le moine anonyme, dans le voisinage de l'abbaye, et il prit soin de mon éducation, quand j'étais encore fort jeune. Souvent, malgré mes efforts pour lui échapper, il me ramenait et me forçait de prêter l'oreille à ses récits. » Que racontait donc si obstinément ce vieux soldat à l'enfant indocile? Il lui racontait de prodigieux exploits, non pas controuvés assurément, mais grossis par le double prisme de la solitude et de la vieillesse. Voici un échantillon des souvenirs du vieux Franc.

« L'invincible Charles, après avoir écrasé les Huns, défit les barbares du Nord qui ravageaient la France orientale. Ils les extermina, et fit couper la tête à tous les enfans qui dépassaient la hauteur d'une épée. » C'était là probablement une des histoires qui mettaient en fuite le jeune

(1) Goldast prétend que ce moine est Notker-le-Bègue, religieux de Saint-Gall; mais cette conjecture a rencontré de nombreux contradicteurs.

et pacifique écolier. Plus loin, Adalbert nous apprend que Charlemagne avait parmi ses ducs des héros qui ne le cédaient en rien à ce qu'on a conté depuis de Roland. Eischer de Durgowe (1) valait à lui seul une armée formidable. On l'aurait pu croire sorti de la race des Énakim (des géans), tant sa taille était haute; il montait un énorme cheval; et quand l'animal refusait de passer la Doire, enflée par les torrens des Alpes, il le traînait après lui dans le fleuve, en disant : « Par monseigneur saint Gall, que tu le veuilles ou non, tu me suivras. » Eischer fauchait les Bohémiens et les Avares comme l'herbe d'une prairie. A ceux qui lui adressaient des questions sur les Wenèdes, il répondait : « Ne me parlez pas de ces grenouillettes; j'en portais sept, huit, et même neuf enfilés au bout de ma lance, pendant qu'ils murmuraient je ne sais quoi. Nous nous sommes, le roi Charles et moi, fatigués, bien en pure perte, contre de pareils vermisseaux (2). » Voilà déjà bien, ce me semble, les héros gigantesques et quelque peu *rodomonts* qui donneront de si prodigieux coups d'estoc et de taille dans les romans de chevalerie. — « Ce vétéran Adalbert, redisant les exploits du grand empereur à un enfant qui devait les écrire, quand il serait vieux à son tour, ne ressemble pas mal, a dit M. de Châteaubriand, à quelque grenadier de Napoléon racontant la campagne d'Égypte à un conscrit, tant la fable et l'histoire se mêlent dans la vie des hommes extraordinaires (3) ! »

Au contraire de Charlemagne, si grand dans l'histoire et ordinairement si rapetissé dans les fictions romanesques, Roland, le paladin sans égal dans les romans des douze pairs, occupe à peine quelques lignes dans nos annales. Éginhard est, comme je l'ai dit, le seul auteur contemporain qui l'ait nommé, et l'on sait avec quelle brièveté. Cependant plusieurs monumens viennent se joindre à cette courte mention pour attester à la fois son existence historique, sa popularité et ses prouesses. Une statue de Roland, que Seroux d'Agincourt, si bon juge en cette matière, attribue au IXe siècle, existe dans une église de Vérone, et on lit sur l'épée du héros le mot *Durindarda*. A Meaux, le père Mabillon a vu, au commencement du dernier siècle, dans l'abbaye de Saint-Faron, un mausolée qu'il croit être celui d'Ogier-le-Danois, mort religieux dans ce monastère. Or, ce monument que l'illustre antiquaire a fait graver (4), et qu'il attribue au IXe siècle, ne pouvait, en aucun cas, comme l'architecture le prouve, être postérieur au XIIe. Devant les colonnes qui entouraient cette tombe d'une sorte de portique, s'élevaient quatre figures de pierre : celle de Roland tenant un cor de la main gauche, celle d'Aude, sa fiancée, celle d'un prélat qui semblait les bé-

(1) Thurgau, en Suisse.
(2) Monach. Sangal., lib. II, c. XII.
(3) *Études historiques*, t. III, p. 402.
(4) Voy. *Acta S. S. Ord. Benedict.*, sæcul. IV, pars I, p. 665.

nir, et une quatrième qui représentait Ogier ou Olivier (1), ayant à la main un rouleau sur lequel Mabillon a lu :

> Audæ conjugium tibi do, Rollande, sororis,
> Perpetuumque mei socialis fœdus amoris.

M. Fauriel a cité, de plus, une charte de l'année 918, où il est fait mention d'une roche Roland, *roca Orlanda* (2); mais il faut prendre garde que les lieux, en grand nombre, qui portent les noms de *mont Roland*, de *roche Roland*, et qu'on a souvent ornés d'une statue de chevalier en mémoire de notre paladin, tiennent originairement ces dénominations de la couleur ou de la nature de la pierre ou du sol (3). Mais revenons à l'histoire de la chevalerie, et passons à la seconde époque, celle que M. Delécluze appelle, à bon droit, *romanesque*, et que dominent les fictions bretonnes du cycle d'Arthur.

V.

Pendant la première époque, qui s'étend au-delà du règne de Philippe-Auguste, pendant cet âge héroïque, cet âge d'or de la chevalerie, M. Delécluze n'a eu presque rien à blâmer en elle, si ce n'est, dans l'ordre littéraire, la fausse chronique de Turpin (qui n'appartient pas, comme il le reconnaît lui-même, à l'inspiration chevaleresque), et, dans l'ordre politique et militaire, quelques abus inévitablement mêlés au bien, comme il arrive de toutes les choses humaines; mais, à mesure que nous avançons vers la seconde période, c'est-à-dire vers la chevalerie romanesque, qui envahit tout après la mort de saint Louis, à mesure que nous passons des Robert Guiscard, des Godefroi de Bouillon, des Tancrède, aux chevaliers des XIII[e] et XIV[e] siècles, causes héroïques, mais déplorables, de nos grands revers de la Massoure, de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, à mesure que la poésie mâle et sévère des romans des douze pairs fait place au raffinement sentimental et à la mysticité sensuelle des romans du cycle d'Arthur, M. Delécluze ne trouve plus guère que des sujets de censure et de blâme. Cette sévérité est-elle, sur tous les points, équitable et bien fondée? Examinons.

Quant au rôle qu'a joué la chevalerie réelle depuis saint Louis jusqu'au roi Jean, je conviens que le jugement porté sur elle par M. Delécluze, quoique trop restrictif dans l'éloge, est juste dans la critique. Déjà La Curne de Sainte-Palaye avait consacré tout le cinquième livre

(1) Suivant toutes les traditions romanesques, Aude avait pour frère Olivier, et non Ogier. Voyez, sur cette difficulté, l'opinion de M. Paulin Paris, qui a inséré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. III, p. 521) d'ingénieuses recherches sur Ogier-le-Danois.

(2) *Histoire de la Poésie provençale*, t. II, p. 419.

(3) Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, article *Roland*, et *Lettre à M. Dusillet sur la statue de Roland*, par M. Pallu, bibliothécaire de Dôle; Dôle, 1846.

de ses *Mémoires* à l'exposition des inconvéniens divers qui ont contre-balancé les services rendus par les institutions chevaleresques à la société du moyen-âge. On ne peut nier qu'organisée dans l'origine pour la petite guerre d'escarmouche et de château à château, la chevalerie ne se soit trouvée, par le changement des armes et de la tactique, disons-le aussi, par le défaut d'ensemble et de discipline, tout-à-fait impropre à la grande guerre de peuple à peuple. Force fut, à la mort du roi Jean, de modifier la chevalerie et de la remettre en rapport avec les autres institutions du royaume. De féodale qu'elle avait été jusqu'alors, elle fut obligée de devenir monarchique. Cette ère nouvelle, que M. Delécluze signale comme l'anéantissement de la chevalerie, commence à Duguesclin et finit à Louis XIII. Sans doute, cette nouvelle chevalerie rejeta bien des pratiques de l'ancienne; mais elle en conserva beaucoup d'autres et maintint surtout dans son intégrité le vieil esprit chevaleresque. En somme, cette dernière période de la chevalerie, qu'il ne me semble pas possible de retrancher de son histoire, a produit de très brillans résultats, et peut présenter d'aussi beaux noms que la chevalerie féodale : Bertrand Duguesclin, Boucicault, Jeanne d'Arc, Dunois, Talbot, Xaintrailles, Stuart d'Aubigny, Villiers de l'Ile-Adam, Gaston de Foix, Bayard, François Ier, Chabannes de la Palice, Crillon, fourniraient encore un magnifique livre d'or à cette institution vieillissante.

Quant à la littérature chevaleresque, elle a, chose étonnante, depuis le milieu du XIIe siècle jusqu'à la fin du XIVe, acquis sur les imaginations une influence toujours croissante, au prix, il est vrai, de plusieurs modifications. Les poèmes ou romans du cycle de Charlemagne n'offraient presque aucun mélange de galanterie (car la mort de la jeune Aude, la fiancée de Roland, mérite un autre nom); dans le petit nombre de romans carlovingiens où l'amour entre pour quelque chose, cette passion s'y montre, la plupart du temps, comme dans *le Roman de Saint-Gilles et de son fils Aiol*, sans la moindre nuance de délicatesse chevaleresque. Vers 1160, Robert Wace, trouvère anglo-normand, déposa dans le *Roman de Brut*, qui ouvre le cycle d'Arthur, un nouveau germe d'intérêt. Ce poème, véritable chaos d'idées et de traditions incohérentes empruntées à tous les temps et à tous les lieux, y compris Rome et la Grèce, contient le récit fabuleux de la naissance d'Arthur, dernier prince de la Bretagne insulaire qui défendit contre les Saxons l'indépendance de son pays. On retrouve avec surprise dans cet épisode toutes les circonstances piquantes et merveilleuses de la naissance de l'Hercule thébain (1). Le roi Uter, la belle Ygerne ou Agyana (2) et son mari, l'infortuné comte de Cornouailles, jouent exactement les rôles peu édifians que la muse

(1) Les trouvères du XIIIe siècle ont tellement conscience de la confusion qu'ils font d'Arthur et d'Hercule, qu'ils disent communément *les bornes d'Artu* pour *les colonnes d'Hercule*. Voy. le *Roman d'Alexandre*.

(2) Elle est ainsi nommée dans une ballade anglaise traduite par M. Delécluze.

antique attribue à Jupiter, à Alcmène et à Amphitryon. Quant à l'enchanteur Merlin, il remplit dans cette histoire passablement scandaleuse le personnage de Mercure, et même quelque chose de pis, car c'est par le moyen de ses sortiléges que le monarque breton revêt la ressemblance de son vassal pour pénétrer dans le château de Tintagel et s'y comporter en mari. Cette disgrace conjugale a servi en quelque sorte de type à toutes celles dont on suppose dans les romans que furent victimes beaucoup de fronts couronnés, sans en excepter même le grand Arthur, malgré sa triple auréole de roi, de conquérant et de fondateur de la Table-Ronde.

Cette tendance fort peu morale des romans du cycle d'Arthur réagit sur ceux du cycle de Charlemagne. Vers 1180, comme l'a établi récemment M. Paulin Paris (1), et non pas au milieu du siècle suivant, parut la *Chanson des Saxons*, du trouvère artésien Jean Bodel, dont M. Delécluze a traduit de nombreux et très agréables fragmens. Cette chanson de geste, qui fait suite à celle de Roncevaux, est écrite en vers de douze syllabes et divisée en longues tirades monorimes (2). C'est la première et, je crois, la seule *chanson de geste* dont la galanterie soit le principal ressort. L'action roule sur deux intrigues d'amour : l'une entre la reine Sébile, femme du roi de Saxe Guitechin (Witikind), et Baudoin, frère de Roland, l'autre entre la belle Hélissan, prisonnière chez les Saxons et un jeune et intrépide chevalier chrétien, Bérard de Montdidier. M. Delécluze, qui ne pouvait connaître la date nouvellement fixée de l'œuvre de Jean Bodel, a fait preuve d'un tact critique on ne peut plus juste, en remarquant que, par la gravité du sujet, par la décence des épisodes d'amour et l'absence de toutes fictions trop invraisemblables, l'œuvre spirituelle et gracieuse de Jean Bodel était de près d'un siècle en retard du goût dominant à l'époque où on la croyait composée.

En effet, à l'approche du XIIIe siècle, vers 1190, la poésie chevaleresque changea tout à coup de caractère, de sujets et même de forme. Le cycle d'Arthur prévalut sur celui de Charlemagne. Les Olivier, les Roland, les Ogier, les Aiol, étaient des héros trop simples et de mœurs trop rudes pour demeurer l'idéal poétique d'une société de plus en plus raffinée. Les anciennes chansons de geste, sorties des chants nationaux, s'adressaient à des auditeurs de tous les rangs; elles étaient *chantées*, comme leur nom l'indique, en entier ou par parties, en plein air et dans des réunions nombreuses. Au contraire, quoique le personnage demi-fabuleux d'Arthur soit resté éminemment national dans les deux Bretagnes, les principaux romans du cycle qui porte son nom

(1) *Histoire littéraire de France*, t. XX, article *Jean Bodel*.

(2) En 1839, ce poème a été publié, comme la *Chanson de Roland*, par l'habile et infatigable M. Francisque Michel, sur le manuscrit de la Bibliothèque royale.

ne paraissent pas avoir été puisés dans les chants populaires (1). Écrits en vers octo-syllabiques rimés deux à deux, ces longs romans étaient surtout destinés à la lecture; ils se proposaient bien plus de flatter les goûts amollis de la classe aristocratique que d'émouvoir la foule; en un mot, ils étaient composés pour les passe-temps des barons et des châtelaines, qui seuls lisaient ou se faisaient lire.

Il existe dans les romans d'Arthur et de la Table-Ronde, comme dans les romans carlovingiens, deux branches tout-à-fait distinctes; l'une d'une galanterie toute mondaine, l'autre galante encore, mais d'une galanterie religieuse et mystique. Cette dernière branche, la moins morale des deux, est un produit étrange de la fiction théologique du Saint-Graal. Qu'est-ce que ce Saint-Graal? On appelait ainsi le vase imaginaire qu'on prétendait avoir servi à Jésus-Christ pour faire la cène avec ses disciples, et dans lequel, suivant l'évangile apocryphe de Nicodème, Joseph d'Arimathie recueillit les gouttes de sang tombées des plaies du Sauveur. La garde de ce divin calice, confiée à la milice romanesque des *templistes*, était vraisemblablement liée à l'institution réelle des templiers, seule chevalerie qui fût selon les vues et le cœur de l'église. Cependant l'idée de ce vase, dont la possession assurait, outre une joie mystique ineffable, divers avantages temporels, entre autres une force et une jeunesse perpétuelles, mais qu'une pureté parfaite pouvait seule conquérir et conserver, se mêla, dans l'imagination d'un très grand nombre de romanciers de haut lignage, aux fictions galantes et très profanes du cycle d'Arthur. De ce mélange peu orthodoxe naquirent tous les héros et héroïnes passionnés et dévots des romans de la Table-Ronde, Lancelot du Lac, Genièvre, l'infidèle épouse du grand Arthur, Tristan le Léonnois, Yseult la blonde, qui, avec leur cortége de fées, de géans et de magiciens, avec leurs armes enchantées et leurs philtres amoureux, composèrent une littérature nouvelle et charmante, une poésie vraiment moderne, qui ne doit rien au génie de l'antiquité, poésie appelée, à si bon droit, *romantique*, et qui se montre aujourd'hui, après cinq cents ans de succès, la piquante rivale ou le gracieux pendant de la mythologie classique, deux sœurs également, quoique différemment séduisantes, et qui ne diffèrent entre elles que comme une beauté d'Asie diffère d'une beauté d'Europe.

M. Delécluze, ne pouvant rattacher par aucun lien la muse nouvelle à son idéal préféré de renaissance romaine, a tâché de se débarrasser de cette importune, en lui opposant une fin hardie de non-recevoir. Il la repousse comme une sorte de *gitana* étrangère, de patrie équivoque, née d'une mère arabe ou persane, sur la couche d'un pèlerin fanatique ou sous la tente d'un croisé dissolu. Si les preuves réunies avec art par M. De-

(1) L'Arthur des romans de chevalerie diffère entièrement de celui des triades galloises et des traditions bretonnes.

lécluze pour établir cette origine orientale ne me semblent pas convaincantes, je reconnais du moins qu'elles sont pleines d'agrément et d'intérêt, et mettent sur la voie de plusieurs vérités importantes.

M. Delécluze traduit d'abord un fragment fort étendu d'un roman arabe intitulé *Antar*, écrit par un célèbre poète et médecin de l'Irak vers 1145. Cette composition offre, en effet, plusieurs caractères chevaleresques non équivoques. Le héros, né d'une esclave, s'élève graduellement au premier rang des chefs par sa vertu, sa bravoure, ses talens poétiques, et surtout par l'amour passionné, tendre, durable, qu'il inspire à une jeune princesse. Dans ce roman, il y a des combats singuliers soumis à de certaines règles; les épées et les chevaux ont des noms; il y a des femmes guerrières qui ne consentent à donner leur cœur qu'après avoir éprouvé, dans plusieurs rencontres et l'épée à la main, la force et la valeur de leurs amans.

Ce n'est pas tout : M. Delécluze s'applique à faire ressortir dans un poème persan plus ancien d'un siècle, dans le *Schah-Nameh* ou *Livre des rois*, une fable et des mœurs qui n'ont pas moins que celles d'*Antar* le caractère chevaleresque. Roustam, le héros de cette épopée, possède un cheval doué d'un instinct surnaturel. Lui-même est le défenseur dévoué de son souverain. On dirait une sorte de chevalier-maire du palais. Le roi en tutelle, séduit par le récit qu'on lui a fait d'un délicieux royaume imaginaire, tombe dans un piége que lui ont tendu des monstres-fées, proches parens de notre Mélusine, et, comme elle, demi-serpens et demi-magiciens. Pour délivrer le roi captif, Roustam doit surmonter sept obstacles et accomplir sept travaux. Peu s'en faut qu'il n'échoue dans cette entreprise, séduit par les artifices d'une fée qu'il force à reprendre sa forme monstrueuse en lui faisant entendre le nom de Dieu. Le roi délivré, mais incorrigible, imagine d'aller visiter le ciel. Il part pour ce judicieux voyage dans une nacelle que quatre aigles emportent dans les airs. Nouveaux périls et nouveaux secours. De plus, le *Livre des Rois*, comme le roman d'*Antar*, est rempli de combats singuliers assujettis à des lois courtoises. Enfin on y voit aussi des femmes qui combattent sous l'armure et le casque. Tous ces traits ne rappellent-ils pas les romans de la Table-Ronde, Amadis, et le poème même de l'Arioste, tous remplis, comme on sait, d'enchanteurs, de dragons, d'hippogriphes, de Mélusines, d'Armides et de Clorindes?

M. Delécluze s'étonne, après beaucoup d'autres, de ces ressemblances singulières, et ne paraît pas éloigné d'en conclure que la chevalerie nous est venue de la Perse par une voie encore inconnue. Pour moi, je ne pense pas qu'il y ait tant à s'émerveiller de voir à peu près à la même époque poindre et se développer l'esprit et les mœurs chevaleresques en Asie et en Europe. Comment expliquer ce synchronisme, dira-t-on? Par un fait presque identique. On a depuis long-temps reconnu la parenté de l'ancien idiome de l'Inde (le sanscrit) avec les langues grecque,

latine, germaine et scandinave. Serait-il bien surprenant que les germes des idées dites chevaleresques eussent suivi conjointement la même route et nous fussent aussi venus de l'Orient central en passant par le Nord? Je regrette que M. Delécluze, qui a entrevu cette vérité, n'ait pas cherché en elle seule la solution du problème.

Il est vrai que cette semence indo-persane n'a laissé que d'assez faibles traces de son passage en Grèce, quelques mythes ou légendes des âges héroïques, les victoires d'Hercule, de Persée et de Thésée contre des brigands et des monstres, les enchantemens de Circé, la fraternité d'armes de Castor et Pollux; elle a laissé moins de traces encore en Italie. A vrai dire, ces idées ne se sont acclimatées et n'ont réellement pris racine et croissance que dans les parties de l'ancien monde demeurées en dehors de la culture hellénique, et surtout de la domination romaine. Il est résulté de là, pour tous les peuples anciennement appelés *barbares*, tant de l'Orient que de l'Occident, un fonds commun de civilisation qui, malgré les différences de climat et de religion, a fini par produire en Asie et en Europe une société nouvelle qu'on peut appeler la société chevaleresque, aussi forte et plus pure, plus généreuse que la société antique. Sous les murs de Jérusalem et de Grenade, souvent musulmans et chrétiens ont semblé faire partie de la même famille. C'est (indépendamment des traditions originelles) que sur un point capital il existe entre l'Évangile et le Coran une communauté de doctrines qui, malgré leur antagonisme à tant d'égards, rapproche les croyans de l'une et l'autre loi et les élève bien au-dessus des peuples anciens, la foi à un Dieu unique.

VI.

Au reste, quelle que soit l'origine de la chevalerie de l'Occident, M. Delécluze ne lui en attribue pas moins la presque totalité des maux de la société moderne. Il lui impute (et c'est sur ce point que nous différons le plus) la plupart des vices qu'elle a voulu et qu'elle n'a pu corriger. En effet, on modifie, on atténue les mauvais penchans de la nature humaine; on ne les extirpe pas. Aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, ces mauvais penchans n'ont pas tardé, pour se défendre à armes égales, de se réfugier dans la chevalerie elle-même et dans la poésie chevaleresque, et ont tâché d'en incliner l'esprit et les règles à leur usage. Cette tactique est aussi ancienne que le monde. C'est l'histoire des passions chez tous les peuples. La poésie, d'abord religieuse et morale, finit toujours par devenir plus ou moins la complice et la complaisante de nos faiblesses. Cependant la reconnaissance publique, en glorifiant la chevalerie d'âge en âge, ne s'est montrée qu'équitable. Cette institution était, à son origine, le seul remède, ou plutôt le seul adoucissement possible aux violences de la féodalité qui succédait à deux conquêtes. Elle a eu

le tort, dit-on, de ne s'être pas retirée aussitôt sa tâche accomplie. Mon Dieu! après avoir été le bouclier de la société, elle en est devenue la parure. —Soit; mais elle a implanté dans nos mœurs plusieurs préjugés inextirpables. A Fontenoy, n'a-t-elle pas affiché encore son incorrigible extravagance? Et même aujourd'hui, au milieu de nos préoccupations si exclusivement industrielles et mercantiles, ne nous assure-t-on pas qu'il se cache encore parmi nous quelques restes dangereux de cette absurdité gothique? Si le fait est exact, il a de quoi nous surprendre; mais il ne peut, en vérité, nous causer un bien grand effroi. Franchement, il y a dans la triste décadence des mœurs présentes des symptômes plus alarmans.

Quoi qu'il en soit, la charmante poésie du cycle de la Table-Ronde, les amours et les combats de Lancelot, de Tristan, de Perceforest, ces fictions gracieuses qui forment la mythologie des nations modernes, M. Delécluze (qui, au fond, les aime, les admire et même les loue parfois de très bon cœur) veut les rendre responsables de tous les désordres moraux, non-seulement de leur temps, mais du nôtre; en un mot, il accuse la chevalerie, et plus encore la littérature chevaleresque, de nous avoir légué, entre autres maux inconnus de l'antiquité, « le point d'honneur, le duel et la galanterie, *ces trois plaies de l'Europe moderne!* »

Il y aurait beaucoup à dire sur des conclusions aussi sévères. Quelques mots seulement. D'abord, quant au duel, la chevalerie ne l'a pas introduit chez les nations modernes; elle n'a fait tout au plus que l'y maintenir. Sans parler des combats singuliers si fréquens dans Homère, dans la Bible et dans l'ancienne histoire romaine, le duel judiciaire, bien avant que la chevalerie existât, était admis dans les codes barbares, notamment dans la loi Gombette; et une telle jurisprudence, si monstrueuse qu'elle puisse sembler, était elle-même un progrès sur l'ancienne *vendetta* germanique, puisqu'elle concentrait entre deux champions une guerre qui aurait pu causer la ruine de deux familles. Mais enfin, si la chevalerie n'a pas créé le préjugé du duel, son esprit, dira-t-on, l'a perpétué et l'entretient encore dans certaines classes de la société. Je ne voudrais pas, pour disculper la chevalerie, faire l'apologie du duel d'une manière absolue, et aujourd'hui moins que jamais. Cependant je remarquerai que les avis (je dis les avis les plus graves) sont fort partagés sur son utilité relative. M. Delécluze objecte que les Romains, si braves sur le champ de bataille, ne pratiquaient pas le duel. Cela est vrai; mais ils faisaient office de témoins dans le pire des duels, dans les duels de l'amphithéâtre, dans ces combats serviles où se déployait, pour le plaisir des maîtres du monde, un inconcevable point d'honneur. De plus, voyez les nations chez lesquelles le bon sens public n'a pas laissé s'établir l'usage du duel, les états romains, par exem-

ple : on y joue du couteau, on y assassine. Chez les peuples où l'esprit chevaleresque tend à s'effacer, les rencontres sont d'autant plus fréquentes que les procédés du duel sont plus meurtriers et le font ressembler davantage à l'assassinat. Aux États-Unis d'Amérique, on a commencé par substituer à l'épée l'usage des armes à feu; puis on en est venu à décharger en pleine rue ou en plein congrès un pistolet à bout portant sur son adversaire. Cet usage est plus sensé, plus expéditif, j'en conviens, que ne le serait le duel. Est-il meilleur et plus moral? Je ne le pense pas.

Mais la galanterie! mais le sigisbéisme! mais le mépris du lien conjugal! mais les liaisons illicites, si communes depuis le XIII[e] siècle, et qui étaient apparemment inconnues avant cette date! tous ces maux ne viennent-ils pas des impressions funestes produites par la lecture des romans de chevalerie? J'avoue qu'au point de vue strictement religieux et moral, aux yeux, par exemple, du puritanisme écossais, les romans de chevalerie, comme toute espèce d'art et de poésie appliquée aux choses mondaines, sont condamnables et dangereux; mais, au point de vue historique, ces compositions attrayantes ont-elles augmenté, oui ou non, la corruption des mœurs? D'abord il faudrait prouver que cette corruption a augmenté au XIII[e] siècle, et faire voir, que les mauvaises mœurs de cette époque étaient plus mauvaises qu'auparavant, ce que je ne crois pas. Vous accusez la chevalerie d'avoir, contrairement aux lois de son institution, porté les plus graves atteintes à la sainteté du mariage; mais qu'était-ce que le mariage barbare et féodal? Une polygamie grossière et à peine déguisée. Eh bien! un des élémens essentiels de la chevalerie, l'amour admiratif, sinon toujours platonique, au moins toujours respectueux, le culte enfin de la femme, qui a été, je l'avoue à regret, généralement mieux pratiqué par les amans que par les maris (ce qui a pu et dû souvent avoir des conséquences funestes), a contribué pourtant à relever le mariage, et à entourer les droits de l'épouse de plus de sécurité et de respect. M. Delécluze, dans sa partialité pour la sagesse romaine, va jusqu'à regretter que le mariage moderne, élevé par la religion chrétienne à la sainteté d'un sacrement, soit plus exposé aux catastrophes, au bruit, aux sarcasmes, qu'il ne l'était dans la société païenne. Et, lors même que cela serait, n'est-il pas naturel que dans les pays où la clôture des femmes est admise il y ait moins de méchans propos, moins d'épigrammes, moins d'accidens même à redouter que dans les pays de liberté? Eh! qu'importe? Quelques plaisanteries sur les mésaventures conjugales ne feront jamais que la polygamie musulmane et même le mariage romain, fondés sur l'esclavage ou tout au moins sur l'infériorité de la femme (1), soient à aucun titre préférables

(1) La loi romaine exprimait énergiquement la dépendance de la femme, en disant

au mariage tel que le christianisme et la courtoisie chevaleresque l'ont constitué parmi nous. D'ailleurs, les maris d'Athènes et de Rome n'ont pas plus échappé que les nôtres aux quolibets, aux scandales et même aux accidens dont M. Delécluze semble croire qu'ils étaient exempts. Voyez dans Aristophane combien de traits piquans sont décochés à leur adresse. Plaute ne ménage guère plus les maris et le mariage que n'ont fait nos romanciers et nos fabliaux. Si le trio peu moral, il est vrai, de Lancelot, de Genièvre et d'Arthur, ou celui d'Yseult, de Tristan et de son oncle Marc, le triste roi de Cornouailles, vous paraissent et sont en effet d'un pernicieux exemple, l'antiquité ne nous offre-t-elle pas de semblables groupes? N'a-t-elle pas, elle aussi, une triade mythologique composée de Vénus, de Mars et de Vulcain? puis d'autres groupes formés de simples mortels, Pâris, Hélène et Ménélas, ou bien Égisthe, Clytemnestre, Agamemnon? Le ménage du seigneur Jupiter était-il beaucoup plus exemplaire que celui de François Ier ou du comte Almaviva? Pourquoi donc montrer tant de rigorisme contre cette charmante mythologie moderne, et tant d'indulgence pour la mythologie et la poésie païennes?

En comparant la sécurité dont jouissait à certains égards le mariage romain (sécurité qui ne s'étendait qu'au mari) avec les dangers dont nos mœurs ont environné le mariage chrétien, M. Delécluze semble en inférer qu'il y aurait de l'avantage à revenir, même dans l'ordre moral, aux traditions de l'antiquité, comme on y est revenu pour les lettres et les beaux-arts. C'est aller trop loin. Assurément M. Delécluze ne recommande cette nouvelle sorte de *renaissance* que dans un sens très éclectique et dans une mesure sagement restreinte, car il n'ignore pas assurément combien il y avait dans les mœurs antiques de choses à repousser; mais ce peu qu'il nous conseille de leur reprendre serait beaucoup trop encore. Pour moi, qui n'ai qu'un goût très modéré pour toutes les espèces de renaissance, et qui applique volontiers aux âges écoulés l'arrêt du poète de Mantoue, *irremeabilis unda*, je crois que dans les questions de morale, tant sociale que privée, nous n'avons rien ou à peu près rien à envier aux sociétés antiques. Le christianisme a creusé entre le monde ancien et le monde moderne un abîme immense et salutaire qu'il faut bien nous garder de vouloir combler. Je ne

qu'après un an de mariage continu, la femme passait de la puissance paternelle sous la puissance maritale, IN MANU *mariti*. « La propriété de la femme, dit Gaïus, *usus in manum*, s'obtenait par la possession annale, comme celle d'une chose mobilière, *sicuti res mobilis;* le mari exerçait alors sur elle la puissance paternelle : *in familiam viri transiebat locumque filiæ obtinebat.* » (Gaïus, *Inst. comment.*, I, § III.) Que faisaient les femmes romaines? Comme la non-jouissance *d'une chose* pendant trois jours interrompait la possession annale, elles s'échappaient pendant trois jours chaque année du domicile conjugal, afin d'interrompre la prescription. Les jurisconsultes appelaient cette ruse ou, à proprement parler, ce faux-fuyant légal : *usurpatum ire trinoctio.* Je me garderai bien de rien ajouter à de pareils textes.

n'exagère pas l'excellence des mœurs au moyen-âge, encore moins la pureté de la société actuelle; cependant je n'en reconnais pas moins que de grandes conquêtes sociales sont acquises à l'humanité, l'abolition de l'esclavage, par exemple, et l'égalité de la femme. De ces deux bienfaits, il est résulté dans la vie publique et dans les habitudes privées des améliorations incalculables, mêlées, comme toujours, de quelques inconvéniens. L'abolition de l'esclavage a produit le paupérisme; l'égalité de la femme a créé, non pas l'infidélité dans le mariage, mais, si l'on veut, une forme d'infidélité nouvelle, la galanterie. Ce sont là des maux regrettables, bien moindres pourtant que ceux qu'ils ont remplacés. Je ne prétends pas excuser les libertés souvent excessives que se permettent les docteurs de *la gaie science;* mais, en fin de compte, je défie que l'on me montre, dans les scènes les moins réservées des romans de la Table-Ronde, et même dans les contes les plus graveleux des trouvères et des troubadours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, rien qui suppose ou seulement rappelle les infamies de Martial ou les énormités de Pétrone. Si quelques-unes de ces souillures antiques déshonoraient encore quelques classes très peu chevaleresques de la société au moyen-âge, ces honteux écarts n'étaient pas du moins divinisés comme autrefois dans l'Olympe; ils étaient châtiés par les lois et par les vers brûlans de Dante, organe de la réprobation publique.

M. Delécluze a cité, parmi les extraits qu'il emprunte aux romans de chevalerie, la scène fameuse de Lancelot du Lac, dont la lecture causa la mort des deux amans de Rimini. Ce morceau est plus que tendre, j'en conviens; il est sensuel. De pareilles peintures sont contagieuses et funestes : la chute de Paul et de Françoise le prouve mieux que ne feraient mes paroles. C'est là, d'ailleurs, le point extrême de la licence que se soient permise les romans de la Table-Ronde; j'entends les chefs-d'œuvre, car les œuvres médiocres ne comptent pas. Eh bien! je dis que, même avec la circonstance aggravante de la violation de la foi conjugale, la galanterie chevaleresque de nos pères, et même ce qui nous en reste aujourd'hui (s'il nous en reste), est presque de l'innocence auprès des abominables mœurs que suppose la littérature ancienne. Vous nous engagez à revenir au bon sens et à la sagesse antiques! Y avez-vous bien songé? Sans doute, il convient d'admirer et d'étudier l'antiquité dans ce qu'elle nous a légué de grand, de beau et d'irréprochable, dans les tragiques grecs, dans la statuaire, dans Homère, dans Polybe; mais, s'il s'agit de mœurs, croyez-moi, étendons sur les nudités grecques et romaines le manteau de la pudeur filiale. Au point de vue de la morale et de la famille, les moins sages d'entre nous valent mieux, grace au christianisme, que Caton le censeur, mieux que le sage Aristide.

CHARLES MAGNIN.

DE L'ÉTUDE

DES HIÉROGLYPHES.

La découverte de la nature et du sens des hiéroglyphes est-elle réelle ou n'est-elle qu'une fiction effrontément prônée par un charlatanisme éhonté? Telle est la question que je vais essayer de résoudre. Et d'abord, cette question vaut-elle la peine qu'on l'examine? La réponse est facile. Pendant une longue suite de siècles, l'écriture mystérieuse et splendide qui couvrit en les ornant les monumens de l'antique Égypte n'a cessé de préoccuper les hommes les plus éminens de toutes les nations, et, parce que nous aurions l'incroyable chance d'être les contemporains d'une découverte qui nous révélerait les secrets de cette écriture, devrions-nous accueillir avec indifférence une pareille conquête, et renoncer à nous enquérir de la réalité de la découverte? Ce serait absurde. D'ailleurs, cette indifférence pourrait-elle exister? Nullement, et, pour ne pas la craindre, je ne veux d'autre raison que l'enthousiasme universel qui s'éveilla lorsque, pour la première fois, un Français proclama bien haut qu'il allait lire, qu'il lisait déjà les hiéroglyphes. Malheureusement, avec cet enthousiasme si naturel, d'autres passions s'émurent; l'envie naît et grandit toujours avec toute idée nouvelle et bonne qui naît et qui grandit; elle ne pouvait donc manquer de s'attacher à la découverte inespérée d'une clé des écritures égyptiennes. Long-temps, il est vrai, elle a dû se taire, mais pour mieux déchirer ensuite, et cette tâche, elle s'en est si bien acquittée, qu'aujour-

d'hui que plus de vingt années se sont écoulées depuis l'apparition du premier travail analytique positif sur les hiéroglyphes, tout est encore à faire, puisque beaucoup d'hommes haut placés dans la science doutent de la réalité d'une découverte dont la démonstration n'est pas venue les chercher. Il est temps que la vérité se fasse jour. Certes, je n'ai pas l'espérance de faire partager à tous une conviction qu'il serait pourtant si facile d'acquérir par soi-même; j'ai du moins celle de mettre des faits vrais dans un jour assez vif pour qu'il n'y ait plus possibilité de les nier. Je dirai plus, j'espère ne laisser à ceux qui me liront que la liberté de dire : Je ne veux pas croire; mais à ceux-là je me hâte de donner un conseil : qu'ils s'abstiennent, car ils seraient réduits à se mentir à eux-mêmes pour se conserver le triste plaisir de mentir aux autres.

Avant tout, il importe de faire connaître les phases par lesquelles a passé l'étude de l'idiome égyptien et l'appréciation des diverses écritures qui furent successivement destinées à en peindre les sons. Si parfois je reviens sur des circonstances déjà connues (1), c'est que le point de vue sous lequel j'envisage la question, et les conséquences que je dois tirer de l'appréciation des faits, ne me permettent pas d'en passer un seul sous silence. Je fais donc table rase des jugemens antérieurs sur le même sujet; j'écris sous la dictée d'une conviction ferme que je tiens à légitimer aux yeux de qui voudra me lire, et, pour y parvenir, je ne puis négliger aucun secours. Celui des faits étant, sans contredit, le plus puissant, je me croirais coupable de n'en pas user.

I.

Les Grecs et les Romains, sans respect pour l'antique berceau de la civilisation qui les rendait si vains et si fiers d'eux-mêmes, enveloppèrent les Égyptiens dans le dédain dont ils frappèrent sans exception toutes les nations étrangères. Pour eux, la langue parlée sur les rives du Nil était une langue barbare dont ils se bornèrent à constater l'existence. L'écriture, ou mieux, les écritures qui en étaient les images étaient plus barbares encore, et passer son temps à en apprendre le déchiffrement eût été une impardonnable duperie. De là provient la pénurie presque absolue de documens contemporains et authentiques sur la nature de la langue de l'Égypte. Aussi l'énumération des documens de ce genre qui sont parvenus jusqu'à nous sera-t-elle bientôt faite. Quelques lignes échappées à l'anéantissement des chroniques du prêtre Manethon, quelques mots égyptiens clairsemés dans les livres saints et dans les œuvres

(1) On s'est souvent occupé, dans cette *Revue* même, des antiquités égyptiennes. Outre les remarquables travaux de M. Letronne, je dois citer un intéressant article de M. A. Lèbre publié dans la livraison du 15 juillet 1842.

de Plutarque, la traduction des textes hiéroglyphiques qui recouvraient un obélisque, donnée par Hermapion et conservée par Ammien Marcellin, l'explication d'une série de signes hiéroglyphiques proposée par Horapollon, enfin un passage des Stromates de saint Clément d'Alexandrie : voilà tout ce que l'antiquité lettrée grecque et romaine nous a légué sur la philologie égyptienne. Il est indispensable de dire ici, mais le plus brièvement qu'il sera possible, quelle est la valeur réelle de ces documens originaux. Manethon, dans le passage qui nous a été transmis, nous révèle, à propos des conquérans pasteurs du royaume d'Égypte, nommés Hykchos par Hérodote, l'existence d'un dialecte sacré et d'un dialecte vulgaire usités à la même époque. Dire, ainsi que je viens de le faire, que la Bible et les écrits de Plutarque contiennent quelques mots empruntés à la langue égyptienne, c'est dire tout le parti que l'on en peut tirer pour l'étude de cette langue. La version d'Hermapion, que l'on a long-temps considérée comme apocryphe et mensongère, est aujourd'hui devenue plus que vraisemblable, car les idées qu'elle présente sont presque toujours identiques avec celles que l'étude des monumens analogues a fait reconnaître à l'aide de la science moderne. Quant au livre d'Horapollon, on y trouve entremêlés des faits très probables avec une foule d'autres faits tellement invraisemblables, pour ne pas dire impossibles, qu'on ne saurait, en lisant attentivement cet ouvrage, s'empêcher de dire à certains passages : Ceci est vrai, comme à certains autres : Ceci est ridicule et faux. Somme toute, les hiéroglyphes d'Horapollon sont d'une très faible ressource pour l'étude des écritures égyptiennes, précisément à cause des interpolations dont on doit croire cet ouvrage entaché. Reste enfin le passage de saint Clément d'Alexandrie, et cette fois nous devons nous féliciter de ce que l'antiquité nous a légué un document aussi précieux. En effet, l'étude approfondie qu'en ont faite les plus habiles hellénistes y a très nettement constaté la mention explicite des trois systèmes d'écriture dont l'analyse des monumens épigraphiques de la vieille Égypte a révélé l'existence simultanée. La première de ces écritures, dite hiéroglyphique, était destinée à représenter les textes sacrés dont les murailles des palais et des temples étaient recouvertes. Ce même système d'écriture, modifié dans la forme des signes qui le constituaient, de façon à devenir une véritable tachygraphie de l'écriture hiéroglyphique, était employé dans la caste sacerdotale; c'était l'écriture hiératique, ou des prêtres. Enfin une troisième écriture beaucoup plus simple, et nommée *enchoriale* (du pays) ou *démotique* (du peuple), était exclusivement destinée à peindre les mots du dialecte vulgaire, et servait à la rédaction de tous les actes privés ou publics dont la teneur devait être mise immédiatement à la portée de toutes les classes de la nation. Malgré les assertions si positives de saint Clément d'Alexandrie, dont la sincé-

rité et la science ne pouvaient être révoquées en doute, on était arrivé à inférer, de ce que l'écriture hiéroglyphique n'offrait que des images d'objets naturels ou d'objets de fabrication humaine, que cette écriture était purement idéographique, et qu'elle ne représentait en aucune façon les consonnances d'un idiome parlé. Dès-lors, chercher l'explication d'un texte hiéroglyphique quelconque, c'était se lancer dans l'appréciation d'énigmes tellement inextricables, que l'on devait toujours, en fin de compte, parvenir à des divagations et à de pures rêveries, et de fait, jusqu'au commencement de ce siècle, tous les résultats obtenus au prix des recherches les plus opiniâtres furent des rêveries et des divagations.

Le jésuite Kircher fut le premier qui tenta de lire quelque chose à l'aide de ce principe qui voulait que l'écriture égyptienne ne procédât que par symboles et par emblèmes. Il fit paraître un livre intitulé *l'Œdipe égyptien* et destiné à révéler au monde savant le sens des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les divers obélisques de Rome. Tant d'idées ridicules étaient amoncelées dans ces prétendues traductions, que le public lettré fit exactement comme le père Kircher, c'est-à-dire qu'il ne crut pas plus que lui-même aux résultats divinatoires de sa science hiéroglyphique. Seulement *l'Œdipe égyptien* mentait sciemment, puisque, pour étayer son ouvrage, il avait souvent recours à des citations imaginaires, et en cela le public ne l'imita pas, car, dès qu'il eut reconnu les mensonges du jésuite égyptologue, il les proclama bien haut et ne fit que mépriser ses travaux en ce genre. Il ne faudrait pas pourtant dire trop de mal du père Kircher, car le même écrivain qui abusait ainsi de la bonne foi des savans a rendu un signalé service à l'étude de la philologie égyptienne en traduisant de l'arabe et publiant une grammaire et un dictionnaire de la langue copte, ce précieux détritus de la langue des Pharaons, sans la profonde connaissance duquel il n'y avait aucun espoir d'arriver jamais à celle des écritures égyptiennes.

A partir du moment où l'étude du copte fut mise en honneur, des savans tels que Saumaise, Wilkins, Lacroze et Jablonsky essayèrent de se rendre compte du sens des mots empruntés à la langue égyptienne, et qui se trouvaient disséminés dans les auteurs anciens. Souvent ils y parvinrent avec assez de bonheur pour qu'il n'y eût plus personne qui doutât de l'identité du copte avec la langue primitive de l'Égypte, identité quant aux radicaux, bien entendu, car il n'y a pas d'idiome privilégié auquel l'action des siècles n'apporte des modifications organiques, et pour l'égyptien cette action a été d'autant plus énergique, que plusieurs fois la nation qui le parlait a subi la superposition de races conquérantes qui lui imposaient leurs mœurs et leur idiome. C'est ainsi que l'égyptien est devenu du copte au contact des Grecs, et que le copte s'est

éteint au contact de la langue du Coran. Aujourd'hui, les Coptes d'Égypte prononcent tant bien que mal la langue de leurs pères, en lisant les livres de liturgie, mais ils n'en comprennent pas le premier mot.

Je me bornerai à mentionner ici quelques-uns des systèmes qu'on s'efforça de faire admettre vers la fin du siècle dernier. Les uns soutinrent que les textes hiéroglyphiques n'avaient jamais eu de signification, et qu'ils ne constituaient qu'une ornementation bizarre, destinée à flatter l'œil en masquant la nudité des édifices sacrés et profanes. D'autres avancèrent que ces textes étaient bien réellement significatifs, mais que tous avaient trait à l'astronomie ou aux travaux de l'agriculture. D'autres enfin, comme de Guignes, affirmèrent que les peuples de la Chine et de l'Égypte avaient une origine commune, et que le seul moyen d'arriver à la lecture des hiéroglyphes était d'en opérer le déchiffrement à l'aide des dictionnaires chinois.

Chacun en était à se décider pour ou contre l'un de ces systèmes plus ou moins extraordinaires, lorsque Zoëga, qu'une étude sérieuse de la langue copte avait tout naturellement conduit à celle de l'écriture hiéroglyphique, y apporta l'esprit analytique et le bon sens qui, sans aucune exception, avaient manqué à tous ses devanciers. Frappé dès l'abord du petit nombre de signes qui constituaient une écriture dans laquelle, jusqu'à lui, on ne voulait reconnaître que des images d'idées, que des symboles, que des emblèmes, il sentit qu'il n'était pas possible qu'une série de quelques centaines de signes seulement pût, dans cette condition, suffire à l'expression de toutes les idées d'une langue : par conséquent, parmi les hiéroglyphes, il devait s'en trouver qui n'étaient que de pures images de sons; il les désigna sous le nom d'hiéroglyphes phonétiques. Zoëga avait du coup mis le doigt sur la vérité. Une fois l'existence de l'élément phonétique ou prononçable mise hors de discussion pour lui, sans doute il eût, à l'aide du copte, poussé plus loin la découverte que le simple raisonnement lui avait fait faire. La mort vin l'arrêter en si beau chemin, et Zoëga quitta ce monde avec la pensée que d'autres après lui seraient plus heureux, et que dans un avenir plus ou moins éloigné le voile mystérieux qui couvrait l'écriture hiéroglyphique serait nécessairement soulevé.

A peu près au moment où Zoëga mourait, une armée française débarquait en Égypte. Il serait superflu de s'étendre ici sur les services immenses qu'a rendus aux sciences cette illustre commission qui fut chargée d'explorer dans tous les sens et sous tous les aspects le pays sur lequel venait s'implanter notre drapeau. L'écriture hiéroglyphique, on le pense bien, tenait le premier rang parmi les débris des temps anciens qu'il fallait arracher à l'oubli et soumettre aux investigations les plus persévérantes. Peut-être le moment était-il venu de pénétrer les secrets des vénérables monumens qui couvraient les bords du Nil :

chacun espérait, chacun s'employait avec ardeur à recueillir les matériaux à mettre en œuvre, lorsqu'une découverte tout-à-fait inattendue vint convertir l'espoir que l'on avait conçu en une certitude un peu prématurée il est vrai.

Dans le courant du mois d'août 1799, M. Bouchard, officier du génie attaché à la place de Rosette, y faisait exécuter des fouilles dans un ancien fort. Un bloc de granit noir, dont la surface présentait une triple inscription, fut mis au jour. L'inscription supérieure était conçue en hiéroglyphes, l'intermédiaire présentait des caractères cursifs tout-à-fait distincts des hiéroglyphes, et l'inscription inférieure offrait le texte d'un décret grec rendu par le corps sacerdotal réuni à Memphis, en l'honneur du roi Ptolémée Éphiphane. Ce décret apprenait, de la manière la plus positive et la plus explicite, que les deux textes égyptiens n'étaient autre chose que la reproduction fidèle du même décret traduit en langage sacré ou hiéroglyphique, et en langage vulgaire ou enchorial.

On comprend tout ce que l'appréciation d'un pareil monument avait d'importance, puisque l'on se trouvait en possession de deux textes égyptiens dont la teneur était fixée à l'avance. Dès-lors il semblait tout naturel d'admettre que le déchiffrement rigoureux des deux textes égyptiens serait la conséquence immédiate de cette première découverte, et pourtant il n'en fut rien. Le texte hiéroglyphique, étant tronqué, ne pouvait présenter que des ressources fort restreintes; le texte démotique, au contraire, que l'on possédait presque en entier, devait céder plus facilement aux recherches des déchiffreurs qui se mirent à l'œuvre. Notre illustre Sylvestre de Sacy fut le premier. Ayant reçu en 1802 un facsimile de la pierre de Rosette, il en étudia le texte démotique, et il parvint à déterminer les groupes de signes qui représentaient les noms de Ptolémée, Arsinoë, Alexandre et Alexandrie. Ces premiers résultats furent consignés par le savant orientaliste dans une lettre adressée à M. le comte Chaptal. Ils n'étaient malheureusement positifs qu'en ce qui concernait la délimitation de ces *groupes-noms-propres*, car la décomposition qu'il en proposa était tout-à-fait erronée. Cette lettre de Sylvestre de Sacy ayant donné l'éveil aux philologues, un orientaliste suédois, Ackerblad, reprit le même problème, et en très peu de temps il parvint à démontrer que Sylvestre de Sacy s'était trompé en attribuant aux signes démotiques des valeurs qui devaient les rapprocher de ceux des écritures sémitiques. Ackerblad détermina sans erreur toutes les lettres qui entraient dans les noms propres en question, et il fit plus encore, car il parvint à reconnaître tous les noms des autres personnages cités dans le décret grec, et à construire un premier alphabet démotique qu'il tenta d'appliquer à la partie logique du décret lui-même. Dès l'abord, il reconnut un mot copte et un mot grec transcrits en toutes lettres à l'aide

des signes qu'il avait déterminés. Il n'est donc pas tout-à-fait exact de dire qu'il n'obtint aucun résultat en cherchant à appliquer à la lecture des autres parties de l'inscription démotique le recueil des signes dont il venait de constater la valeur dans l'expression écrite de ces noms propres grecs (1).

Tout devait faire espérer qu'Ackerblad, encouragé par ces premiers résultats, tenterait avec succès de faire quelques pas de plus dans la voie qu'il avait ouverte avec tant de bonheur. M. de Sacy répondit à son mémoire et le félicita, tout en défendant de son mieux les lectures qu'il avait proposées; mais, depuis lors, Ackerblad, quel que soit le motif qui l'ait amené à s'abstenir de recherches ultérieures, cessa de s'occuper de la pierre de Rosette. Un grand pas avait été fait cependant, puisqu'il restait déjà démontré qu'au moins les noms propres étrangers étaient, dans l'écriture démotique, exprimés en caractères alphabétiques, c'est-à-dire en pures images de sons véritablement prononçables.

On avait, ce me semble, le droit de croire que les investigateurs qui désormais s'occuperaient de l'écriture hiéroglyphique sauraient s'affranchir de cet esprit de mysticisme incohérent qui avait présidé aux élucubrations extravagantes du père Kircher. Il n'en fut rien cependant, car en 1804 un livre parut à Dresde sous le titre d'*Analyse de l'Inscription hiéroglyphique du monument de Rosette*, et l'auteur, qui garda prudemment l'anonyme, imagina de retrouver la contre-partie du décret grec tout entier dans ce qui restait du texte hiéroglyphique, dont évidemment plus de la moitié avait disparu. Pour cet habile interprète, le texte hiéroglyphique du décret était donc complet! Certes, quelque inventif qu'eût été Kircher, il n'eût en ce cas rien trouvé de plus prodigieux que l'anonyme de Dresde. Je rappellerai ici, pour mémoire seulement, qu'après l'apparition des premiers travaux de Champollion, l'auteur du livre en question en fit paraître une seconde édition à Florence. C'était pourtant trop d'une; mais il fallait à tout prix protester contre une découverte admirable de simplicité qui venait démolir tant de systèmes si péniblement bâtis et si mal étayés, que le souffle d'une seule idée pouvait les renverser de fond en comble.

La publication des matériaux immenses que la commission d'Égypte avait réunis pour élever le magnifique monument littéraire que tout le monde connaît et admire, devait naturellement stimuler l'ardeur des hommes qui se voueraient à la recherche des mystères de l'écriture hiéroglyphique. Une triste capitulation avait dépouillé la France au profit de l'Angleterre des trésors archéologiques qu'elle avait conquis sur les bords du Nil. La pierre de Rosette et tant d'autres monumens inappréciables allèrent à Londres; mais ils n'étaient pas pour cela perdus pour

(1) Préface de la *Grammaire égyptienne* de Champollion, page XIV.

nous, car tous furent reproduits par la gravure avec le soin le plus minutieux, et les textes de la triple inscription de Rosette, publiés une première fois en Angleterre, le furent un peu plus tard en France avec infiniment plus de correction. Quelques mémoires sur les écritures égyptiennes furent insérés dans la *Description de l'Égypte;* mais ces mémoires, écrits d'ailleurs avec sagesse et caractérisés par une grande sobriété d'hypothèses, ne firent avancer la science que sous le point de vue matériel. En d'autres termes, la forme des écritures égyptiennes y était examinée avec tout le soin désirable, tandis que leur essence restait toujours un profond mystère.

A la même époque, deux hommes également éminens, Young et Champollion, comprirent par une sorte d'intuition que le moment était enfin venu de pénétrer les secrets des écritures égyptiennes. Chacun, de son côté, se mit à l'œuvre et commença la seule étude qui pût fournir la clé de ces mystérieuses écritures, c'est-à-dire l'examen comparatif des trois textes du décret de Rosette.

Young, guidé dans son travail par la tournure éminemment analytique d'un esprit exercé de longue date aux spéculations mathématiques, parvint à reconnaître dans chacun des deux textes égyptiens les groupes de signes qui représentaient les idées fournies par le texte grec. Quelque pénible que soit un semblable travail, il ne faudrait pas néanmoins s'en exagérer les difficultés. Les mêmes idées se reproduisant assez fréquemment dans le décret, leur expression devait promptement être déterminée, et, une fois la position de cette expression fixée partout, on possédait des jalons bien suffisans pour cheminer avec sûreté et procéder à la découverte directe des idées. Ce que je dis ici de ce travail purement mécanique, j'ai le droit de le dire, parce que le travail que Young avait entrepris, que Champollion et Peyron avaient également entrepris, je me le suis imposé moi-même quand j'ai pris la résolution d'étudier les écritures égyptiennes. Je dois en convenir, j'ai reconnu avec surprise que j'avais eu tort de m'effrayer d'une fatigue à laquelle je m'étais résigné de grand cœur à l'avance, et que je n'ai pas rencontrée en me mettant à l'œuvre. Quoi qu'il en soit, Young, à l'aide de son travail comparatif, constata l'emploi de signes réellement symboliques dans l'écriture sacrée. Pour l'écriture démotique, il crut d'abord, avec la commission d'Égypte, qu'elle était purement alphabétique, et, trois ans après, il déclara hautement que cette écriture était tout aussi symbolique et idéographique que l'écriture sacrée des hiéroglyphes. La première fois, Young avait dit vrai; la seconde fois, il adoptait une opinion qui devait lui interdire à tout jamais l'accès de cette écriture démotique à laquelle il ne cessa plus néanmoins de donner toute son attention. Le savant docteur, ayant, par la dissection du texte hiéroglyphique du décret de Rosette, reconnu le groupe qui représen-

tait le nom de Ptolémée, essaya d'en opérer la décomposition. Le nom de Bérénice, tiré d'un petit obélisque de Philes, fut soumis à la même opération, et les résultats obtenus furent tels que l'auteur de la découverte se vit obligé de reconnaître l'inutilité de la clé qu'il croyait avoir trouvée. Inapplicable à tous les autres noms propres de souverains dont la présence était partout signalée par l'encadrement elliptique qui contenait les noms royaux analysés, l'alphabet de Young, bien qu'il fournît la valeur réelle de quelques signes hiéroglyphiques, n'en demeura pas moins inutile aux mains de celui même qui l'avait créé. En résumé, Young crut fermement, à la fin de sa vie, que les écritures égyptiennes étaient idéographiques pures, et que les noms propres étrangers seulement y étaient représentés par de vrais hiéroglyphes dont, par une convention préalable, on détournait le sens symbolique dans ce cas exceptionnel, afin de leur faire représenter les consonnances qui constituaient les noms propres à exprimer. En un mot, le rôle de ces signes de sons était exactement celui des signes particuliers auxquels l'écriture chinoise attribue la même destination, lorsqu'il s'agit de peindre aux yeux et de rappeler à l'oreille la forme des noms étrangers. Young est incontestablement le premier qui ait fait connaître au monde savant l'analyse de deux noms grecs écrits en hiéroglyphes; mais cette analyse, vicieuse dans le fond, demeura forcément stérile.

Pour en finir avec Young, je dirai qu'après sa mort on publia les élémens d'un dictionnaire démotique qu'il avait réunis à grand'peine en étudiant le décret de Rosette et les papyrus démotiques dont il avait connu les originaux ou de bonnes copies. Presque tous les groupes qui entrent dans ce dictionnaire sont exactement expliqués, mais pas un seul n'est transcrit, pas un seul n'est rapproché du mot copte dont il est l'expression fidèle. Young a donc, jusqu'à la fin, persévéré dans le principe erroné qui lui avait fait considérer l'écriture démotique comme étant surchargée de symboles et d'emblèmes, tout autant que l'écriture hiéroglyphique.

Ici commence une ère nouvelle dans l'histoire des études égyptiennes, ère toute de lumière et de progrès.

II.

Pendant qu'en Angleterre Young faisait de vains efforts pour tirer quelque parti de la découverte qu'il avait ébauchée, Champollion le jeune, le véritable créateur de la science hiéroglyphique, poursuivait avec une opiniâtreté sans exemple, bien digne du succès éclatant qui l'a couronné, la solution du curieux problème à l'étude duquel il de-

vait consacrer sa vie tout entière. A l'apparition des premiers résultats obtenus par le savant anglais, Champollion se hâta de les contrôler par lui-même. Il reconnut sur-le-champ la stérilité de la découverte proclamée, et, pendant des années entières, cette stérilité le fit désespérer du succès et révoquer en doute le phonétisme des signes dont on croyait avoir déduit les valeurs de l'analyse des noms de Ptolémée et de Bérénice. Pour que ces valeurs fussent inapplicables aux autres noms propres, il fallait, ou bien que l'analyse eût été mal conduite, ou bien que le phonétisme fût une illusion. Cette dernière pensée fut d'abord la sienne; puis, par une de ces inspirations soudaines qui n'appartiennent qu'au génie, il pensa que le principe du phonétisme était peut-être plus large que ne l'avait supposé Young lui-même, et dès-lors il se résolut à reprendre l'analyse qui, dans le cas où il eût deviné juste, devait être entachée de défauts qu'il lui serait peut-être facile de reconnaître et de rectifier. Il ne s'était pas flatté d'un vain espoir. Il entrevit nettement et clairement le rôle des articulations hiéroglyphiques qui constituaient les mêmes noms de Ptolémée et de Bérénice. Au lieu d'attribuer à quelques-uns des signes des valeurs complexes ou syllabiques, comme l'avait fait Young, il ne voulut adopter que des valeurs purement articulaires et dégagées de toute voyelle; il devina qu'il en était très probablement de l'ancienne écriture des Égyptiens comme de toutes les écritures sémitiques dans lesquelles les voyelles n'étaient pas exprimées, et dès-lors il fut maître du plus beau domaine scientifique qu'il ait jamais été donné à un homme de conquérir. De ce moment, Champollion marcha d'un pas assuré et rapide de découvertes en découvertes. Tous ces encadremens elliptiques, qui, à en juger par les noms royaux déjà reconnus, contenaient d'autres noms de souverains, furent soumis à l'application de l'alphabet rationnel qu'il avait déduit de son intelligente analyse, et en peu de temps il reconnut avec une joie immense, avec une joie qui faillit le tuer, que tous les signes qui composaient ces noms propres comportaient un son fixe et déterminé comme les caractères de tout alphabet, et que cet alphabet était contemporain des Pharaons eux-mêmes, dont les noms et les titres cédaient sans effort à son analyse. L'opinion de Young, qui voulait que les noms des personnages étrangers fussent seuls phonétiquement exprimés, croulait donc d'elle-même devant des faits patens, incontestables. A peine remis de la violente émotion que lui avait causée l'éclat de sa découverte, Champollion s'était hâté de la consigner dans la lettre qu'il adressa à M. Dacier sur les hiéroglyphes phonétiques. Je renonce à peindre l'enthousiasme qu'excita dans le monde savant l'apparition de cet écrit remarquable, où la sagacité, la bonne foi et le savoir éclataient à chaque ligne. De ce jour, Champollion fut jugé par tout lecteur consciencieux. A lui,

a lui seul revenait de plein droit l'honneur de la découverte, mort-née entre les mains de Young, si pleine de sève et de vie entre les mains de Champollion.

Je viens de le dire, à partir de ce moment, les vérités que notre illustre égyptologue faisait jaillir à chaque pas dans la brillante carrière qu'il s'était ouverte se succédaient avec une incroyable rapidité, et les faits anciennement connus, je veux dire ceux que révélait le précieux passage de saint Clément d'Alexandrie, se vérifiaient de la manière la plus admirable. Dès l'abord, Champollion entrevit l'origine de ce phonétisme si précieux, et il put se rendre compte, en un très grand nombre de cas, de la valeur que certains signes devaient comporter, à l'exclusion de toute autre valeur. Ce principe de détermination des signes, principe dont la trace d'ailleurs était indiquée par le passage de saint Clément d'Alexandrie, consiste à prendre le nom égyptien ou copte de l'objet ou de l'être représenté, et à donner à cet objet la valeur de l'articulation initiale de son nom, de la même manière qu'en français on pourrait représenter l'M par une main, le T par une tête, l'E par une épée, etc., si l'écriture image de la langue française devait, par une convention quelconque, être transformée en une écriture hiéroglyphique.

Le *Précis du système hiéroglyphique des Égyptiens* suivit de près l'apparition de la lettre à M. Dacier. Pour quiconque voulut bien se décider à étudier avec bonne foi ce livre intéressant, la question fut jugée sans appel. Champollion avait lu et parfaitement lu.

D'éclatantes adhésions vinrent bientôt sanctionner cette inappréciable découverte. Le premier en France, M. Letronne, dans son cours public d'archéologie, s'empressa de tirer des écrits de Champollion des faits historiques qu'il sut mettre en œuvre avec sa sagacité habituelle. Dans l'auditoire nombreux et intelligent qui suivait assidument ces doctes leçons, il ne se trouva que bien peu d'hommes qui se refusèrent obstinément à recevoir la lumière inespérée qui leur était offerte; mais leur résistance, qui dure encore, n'a réussi qu'à démontrer une fois de plus que n'est pas un Galilée qui veut. De son côté, Guillaume de Humboldt, qu'il faut toujours citer en première ligne quand on parle de philologie, Humboldt n'hésita pas à se livrer à l'étude d'une question qui lui semblait du plus haut intérêt, et il s'empressa de proclamer que sa conviction était profonde. Enfin Salt, qui était parti pour l'Égypte, dans le dessein d'y chercher des matériaux à l'aide desquels il pût combattre les idées de Champollion, Salt, aux premiers pas qu'il fit sur les bords du Nil, reconnut que combattre n'était plus possible, et il se déclara sur-le-champ le défenseur de la méthode de lecture contre laquelle il avait voulu s'élever.

Toutes les fois que deux hommes appartenant à deux nations rivales ont long-temps poursuivi, et avec une égale persévérance, l'étude d'un

problème difficile dont la solution doit suffire à illustrer un nom, s'ils arrivent simultanément à découvrir cette solution, de vives querelles sur la question de priorité surgissent infailliblement. Le public lettré de chacune des deux nations prend naturellement parti pour celui que l'esprit de nationalité lui prescrit de défendre; les attaques se multiplient, bientôt elles s'enveniment, et elles finissent par si bien se croiser, que quiconque n'examine pas attentivement toutes les pièces du procès reste dans l'impossibilité absolue de se faire une opinion nette et précise sur les droits respectifs des deux prétendans. La part de gloire à se disputer était assez belle, lorsqu'il s'agissait de la lecture des hiéroglyphes, pour que l'on dût s'attendre à ce que la bataille serait chaude. Quelques hommes, amis dévoués des scandales scientifiques, s'évertuèrent à exciter les deux émules, et ils eurent l'ennui d'en être pour leurs frais d'excitations. Young avait le premier tenté la décomposition de deux noms hiéroglyphiques; il ne l'avait exécutée qu'à moitié. Dans le préambule de son *Précis*, Champollion le reconnut hautement et sans réticence; mais il démontra que cette décomposition était à refaire pour qu'elle devînt fructueuse. Il la refit donc; il en tira un immense parti auquel Young n'eût jamais pu prétendre, et celui-ci devint l'ami de Champollion, au très grand désappointement des juges du camp, qui s'étaient promis un tout autre plaisir que celui de voir deux grandes et nobles intelligences, séparées un instant par une rivalité bien naturelle d'ailleurs, s'empresser d'abjurer cette rivalité, pour concerter leurs efforts au profit de la science. Ce qui, du reste, a le plus marqué dans cette discussion de priorité, c'est la parfaite convenance dans laquelle les deux intéressés surent se maintenir, tandis que quelques hommes de mauvais vouloir, ou qui se posaient en arbitres d'une question où ils étaient à très peu près incompétens, employaient les formes les plus vives et les plus acerbes pour vider le différend. Les droits des deux parties ont d'ailleurs été définis et séparés avec une lucidité et une justice parfaites par le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (1), et depuis lors le procès est resté sans appel. Je me hâte de revenir aux travaux de Champollion.

Une admirable collection de monumens égyptiens, rassemblée à grands frais par un agent diplomatique, avait encore échappé à la France, et Turin pouvait à bon droit s'enorgueillir de la possession des trésors historiques dont la magnificence éclairée de son souverain venait de l'enrichir. Champollion comprit qu'il y avait à explorer dans cette capitale un précieux filon de la mine ouverte par lui; il partit donc, et tous les faits énoncés dans la première édition de son *Précis du système*

(1) Voyez dans cette *Revue* la notice de M. Arago sur Young, livraison du 15 décembre 1835.

hiéroglyphique se vérifièrent et s'appuyèrent de tant d'exemples nouveaux, qu'une seconde édition de ce précieux livre devint bientôt nécessaire. Il ne sera pas inutile de rappeler ici que, chemin faisant, il vit à Aix, chez M. Salliès, un papyrus hiératique, devenu depuis lors la propriété de l'Angleterre, et qui contenait le récit d'une campagne de Ramsès-le-Grand, le Sésostris des historiens. Pendant son séjour en Italie, il adressa à M. le duc de Blacas plusieurs lettres qui eurent un très grand retentissement. Depuis quelques années, Champollion avait commencé la publication d'un recueil intitulé *Panthéon égyptien;* souvent les idées émises dans les premières livraisons durent être modifiées par suite de découvertes ultérieures, et l'auteur eut toujours la bonne foi de corriger lui-même les assertions qui, plus tard, lui semblèrent erronées. Ce livre est resté inachevé, mais il faut espérer que dans un avenir prochain le même sujet sera repris par quelque habile disciple de la doctrine de Champollion; les études égyptiennes auront évidemment beaucoup à y gagner.

L'arrivée en France du fameux zodiaque circulaire de Denderah, monument sur lequel on avait de longue date fondé des théories très hasardées, mit en émoi partisans et antagonistes de ces théories. On avait prétendu que le temple qui le contenait devait appartenir à une antiquité fabuleuse; la lecture des cartouches royaux inscrits sur les murailles de la salle même dont il ornait le plafond fit crouler toutes les hypothèses hardies que l'on avait inconsidérément déduites de la disposition des groupes stellaires qui s'y trouvaient représentés. Ce zodiaque datait, à n'en pas douter, de l'époque romaine, et voilà qu'un fait bizarre, tout récemment révélé au monde savant, est venu jeter une nouvelle incertitude sur une question qui paraissait définitivement jugée. Les cartouches de la salle du zodiaque sont vides, leur surface est lisse et très clairement dégarnie de signes, de telle sorte qu'il faut bien admettre que les dessinateurs de la commission d'Égypte, frappés de la présence de certains groupes de signes constamment reproduits dans les cartouches qu'ils avaient copiés sur d'autres parties du même monument, se sont à tort figuré que, quant à la salle du zodiaque, les encadremens elliptiques laissés en blanc sur leurs croquis ne l'avaient été que par économie de temps; c'est cette erreur qui les a conduits à restituer dans ces cartouches les noms qu'offraient les autres cartouches du même temple. Hâtons-nous de dire que cette erreur matérielle ne change rien au fond de la question; les ornemens hiéroglyphiques du temple sont incontestablement de l'époque impériale, et le zodiaque est très certainement leur contemporain. Que d'ailleurs le thème céleste qui s'y trouve présenté ne soit qu'une reproduction fidèle d'un zodiaque exécuté plusieurs siècles avant cette époque, c'est ce que je ne me permettrai pas d'affirmer ou de nier. De plus habiles se chargeront de

cette besogne, et dire qu'une question de cette valeur est soumise à l'appréciation d'hommes aussi éminens que MM. Biot et Letronne, c'est dire qu'elle sera plus tard résolue d'une manière positive et précise.

Champollion, tout en profitant avec une admirable sagacité des ressources que lui présentaient tous les musées égyptiens de l'Europe, sentait à merveille que la science qu'il avait créée devait recevoir une imposante sanction d'une exploration consciencieuse faite par lui-même sur les bords du Nil. Il sollicita donc et obtint l'honneur de diriger sur cette terre illustre une expédition scientifique, dont la munificence du gouvernement français devait faire tous les frais. Les disciples du maître furent associés à ses travaux, et tous partirent avec ardeur pour cette aventureuse campagne qui devait jeter tant de lumière sur les temps pharaoniques. Je n'insisterai pas sur les résultats de cette exploration. Chacun a vu les immenses matériaux conquis au prix de tant de labeurs et de fatigues, et c'est un admirable monument aussi que le livre qui fut le fruit des veilles de tant d'hommes de cœur et de patience. La première commission d'Égypte avait immensément fait pour la science hiéroglyphique. La commission présidée par Champollion vint, non pas compléter, mais augmenter d'une manière inestimable ce trésor de documens historiques. Que l'on n'aille pas croire cependant que l'Égypte nous a maintenant restitué tout ce qu'elle recélait dans son inépuisable sein; je ne crains pas de le dire : pendant des siècles encore, on pourra interroger ce sol si prodigieusement fécond, et toujours on y rencontrera des faits nouveaux et dignes de tout l'intérêt des érudits.

Pendant qu'il étudiait avec un soin minutieux les monumens égyptiens de tous les siècles, Champollion profitait des loisirs forcés que présente nécessairement un voyage aussi long et aussi pénible, pour mettre en ordre les idées qu'il avait déjà conçues ou qui se développaient à chaque instant, à l'aspect des monumens, sur la grammaire de cette langue si curieuse. Pour lui, il n'y avait pas d'heures de repos. Imprudent qui ne comprenait pas qu'à ce labeur incessant il usait rapidement sa vie! A son retour en France, Champollion se mit courageusement à l'œuvre; il s'agissait pour lui d'élever un monument impérissable, c'est-à-dire de publier cette grammaire égyptienne, dans laquelle il sut encadrer avec un bonheur inoui tous les faits grammaticaux qu'il lui avait été donné de reconnaître. Que les plus incrédules lisent ce chef-d'œuvre de logique et de science, et, s'ils continuent à douter encore, on ne pourra que dire : Ils ont des yeux pour ne point voir.

Je l'ai fait pressentir, Champollion avait usé sa vie dans la rude carrière qu'il voulait parcourir. Pendant quelques mois, il lutta contre le mal qui le minait, et il s'éteignit enfin sous les étreintes de ce mal, mais fier de la noble tâche qu'il avait si dignement accomplie, fier surtout de l'affection de ses disciples et de la foi ferme qu'il leur avait mise au

cœur. La science qu'il leur avait départie avec tant de bienveillance, avec tant de tendre sollicitude, ne devait plus périr; elle était désormais du domaine public, et quiconque aurait le désir de s'y initier le pourrait assurément avec le secours seul des ouvrages que Champollion avait légués au monde savant (1). Et pourtant, il faut bien le dire, ce fut à Champollion mort que les critiques les plus amères furent adressées. Dès qu'il ne fut plus là pour soutenir la discussion des faits qu'il avait dévoilés, la réalité de ces faits fut attaquée, timidement d'abord, puis avec une énergie qui put souvent passer pour de la brutalité.

Quelques hommes de savoir se posèrent en ennemis déclarés des nouvelles idées émises par Champollion; le premier fut le docteur Dujardin, qui prononça sur les théories de Champollion un jugement attaquable dans le fond, bien que mesuré dans la forme (2). Malheureusement le docteur Dujardin avait négligé d'étudier ces théories sur les monumens mêmes, et il se vit forcé de se déclarer convaincu de la réalité des faits qu'il avait hautement révoqués en doute, aussitôt qu'il passa de l'étude à l'application. Très habile dans la science du copte, Dujardin avait reçu du gouvernement la mission d'aller en Égypte recueillir des monumens de cette langue. Ce fut en Égypte qu'il reprit l'examen des livres de Champollion, et qu'à l'exemple de Salt il finit par adopter tous les principes qui s'y trouvaient établis. Une misère profonde avait si long-temps pesé sur Dujardin, qu'il ne lui restait pas assez de forces pour supporter l'action du climat de l'Afrique. Il périt peu de temps après son arrivée au Caire, au moment même où la mauvaise fortune semblait s'être lassée de le poursuivre.

Si Dujardin était de bonne foi en publiant sa critique, l'homme qui l'avait précédé dans la même voie ne peut revendiquer cet éloge : à celui-là il ne doit rester que du blâme. Le philologue Klaproth, chassé de la Russie et de la Prusse, était venu chercher en France un asile que son propre pays ne lui offrait plus. Accueilli avec distinction par les savans français, Klaproth ne trouva rien de mieux, pour leur prouver sa reconnaissance, que d'attaquer une découverte qui faisait honneur à la France, et, en désespoir de cause, d'attribuer toute la gloire de cette découverte à l'Angleterre. Pour Klaproth, Young avait découvert la clé des hiéroglyphes; Champollion n'était que le plagiaire de Young, et le sujet des études de ces deux émules était assez futile pour que la gloire qu'ils pouvaient se disputer fût de mince étoffe! Puis, par une aberration étrange, pensant probablement que plus on montre d'outrecuidance,

(1) Depuis la mort de Champollion, quelques-uns des ouvrages qu'il avait laissés manuscrits ont été publiés par les soins de son frère. Dans tous, on retrouve le cachet du génie dont il savait empreindre ce qu'il écrivait; mais dans tous aussi on reconnaît que les corrections du maître ont fait défaut.

(2) Le travail de M. Dujardin parut dans cette *Revue*, livraison du 15 juillet 1836.

plus on a de chance d'accréditer ce que l'on dit, ce même Klaproth, étalant une érudition copte trop loquace, se permit de contrôler des faits de linguistique pure, et là perça bien vite le bout de l'oreille. Le juge si sévère de Champollion ne savait pas le premier mot de l'idiome sur lequel il émettait les opinions les plus tranchées; il le savait si peu, que les notes fournies par des hommes capables d'apprécier une question de grammaire copte étaient estropiées par lui de la manière la plus bouffonne, et de façon à constater clairement son ignorance. Je n'hésite pas à le reconnaître, les critiques de Champollion firent plus de mal à la science hiéroglyphique que ne lui fit de bien l'éclatant témoignage d'admiration que lui rendit Sylvestre de Sacy dans sa *Notice historique sur Champollion*, tant il est vrai que l'attaque a toujours pour elle plus de chances de succès que la défense.

Ici se présente, dans l'ordre des faits relatifs à l'histoire des études égyptiennes, une circonstance honteuse dont je dois parler brièvement, quelque répugnance que j'éprouve à le faire. Parmi les hommes que Champollion avait appelés à lui venir en aide pour propager sa doctrine et pour poursuivre l'exploration du terrain vierge où il était entré, un surtout, Salvolini, par son intelligence, son aptitude et son dévouement apparent, avait mérité toute l'affection du maître. Souvent celui-ci proclama tout haut la supériorité de son disciple chéri, et prédit qu'il lui serait donné de reculer bien loin les limites de la science hiéroglyphique. Une confiance sans bornes, et dans laquelle Champollion trouvait un charme infini, avait payé les obséquiosités et les faux semblans d'affection dont se masquait la trahison du disciple, trahison bien coupable, car, abusant de cette confiance toujours croissante de son maître, abusant sans pudeur de son état maladif, et, qui plus est, de son agonie même, cet homme eut l'affreuse pensée de dépouiller de ses œuvres le moribond auquel il devait tout : ses travaux manuscrits, le plus précieux de ses biens, il les lui vola, sûr que la mort allait bientôt lui fournir le moyen de se les approprier sans danger, et de fait, peu de temps après la mort de Champollion, des écrits de celui-ci furent publiés par Salvolini, qui eut le courage de les signer. Cet acte honteux ne devait pas rester impuni; bientôt la santé du plagiaire s'altéra, et il mourut plein de jeunesse, tué peut-être par le remords de sa mauvaise action.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que des œuvres de Champollion, parce qu'elles sont et seront toujours la véritable clé de voûte de l'imposant édifice élevé à l'honneur de l'histoire égyptienne, et parce qu'autour de ses travaux sont venus se grouper tous les autres travaux du même genre publiés en Europe. Parmi ceux-ci, il en est un qui mérite une mention toute spéciale : c'est une dissertation pleine de sagacité et de savoir, écrite par Kosegarten, et relative à l'écriture démotique. Cette dissertation, qui a paru depuis longues années, en faisait espérer

une seconde, qui malheureusement n'a jamais été mise au jour. Quant aux hommes éminens qui ont conquis une belle place dans la carrière des études égyptiennes, il ne peut être question ici d'analyser leurs livres : il suffit que l'on sache bien que tous ont marché franchement dans la voie ouverte par Champollion, et que la science qui a dû sa première illustration aux Young, aux Champollion, aux Humboldt, aux Salvolini, aux Rosellini, aux Nestor Lhôte, et dont la réalité a été proclamée sans réticence par les Sylvestre de Sacy et les Arago, compte aujourd'hui pour adeptes fervens et convaincus des hommes tels que MM. Letronne, Ampère, Biot, Mérimée, Prisse, E. Burnouf, Lepsius, Bunsen, Peyron, Gazzera, Barucchi, Gliddon, Leemans, etc. On connaît maintenant les amis et les ennemis du système de Champollion. Nous avons vu que le docteur Dujardin, après l'avoir attaqué avec vigueur, avait fini par s'y convertir pleinement. Salt avait fait de même, et, après avoir écrit contre la théorie des hiéroglyphes phonétiques, il ne tarda pas à écrire pour la défendre et la propager lui-même de toutes ses forces. Je ne parlerai pas des systèmes proposés tour à tour par Seyffarth et par Goulianoff; ils n'ont pu soutenir un sérieux examen, et, malgré tous les efforts intéressés de Klaproth au bénéfice du second de ces écrivains, son écrit est à peu près tombé dans l'oubli, tant il est vrai que la vérité finit toujours par triompher et par écraser l'erreur.

III.

J'ai fini l'histoire des études égyptiennes, études qui se poursuivent avec une ardeur toujours croissante par les héritiers des idées de Champollion, mais le plus difficile de la tâche que je m'étais imposée me reste à accomplir, car il faut maintenant que je m'efforce de prouver que la méthode de lecture suivie par toute l'école de Champollion est rigoureuse et légitime, sous peine de laisser toujours planer un doute injuste sur une science qui, sans avoir besoin d'être encouragée directement par les indifférens, tant elle a d'attrait pour quiconque s'en occupe, ne doit pas cependant être laissée en butte au dédain de ceux qui ne veulent pas se donner la peine de s'assurer par eux-mêmes du degré de confiance qu'elle mérite.

Je demande pardon à l'avance pour la simplicité quelquefois plus que naïve des moyens de démonstration que je vais employer; mais, comme tout ce qui paraîtra ridiculement simple, appliqué aux mots français que je choisirai pour exemples, ne l'est pas moins quand il s'agit de mots égyptiens à déchiffrer et à comprendre, j'aurai bien, ce me semble, le droit de dire à quiconque refusera de croire en refusant d'examiner,

que nier et ridiculiser des vérités incontestables, c'est faire preuve de sottise ou de mauvaise foi.

Supposons qu'un homme placé à mille lieues de la France ignore complétement ce qu'était la langue française qui a péri depuis deux mille ans; cet homme doué d'une intelligence ordinaire, mais renforcée par du bon sens et par de la rectitude dans le jugement, se prend un jour d'une véritable passion pour les monumens dont les imposantes ruines existent en France. Sur ces monumens sont écrites des légendes qui, depuis des siècles, font le désespoir des savans. De nombreux débris toujours ornés d'inscriptions françaises ont été transportés dans son pays; il les étudie avec amour, copiant tous les signes qui composent ces textes curieux, mais qui restent lettre morte pour lui. Par un bonheur très grand, il y a quelques centaines d'années, une religion nouvelle s'étant implantée sur le sol de la France, le culte ancien en a disparu; des livres de liturgie relatifs à cette religion et destinés à être compris par tout le monde ont été rédigés à cette époque et recueillis par les voyageurs. Ces livres sont écrits dans les dialectes de la langue parlée par le peuple français en Provence, en Picardie et en Lorraine. La teneur de ces livres liturgiques étant identique, le savant se met à les étudier, interrogeant les différences de ces trois dialectes, qui ont seuls survécu au naufrage de la langue française. Des mots de cette langue, recueillis en passant par des auteurs étrangers à la France, sont cités dans leurs écrits. Le curieux qui, à l'aide d'autres curieux ni plus ni moins intelligens, mais tout aussi patiens et laborieux que lui, a opéré, la plume à la main, le dépouillement des manuscrits patois, provençaux, picards et lorrains qu'il possède, pour en tirer une sorte de lexique qui peut-être doit aider à retrouver la langue française; ce curieux, dis-je, s'aperçoit avec une joie inexprimable que les mots français qu'il a tirés des auteurs anciens, et dont il avait reçu par eux la signification, se retrouvent, à de très petites modifications près, portant toutes sur la prononciation, dans son lexique des trois patois: première observation qui lui fait comprendre qu'il faut qu'il s'assimile avant tout ces trois patois, pour procéder avec fruit à la recherche du français. S'il réfléchit ensuite que ces patois parlés en trois points du pays français, fort éloignés les uns des autres, ont entre eux des différences d'accent et d'orthographe, tandis qu'ils présentent une identité parfaite de radicaux, l'explorateur zélé des écritures et de la langue françaises conclura, et il aura grandement raison de le faire, que cette langue française qu'il cherche était bien voisine de ces trois patois si voisins, et qu'en étudiant ceux-ci à fond, il se donne la meilleure de toutes les chances pour lire les inscriptions françaises. Ici est le nœud malheureusement. Ces inscriptions sont conçues en caractères différens; les

unes offrent des figures en grand nombre d'objets animés ou inanimés : ce sont celles qui recouvrent les murs des monumens publics, sacrés ou profanes; d'autres qui se rencontrent sur des manuscrits que l'on retrouve dans tous les tombeaux, à côté des restes humains auprès desquels ils ont évidemment été placés à dessein, offrent des signes d'une exécution plus rapide, plus expéditive et bien moins soignée : ce sont des caractères cursifs très probablement. Cependant, après avoir reconnu que ces manuscrits sont l'éternelle reproduction d'un seul et même écrit, ce qui lui fait supposer qu'il s'agit d'un rituel funéraire et religieux, le savant reconnaît que dans ces manuscrits il en est qui sont conçus en écriture identique avec l'écriture monumentale; il se hâte de comparer les textes; des représentations de scènes funéraires ou religieuses le guident; il retrouve des passages qui doivent comporter le même sens; il examine avec soin, et bientôt il reste convaincu que la seconde écriture n'est qu'une véritable tachygraphie de la première, et qu'elle représente des mots du même dialecte. Je dis du même dialecte, parce que le témoignage d'un Français dont les œuvres ont malheureusement péri, mais dont quelques passages ont été conservés dans des livres écrits en d'autres pays, lui apprend qu'en France il y avait une langue parlée par les castes sacerdotales et nobiliaires, et une langue parlée par le peuple et comprise par tout le monde.

Reste une troisième écriture française qui n'offre plus aucune image d'objets animés ou inanimés, et qui semble au contraire constituer une écriture alphabétique. Or, il existe entre les mains du savant un texte antique qui lui apprend que les Français ont eu trois écritures, la première destinée aux usages sacrés, et dans laquelle, concurremment avec des symboles et des emblèmes, on employait des signes alphabétiques obtenus à l'aide de figures d'objets animés ou inanimés auxquels il fallait attribuer la valeur de la première articulation de leur nom français. La deuxième, n'étant qu'une simple tachygraphie de la première, était employée par les moines et les savans pressés d'économiser leur temps et de s'affranchir de la nécessité de dessiner avec soin des hommes, des animaux, des ustensiles. La troisième écriture, beaucoup plus simple que les deux autres, et pour cela même mise à la portée de tous, était réservée aux transactions les plus vulgaires, aux usages les plus humbles, aux correspondances, par exemple.

A l'aide de ces premiers renseignemens, le savant se met courageusement à l'œuvre; il fait des efforts inouis pour déchiffrer quelque chose; mais, hélas! il n'a rien trouvé, absolument rien, lorsqu'un beau jour on lui apporte de France la copie d'une triple inscription conçue en trois écritures différentes. Dans la première partie, il reconnaît l'écriture sacrée, dans la deuxième l'écriture vulgaire, dans la troisième enfin il retrouve une langue et une écriture qu'il connaît parfaitement; il s'em-

presse de lire et il découvre que les deux textes français lui sont clairement désignés comme étant l'exacte traduction de celui qu'il comprend. Dès-lors il se croit sûr du succès, il va enfin déchiffrer ces textes mystérieux après le sens desquels il court depuis si long-temps; mais comment faire pour y arriver? Il s'ingénie, il compare les trois textes, et il finit par reconnaître dans les textes français la place de certains noms propres de souverains et de particuliers. Ceux des souverains sont encadrés avec soin dans un contour qui les sépare du reste de l'écriture, ce qui les caractérise tout aussi nettement que s'ils étaient soulignés; il s'en aperçoit, et prend note de ce fait important. Le texte qu'il a pu lire lui apprend que le nom royal, qu'il trouve écrit en français, doit être le nom de *Louis;* d'autres noms royaux, reconnus tout aussi clairement, doivent se lire *Clovis, Marie, François.* Maître de ces noms, il en tente l'analyse. Les deux noms, Louis et Clovis, fournissant les valeurs indubitables de cinq signes identiques, la valeur du signe initial du nom Clovis s'en déduit immédiatement et forcément. Par un heureux hasard, des variantes de ces noms prouvent au savant que les articulations L et R se remplaçaient sans inconvénient, et que, par conséquent, on pouvait écrire CLOVIS ou CROVIS à volonté; il profite de cette observation et passe à l'analyse du nom *François.* Le deuxième signe et les quatre derniers une fois reconnus comme faisant partie des noms Louis et Clovis déjà lus, le signe image de l'articulation F s'en déduit indubitablement; dès-lors tout dans ce nom est connu, car, en le comparant au nom Marie, le signe image de l'A se reconnaît sans hésitation, puisque dans ce nom l'R et l'I sont déjà trouvés. L'M initial du nom Marie est donc aussi trouvé, et par suite il en est de même de l'N du nom François. Ainsi qu'on le voit, l'étude analytique de ces noms propres fournit immédiatement la valeur alphabétique d'un assez grand nombre de signes, et avec ce premier alphabet on peut se mettre hardiment à la recherche des autres caractères. Chemin faisant, l'heureux interprète reconnaît que la lettre initiale du nom Marie est représentée par une main, partie du corps humain ainsi nommée dans la langue des manuscrits qu'il possède et dont il a l'intelligence; c'est un arbre qui donne l'A de ce même nom, etc. Il en conclut que l'auteur ancien dont il avait étudié les assertions relatives aux écritures françaises a clairement désigné ce mode d'évaluation des signes, et dès-lors il s'aide de ce moyen de reconnaissance pour déchiffrer les groupes de signes qu'il espère déterminer. Il essaie d'abord son alphabet sur tous les noms propres royaux que lui offrent les monumens, et, ces noms cédant tous à cette précieuse clé pour lui offrir des noms compris dans la liste des rois de France des différentes races, il conclut avec raison que l'alphabet qu'il a trouvé a été en usage à toutes les époques de la monarchie française. Certain dès-lors du fait qu'il existe, dans cette écriture qu'il étudie, des

signes, véritables images de sons, il essaie de les appliquer aux parties du discours autres que les noms propres, et s'il trouve, par exemple, que l'image d'un cheval est précédée du groupe de lettres CHEVAL, celle d'un croissant de lune des lettres LUNE, ne sera-t-il pas en droit de conclure que ce sont bien là des groupes de lettres formant les mots *cheval* et *lune* qu'il connaît comme appartenant à la langue française? Ne pourra-t-il pas affirmer de plus que, ces groupes d'articulations prononçables étant suivis des images des êtres ou des objets désignés, ceux-ci ne sont placés là que pour déterminer nettement le sens des mots fournis par les caractères alphabétiques? Si maintenant, dans une phrase dont tous les mots seront déterminés, il trouve l'image d'un cheval non précédée des lettres CHEVAL, dont cette image formait précédemment le déterminatif, ne sera-t-il pas en droit de conclure aussi que cette image n'est plus cette fois qu'un signe idéographique, isolé du groupe prononçable qui l'accompagnait, pour abréger la besogne du scribe, mais comportant exactement la même consonnance? Ceci n'est pas douteux.

Évidemment il ne sera pas plus difficile de reconnaître les caractères du pluriel des noms, les formes des temps et des personnes des conjugaisons, à l'aide de la comparaison des divers états par lesquels passera un même groupe radical, suivant les positions dans lesquelles il se trouvera mis en jeu, puisque ces positions seront très nettement déterminées à l'avance par la lecture du texte connu dont le texte à déchiffrer est la traduction certaine.

Je le demande maintenant à tout lecteur de bonne foi : quand tant de points de repère auront été fixés dans l'étude de l'écriture et de la langue à chercher, quelle sera la difficulté grammaticale qui pourra résister à l'analyse? En un mot, n'aurait-on pas plus de raisons de s'étonner de ce qu'un texte soumis dans de pareilles conditions à une analyse intelligente resterait lettre close pour celui qui l'entreprendrait? Eh bien! toutes ces suppositions gratuites ne le sont plus dès qu'il s'agit de la langue et des écritures égyptiennes. Toutes les données favorables que j'ai énumérées dans mon hypothèse venaient en aide aux déchiffreurs de l'égyptien; toutes les opérations analytiques que j'ai brièvement décrites, ils les ont appliquées d'abord à des noms propres comme Ptolémée, Bérénice, Arsinoë, puis à toutes les parties du discours, et, s'ils n'eussent réussi qu'à entasser à plaisir mensonge sur mensonge pour créer des théories imaginaires, il y aurait long-temps que ces théories seraient renversées et tombées dans l'oubli. Il n'en a rien été, parce qu'il n'en pouvait rien être; les attaques les plus vives n'ont fait que mettre en saillie la vérité des résultats énoncés, si bien que parmi les antagonistes se sont souvent recrutés des prosélytes. Quant aux adversaires systématiques, je n'ai plus qu'un mot à dire, et ce mot, le voici.

Il est dans le monde bien des gens qui pensent se mettre en relief en niant avec aplomb toute découverte à laquelle leur entendement ne s'est pas associé, faute de volonté, de capacité ou de temps. La misérable gloire à laquelle ils aspirent ne peut exister pour ceux-là qu'autant que tout l'auditoire auquel ils s'adressent se trouve précisément composé d'indifférens ou de sots; mais, s'il advient que cet auditoire contienne quelque esprit calme qui pense que la négation n'est jamais une démonstration, il peut arriver que le sceptique fasse mauvaise route, et qu'il s'expose à des mécomptes d'autant plus pénibles pour son amour-propre, que plus il aura parlé haut, plus il souffrira de se voir réduit à parler bas.

Depuis la mort de Champollion, les études égyptiennes ont traversé des phases bien diverses. Jusqu'en 1843, elles ont paru tellement assoupies en France, que l'on pouvait presque croire à un abandon; les disciples de Champollion, découragés par les dédains moqueurs des ignorans de bonne ou de mauvaise foi, ne se hasardaient plus à faire du prosélytisme: ils se contentaient de déclarer franchement, à l'occasion, leur admiration pour la découverte de leur illustre maître, mais sans chercher à imposer aux autres cette admiration légitime. Hors de France, le feu sacré ne s'était pas éteint, et le Caire, New-York, Berlin, Leyde, Londres, Turin, Florence, comptaient de fervens adeptes dont toute l'intelligence était dévouée au progrès des études égyptiennes. Le roi de Prusse avait confié au docteur Lepsius la direction d'une exploration archéologique sur les bords du Nil, et les premiers résultats des recherches de la commission prussienne excitaient au plus haut point l'ardeur de tous les égyptologues. En France, où, depuis quelques années, on se bornait à voir publier avec indifférence les manuscrits précieux laissés par Champollion, des hommes studieux se décidèrent, d'un commun accord et presque inopinément, à rentrer sur le terrain si rude qu'un Français avait eu le premier l'honneur d'explorer. Étudier et s'assimiler tout ce qui jusqu'à ce jour était acquis à la science fut nécessairement leur premier soin comme leur premier devoir; une fois initiés, ils ont à leur tour tenté la voie des découvertes. Déjà des résultats sont obtenus. C'est un Français qui avait découvert la clé des hiéroglyphes, c'est un Français aussi qui est parvenu à lire l'écriture démotique et à fixer, à l'aide d'une méthode raisonnée, les analogies et surtout les dissemblances des deux systèmes d'écriture comme des deux idiomes sacré et vulgaire de l'antique Égypte. L'histoire n'a pas été moins ardemment étudiée que la philosophie. Dans un récent voyage en Égypte, M. Ampère a réussi à rassembler les matériaux les plus intéressans, qu'il doit employer à reconstruire l'histoire intime de la famille sous les Pharaons. En même temps qu'il étudiait, en les coordonnant, tous les faits de la vie égyptienne, il a recueilli avec un zèle et une patience in-

fatigables les élémens d'un dictionnaire hiéroglyphique bien plus complet que celui que nous devons à M. Champollion-Figeac. Les notes de toute espèce, géographiques, historiques, mythologiques et grammaticales, se sont, en moins de trois années, si prodigieusement accumulées entre ses mains, qu'on doit désirer vivement qu'il se décide bientôt à communiquer au monde savant l'abondante moisson de faits payés au prix de tant de fatigues morales et physiques.

Parmi les savans étrangers, MM. Barucchi, Bunsen et Prisse ont, par leurs efforts, considérablement éclairci la chronologie égyptienne. Vienne la publication des matériaux inappréciables recueillis par le docteur Lepsius, et l'histoire des dynasties qui ont régné sur la terre d'Égypte pendant des milliers d'années recevra un lustre tout nouveau et d'autant plus durable qu'il sera dû tout entier à l'appréciation de monumens originaux sur lesquels ne peuvent rien les inexactitudes des copistes, inexactitudes si funestes à la gloire de l'historiographe Manethon. En Amérique, les études égyptiennes sont devenues populaires, grace à l'énergique volonté de M. Gliddon, qui, devant un auditoire plusieurs fois renouvelé et composé de cinq mille personnes, a clairement énoncé tous les principes certains que la science moderne a découverts et posés. Il a été puissamment secondé, dans cette louable entreprise, par l'une de ces nobles intelligences dont un pays s'honore: M. Haight, l'ami, le soutien dévoué de tous les hommes de science, n'a pas peu contribué, par sa généreuse assistance, à répandre aux États-Unis les belles découvertes qui concernent les temps pharaoniques.

En résumé, les études égyptiennes sont partout en honneur aujourd'hui. Si elles marchent trop lentement au gré des esprits inquiets qui ne croient à une découverte qu'autant qu'elle est complète, elles marchent avec sûreté, et chaque pas qu'on leur fait faire est assez vigoureusement empreint pour qu'il n'y ait plus à craindre que le mauvais vouloir, à défaut du temps, en puisse désormais effacer la trace.

F. de Saulcy,
De l'Institut.

LA

POÉSIE ALLEMANDE

ET L'ESPRIT FRANÇAIS.

I. — *Écrivains et Poètes de l'Allemagne*, par M. Henri Blaze.
II. — Le *Faust* de Goethe, traduction complète par le même.

La poésie a le double caractère d'une langue universelle et d'un idiome national. Dans chaque homme, il y a le germe des sentimens et des idées dont le développement fait les grands poètes : aussi de belles images, des mots partis du cœur, des pensées profondes ou sublimes, auront la puissance d'émouvoir les esprits les plus simples et les moins cultivés. L'ame humaine répond à l'ame humaine; elle tressaille en reconnaissant dans des traits qui l'enchantent ce qu'elle porte en elle-même de plus intime et de plus vrai. Cependant, à côté de cette sympathie, il faut signaler un effet contraire et non moins réel. Suivant les temps, suivant les lieux, la poésie, cette divine essence des choses, revêt des formes, une expression diverses, et cette variété, qui est une richesse, devient une cause de séparation et de mésintelligence non moins entre les individus qu'entre les nations. Dans un même pays, l'inégalité d'éducation ne permettra pas à beaucoup d'esprits de se plaire aux beautés délicates d'un art savant et réfléchi. Des peuples, en jetant l'un sur l'autre des regards de dédain, ont méconnu long-temps

la valeur de leurs productions poétiques, et cette mutuelle injustice a rendu des arrêts passionnés, presque haineux. On a vu alors des critiques éminens, qui auraient dû diriger et redresser les jugemens portés par la foule, prêter à ses erreurs l'autorité de leur nom. Guillaume Schlegel se mit à dénigrer Racine. Les représailles ne se firent pas attendre : Schiller et Goethe eurent parmi nous leurs proscripteurs, qui dénoncèrent aussi ceux qui les goûtaient comme des traîtres envers la France. Que de querelles! que de colères! Les Allemands nous avaient appelés des petits-maîtres; nous leur ripostâmes par le gros mot de *barbares :* on se renvoyait les excommunications. Il se trouva un moment que les paroles prononcées par Montaigne et Pascal sur la justice et le droit purent s'appliquer à la poésie : « Plaisante *poésie*, qu'une rivière borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Néanmoins le temps, la réflexion, l'initiative prise avec tact et courage par quelques esprits, firent comprendre qu'avec une telle intolérance on se privait de part et d'autre de plaisirs piquans et légitimes. D'un commun accord, les barrières furent levées : la poésie allemande entra en France, les livres français passèrent le Rhin. Les deux peuples se lurent, s'adressèrent des complimens et des critiques; enfin aujourd'hui les deux nationalités de Klopstock et de Corneille sont et doivent rester des différences, mais elles ne sont plus des incompatibilités.

Ces difficultés de s'entendre, et ce qu'on pourrait appeler ces guerres de poésie, sont particulières aux modernes : l'antiquité ne les connaissait pas. La poésie écrite des anciens découlait tout entière de leur mythologie, cette autre poésie qui avait l'autorité d'une religion. Les poètes puisaient leurs inspirations dans les faits merveilleux, dans les fables, dans les traditions si nombreuses et si dramatiques du polythéisme. Sans doute le champ était vaste, mais ce n'était pas encore l'infini. Si grand que fût le cercle, il était fatal, et l'artiste n'en pouvait sortir; au surplus il n'y songeait pas. Cette adhésion sans réserve et sans regret à la théologie du polythéisme est plus remarquable encore chez les Romains que chez les Grecs. En effet, la Grèce, en faisant de sa poésie l'expression populaire de sa mythologie, se glorifiait elle-même, car elle-même était le théâtre de toutes les histoires qui composaient la religion nationale. La docilité des Romains à régler leur imagination poétique sur les données du polythéisme grec n'avait pas les mêmes motifs; néanmoins elle fut complète. Homère ne régna pas moins à Rome qu'à Athènes. Il fut lu d'abord dans les imitations informes de Livius Andronicus; bientôt, dans sa langue harmonieuse, il fit les délices de tout ce que la société romaine comptait de plus éminent. Au milieu des circonstances et des spectacles les plus graves, d'illustres Romains ne trouvent rien de mieux que des vers d'Homère pour exprimer leur pensée. Lorsque devant Numance Scipion Émilien apprit la fin tra-

gique de Tibérius Gracchus, on entendit sortir de sa bouche ce vers de l'Odyssée : « Périsse ainsi quiconque voudrait l'imiter (1)! » Quelques années auparavant, le même Scipion, contemplant Carthage en flammes qui tombait sous ses coups, et songeant aux rigueurs du destin qui dans l'avenir pouvaient atteindre Rome, s'était mis à citer ces vers de l'Iliade : « Un jour viendra où périra la ville sacrée d'Ilion, et Priam, et le peuple de Priam (2)! » Avec Virgile, le culte d'Homère devint national pour les Romains, comme il l'était pour la ville de Pisistrate et de Solon. Au lieu d'un grossier traducteur comme Livius Andronicus, voici un homme de génie qui fait passer dans l'idiome amolli et perfectionné du Latium toute la substance de la mythologie et de la poésie grecque. Il est accompagné dans cette voie par Horace, par Ovide, par tous ceux enfin qui ont été l'honneur des lettres latines. Contre l'empire et les divinités du polythéisme grec, il n'y eut à Rome qu'un protestant, ce fut Lucrèce.

Dans la poésie antique, la matière et la forme préexistaient à l'imagination de l'artiste. La matière lui était fournie par des traditions religieuses et historiques qui exerçaient comme une autorité publique, et même pour la forme il devait se soumettre à des conditions impérieuses. Quand l'artiste était doué d'un génie privilégié, quand il s'appelait Sophocle ou Virgile, il animait ses héros et ses vers des sentimens les plus profonds et les plus tendres de l'humanité, il anticipait les pensées de l'avenir avec une mesure, avec une discrétion pleines d'un charme ineffable. Rare et merveilleuse exception : elle met plus encore en saillie le caractère général qui marque les poètes anciens, d'être comme les représentans officiels d'une civilisation qui les domine et les maîtrise.

Cependant une religion nouvelle s'éleva, qui non-seulement, suivant une loi nécessaire, contenait pour l'avenir le germe d'une autre poésie, mais qui apportait au monde, comme justification historique, une littérature dont l'originalité jusqu'alors était restée inconnue. Un peuple placé sur les limites de l'Orient et de l'Occident, enfermé entre la Syrie et l'Égypte, s'était voué avec une rare persévérance au culte de l'unité de Dieu. Il était l'adversaire ardent et opiniâtre du polythéisme. Au grand scandale des autres peuples, le temple de Jérusalem était vide, et dans sa triple enceinte ne contenait le simulacre d'aucune divinité : *Vacuam sedem, inania arcana* (3). L'unité de Dieu était pour les Juifs une vérité et un intérêt; elle était le fondement de leur nationalité. Elle inspirait les plus grandes actions et les pensées les plus belles, l'esprit politique de Moïse, comme le génie poétique de David. Les Hébreux

(1) *Odyssée*, chant Ier, vers 47.
(2) *Iliade*, chant VI, vers 448, 449.
(3) Tacite.

eurent donc une littérature qui ne se pouvait comparer à aucune autre, et qui, marquée du sceau d'un enthousiasme ardent, était consacrée tout entière à la mise en scène de la personnalité divine. C'est toujours Jéhovah qui parle ou dont il est parlé. Plus tard, les monumens de l'ancienne loi eurent dans l'Évangile une suite admirable, les croyances nouvelles des régénérateurs de l'hébraïsme furent consignées dans un autre testament, et ces deux développemens du génie d'un même peuple formèrent le livre par excellence dont pendant des siècles l'humanité dut se nourrir en oubliant, en ignorant tous les autres.

Il y eut ceci de fécond dans le christianisme, c'est que la doctrine de l'amour de Dieu pour les hommes et de l'homme pour Dieu contenait nécessairement le principe de la liberté. Une religion qui provoquait sans relâche l'ame humaine à se tourner vers la nature divine, à se confondre avec elle, ouvrait à l'homme l'infini et le lui livrait comme son légitime domaine. C'est par ce point fondamental que le christianisme, au-delà de ses croyances positives et de ses dogmes arrêtés, s'accorde avec la plus haute philosophie. Quel monde attendait le génie de l'artiste! Des types que le polythéisme n'avait pas connus, comme la sainte famille, la Vierge mère de Dieu, le Christ mourant pour l'humanité, puis, par-dessus tout cela, le sentiment de l'infini.

Pour cultiver un pareil champ, des hommes nouveaux parurent sur les théâtres connus de l'histoire. L'Italie, l'Espagne, la Gaule, furent inondées, puis possédées par des peuplades et des races que le Rhin et le Danube en avaient long-temps séparées. C'étaient les ancêtres des poètes modernes qui arrivaient. Ces ravageurs avaient leur poésie; ils avaient leurs chants de guerre, de religion et d'amour. Quand Tacite, qui le premier a introduit la Germanie dans l'histoire, termine le second livre de ses *Annales* par la mort d'Arminius, il ajoute : « Arminius est chanté encore aujourd'hui chez les nations barbares; cependant il est inconnu des Grecs, qui n'admirent jamais que ce qui leur appartient; chez nous, Romains, il est trop peu célèbre; nous n'avons d'enthousiasme que pour le passé : le présent nous trouve indifférens et dédaigneux.... *Caniturque adhuc barbaras apud gentes; Græcorum annalibus ignotus, qui sua tantum mirantur : Romanis haud perinde celebris, dum vetera extollimus, recentium incuriosi.* » Se figure-t-on l'effet qu'eût produit à Athènes un voyageur apportant des bords du Danube la traduction d'un chant germanique, et à Rome qu'eussent pensé d'une pareille importation les beaux esprits qui assistaient aux lectures que Stace faisait de ses vers? Cependant ces barbares avaient non-seulement l'impétuosité du conquérant, mais le souffle poétique. Si l'imagination des Germains était grossière, elle était libre : ils avaient sur la Divinité des croyances naïves : point de caste sacerdotale; la patrie était surtout pour eux la famille, qui suivait son chef dans les

lieux où la destinée l'entraînait. Les Germains avaient leurs femmes pour témoins de leurs exploits, et ils combattaient avec leurs enfans, qui imitaient ou vengeaient leurs pères. Avec le temps, de pareilles mœurs devaient être fécondes pour l'art. Elles expliquent et justifient l'originalité de la poésie allemande dans le moyen-âge. Pour être simple, cela n'est pas moins vrai. Dans le XIIe et le XIIIe siècle, est-ce le Nord qui s'est mis à l'école du Midi, est-ce le Midi qui a répété les leçons du Nord? Eh! *minnesingers* et *troubadours* ont éclaté en même temps,

Et cantare pares, et respondere parati.

Sans doute, les Provençaux et les Allemands ne sont pas restés vis-à-vis les uns des autres sans contact et sans affinités. Ne s'étaient-ils pas vus sous la tente du croisé? Mais leur indépendance réciproque n'a pas péri dans ces rapprochemens amenés par la guerre, par les voyages, par les relations politiques devenues plus actives. Le Nord et le Midi vivaient de la même foi, et ils étaient arrivés au même point de civilisation morale. Voilà pourquoi entre eux au moyen-âge il y eut des ressemblances et des emprunts, voilà pourquoi encore tant de sources poétiques jaillirent des deux côtés. Cette simultanéité, qui est la gloire du moyen-âge et dans laquelle la part de la France est grande, se concilie avec ces différences fondamentales que la diversité des origines, des aventures historiques, aussi bien que celle des climats, a mises entre les littératures du Nord et du Midi.

Après les mœurs primitives, la poésie a deux autres sources d'inspirations plus riches encore, la religion et la philosophie. Il y a des siècles où la religion absorbe la philosophie, il y en a d'autres où celle-ci pèse sur la première de tout le poids d'une réaction passionnée. Il y a aussi des époques, comme la nôtre, où les poètes se partagent entre la cause des croyances et celle des idées. Quand le grand moyen-âge eut disparu avec saint Louis et Frédéric II de Hohenstaufen, à la poésie héroïque succéda une épopée religieuse. Sur le seuil du XIVe siècle, Dante, au moment même où la société catholique était menacée par des causes profondes de déchirement, en résumait les croyances, en immortalisait l'esprit dans un poème où se trouvent puissamment associées la théologie, les passions politiques et la poésie. *L'Enfer* est la véritable épopée catholique, car, deux siècles après, Torquato Tasso sacrifia trop l'originalité du poète chrétien aux réminiscences et au génie de l'antiquité. Ce n'était plus alors l'Italie qui devait féconder tout ce que le christianisme contenait encore de poésie; pour cette œuvre, elle était redevenue trop païenne.

Le protestantisme accomplit ce que le catholicisme ne pouvait plus faire, et Luther suscita Milton. Au XVIe siècle, le christianisme retrouva une fécondité nouvelle en se déchirant, en se divisant en deux grands

partis qui se disputèrent avec passion et puissance l'empire des ames. Rome resta debout avec les magnificences de son culte, la majesté de son sacerdoce, avec les ressources et la grandeur de son génie politique; mais elle dut supporter à côté d'elle un autre christianisme. Il y eut désormais une autre manière d'être chrétien, manière plus libre et plus intime, qui flattait à la fois l'indépendance de l'esprit et la mélancolie naturelle de l'ame humaine. On n'attendit pas long-temps pour savoir quels changemens le protestantisme apportait dans l'humeur des individus et des peuples qui l'avaient embrassé. Dès la seconde moitié du XVI[e] siècle, le protestantisme a ses caractères, ses types, non-seulement en Allemagne, mais même en France, dans une certaine mesure, mais surtout en Écosse et en Angleterre. Dans ces deux pays, le protestantisme exerça une dictature violente; rois et reines furent ses instrumens ou ses victimes, puis à la fin de toutes ces tragédies il eut son Homère. La poésie a cette ressemblance avec la liberté, qu'elle coûte cher au genre humain : nous parlons de la vraie, de la grande poésie, qui n'apparaît souvent pour consoler et enchanter le monde qu'après d'effroyables tempêtes.

Au surplus, quelle admirable convenance entre le génie du protestantisme et l'imagination de Milton! Il avait reçu de la nature cette tristesse méditative et féconde qui devait si puissamment inspirer la muse moderne. Voyez comme il chante sa propre mélancolie dans le *Penseroso!* « Seul dans cette plaine, que recouvre un gazon sec et doux, j'erre sans être vu. La lune au milieu de sa carrière semble égarée dans cette voûte spacieuse du ciel où aucune route n'est tracée. Souvent un nuage la voile... Quelquefois, sur le penchant d'un coteau, j'entends le son lointain du couvre-feu, dont la voix grave et solennelle se balance lentement d'un rivage à l'autre sur la surface des eaux... Mais plutôt à minuit que ma lampe brille au loin du sommet de quelque haute tour solitaire! Plus vigilant que l'ourse du pôle, j'y passerai les nuits avec le grand Hermès. J'évoquerai le génie de Platon. Il me révélera quels sont les mondes et les vastes régions qui reçoivent l'esprit immortel, après qu'il a abandonné sa petite demeure de chair et de sang. J'évoquerai les génies qui habitent le feu, l'air, les mers et les abîmes souterrains (1). » N'est-ce pas là le langage de Faust? Ne dirait-on pas la voix de Manfred? Dans ce beau monologue, ce n'est plus le chrétien de l'Évangile qui parle; c'est le penseur, le théosophe, qui veut vivre avec Hermès et Platon.

Au milieu du XVIII[e] siècle, Montesquieu songeait à Shakespeare et à Milton, quand il disait en parlant des Anglais sans les nommer : « Leurs

(1) Ce passage, dans le siècle dernier, a été signalé par Hugues Blair, et il a inspiré une symphonie de Haendel.

poètes auraient plus souvent cette rudesse originale de l'invention qu'une certaine délicatesse que donne le goût; on y trouverait quelque chose qui approcherait plus de la force de Michel-Ange que de la grace de Raphaël (1). » A l'époque où Montesquieu écrivait ces lignes, il n'y avait de vivant, pour l'Europe, que deux littératures, la nôtre et celle des Anglais. Nous trouvons la preuve de cette manière de penser dans une lettre qu'Adam Smith adressait, en 1755, aux rédacteurs du *Journal d'Édimbourg*. Après les avoir remerciés d'avoir doté l'Écosse d'une utile publication, Adam Smith engageait les rédacteurs à ne pas se borner au compte rendu des productions de l'Angleterre ou de l'Écosse; il les exhortait à explorer l'Europe littéraire et scientifique, et à la faire connaître à leurs lecteurs. Adam Smith ajoutait que cette tâche n'était pas aussi pénible qu'elle pouvait le paraître au premier coup d'œil, par la raison qu'il n'y avait que l'Angleterre et la France où les sciences et les lettres fussent cultivées avec assez de succès pour exciter l'attention des nations étrangères. L'Italie et l'Espagne étaient réduites à des souvenirs, et, quant à l'Allemagne, Adam Smith disait expressément : « Jamais les Allemands n'ont cultivé leur propre langue, et, tant que leurs savans conserveront l'habitude de penser et d'écrire dans une autre, il leur sera à peu près impossible, en traitant des sujets délicats, de penser et de s'exprimer d'une manière heureuse et précise. » La nation dont Adam Smith parlait ainsi avait produit Leibnitz, dont la gloire n'infirmait pas la vérité de ce jugement, car Leibnitz avait presque toujours écrit en latin et en français.

Il était impossible que l'Allemagne ne reçût pas à son tour de la réforme religieuse, dont elle avait été le premier théâtre, une impulsion littéraire. Une épopée sortit enfin des méditations et des rêveries du protestantisme allemand, épopée mélancolique et d'une douceur monotone, épopée dont la forme est bien imparfaite et dont les vers n'offrent que trop souvent une fatigante mollesse. Toutefois il y a dans *la Messiade* un sentiment chrétien si intime et si tendre, que l'Allemagne en fut remuée jusqu'au fond du cœur. Jusqu'alors, l'Allemagne n'avait guère eu d'autre poésie chrétienne que les chants du cordonnier de Nuremberg, et cette admirable traduction des Écritures par laquelle Luther et ses amis avaient rendu familières aux plus humbles esprits les magnificences de l'ancien Testament et les saintes tristesses du nouveau. C'est avec une sorte de fierté enthousiaste que le pays de Luther accueillit un poème dont le Christ lui-même était le héros, et qui avait pour sujet la rédemption de l'humanité.

L'unité de la pensée humaine se développe par les contrastes. Éveillée par la religion, la muse allemande demanda bientôt des inspirations au

(1) *Esprit des Lois*, liv. XIX, ch. XXVII.

génie philosophique. Il vaut la peine de constater pourquoi et comment.

Il y a deux poésies, celle des temps primitifs et naïfs, celle des civilisations savantes et raffinées. Dans la première, l'Allemagne n'a rien à envier à aucune nation : elle a eu des chants patriotiques dès la plus haute antiquité; malheureusement, pour nous les conserver, la sollicitude de Charlemagne a été vaine. A la fin du IXe siècle, un moine ayant nom Otfried, et qui vivait à Wissembourg en Alsace, composa en vers une histoire du Christ. Ce poème, retrouvé dans un couvent de la Bavière, fait d'Otfried le précurseur de Klopstock. Les traditions qui racontaient la lutte des Bourguignons et des Huns furent recueillies et remaniées à l'époque la plus brillante du moyen-âge, vers le commencement du XIIIe siècle, et l'Allemagne des Hohenstaufen eut dans l'épopée des *Niebelungen* comme une autre Iliade. Après tant d'éclat, nous entrons dans une longue nuit. Pendant plusieurs siècles, on cherche en vain où est le génie littéraire de l'Allemagne, non que cette grande nation soit oisive et inutile au monde; elle réforme le christianisme, elle combat pour assurer les effets de cette révolution religieuse. Seulement les autres peuples la devancent alors dans les œuvres de l'art, dans cette autre poésie, celle d'une civilisation qui se perfectionne. Les peuples du Midi, les Italiens, les Portugais, les Espagnols, ont de beaux jours. Par des qualités différentes, les deux littératures rivales de Shakespeare et de Racine règnent en Europe. Seule, l'Allemagne reste stérile, sans inspirations, sans idées, sans étoile poétique : ses écrivains hésitent, alternent entre l'imitation de la littérature française et celle de la littérature anglaise, et cette pauvreté prétentieuse ne dura que trop long-temps, depuis la paix de Westphalie jusqu'au règne du grand Frédéric. Enfin, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, on sentit quelque chose de nouveau et de fécond se préparer et s'annoncer. De grands esprits recommencent, pour ainsi parler, l'éducation de l'intelligence allemande : c'est Lessing, dont l'autorité succède heureusement à celle de Gottsched; c'est Winkelmann, l'historien de l'art antique; c'est Kant, le promoteur d'une philosophie nouvelle; c'est Wieland disputant à la muse chrétienne et nationale de Klopstock l'attention de l'Allemagne par des poésies et des productions où régnait un enjouement qui rappelait Lucien, Horace, Arioste et Voltaire. Plus tard, cette ressemblance et ces emprunts seront durement reprochés par les frères Schlegel à Wieland vieillissant.

On cherchait, on appelait de toutes parts l'originalité; c'était le cri de l'Allemagne. Cette originalité viendra, mais elle sera nécessairement le résultat laborieux de la réflexion, et non plus l'épanouissement naïf d'un génie qui s'ignore. Dans les universités, à Iéna, à Leipsig, à Gœttingue, on dissertait sur les mérites des différentes littératures. La jeu-

nesse comparait les richesses de la poésie anglaise avec ce que l'Allemagne essayait de produire, elle protestait contre la dictature de l'esprit français; enfin elle sentait confusément que de difficultés le génie national aurait à vaincre pour tracer dans le domaine de l'art son sillon, puisque, venu le dernier, il trouvait bien des places prises, et beaucoup de sentiers glorieusement parcourus. Aussi, en Allemagne, circulaient des recueils nombreux où la critique s'appuyait sur l'érudition et la philosophie : toute université célèbre avait sa *gazette littéraire*, et Wieland commençait, en 1773, la publication de son *Mercure allemand*.

Cet état des esprits, ces aspirations vers une littérature qui pût satisfaire et représenter le génie allemand, cette association nécessaire de la critique aux élans de l'imagination, tout cela fut compris par un jeune homme avec une énergie singulière. Goethe avait reçu du ciel le don bien rare d'un génie poétique s'accordant avec une haute raison. Chez lui, la raison avait tant de puissance, qu'elle précédait ou au moins guidait toujours l'inspiration du poète. Dans cet accord, dans cette harmonie fut l'originalité de l'auteur de *Faust;* ce fut par là aussi qu'il convint à son époque et qu'il devint l'idole de son pays. Donnez à l'Allemagne, au milieu de la dernière moitié du XVIIIe siècle, un poète plus impétueux que réfléchi, plus enthousiaste que sensé; il s'égarera. L'ardeur qu'il ne pourra maîtriser le poussera contre des écueils dangereux, et il courra risque de prendre pour une invention qui lui appartient l'imitation emphatique de modèles connus. Contre un tel péril, Goethe ne crut jamais prendre trop de précautions, ou plutôt il se trouva prémuni par une double nature.

Goethe niait qu'on pût arriver à la poésie par la réflexion, car, disait-il, la poésie est une inspiration, elle est déjà conçue dans l'ame avant qu'elle se fasse sentir. C'est vrai; mais Goethe avait la faculté de féconder cette inspiration par une réflexion forte, profonde, et de la mettre en harmonie avec tout ce qui existait en dehors de lui. Cet homme si puissamment idéal vivait dans le réalisme le plus positif. Les yeux constamment fixés sur la nature et sur l'histoire, il en compare les objets avec les idées de son génie, et c'est seulement quand il est bien convaincu de leur accord qu'il écrit et qu'il chante. La poésie, pour lui, est la représentation idéalisée de la vie; elle ne doit pas se retirer au fond de l'ame, dans une mélancolique solitude; elle doit éclater au dehors, et, par une magie toute-puissante, créer un monde aussi vivant que le monde réel.

Si pour atteindre ce but une infatigable activité est nécessaire à l'artiste, il n'a pas moins besoin d'une patience judicieuse. Il est des momens qu'on ne peut devancer, et avant lesquels l'œuvre conçue ne saurait recevoir sa forme complète. Même au milieu des premières ardeurs de la jeunesse, Goethe se montra doué de cette patience néces-

saire. Il avait vaguement conçu le projet de peindre dans un poème ou dans un roman les effets, les tourmens de l'amour, tels que les lui avaient fait connaître ses émotions personnelles; une fantaisie de suicide lui avait aussi traversé la cervelle, alors qu'il s'estimait bien malheureux, et, quoiqu'il eût fini par y renoncer, toutes les pensées, toutes les impressions qu'il devait tant à ses amours qu'à cette belle imagination de se tuer, fermentaient dans sa tête. Cependant l'heure de la mise en œuvre de tous ces élémens n'arrivait pas. Au milieu de cette attente, qui parfois pour l'artiste n'est pas sans douleur, Goethe apprend qu'un de ses amis, Jérusalem, s'est tué par désespoir amoureux. Au même moment Werther est créé, et en quatre semaines le roman est écrit. Dès que Goethe avait eu la preuve que ce qu'il avait rêvé, ce qu'il avait senti, s'accordait avec la réalité, il s'était trouvé prêt et puissant pour donner la vie à des pensées qu'il savait n'être pas de fantastiques chimères. Pour lui, la réalité était comme une matière première qu'il transformait divinement. Quoi de plus original et de plus pur que le type virginal de Mignon? Goethe en devra la première idée à un petit joueur de harpe qu'il avait rencontré à Mayence, et dont la figure heureuse l'avait frappé. Goethe eut dans sa première jeunesse, pour confident de ses pensées, de ses amours, de ses travaux littéraires, un homme singulier du nom de Merk, auquel on reconnaissait un jugement droit, un cœur loyal, mais que beaucoup de mécomptes avaient aigri, et qui jetait sur toute chose une ironie mordante. Cet impitoyable moqueur, que Goethe aimait sans le craindre, était grand et maigre, avait le nez pointu et les yeux gris. Merk deviendra Méphistophélès. Quant à Faust, c'est en lui-même que Goethe en a trouvé le type, et il crée Marguerite avec les souvenirs de son premier amour. Goethe sut toujours tirer pour ses œuvres un admirable parti des femmes qu'il aima ou qui l'aimèrent. N'a-t-il pas trouvé jusque dans la correspondance de Bettina des motifs de poésie?

Après l'étude de la société, après l'étude de l'histoire, Goethe demanda à celle de la nature des forces nouvelles et des plaisirs nouveaux. Il a souvent écrit qu'il se sentait attiré vers la nature par une irrésistible puissance. Non-seulement il se jeta dans son sein avec l'enthousiasme d'un poète, mais il voulut se rendre compte de ses lois avec la scrupuleuse exigence de l'observateur le plus attentif. Il étonna les hommes spéciaux par ses essais d'anatomie comparée, et cependant il ne les considérait que comme des travaux préparatoires qu'il fut contraint d'interrompre, et qu'à son grand regret il ne put jamais reprendre. En effet, comme il l'a dit lui-même, ses plans dramatiques, ses compositions, telles qu'*Hermann* et *Dorothée*, le poème d'*Achilléis*, la traduction de Benvenuto Cellini, le projet de retourner en Italie, et



enfin un voyage en Suisse, l'éloignèrent de ces travaux; la poussière s'accumula sur les papiers, et la moisissure envahit les préparations anatomiques. La botanique n'occupa que quelques années de la vie de Goethe; néanmoins ce court espace lui suffit pour écrire *la Métamorphose des Plantes*. C'était, comme l'indiquait plus tard M. Alexandre de Humboldt par un dessin allégorique, c'était la poésie soulevant le voile de la nature. A Carlsbad, à Marienbad, Goethe fit des observations géologiques dont les voyageurs qui visitent la Bohême connaissent tout le prix. Enfin, dans une *Théorie des couleurs*, il ne craignit pas de combattre les idées de Newton, et sur ce sujet, qui avait pour lui un attrait particulier, il exposa avec une lucidité merveilleuse les opinions des philosophes anciens et modernes. Ainsi le poète était savant, et quand nous l'entendrons s'écrier dans ses vers : « Comme la campagne et la prairie étincellent dans la rosée! comme les fleurs s'inclinent alentour sous leur poids de diamant! que les vents fraîchement soupirent à travers les buissons! que les doux oiseaux chantent ensemble un gai concert aux rayons du soleil! » quand nous l'entendrons se réjouir ainsi en face de la nature, nous saurons qu'il l'a patiemment étudiée dans ses phénomènes, dans ses lois, et que l'aliment de son enthousiasme était la science.

Dans la sphère de l'art et de la pensée, Goethe, tel que nous le connaissons maintenant, ne pouvait avoir de culte que pour ces génies qui reflètent, pour ainsi parler, l'étendue et la vérité de la nature : aussi préféra-t-il entre tous Shakespeare et Spinoza.

En présence de Shakespeare, Goethe dut naturellement éprouver deux sentimens contraires, la sympathie et la crainte. Comment n'eût-il pas fait ses délices de ce poète si réel, si libre dans son allure, si puissant, si vrai dans ses créations? Heureux poète, a pu souvent penser Goethe, qui vivait dans une époque où l'esprit critique n'était pas encore connu (1), où l'artiste exerçait sur les imaginations une influence pleine, directe, où tout était nouveau à dire, à peindre, à chanter, où la foule contemplait avec un enchantement respectueux le monde que lui ouvrait la magie d'un art souverain! Goethe comprenait encore que la vie circulait si abondamment dans l'œuvre de Shakespeare, que ceux qui venaient après lui devaient paraître l'imiter, quand ils s'efforçaient, eux aussi, d'animer leurs drames de toute la réalité de la vie. Toutefois cette appréhension ne l'empêcha pas de lier le plus étroit commerce avec le poète de Stratford. Avec quelle affectueuse pénétration il savait en sentir, en expliquer le génie! Sous la plume de Goethe, le commentaire de Shakespeare s'élève à la beauté d'une création originale. Écoutons

(1) L'érudition régnait à la cour d'Élisabeth, mais non pas la critique.

Wilhelm, cet autre personnage sous les traits duquel Goethe s'est complu à se traduire lui-même dans sa passion pour l'art dramatique, et aussi un peu dans ses fonctions de directeur du théâtre de Weimar; écoutons Wilhelm interprétant le rôle d'Hamlet à ses camarades, et nous reconnaîtrons que jamais la critique littéraire n'a exprimé des jugemens plus profonds sous une forme plus aimable et plus dramatique. Goethe sentait intimement qu'il n'égalait pas, qu'il ne pouvait égaler Shakespeare sur le champ de bataille du théâtre; aussi est-ce dans une région plus épique encore que théâtrale qu'il s'est attaché à conquérir une place à part. C'est avec le poème de *Faust* qu'il a voulu lutter contre l'auteur d'*Hamlet*.

Comme tout bon étudiant allemand, Goethe avait feuilleté Spinoza, mais sans s'y arrêter beaucoup. Un jour, dans la bibliothèque de son père, il trouva un opuscule qui était un véritable libelle contre le sage d'Amsterdam; entre autres argumens philosophiques, on y lisait que Spinoza portait la réprobation écrite sur son visage. Il y a telles attaques qui amènent toujours, en faveur de ceux qui en sont l'objet, une réaction généreuse chez les esprits fermes et droits. Goethe résolut de juger lui-même le procès qu'on intentait avec tant de violence contre le célèbre penseur. Il lut l'article que Bayle a consacré au philosophe hollandais; ce morceau, si habilement rédigé, ne le satisfit pas. Goethe revint à Spinoza lui-même, qui lui avait laissé l'impression d'un grand esprit plein de calme et de sérénité. Quand il reprit cette austère lecture, il avait déjà produit *Goetz de Berlichingen* et *Werther;* c'était un homme. Combien alors fut plus profond le sentiment qu'il reçut de la méditation de Spinoza! Il nous semble l'entendre s'écrier comme Virgile songeant à Lucrèce :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus.....

En effet, ce qui frappe le plus dans le sublime auteur de *l'Éthique*, c'est la sécurité magnanime avec laquelle il foule aux pieds les croyances, les pensées vulgaires, et pénètre dans la dernière raison des choses. Au reste, Goethe n'est pas devenu panthéiste parce qu'il avait lu Spinoza, mais il sut le comprendre et le goûter, parce que lui-même avait un génie naturellement panthéiste. Le panthéisme n'est pas seulement le résultat de la réflexion; il est aussi une disposition naturelle de l'esprit, et chez plusieurs, notamment chez les poètes, il n'est pas moins une croyance que chez d'autres une induction ou un raisonnement. Poète et naturaliste, Goethe trouva dans la métaphysique de Spinoza un appui secret qui le fortifiait sans le gêner. En poursuivant l'idée féconde de la transformation des corps inorganiques et organisés, il ap-

pliquait le panthéisme, et il en était le chantre inspiré dans sa poésie, dont la limpide surface réfléchit tous les contrastes de la nature.

Avec un génie non moins philosophique que poétique, Goethe avait l'horreur des formules philosophiques. C'était l'aversion instinctive d'un grand écrivain pour les formules immobiles, ces prisons de la pensée. On croira facilement que l'auteur de *Faust* avait pénétré le fond des principaux systèmes que durant sa longue carrière il avait vu se succéder et se combattre, mais il n'en voulut adopter aucun. L'éclectisme le faisait sourire. Dans les conversations de sa vieillesse, Goethe louait Schubart de s'être toujours tenu en dehors de la philosophie proprement dite. Il sera toujours meilleur, disait-il, pour l'art, pour la science, d'opérer au moyen des forces libres de l'homme, indépendamment de tout système, et, ajoutait Goethe, c'est ce que j'ai fait. Plus Goethe se sentait lui-même philosophe par la puissance de sa réflexion, moins il voulait paraître appartenir à un parti, à une école philosophique.

Nous trouvons la même sollicitude pour son indépendance dans ses rapports avec la France et notre littérature. L'esprit de Goethe joignait à sa propre originalité des qualités françaises, la clarté, la précision, la force de ramener un sujet, si vaste qu'il soit, à une unité souveraine, qui partout puisse faire sentir sa présence et sa lumière. Ainsi doué, Goethe eut peur de ressembler à un Français, et après un court séjour à Strasbourg il tourna brusquement le dos à la France. Quand, par les œuvres de sa jeunesse et de sa virilité, il eut bien prouvé à lui-même et aux autres qu'il était un poète allemand, il ne craignit plus de s'occuper de nos écrivains; il traduisit la prose de Diderot, les vers de Voltaire, et il suivit désormais avec une attention persévérante les travaux scientifiques et littéraires de la patrie de Racine et de Buffon. C'est le caractère de la force sûre d'elle-même de ne plus craindre les comparaisons et les rapports avec d'autres puissances.

Il est une résolution dans laquelle on ne vit, à aucune époque, Goethe ni faiblir, ni changer : c'est de ne jamais donner à sa vie d'autre intérêt et de ne jamais chercher d'autres émotions que les émotions de la pensée et l'intérêt littéraire. Quelques jours avant sa mort, il disait à ses amis : « Quand un poète veut être homme politique et se livrer à un parti, il est perdu comme poète... La patrie du poète, c'est le bon, le noble et le beau... Il m'est revenu qu'on me blâmait de ne m'être pas, dans ma vie, mêlé aux partis politiques. Pour plaire à certaines gens, j'aurais dû me faire membre d'un club de jacobins, et prêcher le meurtre et le sang (1)! » Goethe, que sa vie si digne et si calme a fait accuser d'égoïsme par l'envie, par la sottise, par l'irréflexion, était con-

(1) Voir l'intéressant ouvrage d'Eckerman sur Goethe.

vaincu que le sentiment du beau est indispensable à l'humanité, et que le poète qui, par son génie, satisfait ce sentiment, l'empêche de s'éteindre, l'alimente, est utile au monde et paie toute sa dette.

Quel était vraiment l'idéal poétique de Goethe? Nous l'avons dit, la poésie était pour lui la représentation idéalisée de la vie; aussi s'éloignait-il de la sentimentalité des modernes pour se rapprocher le plus possible de la grande manière des poètes antiques. Il était aussi convaincu que si le poète saisit avec vivacité les caractères, les accidens, enfin toutes les faces que la réalité lui présente, il s'élève au sentiment de la vie universelle, mais qu'il s'y élève sans pour ainsi dire l'avoir voulu, ou que du moins il ne s'en aperçoit que plus tard. Quand Goethe eut terminé la première partie de *Faust*, il estima, en jugeant son œuvre, que la mélancolie moderne y avait trop mis son empreinte, et que la personnalité du docteur, ainsi que celle de Méphistophélès, y tenait trop de place; aussi, dans la seconde partie, il n'y a plus d'autre héros que le monde lui-même. Les scènes de l'histoire et de la nature se succèdent avec une inépuisable richesse, et le poème est comme une autre création dont Goethe est le puissant δημιουργὸς. Seulement, dans cette création, le rôle de l'homme est trop effacé; cette fois Goethe a poussé à l'extrême les principes de sa poétique, et les effets qu'il s'est proposé de produire. Les idées et les élémens ont, pour ainsi parler, seuls la parole, et l'homme se trouve réduit à une sorte de passivité fatale qui finit par peser sur l'ame du lecteur comme un poids douloureux. C'est pourquoi la seconde partie de *Faust* a, dans plusieurs endroits, quelque chose d'abstrus, d'aride et de triste. On pourrait alors la comparer au désert, au Sahara, où le voyageur, après s'être arrêté dans de délicieux oasis, auprès des sources vives et sous les frais palmiers, s'engage dans la plaine sablonneuse et vide, dans l'immensité stérile et nue.

Goethe, en développant son génie pendant trois quarts de siècle, a fondé la grandeur de la littérature allemande, et doté la littérature européenne de ce précieux résultat, qu'il y a un art possible et fécond pour les époques philosophiques, pour les sociétés où la raison tend à tout comprendre et à tout conduire. Plusieurs ont souvent soutenu, les uns avec conviction, les autres avec un esprit de calcul et de parti, qu'il n'y avait pour les modernes de poésie véritable que sous l'unique inspiration du christianisme. On a voulu emprisonner la muse sous les arceaux des vieilles cathédrales, et ne lui laisser d'autre clarté que la sombre et douteuse lumière qui perce à travers les vitraux des églises. Cependant, si la foi naïve et tremblante a sa poésie, l'intelligence réfléchie et savante doit avoir la sienne; autrement l'ignorance serait l'éternelle et nécessaire condition de l'art. Par des faits et non par des théories, par des chefs-d'œuvre et non par un système, Goethe a prouvé qu'après les beautés poétiques, filles des mœurs et des croyances anti-

ques, après même les artistes de génie qui avaient surtout cherché leurs inspirations dans la foi et les mystères du christianisme, il y avait encore pour les modernes d'autres sources de poésie. Le Titan germanique, affranchissant la muse des entraves qui la gênaient, l'a conduite en face de la nature et de la science, et lui a demandé si son cœur ne battait pas. La réponse ne s'est point fait attendre, et des chants nouveaux ont éclaté.

L'art, dans les époques philosophiques, n'est donc pas condamné nécessairement à une humiliante infécondité, mais il est plus difficile. C'est ce que reconnut avec une sincérité qui faisait son tourment un autre poète, le noble et passionné Schiller. Quand l'auteur des *Brigands* et de *Don Carlos* eut apaisé sa fougue en lui donnant un libre cours, il comprit qu'il devait s'élever à un art plus calme et plus vrai. Pour atteindre ce but, que de labeurs et de tâtonnemens, dont nous trouvons le témoignage dans sa correspondance avec Goethe, précieux monument sans lequel nous ne connaîtrions pas à fond les deux poètes, les deux amis (1)! Là nous voyons Schiller se plaindre de la fatigue qu'il éprouve à mener de front l'imagination avec la pensée abstraite. Il avoue avec une aimable franchise la salutaire influence que Goethe exerce sur lui tant par ses conseils que par ses exemples; il célèbre non-seulement sans envie, mais avec enthousiasme, la magnifique organisation que l'auteur de *Wilhelm Meister* avait reçue de la nature, et ce qu'il appelle la puissance intuitive avec laquelle ce dernier embrassait le monde. Enfin, en faisant un retour sur son propre talent, Schiller déplore de ne se trouver ni assez poète, ni assez penseur. C'est à ce généreux mécontentement de lui-même que Schiller dut des progrès nouveaux, une transformation heureuse. Dans l'auteur de *Guillaume Tell*, l'Allemagne put saluer un poète complet; mais, par une amère dérision du sort, les forces de Schiller étaient épuisées au moment où il entrait en pleine possession de son génie.

Cependant, à côté de la poésie, la critique jetait de l'éclat; elle avait pour premiers représentans Goethe et Schiller. Ces grands hommes ne négligeaient pas de former eux-mêmes l'intelligence et le goût de la nation qui jugeait leurs œuvres. Sur une autre ligne, Frédéric et Guillaume Schegel étudiaient avec profondeur l'Orient, l'antiquité grecque et le moyen-âge. On remarquait des rapports singuliers entre les poètes et les philosophes : Schiller et Fichte avaient des traits de ressemblance, l'inspiration de Goethe transportait souvent les esprits dans les mêmes régions où les conduisait la métaphysique de Schelling et de Hegel (2). Ainsi la poésie, la philosophie, la critique, ont porté

(1) *Briefwechsel Zwischen Schiller und Goethe*, 1794-1805.

(2) Dans ce recueil, en 1843, nous avons déjà indiqué ces analogies.

dans le même temps leurs meilleurs fruits; cette coïncidence constitue le véritable caractère de la grande époque de la littérature allemande.

Ce caractère s'est perpétué. Il se fait reconnaître encore à travers toutes les différences des temps et des écoles, à travers tous les contrastes du talent individuel. Il fut un moment où Tieck, qu'on voulait opposer à Goethe, fut proclamé le chef d'une école dite romantique, comme si on s'était proposé de faire entendre que Tieck plus que personne satisfaisait l'imagination. Eh bien! dans les ouvrages de Tieck, dans ses nouvelles, dans ses contes, dans ses romans, dans ses comédies, perce toujours l'esprit critique qui travaille au triomphe de ses théories et de ses jugemens. Henri Heine, si vif et si brillant dans la forme de ses productions lyriques, qu'il a conquis, comme poète, les suffrages de ceux qu'effraient ses opinions et son ironie, Heine est au fond un critique humoriste s'exprimant en beaux vers. Le génie philosophique est-il assez manifeste chez Novalis? Dans l'école souabe, le mysticisme de Justin Kerner a quelque chose de réfléchi et d'extatique.

Aujourd'hui la muse allemande ne se tourne plus vers la pensée spéculative, mais vers la politique. Nous ne sommes pas de ceux qui interdisent systématiquement toute pensée, toute intention politique aux poètes; cette théorie, si c'en est une, n'est-elle pas démentie par les faits? Des poètes, et des plus grands, comme Dante, comme Milton, témoignent que les passions politiques peuvent jeter dans les œuvres de l'art des flammes brillantes et vives. Il est aussi des époques où un sentiment national sincère et profond, le malaise moral d'un peuple, ses élans comprimés vers un avenir meilleur, viennent provoquer le poète à chanter les pensées, les douleurs et les désirs de tous. Quand l'Allemagne se souleva contre nous pour reconquérir son indépendance, elle trouva dans Théodore Kœrner un poète-soldat qui sut mourir pour elle en exhalant des chants patriotiques comme un ancien Germain. Dès les premiers jours de la paix, Uhland élevait la voix non plus pour la délivrance de l'Allemagne, mais pour sa liberté intérieure. La poésie politique ne date pas pour l'Allemagne de ces dernières années, mais bien de 1813, de 1816; elle a ses origines dans *la Lyre et l'Épée* de Théodore Kœrner, dans les vers qu'Uhland consacrait, dès 1816, à l'anniversaire de la bataille de Leipsig. M. Henri Blaze aurait pu citer cette pièce à côté de celle du *vieux bon droit*, car elle complète le caractère politique des poésies d'Uhland. Le poète s'adresse aux princes; il leur demande s'ils ont oublié le jour de la bataille où à genoux ils rendaient hommage à une puissance plus haute. «Princes, dit le poète, si les peuples vous ont affranchis de la honte, si vous avez trouvé leur foi inébranlable, c'est à vous maintenant de ne point les abuser par l'appât de vaines espérances, mais de tenir tout ce que vous avez promis.» Puis le poète se tourne vers les peuples; il leur demande pourquoi la victoire

qu'ils ont remportée sur l'étranger paraît inutile, pourquoi, au milieu d'eux, rien ne s'est éclairci. « Cependant vous ne deviendrez vraiment libres que lorsque vous aurez fondé votre droit. » Et les sages, les savans, oublieront-ils que les simples ont payé de leur sang l'établissement à venir de la liberté? Le poète termine en disant qu'il ne peut encore ni louer, ni condamner; partout il trouve la désolation. « Cependant, ajoute-t-il, j'ai vu briller dans plus d'un œil un généreux éclair, et j'ai entendu les battemens de plus d'un cœur. » Comment ne pas aimer ces accens purs et fermes par lesquels Uhland exprimait l'attente, les besoins de l'Allemagne, et rappelait à chacun ses devoirs? La poésie politique est donc dans la nature des choses, comme la poésie philosophique, comme la poésie religieuse; elle aussi peut, par de grands effets, susciter dans les cœurs une émotion profonde, mais elle doit vaincre des difficultés peut-être plus grandes encore que celles dont il faut triompher dans les autres parties de l'art. Des esprits plus pétulans que forts s'imaginent qu'ils ont tout à gagner pour la gloire de leur muse à se faire les interprètes des sentimens et des passions populaires. Ils se mettent à l'œuvre, ils écrivent sous la dictée de la foule; maintenant ont-ils songé à quoi ils s'engageaient en cherchant leurs inspirations dans les sentimens de la multitude? A donner à ces sentimens une étincelante et magnifique expression. Plus le fond est vulgaire, plus la forme doit être belle. Autrement, qui distinguera l'écrivain de ceux dont il flatte les passions? Nous doutons que les jeunes hommes qui aujourd'hui se disputent en Allemagne la palme de la poésie politique se soient bien rendu compte de toutes les conditions du genre dans lequel ils ambitionnent de primer. Personne d'entre eux n'a encore été avoué par l'Allemagne, qui a le droit d'être difficile en matière de poésie; chacun d'eux réussit plus ou moins à grouper autour de lui une petite coterie, pas un n'a pour auditoire la nation elle-même. Encore un coup, ce n'est pas la poésie politique que nous blâmons, son avénement nous paraît même provoqué par la fermentation progressive de l'Allemagne; mais nous attendons encore ces œuvres saines et fortes dont l'éclat littéraire assure la puissance morale.

Dès les premiers jours du XIXe siècle, on prêta en France une attention sérieuse aux productions du génie allemand. Déjà dans la dernière moitié du siècle précédent la traduction de plusieurs ouvrages de Wieland avait été remarquée; au milieu des orages de la révolution, *les Brigands* de Schiller furent joués sur le théâtre du Marais; c'était une imitation informe de l'œuvre du poète; toutefois la conception primitive y gardait encore de la puissance, et le drame eut un succès populaire. Après Schiller, Kant eut son tour. Charles Villers, en 1801, fut le premier Français qui exposa les principes du fondateur de la philosophie allemande. A la même époque, brillaient dans les salons de Paris

deux personnes d'une haute distinction, Mme de Staël et Benjamin Constant. Ces deux personnes préludaient à ce qu'elles devaient écrire sur l'Allemagne par des conversations piquantes et profondes où les derniers représentans du XVIIIe siècle apprenaient avec étonnement qu'il y avait d'autres opinions, d'autres théories que celles de Voltaire. Quelques années plus tard, la même femme qui avait publié *Corinne* concentrait dans un ouvrage éloquent les principaux traits de la civilisation et de la littérature allemandes. Plus sobre dans ses développemens sans être moins fécond en idées, Benjamin Constant fit précéder sa traduction de *Wallenstein* d'une préface où il sut déterminer, avec la précision la plus ingénieuse, les caractères distinctifs des deux théâtres de Racine et de Schiller. Bientôt on se mit à traduire les drames principaux de la scène germanique. Enfin l'Allemagne fut explorée sous le triple rapport de la philosophie, de la législation et de l'histoire. Une fois l'éveil donné à la curiosité de l'esprit français, il eut hâte de connaître tout ce qu'avaient fait nos voisins, qui, encore à la fin du dernier siècle, paraissaient bien attardés dans l'œuvre commune de la civilisation européenne.

Quand, il y a plusieurs années, M. Henri Blaze commença, dans ce recueil, de sérieuses études sur l'Allemagne, il voulut leur donner un fondement solide, et il se tourna vers Goethe. Il avait raison : *Ab Jove principium.* « Il y a des hommes, comme l'a fort bien dit M. Henri Blaze, en face desquels on ne saurait s'arrêter trop long-temps, car ils sont eux-mêmes un point de station dans l'histoire de la pensée humaine, car ils sont à la fois le but où tendait le passé, et le point d'où les générations nouvelles s'élancent vers l'avenir. » Sans doute, avant M. Henri Blaze, Goethe avait été l'objet de l'admiration réfléchie de tous ceux qui aiment la littérature allemande; mais M. Blaze s'est assuré l'honneur d'avoir approfondi plus que personne ce grand sujet. Il a su embrasser la pensée de son auteur favori, tant dans les caractères généraux que dans les détails les plus intimes. Il en parle avec enthousiasme et avec une rare pénétration. Les faits particuliers, les épanchemens confidentiels qu'il recueille avec un habile discernement à travers la correspondance de Goethe, deviennent, sous sa plume, un commentaire excellent du génie du poète. *Faust* occupe dans les œuvres de Goethe la même place que Goethe dans la littérature allemande, c'est-à-dire la première. Il devait être l'objet des prédilections de M. Henri Blaze, qui n'hésite pas sur le caractère à lui assigner. « Le poème de *Faust*, dit-il, est le chant du naturalisme, l'évangile du panthéisme, mais d'un panthéisme idéal qui élève la matière jusqu'à l'esprit, bien loin d'enfouir l'esprit dans la matière, proclame la raison souveraine, et donne le spectacle si beau de l'hyménée des sens et de l'intelligence. » Le procédé poétique de Goethe, dans son œuvre de

Faust, est aussi analysé avec une ingénieuse finesse, et certes la tâche n'était pas facile à remplir. Cependant il y en avait une autre encore plus épineuse qui n'a pas effrayé le courage de M. Blaze : c'est la traduction non-seulement de la première, mais de la seconde partie de *Faust*. Que de difficultés à vaincre ! Quel poète formidable ! On se trouve en face d'un style dont les ressources, dont les hardiesses sont inépuisables, et dont les beautés paraissent inaccessibles. Au rude labeur d'une traduction pareille, M. Blaze a consacré, comme il le déclare, trois ans d'études et de méditations, et nous lui devons une traduction complète, poétique et savante du plus grand monument de la littérature allemande.

Dans la critique de M. Henri Blaze, on sent l'imagination d'un poète. Cette imagination lui a prêté de brillans secours, quand il apprécie le lyrisme allemand. Elle lui a permis de nous faire sentir et comprendre l'originalité toute germanique du *lied*, de ce petit poème qui participe à la fois de la fable, de l'épigramme antique, de la chanson, qui en même temps a quelque chose de plus sérieux, de plus idéal, et qui est devenu le chant familier de l'Allemagne, parce que l'Allemagne y trouve dans un cadre resserré un enthousiasme infini, une aspiration ardente vers la nature et Dieu. En maints endroits, la critique de M. Henri Blaze a toute la richesse luxuriante de la poésie, soit qu'il caractérise le génie lyrique de Goethe, soit qu'il mette en relief les qualités distinctives de la manière d'Uhland et de Justin Kerner, soit qu'il étudie Rückert et nous en déroule l'orientalisme étincelant. Avez-vous parcouru les belles campagnes du Wurtemberg, ces magnifiques vignobles qui apportent la joie et la force au cœur de l'homme, les pentes ombreuses de la Forêt-Noire; tous ces souvenirs se réveilleront dans votre esprit par l'harmonie qu'établit si bien M. Henri Blaze entre les chants des poètes souabes et la nature qui les inspire. Il est remarquable qu'un écrivain que son origine et ses souvenirs de famille rattachent étroitement au midi de la France ait pénétré si avant dans le génie de la poésie allemande, et qu'il ait si pleinement réussi à nous la faire goûter et sentir.

Quelquefois, il est vrai, les droits de la critique sont envahis par un enthousiasme qui déborde, et qui apporte quelque confusion dans les idées. Ainsi, après avoir traduit ce beau *lied* d'Uhland, intitulé *Chant des jeunes gens*, et qui commence ainsi : Le temps de la jeunesse est sacré :

Heilig ist die Jugendzeit,

M. Henri Blaze ajoute : « Cette chanson est vraiment belle; il y a dans cet air de liberté qu'on y respire, dans cette divination des voluptés sensuelles qui s'y manifeste à chaque vers, *un caractère sacerdotal* qui

la fait ressembler à ces vieux chants que les Germains chantaient le soir en chœur vers la fin du printemps, lorsque les chênes *druidiques* commençaient à se couvrir de feuilles. » Chez les Germains, il n'y eut jamais rien de sacerdotal ni de druidique. Plusieurs historiens de la littérature allemande, entre autres Gervinus, ont expressément remarqué que les traditions les plus reculées montrent les Germains menant librement une vie guerrière sans être gouvernés par une caste sacerdotale, comme les Gaulois l'étaient par les druides. Quand les Germains chantaient en chœur autour des chênes, au-delà ou en-deçà du Rhin, ils ne s'inquiétaient guère si ces arbres étaient druidiques. Entre les mœurs des Germains si naïves, si libres, et le sombre druidisme, il y avait un abîme. Nous savons bien que M. Henri Blaze n'a pas eu l'intention systématique de nier cette différence profonde, mais elle se trouve implicitement méconnue dans le commentaire dont il a fait suivre le petit poème d'Uhland. Nous ne voudrions pas que la critique de M. Henri Blaze, où il y a un sentiment si élevé de l'art, pût perdre quelque chose de son autorité par des assertions inexactes ou vagues. La diffusion règne parfois dans son style. Dans l'abondance des idées et des images, l'écrivain ne veut rien perdre. Il répand tout ce qu'il possède devant le lecteur, qu'il risque à la fin de fatiguer, et il ne s'aperçoit pas qu'il s'affaiblit lui-même en se prodiguant. Dans le morceau si intéressant et si poétique que M. Henri Blaze a consacré à Rückert, n'y a-t-il pas trop de splendides couleurs, trop de saphirs, de diamans, de colliers de perles, de roses de Schiraz, de tissus de Cachemire? Sous tant de magnificences, sous tant de draperies brillantes, la pensée, le dessin, disparaissent. Ce sont là, au surplus, de ces défauts que le temps et la réflexion effacent. Laissez quelques années s'écouler, et à la place de cette exubérance vous trouverez une richesse solide que saura gouverner une main habile et ferme.

L'imagination dans la critique, tel est le caractère du talent de M. Henri Blaze. Il apprécie et analyse les poètes avec un sentiment poétique à la fois profond et passionné. Il aime les uns, il prend parti contre les autres; parfois il a plutôt les prédilections et les antipathies d'un artiste que les jugemens calmes d'un arbitre tout-à-fait impartial. En face des écrivains et des poètes de l'Allemagne, ses préférences ne sont pas douteuses; il se déclare en faveur de tous ceux qui, à des points de vue différens, qu'on les appelle romantiques, mystiques ou panthéistes, ont gardé le culte désintéressé de l'art. Ce choix nous paraît naturel, et, sous beaucoup de rapports, il est le nôtre : c'est là qu'est la grandeur intellectuelle de l'Allemagne. Cependant, de l'autre côté du Rhin, il y a en ce moment force poètes politiques. Quelle est la raison de leur avénement? M. Henri Blaze ne l'a pas cherchée. Il s'est contenté de nous dire qu'il n'aimait pas ces poètes, qu'ils avaient à ses yeux l'inex-

piable tort de ressembler à des journalistes, et il a nié qu'il pût y avoir quelque chose de commun entre les poètes libéraux de la jeune Allemagne et la vraie poésie. Cette boutade ne manque pas de vérité; cependant on a le droit de demander quelque chose de plus approfondi à un critique, à un historien littéraire. Quelle est donc la raison qui porte beaucoup d'esprits en Allemagne à déserter les traditions, les habitudes de leur pays, pour donner un langage aux passions politiques et pour imiter l'esprit français? N'y a-t-il pas là plutôt un mouvement nécessaire qu'une fantaisie individuelle? En lisant plusieurs de ces poésies politiques que la surveillance des gouvernemens ne peut empêcher de circuler, il nous a semblé que, si elles n'étaient pas destinées à en immortaliser les auteurs, elles ne seraient pas inutiles à la nation allemande; qu'elles pourraient assouplir sa langue, la rendre plus claire, plus agile, plus apte à exprimer des idées pratiques et positives. En un mot, toute cette poésie dont aujourd'hui nos voisins sont inondés a du moins ce mérite à nos yeux, de les préparer, de les façonner à la prose politique.

Nous signalons avec d'autant plus de franchise à M. Henri Blaze les légères injustices auxquelles peuvent l'entraîner ses préférences, ses passions d'artiste, qu'il y a dans son esprit une force rationnelle assez grande pour le maintenir dans les voies d'une ferme impartialité. Nous n'en voudrions d'autre preuve que son étude sur Immerman, étude qui se recommande par une sagacité non moins équitable que piquante. Immermann est un poète qui multiplia les tentatives audacieuses et trouva rarement les grands succès. M. Henri Blaze nous montre sa muse errante voyageant d'Aristote à Shakespeare, de Tieck à Goethe. Il juge le théâtre d'Immermann avec une complète indépendance, et n'accepte pas pour des preuves de génie un bruyant et prétentieux appareil emprunté à Shakespeare. Les œuvres dramatiques d'Immermann ont étonné un moment l'Allemagne sans lui inspirer une sympathie durable. A cette occasion, M. Henri Blaze n'a pu s'empêcher de songer à M. Victor Hugo. Des connaissances littéraires très étendues, un goût fort éclairé pour les arts, voilà des qualités qui, jointes à d'autres que nous avons déjà signalées dans M. Blaze, lui assureront de plus en plus, quand il le voudra, un rang éminent dans la haute critique. A nos yeux, un des plus grands mérites des publications que nous lui devons jusqu'à présent, c'est qu'elles sont vraiment utiles à l'artiste, au poète, à l'historien littéraire. Elles présentent une espèce d'anthologie de la littérature allemande, où se trouvent concentrés avec art les principaux rayons d'une grande et originale poésie. M. Blaze a su s'associer d'une façon tout-à-fait distinguée aux écrivains qui, depuis quarante ans, se sont proposé de servir de lien entre l'Allemagne et la France.

D'ailleurs, le moment est bien choisi pour nous offrir, non pas des

modèles qu'il faille servilement imiter, mais des œuvres fortes qui, au milieu de leurs défauts, gardent au moins l'empreinte d'une inspiration sérieuse. Nous sommes dans une époque de marasme poétique. Ceux dont la France aime à lire les vers se taisent : soit fatigue, soit dédain pour ce qui a fait leur gloire, ils abandonnent la muse, et ils ne sont plus que des oisifs ou des politiques. Le champ qu'ils laissent ainsi libre à l'inexpérience, à la médiocrité, n'est que trop envahi. Chacun se croit en droit de venir prendre ses ébats; le plus mince écolier débute par des prétentions au rôle de rénovateur. Des ambitions monstrueuses, une affligeante stérilité, voilà nos maux.

En voici la cause. Il règne aujourd'hui parmi nous une manie d'improvisation dont la durée serait le fléau de notre littérature. Une idée à peine entrevue, une fantaisie, un caprice, s'appellent aujourd'hui inspiration. Sur un thème si hâtivement conçu, on travaille avec une rapidité non moins grande. La vitesse de la vapeur, tel est maintenant le signe auquel on reconnaît le souffle poétique. Autrefois, quand un poète croyait sentir s'élever dans son ame la voix secrète et divine de l'inspiration, il se recueillait en lui-même avec une sorte de ravissement mêlé d'effroi, tant il avait peur de perdre l'heureuse présence de la muse! Puis, s'il était bien sûr qu'elle lui avait parlé, il demandait au travail, à des veilles ardentes, la puissance de communiquer aux autres ce qu'il avait reçu. Ce respect pour l'inspiration et pour l'art était récompensé par des œuvres qu'on n'oublie pas. Comment aujourd'hui garder un souvenir même vague de tous ces poètes qui se ressemblent entre eux parce qu'ils cèdent tous aux mêmes entraînemens? Où est ce caractère individuel du talent qui se grave d'une manière durable dans l'esprit du lecteur? Où est la puissance de cohésion, où est le ciment qui tient fortement unies entre elles les pensées principales d'une œuvre? Nous appliquerions volontiers aux poètes de nos jours le mot que prononçait sur lui-même un autre poète, quand il chantait son repentir dans des odes immortelles. Pénétré de douleur au souvenir de sa vie passée, le roi David s'écriait : *Je me suis répandu comme de l'eau; « sicut aqua effusus sum* (1). » Que font autre chose tant d'écrivains? Leur improvisation laissera-t-elle une trace plus durable que ne fait l'eau répandue sur le sol?

Une célèbre improvisatrice, Corilla, disait dans le siècle dernier à Charles Victor de Bonstetten : « Ne faites pas trop de cas de mon talent; quand on est vraiment poète, on écrit, et l'on n'improvise pas. » Corilla était l'orgueil de l'Italie, et, au milieu des applaudissemens qu'elle soulevait, il lui eût été permis de croire à sa gloire. En se jugeant ainsi elle-même, elle était digne d'être un grand poète.

(1) Ps. XXI, vers 15.

Au milieu d'une civilisation aussi raffinée que la nôtre, où chacun s'estime en droit de s'écrier, comme Beaumarchais parlant par la bouche de Figaro : « J'ai tout vu, tout fait, tout usé, » les poètes n'auront jamais assez de méditation et d'étude pour être sinon entièrement nouveaux, du moins assez remarquables pour qu'on les écoute. Dans ces derniers temps, on nous avait annoncé l'avénement d'une poésie nouvelle, la poésie populaire. Sous la main de l'artisan, la lyre allait trouver des effets imprévus, inouis. Des ouvriers ont publié leurs vers, et nous y avons reconnu l'imitation des plus célèbres contemporains, imitation involontaire, mais inévitable; il serait injuste de la reprocher au peuple, qu'il faut louer au contraire d'avoir employé de rares loisirs à lire de grands poètes. Ce qu'il faut relever, c'est l'erreur plus ou moins sincère de ceux qui ont prétendu qu'une poésie nouvelle allait sortir du sein du peuple, en raison même de son ignorance.

On ne pouvait méconnaître d'une manière plus complète les conditions de l'art au milieu du XIXe siècle. Aujourd'hui tout ce qui environne le poète l'avertit des dangers auxquels il s'exposera, s'il se lance dans la carrière avec une inexpérience présomptueuse. Tout a été chanté par les plus beaux génies. La nature a été décrite et célébrée dans ses aspects les plus divers et ses plus frappans contrastes; l'amour et les autres passions de l'homme ont fatigué la plume des romanciers et des poètes; que de héros et de scènes pathétiques la muse tragique a depuis Eschyle empruntés à l'histoire! A ce propos, il nous revient en mémoire une singulière opinion de Gozzi : il prétendait qu'il n'y avait pas plus de trente-six situations tragiques. Mais alors, nous demandera-t-on, devant ces richesses du passé, les artistes de notre siècle et ceux de l'avenir devront renoncer à peindre la nature, la vie et les passions humaines? Non, la réalité est inépuisable; elle aura toujours pour ceux qui sauront l'interroger avec puissance des secrets à trahir. Seulement il faudra que les forces de l'artiste soient en rapport avec les progrès des temps, que de profondes études, marquées d'un caractère d'universalité, lui permettent de marcher de pair, pour l'intelligence même des choses, avec le savant et le penseur. La naïveté et l'ignorance ne peuvent plus être des sources de poésie.

Aujourd'hui, s'annoncer comme poète, c'est s'engager envers soi-même et envers les autres à pénétrer dans le fond, dans l'essence des choses, puis à trouver à ses idées une expression d'un irrésistible charme. Il faut donc bien consulter ses forces avant de s'écrier :

> Un démon triomphant m'élève à cet emploi.

Parmi les études qui peuvent servir d'initiation, nous indiquerions volontiers, aux jeunes gens que font rêver les travaux de la muse, deux

points qui, en apparence opposés, se complètent l'un l'autre, la poésie allemande et la poésie grecque.

Lorsqu'on a lu les lyriques allemands, on se trouve jeté dans des méditations profondes sur l'homme et sur la nature. Cette poésie ne provoque pas chez le lecteur un désir d'imitation; mais, ce qui vaut mieux, elle excite la pensée, elle peut éveiller une inspiration originale. Le lyrisme allemand reflète la création divine et la vie humaine avec une étendue infinie. Aux Grecs, il faut demander la précision des formes et des contours. Ils nous livreront la complète harmonie et la plus parfaite image de la beauté. Qu'ils étudient la poésie grecque, ceux qui aspirent à féconder l'art moderne; mieux ils s'en inspireront, plus ils seront nouveaux. Ils en ont pour garans deux illustres maîtres, Racine et André Chénier. L'auteur de *Phèdre* n'avait pas, dans sa jeunesse, de plus grand plaisir que de méditer Sophocle et Euripide en se promenant dans les bois, d'en remplir, d'en enchanter sa mémoire. A seize ans, André savait le grec; il lisait Homère et les lyriques. C'est ainsi qu'il se préparait à écrire ces pièces ravissantes qui n'ont à craindre aucune comparaison avec ce que Goethe nous a laissé de plus antique, *l'Aveugle, le Malade* et *le Mendiant*. Par ces deux exemples, nous savons que notre langue peut s'élever, comme chez les Grecs, à une grande perfection plastique; joignez-y la richesse, la vivacité des pensées qui ont toujours fait le fond du génie national, et voilà les deux conditions fondamentales d'une poésie durable. Loin de croire que de notre temps l'art n'ait plus d'avenir, nous estimons qu'après la langueur dont nous avons aujourd'hui le spectacle, un réveil, un renouvellement, suivront. Après les deux périodes littéraires de la restauration et de la révolution de 1830, nous assistons aujourd'hui à une sorte d'intermède où l'industrialisme s'est chargé, moyennant un bon prix, de divertir les spectateurs. Si son génie était égal à ses convoitises, nous serions dans l'âge d'or de notre littérature. Il est assurément de jeunes esprits qui fermentent dans l'ombre, et qui nourrissent la noble ambition de figurer parmi les représentans de la seconde moitié du siècle. Puissent-ils se contenir, se refréner eux-mêmes, tant qu'ils ne se trouveront pas assez préparés, assez munis par la réflexion et le travail! Au nom du ciel, qu'il n'improvisent pas, s'ils ne veulent pas être vieux dès leur premier début.

LERMINIER.

DES

ŒUVRES LITTÉRAIRES

DE CE TEMPS.

LE ROMAN, LA POÉSIE ET LA CRITIQUE.

I.

Il ne faut pas s'étonner s'il en coûte parfois de revenir sur un sujet sérieux, pénible, et par malheur trop actuel, — sur l'affaiblissement de l'esprit littéraire en France. C'est un spectacle qu'on ne peut suivre sans tristesse. Quinze ans se sont écoulés, et cet intervalle a suffi pour montrer un grand mouvement poétique dans sa gloire et dans sa corruption; quelques-uns de ceux mêmes qui en étaient les plus actifs promoteurs se font les instrumens volontaires de sa décadence. Quinze ans! et, à parler rigoureusement, ce serait trop peut-être : les illusions n'ont pas tant duré sur beaucoup d'hommes, sur beaucoup d'ouvrages, qui n'ont eu qu'un éclair de vie, et n'ont été que des espérances. En réalité, hommes et œuvres, au lieu de grandir, s'abaissent graduellement, et nous arrivons à mesurer les efforts de la licence, elle-même épuisée. Est-ce à dire qu'il soit nécessaire de confronter la littérature présente avec les littératures des autres siècles, et que nous la jugions déchue uniquement parce qu'elle diffère de ces immortelles images du passé? Non : les points de vue changent, il est superflu de le remarquer; mais il est des qualités essentielles qui sont de tous les temps, qui appartiennent à tous les systèmes, et dont l'absence est un signe infaillible d'amoindrissement. Le goût, le choix, la vérité des inventions, le soin

de la pensée et du style, l'amour des choses idéales, tout ce qui maintient, en un mot, l'esprit littéraire à sa juste élévation, voilà ce qui disparaît de plus en plus dans la masse des productions contemporaines, chefs-d'œuvre du matin qui le soir sont déjà tombés dans l'oubli. Le secret où sont passés maîtres aujourd'hui les écrivains, c'est celui d'assembler des aventures sans invention, de les raconter sans style : secret peu nouveau peut-être; seulement il a été vulgarisé, et, il faut le reconnaître, la recette est devenue générale. Une teinte désespérante de nullité gagne tout l'horizon. Cette muse facile, qui avait commencé par l'audace, par le mépris des beautés conventionnelles, retombe maintenant et se noie dans la vulgarité. N'est-il pas certain dès-lors que les déréglemens, aussi bien que des préceptes trop servilement obéis, peuvent être un déguisement de l'impuissance?

Sans doute, ces singulières vacillations de la lumière intellectuelle pourraient s'expliquer par des raisons tirées de l'état même de la société; c'est à ce brûlant foyer, où s'alimente la pensée générale, d'où elle a jailli avec une incomparable vigueur depuis un demi-siècle, qu'il serait possible d'aller en surprendre les causes sérieuses, puissantes et variées. Ce serait un tableau moral, philosophique en même temps que littéraire; mais, pour le moment, ce sont des symptômes de ce dernier genre que nous décrivons, c'est l'histoire des faiblesses en elles-mêmes de l'imagination que nous recherchons dans ses produits les plus vantés, c'est-à-dire les plus âcres, les plus violens, les plus marqués d'intempérance ou de frivolité. Une théorie et un fait, à notre avis, servent merveilleusement à éclairer cette situation, qui deviendrait sans issue, s'il n'y avait dans le génie français un admirable discernement, une aptitude naturelle à séparer le vrai du faux dans les révolutions qui l'agitent. Cette théorie, c'est la liberté absolue de l'art, qui n'a été, en d'autres termes, qu'une latitude entière laissée à tous les excès de l'imagination. Dans son sens acceptable, cette parole d'émancipation signifiait, il nous semble, qu'un siècle nouveau réclamait une expression littéraire nouvelle, qu'en dehors des articles d'une poétique épuisée, il y avait d'autres lois plus larges, plus profondes, plus essentielles, de l'art qu'il fallait étudier, reconnaître et observer. Telle qu'elle a été comprise, c'était l'absence de toute direction, la négation de tout principe, l'abandon fait au hasard, à l'humeur individuelle, de l'inspiration poétique. Ainsi livrée à elle-même, n'ayant d'autre mobile qu'un instinct insatiable, ne connaissant d'autre frein que son caprice, l'imagination a traversé tous les champs; elle a touché à l'histoire, mais, sauf deux ou trois lumineuses évocations du passé, c'est pour la violenter, pour assujettir à ses combinaisons des noms, des figures, des événemens consacrés, pour en saisir seulement le côté extérieur. Il en a été de même dans la peinture de la vie moderne, où elle a substitué des passions, des sentimens factices aux réels mouvemens du cœur, des mœurs inconnues et bizarres aux mœurs véritables et actuelles. Au lieu de féconder et d'agrandir des impressions fournies par l'étude de l'homme, par l'observation de la société et du monde, elle a mieux aimé créer à sa guise une nature humaine, une société et un monde. Et qu'est-il arrivé? C'est qu'insensiblement détachée de la vérité en toute chose, l'imagination a laissé s'échapper sa puissance en perdant le moyen de se renouveler, et elle s'est fait elle-même un rôle excentrique et inutile. Tantôt, s'exaltant à faux comme en une sorte d'ivresse, elle a dû frapper par l'étrangeté des récits, lorsqu'elle n'avait plus le secret de la noble et pure émotion; tantôt, se glorifiant dans ses

moindres conceptions, elle a abouti à la puérilité des détails, et s'est anéantie dans un morcellement futile. Elle a fait *les Mystères de Paris*, ou ces mille petits romans de tous les jours, qui n'ont, en vérité, rien à débattre avec l'art. Réunissez les deux élémens dans une même œuvre, et le résultat sera digne d'occuper votre esprit; ce sera le faux vulgaire, quelque chose peut-être comme *le Fils du Diable*. Voilà cependant pourquoi une révolution littéraire aurait été accomplie! Est-il nécessaire d'ajouter qu'en poursuivant l'histoire de la décadence de l'imagination telle qu'on l'a comprise, nous réservons les droits de l'imagination qui règle ses facultés créatrices, qui sait se garder intacte et pure, et capable de réfléchir la nature et l'homme dans leurs grands et divers aspects?

Il serait difficile aujourd'hui de nier la part qu'a eue dans les désordres contemporains l'immense développement de la publicité quotidienne appliquée à la littérature; c'est le fait qui est venu à l'appui de la doctrine, comme pour la mieux pousser à ses conséquences extrêmes. Ne dirait-on pas désormais que l'un ne peut plus aller sans l'autre? Ils se sont fait une destinée commune qui a eu ses jours de triomphe; mais, au fond, cette union mal assortie ne devait produire que des fruits malsains, d'avance promis à la mort. En quoi cependant, dira-t-on, la corruption d'une théorie littéraire a-t-elle pu dépendre d'un fait excellent sous d'autres rapports? La raison en est simple : c'est que l'essence, la vie même de la publicité quotidienne est dans la rapidité, dans l'appel incessant à tous les mobiles, à la curiosité, à la passion, et qu'il est plus aisé de suffire à ces impérieux besoins, en se dépouillant de tout scrupule, en abandonnant l'imagination au décevant attrait de ses chimères et de ses futilités, en exagérant ou délayant les situations, les sentimens et les caractères, qu'en se laissant captiver par le charme sévère des nécessités de l'art. Au milieu de cette hâte universelle, où est la place de la méditation qui recueille la philosophie des choses, de la rêverie patiente et désintéressée qui en recherche la poésie pour la fixer dans une forme originale et durable? Prendrait-on, par hasard, ces efforts trompeurs, ces gesticulations, pour ainsi dire, de l'imagination moderne pour de l'activité? Ce serait une grande erreur. Il y a, en effet, dans l'apparente oisiveté de l'homme qui respecte son inspiration, qui berce long-temps dans ses rêves l'image qu'il retracera, et attend de la voir lui-même briller pleinement dans sa force ou dans sa grace pour la montrer à tous les yeux, plus de travail réel, sérieux et productif que dans l'activité de celui qui se voit forcé d'écrire tout juste un moment avant de penser, ainsi que cela a été dit. Et, comme il est d'usage aujourd'hui que la plume ne s'arrête plus dans sa course, elle se trouve malheureusement avoir gagné assez de chemin sur la pensée, qui traîne ses blessures, semblable aux *filles boiteuses* de Jupiter, sans pouvoir arriver. Cela se conçoit d'ailleurs : il faut le temps pour que la pensée mûrisse, et non-seulement le temps, mais encore le soin, la culture, parfois l'austérité des veilles, pendant lesquelles l'intelligence lutte avec elle-même. C'est l'histoire des plus fertiles génies. Qu'on interroge ces immortels poètes qui ont mis toute leur existence dans une œuvre, mais en peuplant cette œuvre de mille figures diverses, qui toutes laissent le souvenir de leur grandeur ou de leur beauté charmante, de leur fière énergie ou de leur douce faiblesse! Qu'on demande à l'image grave et méditative de l'auteur du *Misanthrope* ce que c'est que la véritable activité d'un grand esprit, et quel combat obstiné se cache sous ce mélancolique regard!

Ce qu'on nomme donc le mouvement de la vie n'est le plus souvent qu'une agitation stérile, où la cupidité et la vanité réunies sont pour beaucoup, et l'impulsion du talent pour peu de chose.

Ceci est un des côtés du mal; il en est d'autres encore, par malheur aussi visibles et aussi sérieux. S'il y a une règle littéraire immuable et vitale à laquelle doive être invinciblement ramené tout poète, tout penseur, tout écrivain, c'est la concentration. L'art n'est-il pas là en résumé? Avec des vérités incomplètes, demi-obscures, qui se révèlent à lui, il arrive à composer une vérité idéale; les passions de l'homme, ses amours, ses haines, ses ambitions, sont des élémens qu'il combine, qu'il proportionne entre eux pour les faire concourir à un intérêt supérieur et dominant. Il crée des types, il ramène tout à une frappante unité. C'est, en particulier, la gloire de l'esprit français d'avoir reconnu et pratiqué cette loi depuis Corneille, Molière ou Pascal; c'est cette saine intelligence de l'art qui fait que la littérature française est encore celle qui possède le plus d'ouvrages complets, parfaits d'ensemble, d'un sens clair et saisissable. N'est-ce point au contraire une nécessité presque inéluctable, dans cette production de tous les jours, de fractionner l'intérêt, de fausser les proportions, de violer toutes les lois de la perspective littéraire, de faire de l'action une cohue tumultueuse au lieu d'un enchaînement logique de péripéties émouvantes, et nous ajouterons, de substituer au style, qui est le signe de l'écrivain, un langage relâché, sans caractère, sans couleur et sans correction? Que conclure de tout ceci? C'est qu'à chaque pas dans cette voie, on rencontre la provocation à la licence, aux excès, au mépris des vraies et justes notions, et, en définitive, le résultat le plus palpable d'un tel système a été de faire vivre, d'étendre le désordre, et de l'organiser, pour ainsi dire, d'abaisser les conditions littéraires à un point où les qualités souveraines du poète, du peintre des passions ou des mœurs, sont perdues, et où il suffit d'une vulgaire habileté à certains jeux de scène ou de parole, de créer une issue tout à la fois à la médiocrité et au mercantilisme. Quel chemin nous avons fait! Partis de la liberté de l'art, c'est à la liberté du métier que nous arrivons. Là où on rêvait peut-être l'artiste épris de son œuvre, et la portant dans son intelligence avec la tendresse inquiète et féconde de la mère qui sent s'émouvoir ses entrailles, on trouve l'ouvrier rajustant à la hâte des lambeaux ramassés de toutes parts indifféremment, dans les salons royaux aussi bien que dans les demeures infectes des bandits et des prostituées. Si l'on veut faire son étude des transformations d'un esprit, recherchant quels spectacles l'attirent, quels pensers le sollicitent, quelle loi le dirige, on ne découvre plus que la fonction mécanique d'une machine dont tous les rouages se meuvent dans un seul but, la vitesse, qui elle-même n'a qu'un objet, le lucre: — dieu nouveau dans le domaine des lettres! la gloire, c'est un peu d'or!

Ces doctrines en elles-mêmes sont fausses, qui n'en est aujourd'hui pleinement convaincu? Les œuvres qu'elles produisent ressemblent à ces fruits venus dans une atmosphère viciée qu'un peu d'air vigoureux et salubre flétrit aussitôt; mais le meilleur moyen peut-être, le moyen le plus direct du moins d'apprécier leur portée, c'est de voir ce qu'elles ont fait des hommes eux-mêmes. Comptez les héros du feuilleton, tous les co-partageans de cette royauté éphémère! Pesez ce qu'ils ont perdu, considérez à quel point leurs blessures se multiplient et s'aggravent depuis que cette chaîne d'or de la tradition s'est rompue dans leurs

mains et a volé en éclats. M. de Balzac a usé dans ce travail ingrat et banal ce talent d'observation hardi et pénétrant à l'aide duquel il fit oublier plus d'une fois les incertitudes de son goût, les imperfections de son style, et il a abouti à l'impuissance. Pour retenir un public de plus en plus blasé, M. Sue s'est vu contraint d'accumuler dans chaque œuvre successive quelque accès nouveau,— abus des idées morales, abus des idées sociales, abus des idées religieuses. C'est là le secret de sa fortune littéraire depuis *Mathilde* jusqu'au *Juif Errant*. Rien n'est plus logique : il est difficile de s'arrêter dans cette voie dès qu'on y est entré; à un palais émoussé par l'ivresse il faut chaque fois une liqueur plus âcre. Au sein de cet étrange succès, d'ailleurs, le talent de M. Sue a suivi la même loi de décadence que celui de M. de Balzac. Ce grand appareil de moyens romanesques, qui est tout le mérite des *Mystères de Paris*, couvre au fond une réelle pauvreté d'invention; ces grossières enluminures, ces bizarres accouplemens de mots où se plaît l'auteur, déguisent mal la complète absence de style.

Promettre beaucoup au début, et s'appliquer ensuite à faire mentir ces promesses, n'est-ce point aussi l'histoire d'un autre écrivain facile? M. Dumas a eu le plus singulier bonheur qui puisse échoir à un homme, celui de faire quelques ouvrages qui ont été comme des champs de bataille littéraires. De là vint sa gloire; on crut presque un moment à son génie. Il avait en effet de vigoureuses facultés dramatiques, une verve libre et animée, et il écrivait *Henri III* ou *Charles VII*. Aujourd'hui ces facultés, cette verve, passées au laminoir du feuilleton, sont ce qu'on peut les voir dans *la Fille du Régent*. Il est vrai qu'entre ces deux époques, M. Dumas a parfois poussé la sobriété jusqu'à ne produire que trente-six volumes en un an, le désintéressement jusqu'à se contenter de la rente d'un fermier-général, et il a eu la modestie de s'en vanter. Briarée du genre, il a la main à tout; il a créé le grand écart en fait de littérature, se trouvant à la fois sur tous les points, conduisant une demi-douzaine d'actions, ou les faisant conduire au besoin, passant des interminables récits des *Trois Mousquetaires* aux aventures extravagantes du *Comte de Monte-Christo*, de *la Guerre des Femmes* à *la Dame de Montsoreau*: pêle-mêle inextricable où apparaissent des histoires comme *Louis XIV et son Siècle*, des livres de morale tels que les *Filles, Lorettes et Courtisanes*, des romans comme *Nanon de Lartigues*, ou *Madame de Condé*, ou *la Vicomtesse de Cambes*. Le public connaît-il toutes ses œuvres? Pas plus que lui-même, je pense. Or, la pire des choses pour un écrivain de quelque valeur, c'est certainement de ne plus saisir l'attention par chacune de ses pensées, de se voir atteint en partie par l'indifférence; c'est le premier pas fait vers l'oubli complet réservé aux fausses gloires. M. Dumas, qui d'avance posait sur sa tête la couronne de Shakespeare et de Scott, va rejoindre Scudéry: vaillant esprit qui a mis une vraie passion à se réduire en petite monnaie, et qui inventera, s'il est possible, de nouvelles subdivisions pour se réduire encore! Il faut l'ajouter, ces hommes tombés du faîte d'une renommée brillante trouvent eux-mêmes des successeurs qui se montrent jaloux du triomphe apparent des maîtres et visent à les égaler; mais ici l'effet n'est il pas bien plus triste? Ne voit-on pas le métier précipiter vers une caducité imminente la jeunesse littéraire qui s'y livre? Les rêves, les illusions, la droite naïveté des impressions premières, le charme de l'inexpérience elle-même, tout ce qui fait en un mot le génie de la jeunesse disparaît pour faire place aux grossiers procédés de la fabrication : cor-

ruption précoce, qui est la plus affligeante de toutes, parce qu'elle est la plus inexplicable, parce qu'elle est volontaire et libre, et que d'avance elle trahit l'avenir! Sur bien des points ainsi se révèle l'affaissement. Ce sera, sans aucun doute, un des plus singuliers épisodes dans l'histoire de notre époque que cette expédition des Argonautes abusés de l'imagination, qui sont partis, n'oubliant de prendre à leur bord qu'un seul hôte, la sagesse, le bon conseil, l'esprit de conduite; ils n'ont pas découvert leur toison d'or merveilleuse, bien que les clameurs qui nous arrivent puissent le faire croire. Rejetés même en face du rivage, ils ne savent plus retrouver le chemin qui les y pourrait ramener. Encore un moment, et cet Argo magnifique, qui n'est plus qu'un vaisseau de hasard, disparaîtra sans laisser d'autre trace que le souvenir d'un départ plein d'orgueil!

Chaque œuvre nouvelle, maintenant, ne vient-elle pas marquer de plus en plus ce déclin et augmenter la confusion? Il ne faut pas se laisser tromper par ce qu'on nomme le succès; si l'on voulait rechercher de quoi il se compose, on pourrait voir combien d'élémens bizarres, incompatibles, étrangers à l'art, se réunissent pour donner naissance à ces renommées d'un instant, sur quelles bases d'argile reposent ces statues triomphantes. Il vaut mieux prendre les œuvres en elles-mêmes. Plus l'inspiration réelle s'appauvrit, disions-nous, plus l'effort est grand pour déguiser cette indigence. Un coin de la vie historique ou de la vie contemporaine ne suffit plus au romancier; il lui faut la suite des siècles, le temps, l'espace, les ressources que peuvent offrir les passions les plus extrêmes, une armée de personnages, et dix-huit volumes! Ce sont des fictions d'histoire qui s'étendent sans fin d'une époque à l'autre; ce sont des tableaux de mœurs visant à embrasser tous les côtés de l'existence humaine. Sous ce rapport, *le Comte de Monte-Christo* ne le cède à aucun autre. Ce n'est pas peut-être le plus récent ouvrage de M. Dumas, mais c'est celui qui a le plus soulevé de ce bruit éphémère qu'on prend pour de la gloire, qui a le plus frappé la curiosité par les combinaisons étranges et mystérieuses. Ne le méritait-il pas autant que *le Juif Errant? Le Comte de Monte-Christo* a deux parties bien distinctes : la première vraie, simple, dramatique; la seconde, qui dépasse tout ce que peut rêver l'imagination la plus capricieuse, qui est une véritable gageure contre le bon sens.— L'action commence en 1815, lorsque Napoléon est encore à l'île d'Elbe. Le vaisseau *le Pharaon* entre dans le port de Marseille, monté par un jeune homme, Edmond Dantès, qui en a pris le commandement en l'absence du capitaine mort pendant le voyage. Edmond Dantès touche au rivage, plein d'espérance; tout lui sourit dans la vie. Il est près d'être nommé capitaine par l'armateur du *Pharaon*, M. Morrel; il va pouvoir secourir son père, qui est dans la pauvreté, et épouser sa fiancée Mercedès, qui l'attend dans sa demeure du quartier des Catalans. Dantès serait heureux s'il ne rencontrait deux ou trois égoïsmes qui se coalisent contre lui : c'est le comptable Danglars, envieux de sa fortune; c'est don Fernando le Catalan, jaloux de son amour; c'est le tailleur Caderousse, haineux par instinct de nature grossière. Ces mauvaises passions se réunissent pour dénoncer le jeune homme comme ayant touché à l'île d'Elbe et portant des lettres de l'empereur, et elles trouvent un facile complice dans un substitut, M. de Villefort, royaliste ardent, qui voit là un moyen de faire prospérer son ambition. Dantès est arrêté au moment même où il va se marier, malgré les efforts de M. Morrel pour le sauver, et il est jeté dans un cachot du château d'If, où il

vit oublié de tous pendant quatorze ans, n'ayant pour consolateur qu'un pauvre prêtre italien, l'abbé Faria, compagnon de sa captivité, qui arrive jusqu'à lui en perçant les murailles. M. de Villefort a si bien fait, que les portes de la prison ne se sont point ouvertes, même pendant les cent jours, au retour de l'empereur, pour qui le jeune homme avait souffert.

Jusque-là, rien ne choque dans *Monte-Christo;* tout émeut au contraire. Dantès y est peint dans sa franche, vigoureuse et noble nature La part des mauvais instincts y est faite dans de justes limites. Les douleurs de la captivité au château d'If sont décrites, sinon avec nouveauté, du moins avec vigueur, et il y a là une de ces figures originales telles que M. Dumas n'en trouve pas souvent; c'est l'abbé Faria, génie de la patience qui use les murailles, assemble des lettres éparses, des fragmens de papier à demi brûlés, recompose des mots pour arriver à découvrir le sens d'un écrit mystérieux d'où dépend la possession d'une fortune étrange et colossale. L'abbé Faria a bien fait de mourir après avoir trouvé ce secret invraisemblable qu'il lègue à Dantès. La pitié ne se détache pas encore de lui ni de son compagnon, parce que, s'ils croient tous deux aux folies d'une tête exaltée par la solitude, ils souffrent, et c'est là l'excuse de leurs chimères. Mais ici commence un nouveau roman où tout change d'aspect, où la vérité humaine n'est plus pour rien, où les situations, les caractères, sont pliés à toutes les fantaisies d'un esprit tourmenté par le besoin de l'impossible. C'est comme un rêve peuplé d'inexplicables apparitions. Les personnages eux-mêmes sont-ils bien ceux qu'on a connus? Un seul peut-être, le probe Morrel, que son honnêteté a conduit à la banqueroute, et qui est sauvé par un secours dont l'origine est inconnue. Le père de Dantès est mort de faim. Don Fernando n'est plus le pauvre Catalan de l'allée des Meillans; soldat à Waterloo, il a déserté le jour du combat et il a gagné un grade. Espagnol de naissance, il est allé en 1823 porter les armes contre son pays, et a acquis dans la guerre de nouveaux honneurs. Après être allé mettre son épée au service d'Ali, pacha de Janina, il a livré son maître et a vendu sa femme et sa fille. Ainsi, de trahison en trahison, il est arrivé à être lieutenant-général, pair de France, et à se nommer le comte de Morcerf. Mercedès a pleuré quelques mois Dantès lors de sa disparition, puis, le croyant mort sans doute, elle a épousé Fernand. M. de Villefort s'est élevé à travers tous les régimes : chacun lit sur sa figure l'austérité, l'intègre énergie; cependant il s'est souillé de crimes, il a commis l'adultère, l'infanticide, le meurtre, après avoir poursuivi les innocens; ce sont les échelons qui l'ont fait parvenir aux fonctions de procureur-général à Paris. Le comptable Danglars est devenu un banquier millionnaire qui spécule sur les amours de sa femme avec le jeune chef du cabinet d'un ministre. Dans tout cela, on le voit, il n'y a aucune place pour le bien; c'est le mal qui domine, qui explique toutes les grandeurs. L'honnêteté n'amène que la ruine, et elle a besoin, pour la préserver des désastres, de l'appui de quelque être surnaturel qui daigne intervenir par momens dans les affaires de ce monde. M. Dumas n'a pas fait autrement que M. Sue. L'impuissance de la probité par elle-même, les perversités morales servant au succès, tel est l'effet général qui résulte du roman moderne.

C'est au milieu de ce monde corrompu jusqu'au cœur que Dantès reparaît transfiguré par l'imagination de l'écrivain, ou plutôt ce n'est plus Dantès désormais; c'est un autre homme, inconnu de tous, bronzé par les souffrances d'une

injuste captivité, riche de l'immense fortune que, sur les indications de l'abbé Faria, il a trouvée dans une petite île de la Méditerranée, à Monte-Christo. Le nom qu'il prend, ses habitudes, ses pensées, ses ressources, ses précédens, tout est mystère en lui. L'or devient la magique puissance dans sa main. On le voit changer chaque jour de patrie, revêtir tous les costumes, s'appeler l'abbé Busoni ou lord Wilmore, dominer les bandits de la campagne de Rome, les pirates de la Méditerranée, les forçats du bagne de Toulon et les personnages les plus élevés de la société parisienne. Que dire encore? c'est une providence humaine qui s'est donné la mission, au nom de ses souffrances passées, de châtier les méchans dans leur triomphe, de récompenser les bons dans leur misère, et qui, pour arriver au bout de son rôle, garantit de son mieux sa fragile éternité en s'habituant au poison. D'un bras qui sait rester invisible, il fait mouvoir les hommes et dirige les événemens. C'est lui qui a arraché Morrel à la ruine en lui rendant une fortune perdue; c'est lui encore qui, sans livrer son secret, couronnera les amours de ce loyal jeune homme, Maximilien Morrel. C'est par ses soins qu'au moment voulu les trahisons anciennes du comte de Morcerf se révéleront pour le précipiter du haut de ses grandeurs imméritées. Danglars voit s'échapper sa richesse par la même influence. Pour que le deuil entre dans la maison de Villefort, Monte-Christo livre négligemment un poison aux affreux instincts de sa femme; pour que le magistrat soit publiquement flétri, il lui suscite un formidable accusateur dans un meurtrier traîné en cour d'assises, qui n'est autre que son fils, enfant de l'adultère, miraculeusement sauvé de la mort. Est-il nécessaire de montrer ce qu'il y a d'absurde dans cette usurpation du rôle de la Providence, ce qu'il y a de faux dans ce pouvoir occulte mis dans la main d'un seul homme, qui dispose de tous les secrets, cache ses desseins sous un luxe insolite, frappe ses victimes comme une foudre invisible, et peut mettre le monde à ses pieds sans que le monde lui demande un instant d'où il vient, ce qu'il est, où il va? C'est une puérilité gigantesque également choquante à tous les points de vue. M. Dumas n'a atteint ni à la grandeur du mystère ni à la grandeur du vrai; en assujettissant Monte-Christo aux nécessités de la vie pratique, à la réalité, à la prose, il lui a ôté la poésie de Conrad et de Lara. En développant sous nos yeux un caractère connu hors de toutes les proportions humaines, en faisant de Dantès un être qui sait se rendre inviolable, en lui prêtant l'attitude d'un demi-dieu, il a détourné l'émotion qui ne s'attache qu'aux hommes luttant avec leurs moyens naturels, agités de passions dont nous savons la mesure, et inspirant la pitié même par leur faiblesse dans la poursuite des plus justes vengeances. M. Dumas n'a créé ni un dieu ni un homme. C'est un accouplement monstrueux du merveilleux et du réel. Qui croit aux prestiges de cette providence en bottes vernies? qui pourrait aussi distinguer quelque chose d'humain dans ce captif transfiguré tout à coup?

Il y a un procédé cruel, mais infaillible, à appliquer aux inventions romanesques: c'est celui qui consiste à considérer les situations en elles-mêmes, à rechercher ce qui les motive, ce qui les amène, à les soumettre en un mot à l'épreuve de la logique. Le comte de Monte-Christo vit, il est vrai, mais à quelle condition? Qu'on admette simplement que Dantès a pu se mettre à la place de Faria, mort au château d'If, et que, jeté au fond de la mer, lié dans un sac avec un boulet de trente-six aux pieds, il est revenu paisiblement à fleur d'eau, puis

a trouvé une barque pour le recueillir, et tout deviendra très naturel. Sa fortune a une explication plus plausible encore : pour peu qu'on connaisse l'histoire de l'Italie au moyen-âge, on trouvera la trace d'un cardinal Spada qui, pour soustraire d'immenses richesses à la cupidité des Borgia, les dépose dans l'île de Monte-Christo, et qui, étant un jour invité à un de ces festins pontificaux d'où on ne revenait pas, laisse son secret écrit sur une feuille volante; ce papier est resté inaperçu dans la famille Spada jusqu'à ce que le pauvre Faria vînt pour le découvrir et le déchiffrer après l'avoir brûlé à moitié. S'il n'eût pris fantaisie, il y a quelques siècles, au pape Borgia d'empoisonner le cardinal Spada, M. de Morcerf pourrait manger sans trouble le pain de ses trahisons, M. de Villefort continuerait à couvrir ses crimes d'une austère renommée, le baron Danglars spéculerait librement à la bourse avec la certitude du gain. Monte-Christo ne pourrait les châtier, car il n'aurait pas, pour les combattre, cet or que lui a fait partager Faria; il ne serait pas allé sur le marché de Constantinople acheter la fille d'Ali-Pacha, qui vient jusqu'à la chambre des pairs accuser M. de Morcerf; il ne découvrirait pas dans un forçat un bâtard de M. de Villefort, qui flétrira son père en plein tribunal; il ne fabriquerait pas de fausses nouvelles sur l'Espagne qui trompent Danglars. Qui oserait dire, après ceci, que tout ne se lie pas dans le monde? N'est-ce point l'histoire de ce personnage de l'Inde qui, au dire de Voltaire, causa la mort de Henri IV en partant du pied droit au lieu de partir du pied gauche? Les situations les plus vantées dans *le Comte de Monte-Christo* portent le même cachet de parfaite vérité humaine et d'exacte logique. L'île de Monte-Christo réunit à la fin du roman Maximilien Morrel et la fille de M. de Villefort, Valentine, qu'il aime et qu'il croyait morte, qui l'est en effet pour tous ceux qui l'ont connue. Rien n'est plus dramatique en apparence dans le récit de l'auteur. Ce glorieux enivrement d'un amour satisfait trouve pourtant sa raison d'être dans une suite d'étranges aventures : il a fallu que Mme de Villefort, semant la mort autour d'elle, à l'aide de ce poison que lui a obligeamment donné Monte-Christo, en vînt à ne point épargner Valentine, issue d'un premier mariage du magistrat, que la jeune enfant, scellée dans le tombeau de sa famille, secouât son sommeil éternel, grace à un contre-poison du comte, et disparût pour aller attendre le bonheur dans l'île où son amant la rejoindra. Il n'est pas de scène qui ne soit préparée par des moyens analogues. Or, sont-ce là des situations véritablement dramatiques? Quelle valeur sérieuse peut avoir une action qui n'est point le résultat du mouvement des caractères, des passions, des sentimens, mais se noue, se complique, se développe à travers les surprises, par l'emploi des poisons, des contre-poisons, des travestissemens, des changemens d'état? *Monte-Christo* serait vraiment une belle œuvre, à une condition : c'est qu'on s'oubliât soi-même, qu'on supprimât le monde où nous vivons, et qu'avant d'en commencer la lecture, on s'enivrât quelque peu de ce hachich dont le comte fait un si prodigue usage, pour ne se point effrayer de voir les hommes marcher sur leur tête dans leurs momens de loisir.

Lorsqu'on se jette avec une si chaude ardeur dans le champ des invraisemblances, il semble peut-être que l'imagination moins gênée doive plus aisément se montrer fertile en nouveautés, elle s'oblige du moins à donner un tour varié à ses caprices; ce serait la seule excuse d'un tel système. Il n'en est rien ce-

pendant, le roman de M. Dumas le prouve assez. *Monte-Christo* ne brille pas par l'invention, en effet; c'est une figure composée avec des souvenirs, avec des traits empruntés à des héros bien connus déjà. Cet or, ces millions mis au service d'une idée de domination, et au moyen desquels on arrive à toutes ses fins, perverses ou généreuses, n'est-ce point le Lugarto de *Mathilde* qui les lui a donnés? Monte-Christo transformé en une providence terrestre qui ne laisse rien à faire à la providence divine, et répartit dès cette vie les peines et les récompenses, qu'est-ce autre chose que le prince Rodolphe des *Mystères de Paris?* Et cette supériorité sur tous les autres hommes, qui n'est jamais en défaut, ce ton byronien, ce désenchantement, cet amer dédain, ce goût des excentricités, ces instincts voyageurs, ne sont-ils pas les élémens de tous les ouvrages de M. Sue depuis *Arthur?* A chaque pas, il faudrait ainsi saluer ses connaissances dans *le Comte de Monte-Christo*. Ceci ne donne pas seulement une médiocre idée du talent d'invention de l'auteur; il y a une conclusion plus générale à en tirer, conclusion qui ramène invinciblement aux lois éternelles de l'art. Ne voit-on pas combien est étroit le cercle des fictions invraisemblables à côté du domaine immense et varié des réalités humaines qui s'offrent de toutes parts à l'esprit et le sollicitent, combien la fantaisie s'épuise vite et risque de tomber dans une monotone imitation d'elle-même, lorsqu'elle ne s'allie pas à l'observation qui agrandit et multiplie ses ressources? Vérité bien simple, bien ancienne, sans doute, mais toujours féconde, toujours nouvelle, et qu'il est utile surtout de rappeler aujourd'hui.

La nature humaine, les mœurs présentes, sont incontestablement travesties dans *Monte-Christo*. M. Dumas a-t-il mieux réussi dans ses romans historiques? Mais ce genre, plus que tout autre encore, n'exige-t-il pas le travail, l'étude intelligente, la maturité de l'inspiration? Avant de ranimer des personnages dont le nom réveille une idée de gloire ou de terreur, il faut avoir en quelque façon vécu familièrement avec eux, avoir pénétré dans tous les replis de leur destinée, et pesé attentivement leurs grandeurs et leurs petitesses; avant de peindre autour d'eux le mouvement de leur siècle, il faut en avoir saisi le caractère particulier, le sens intime, s'être, pour ainsi dire, imprégné de toutes ses émanations, afin de ne point trahir sa physionomie naturelle par un faux geste, par des couleurs mensongères. C'est le mérite éminent de Scott d'avoir réuni une connaissance exacte de tous les détails du passé et une puissance suffisante dans l'imagination pour combiner ces détails et en faire sortir la vie. Antiquaire et poète, il crée des figures qui restent comme des types, sans cesser d'être exact. Il avait si bien accoutumé son génie à s'inspirer de la vieille Écosse, à rechercher ses moindres coutumes, à s'échauffer de ses vivaces passions, que la fidélité n'est plus pour lui un effort. La vérité circule de toutes parts; elle va du héros préféré au passant obscur qui disparaît après avoir dit son mot qui le caractérise, et un rayon d'immortelle poésie flotte sur l'ensemble, sur ce monde de reines malheureuses et d'intrépides jeunes filles, de vaillans soldats des Stuarts et de fanatiques puritains, de bohémiennes et d'indépendans montagnards, — Marie Stuart, Diana Vernon, Claverhouse, Balfour de Burleigh, Fenella, Rob-Roy! Si le roman historique n'est point cela, il n'est rien. Le principal défaut de M. Dumas dans ceux qu'il ne cesse de produire, c'est d'emprunter des noms seulement à l'histoire, de jeter dans quelque période célèbre une intrigue

capricieuse, légère, qui effleure les événemens et les hommes sans se confondre avec eux, sans les lier fortement dans un large et saillant tableau. La vie intérieure manque. Que d'esprit dépensé dans *les Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*, pour ne faire connaître ni Richelieu ni Mazarin! Il suffit, pour montrer à quel point ce genre diffère du vrai roman historique, de comparer ces deux images, telles que l'auteur les retrace, à celle du Louis XI de *Quentin Durward* ou de *Notre-Dame de Paris*. *La Reine Margot* n'est-elle pas ainsi? Ces grands noms de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Marguerite de Valois, de Henri de Navarre qui sera Henri IV,— noms glorieux ou sinistres,— y conservent-ils leur signification propre, et ne se rappelle-t-on pas involontairement, en présence de ce drame refait de la Saint-Barthélemy, le récit vigoureux et coloré d'*une Aventure sous Charles IX?* Dans *la Dame de Montsoreau*, M. Dumas n'a point marché sur les traces de M. Mérimée; mais il s'est imité lui-même. *La Dame de Montsoreau* n'est autre chose qu'une scène de *Henri III*, à laquelle se rattache une aventure romanesque, l'amour de trois hommes, — le duc d'Anjou, M. de Montsoreau et Bussy, — pour une même femme, Diane de Méridor. Là encore la vraie couleur historique est absente; on n'y sent rien de l'agitation profonde, sérieuse, populaire de la ligue. M. Dumas ridiculise l'histoire au lieu de la représenter poétiquement et fidèlement sous ses divers aspects. Le roi, ce n'est pas Henri III avec sa faiblesse mêlée de violence, c'est le bouffon Chicot. Chicot joue M. de Guise, et lui ravit avec une grimace le commandement de la ligue; c'est Chicot qui, s'affublant d'habits royaux, vient tendre sa tête au ciseau de Mme de Montpensier, lorsqu'elle veut surprendre à Sainte-Geneviève le pusillanime Valois, et lui faire sa toilette de moine. Mais cette lutte ardente, passionnée, des catholiques et des protestans, qui se disputaient le cœur de la France et étaient déjà comme deux nations de mœurs différentes dans la même nation, tandis que le véritable pays était près de se sauver lui-même avec un bon mot et un pamphlet, — ce monde des Guise, de Montluc, de Mornay, de Lanoue, de d'Aubigné, de la *Satire Ménippée*, — tous ces puissans élémens resteraient encore intacts, si, avant l'auteur de *la Dame de Montsoreau*, M. Vitet n'avait écrit *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*.

Comment, dans ces conditions, se peut expliquer le succès des ouvrages de M. Dumas? Ils sont lus, parce que l'auteur de *Monte-Christo* répond à quelques-uns de nos penchans en créant des compositions qui étonnent, éblouissent, amusent. C'est un intérêt d'un caractère particulier à côté de celui que Scott a su donner à *Ivanhoé* ou aux *Puritains*. Et en ces termes la question n'est pas difficile à résoudre; les romans de Mlle de Scudéry intéressèrent aussi à leur jour en même temps que *le Cid*. Cela prouve seulement qu'il y a plusieurs sortes d'intérêt, de même qu'il y a dans notre nature des besoins de plus d'un genre. Il y a les besoins généreux du vrai et du beau, difficiles à satisfaire, parce qu'ils sont difficiles à saisir, et qui ne changent pas essentiellement avec le temps; il y a aussi les caprices de mode, les passions de circonstance, les mouvemens fiévreux d'une curiosité inconstante, qui passent, varient chaque jour et chaque heure, et auxquels il faut sans cesse une proie facile et en apparence nouvelle. Le destin des livres est marqué suivant qu'ils s'adressent aux uns ou aux autres de ces besoins; ceux-ci ont l'intérêt actuel, le succès bruyant et passager; ceux-là ont l'attrait profond, le succès lent et durable. La mode créera bien des

Clélie, qui toutes iront s'ensevelir également dans l'ennui avant que le temps ôte rien à l'immortelle jeunesse du *Cid*.

Que M. Dumas se soit laissé aller sans résistance à ce torrent, cela ne devrait pas surprendre peut-être après un examen réfléchi, et signifierait au besoin une chose : c'est que ces facultés énergiques qui frappaient d'abord en lui pourraient n'avoir été que les velléités d'un cerveau brûlant, velléités entraînantes, lorsqu'elles se nourrissaient du feu de la jeunesse, et devenues ensuite inhabiles à se fixer, à se transformer en une volonté sérieuse et forte, à prendre, en un mot, cette consistance qui fait le génie. M. Dumas ne l'a-t-il pas prouvé en abordant avec une sorte de passion tous les genres, même la tragédie, sans pouvoir s'arrêter à aucun? Il lui fallait dès-lors une autre issue, où ses fougueux élans, qui ne parvenaient pas à se régler, se pussent produire à l'aventure, en dehors de nécessités littéraires plus élevées. Cette issue s'est trouvée, et l'auteur des *Trois Mousquetaires* l'a saisie comme une voie que réclamaient ses instincts. On en pourrait dire autant de quelques autres auteurs; mais Mme Sand ne pouvait-elle aspirer à un meilleur rôle? L'écrivain qui avait si heureusement rencontré la mesure de l'art et de ses qualités propres, qui a fait cette suite d'ouvrages, *Indiana, Valentine, André, Mauprat*, et gardait encore en lui de si fécondes ressources d'émotion, avait-il besoin d'aller chercher des élémens ailleurs que dans la poésie même? Mme Sand a trouvé sur son chemin deux mortels ennemis qu'elle n'a pu vaincre, et qui lui ont fait déjà plus d'une blessure, le socialisme et le feuilleton. C'est par là que l'inégalité est entrée dans son talent. Au lieu de ces romans dont nous parlions et qui se succédaient sans révéler de faiblesse, de sommeils passagers de l'inspiration, elle a fait des œuvres froides, alanguies par l'esprit de système, telles que *le Meunier d'Angibault*, à côté d'autres œuvres chaudes de passion comme *Isidora*. Aujourd'hui encore il faut passer par *Teverino* avant d'arriver au charmant récit de *la Mare du Diable*. — *Teverino*, à vrai dire, n'est point un roman, c'est une conversation accidentée qui se poursuit sur les chemins, à laquelle des personnages inattendus viennent se mêler, sans point de départ et sans dénouement. Que voit-on en effet? C'est sur une frontière d'Italie qui n'est point fixée, à côté du petit village de Saint-Apollinaire; lady Sabina G... paraît livrée à un profond ennui dans sa *villa;* elle aurait besoin de quelque scène qui réveillât l'émotion dans son cœur blasé. Justement Léonce vient la prendre un matin, et demande à la jeune femme de se fier à lui pour la promenade qu'ils vont faire. Il la frappe par l'attrait de l'inconnu qu'il lui promet. Déçu lui-même par l'usage de la vie, refroidi par l'habitude de trop observer, implorant avec la même ardeur le nouveau, il veut la soumettre à une expérience, voir si l'imprévu ne ferait pas jaillir quelque éclair dans cette ame incertaine, et il a recours au hasard pour guider leur course. Sabina et Léonce s'aiment-ils, puisqu'ils partent, à l'aurore, tous deux dans une voiture, comme deux amans que l'inquiétude réveille? C'est ce qu'on pourrait croire, s'ils ne se donnaient, par leurs paroles, de si fréquens témoignages d'un autre sentiment, indifférence, dépit ou haine, s'il n'était visible surtout que leur cœur est dans cet état compliqué où il est incapable d'un mouvement franc, naturel et décidé. Chemin faisant, ils recueillent d'abord, comme un chaperon dans leur tête-à-tête, un brave homme, le vieux curé de Saint-Apollinaire, fort occupé de savoir comment on se nourrira durant

l'aventure et comment sa gouvernante prendra l'équipée. C'est ensuite une jeune fille, Madeleine *l'oiselière*, petite magicienne qui a le don d'appeler à elle les oiseaux de l'air, bohémienne agitée par les instincts de quelque patrie perdue, pâle souvenir de Mignon, qui, au désespoir du curé, ose avouer dans toute son innocence qu'elle a un *bon ami*. C'est enfin un autre étrange personnage, insouciant vagabond, superbe dans sa misère, dieu antique en haillons que, dans un moment de halte, Léonce surprend à l'écart comme un faune dans les roseaux : c'est Teverino. Étonné par les prodiges de cette nature, Léonce veut en faire aussitôt un instrument de ses desseins à l'égard de Sabina. Teverino, à vrai dire, est le *bon ami* de *l'oiselière*. Aussi quelle est l'angoisse de la jeune fille, lorsque Léonce le présente, vêtu d'habits élégans qu'il a portés avec lui, sous le nom du marquis Tiberino de Montefiori à lady G...! Teverino est beau dans ces vêtemens comme dans sa nudité, lorsqu'il jouait dans les eaux; il a non-seulement la beauté du corps, mais encore la grandeur de l'imagination, le charme d'un esprit supérieur; il a, en un mot, toutes les séductions réunies. Il connaît toute chose et en parle en poète, en érudit même, au point de citer Rabelais; il a une voix admirable, chante comme Rubini, et mène une voiture comme un gentilhomme anglais, ce qui fait qu'il entraîne nos voyageurs à travers les précipices, les montagnes abruptes, Dieu sait où! L'imprévu, si nous ne nous trompons, commence à paraître pour lady G... Elle est singulièrement émue par Teverino; elle s'abandonne à sa fascination, puis a honte de lui avoir laissé prendre un baiser le soir, au clair de lune. La pauvre *oiselière* souffre; il n'est pas sûr que Léonce ne soit point jaloux; le digne curé s'inquiète du gîte de la nuit, égayé par plus d'un verre de vin de Chypre. Le lendemain, Teverino les ramène tous vers Saint-Apollinaire, et, pour ne pas reparaître dans son humiliante pauvreté aux yeux de la fière lady, après un jour de travestissement, il reste dans un couvent où ils se sont arrêtés. Là il trouvera la vie de paresse qu'il aime, il pourra contempler le ciel et courir quelquefois vers la petite chaumière de Madeleine, qu'on peut voir au loin entre les sapins, jusqu'à ce que le hasard, son dieu, le conduise ailleurs. Le baiser de la veille ne laisse en lui aucun souvenir, mais il a rapproché Léonce et Sabina. C'est une ébauche, on le voit, où quelques héros sont amenés des quatre coins du monde moral pour se heurter un instant. Qu'a voulu peindre Mme Sand? A-t-elle voulu opposer les naïfs entraînemens de *l'oiselière*, qui ne cèle point sa passion et ne s'informe pas de ce qu'on en peut dire, aux coquetteries étudiées, prudentes, de Sabina, la franchise puissante, poétique, de l'homme de la nature aux lassitudes de l'homme du monde réduit à faire naître l'amour de la curiosité ébranlée? Nous oublions un personnage, c'est lord G... qui, en se réveillant la veille au soir, s'était inquiété de ne plus voir sa femme; mais il avait bu pour s'étourdir et s'était endormi de nouveau. Évidemment le mari n'est plus pour l'auteur qu'un ennemi de peu de valeur qui n'est plus digne de sérieuses attaques. Mme Sand lui met le verre à la main et un bonnet de coton sur la tête, pour satisfaire, l'une après l'autre, les deux plus belles passions qu'il puisse connaître. S'il y a encore quelques belles pages dans *Teverino*, l'ensemble se ressent de cette précipitation malheureuse qui empêche les plus poétiques pensées de mûrir.

Au milieu de ces romans dont la faiblesse est trop visible, et qui semblent uniquement destinés à nourrir une curiosité passagère, il en est un dont on re-



grette d'autant plus l'imperfection, que l'auteur pouvait aisément, avec plus de naturel, lui donner un vif et brûlant attrait : c'est *Nélida*. Une jeune femme d'un haut rang, d'une nature délicate et passionnée, renonçant aux faciles succès que lui peuvent procurer son nom, sa beauté et sa fortune, quittant sa position brillante pour se faire l'aventureuse compagne d'un homme de basse extraction, qu'elle croit grandi par le génie, puis découvrant dans cette pompeuse idole qu'elle s'est créée tous les vices choquans d'une organisation grossière, et réduite enfin à se repentir de son amour, c'était un sujet qui méritait d'être osé et que M. Daniel Stern n'a fait qu'effleurer. Nélida est cette jeune femme; la fausse idole qui la séduit et qui l'entraîne, c'est le peintre Guermann Régnier. Ils errent ensemble de Paris à Genève, de Genève à Milan, ou dans quelque duché d'Allemagne, jusqu'à ce que Guermann meure de lassitude, et que Nélida, convertie aux idées sociales, se fasse la prêtresse en disponibilité de quelque religion nouvelle. L'auteur, disons-nous, n'a fait qu'effleurer le sujet, et voici comment : d'abord il faut faire peu de cas de l'intervention des théories sociales pour inspirer de l'amour; ces théories, selon leur valeur, peuvent agir sur l'esprit et l'émouvoir, mais à coup sûr ce n'est point par elles que se peut expliquer une puissante passion entre deux êtres; si elles ont eu jamais cet effet, c'est qu'alors la tête était engagée et non le cœur. En second lieu, pour que ce sacrifice d'une vie conservât son innocente grandeur, il faudrait que Nélida pût avoir quelque illusion sur Guermann; or, cette illusion lui est interdite, puisqu'elle a appris qu'au moment où le jactancieux artiste l'enivrait de sonores paroles, il cachait chez lui une fille vulgaire, objet de ses triviales amours. Cette découverte a donné une fièvre chaude à Nélida; mais elle a dû aussi faire naître dans son ame un sentiment propre à la préserver d'une chute, — le dégoût, le mépris. Lorsqu'on se livre à un homme après cela, on n'a plus le droit de s'estimer une Béatrix inspiratrice; on est pour lui une bonne fortune nouvelle, et rien de plus. Nélida ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait qu'on ne peut croire à la pureté d'un invincible abandon. Les impossibilités sont plus notoires encore dans Guermann Régnier; il y en a une qui est radicale. M. Daniel Stern a doué Guermann de génie; c'est simplement pour sauver la dignité de Nélida, car autrement il n'en est rien. Ce talent éclatant, selon l'auteur, a son unique source dans l'amour; c'est la réalisation du mot d'Obermann : « l'activité d'une passion profonde est pour lui le feu du génie; » si bien que, lorsque le peintre n'aime plus la jeune femme, il sent défaillir son intelligence. Or, tout l'ouvrage est employé à prouver que cet amour est mensonger, vil et trompeur; Nélida est pour Guermann une dépouille opime dont il se pare. Dès-lors, comment croirait-on à ce génie né de l'amour, puisque cette source si grande, l'artiste ne la possède pas en lui? S'il faiblit tout à coup, s'il ne trouve pas une idée dans sa tête, pas une couleur sous son pinceau, en présence de cette immense muraille qu'on lui donne à peindre, ce n'est pas parce que l'amour s'est éteint dans son cœur, c'est parce qu'il n'eut jamais qu'un talent borné, incapable de soutenir une solennelle épreuve. S'il songe alors avec angoisse à Nélida, qui n'est plus près de lui, c'est que ce souvenir d'une victoire remportée sur le monde console son orgueil des humiliations que lui fait subir cette petite cour d'Allemagne où il est appelé. Ainsi, ce qui est vrai et dramatique dans *Nélida* tient à cette donnée primitive que nous avons indiquée; ce qui est faux et impossible, c'est ce que l'auteur a cru devoir ajouter à cette donnée en la déve-



loppant. *Nélida* pouvait être un de ces romans uniques faits avec le cœur, qui s'appellent *Adolphe* lorsque l'écrivain se nomme Benjamin Constant; l'art ne s'est point trouvé ici à la hauteur des sentimens et des situations qu'il avait à reproduire, et M. Daniel Stern n'a fait que défigurer l'intime vérité.

Tout ne porte pas cependant cette empreinte effacée ou difforme dans les œuvres du jour; tout n'est pas clartés factices, fausses lueurs, couleurs incertaines. Et où faut-il aller chercher encore le véritable éclat, c'est-à-dire le vrai mérite littéraire? Là où l'inspiration appelle le temps à son aide et sait se contenir pour s'accroître, là où l'esprit ne se laisse pas atteindre dans sa fermeté ou dans sa grace. Qu'on choisisse quelqu'un de ces contes d'un si beau relief, tels que *Carmen*, dont le secret semble trop bien gardé par M. Mérimée. Dans un autre genre, qu'on s'arrête à quelques-uns de ces romans pleins d'une douce émotion de M. Sandeau, entre lesquels *Catherine* n'est pas le moindre. M. Sandeau est un des plus délicats artistes de ce temps. Peut-être, lors même qu'il le voudrait, sa nature se refuserait-elle aux prodigalités, et sans nul doute son talent y succomberait vite. Doué d'une sensibilité ingénieuse, d'un instinct raffiné de la passion, d'une grace tempérée parfois d'ironie, c'est avec ces qualités, dont une sorte de pudeur d'intelligence règle l'usage, qu'il a fait *Madame de Sommerville, Marianna, le Docteur Herbeau. Catherine* a son rang à côté de ces élégantes compositions. C'est un fruit dont toutes les lèvres peuvent s'approcher sans craindre de trouver intérieurement la cendre brûlante des fruits de la mer Morte. Ce qu'il faut remarquer, c'est combien la simplicité peut sembler nouvelle, combien la pureté peut avoir d'intérêt après tant d'inventions monstrueuses. Où réside l'attrait d'un tel livre? Là cependant la poussière d'aucune institution mise en lambeaux n'est jetée au vent, aucune vertu sociale n'est honnie, aucun demi-dieu nouveau ne vient dépenser en folies quelque héritage ouvert par les Borgia, aucune courtisane ne s'évertue à prouver la virginité de sa tendresse. C'est beaucoup moins et beaucoup plus tout ensemble. C'est la vie simple avec l'idéal qu'elle comporte; c'est une destinee de village qui a aussi ses tempêtes; c'est un drame qui se noue et s'achève sans bruit dans un presbytère de campagne de la Creuse, au hameau de Saint-Sylvain. Les personnages sont un vieux prêtre, une jeune fille, un instituteur et son fils, un jeune homme noble qui involontairement vient jeter le deuil dans ce monde paisible. Le bon curé François Paty est un pasteur dans toute l'excellence du mot,— père autant que prêtre pour ses ouailles; il a vieilli à Saint-Sylvain, s'associant aux joies et aux souffrances de chacun, répandant le bien, partageant ses faibles ressources avec tous les malheureux. François Paty est comme une éloquente réponse à cette caricature du prêtre qu'on peut voir dans *Teverino*. Les choses iraient plus mal encore dans l'église et au presbytère de Saint-Sylvain, si ce n'était la nièce du vieux curé, Catherine, qui du moins met une nappe blanche et des fleurs chaque jour sur l'autel, et travaille de son mieux pour suffire à la charité. *La petite vierge, la petite fée*, comme on la nomme, anime par son active vivacité tous les courages chancelans dans le pays, et met la vie au foyer de François Paty. La pureté de son cœur rejaillit à son front empreint d'une distinction naturelle. Elle fait connaître au vieux prêtre les illusions paternelles qui ne lui sont pas permises, et pour elle-même ne connaît encore que le plaisir d'être jeune, de sourire à la vie, de porter le bonheur partout où elle passe. Elle rit des étranges soupirs que pousse à ses côtés le

fils de l'instituteur, le brave Claude Noirel, après avoir chanté le dimanche au lutrin de sa plus belle voix. Ce n'est pas Claude qui appellera ce cœur plein de mille délicatesses au combat de la passion. C'est le jeune Roger, rentré récemment au château voisin de Bigny, et précédant son père, le comte des Songères, qui avait quitté le pays depuis vingt ans, depuis la mort de sa femme, pour aller se fixer en Allemagne. Roger a sauvé l'honneur du presbytère dans un moment grave, dans un moment où l'évêque venait visiter Saint-Sylvain, et où il n'y avait guère à lui offrir qu'une table bien propre, un peu de pain, quelques fruits et de la meilleure eau du village. D'ailleurs, François Paty a recueilli, il y a vingt ans, le dernier soupir de la mère du jeune homme, tuée par la dureté de M. des Songères. Roger a donc bien des motifs de venir désormais à Saint-Sylvain. Enfant d'hier, et ayant vécu toujours dominé par les rigueurs de son père, il trouve là des cœurs simples et bons, François Paty et Catherine, qui, dans son innocence, ne cache pas sa joie de le voir. Chaque jour, il se sent davantage attiré; bientôt il est attendu par Catherine. Que dire encore? Sous les yeux du bon curé, qui ne connaît pas la foudroyante rapidité de la passion humaine, les deux jeunes gens se jurent une mutuelle et inviolable tendresse. C'est comme une aurore dans ces deux ames. C'est l'amour dans sa virginale noblesse, avec tous ses ravissemens et cette confiance qui se promet si bien l'avenir. Et cependant, dans cet horizon de bonheur, il y a le point noir qui annonce l'orage; ce point, c'est l'inégalité des conditions des deux amans.

Tant que Roger est laissé à lui-même, à la conscience de ses nobles promesses, il se fortifie dans son amour; mais bientôt son père, le comte des Songères, arrive à Bigny avec sa sœur, Mme Barnajon, qui lui dispute ses propriétés devant les tribunaux, et il a rêvé d'éteindre ce procès dans le mariage de son fils avec Mlle Malvina Barnajon, jeune fille du monde habituée à la vie brillante, aux succès de salon. Roger est le type de ces natures droites, mais faibles, qui résistent à une attaque ouverte, opposent le sentiment inflexible de leur honneur aux lâches transactions qu'on leur commande, et qui, sans savoir comment, cèdent peu à peu, sentent faiblir leurs plus fermes volontés en présence des ruses, de l'habileté, qui les circonviennent, au milieu des obstacles qu'on renouvelle pour mieux les épuiser. Aussi, lorsque son père vient heurter violemment son amour, il se redresse de toute la force d'un sentiment généreux; dès que M. des Songères se joint à sa sœur et à Mlle Barnajon pour le lasser ou le détourner par toute sorte de blessures secrètes ou de séductions, l'incertitude pénètre en lui. Et Catherine, d'un œil clairvoyant, aperçoit bien cette lente défaite de son amour; elle la voit dans les absences plus fréquentes, dans les hésitations de Roger. Celui-ci revient à la fin, il est vrai, ayant senti renaître un moment sa fidélité inquiète; mais alors il n'est plus temps. Le hasard précipite la déchirante rupture. François Paty, mourant comme il a vécu, est près d'expirer pour être allé, au milieu d'un incendie, sauver un enfant, et, sur son lit de mort, Catherine lui révèle les anxiétés de son ame; suprême entretien où le vieux prêtre amène la jeune fille à sacrifier ses rêves les plus chers à quelque chose de bien vieux, bien usé, bien terriblement caduc aujourd'hui, — au devoir! et Dieu sait ce que ce pauvre cœur, où l'oubli ne saurait plus entrer, contient de larmes étouffées, d'angoisses silencieuses, d'inconsolables dou-

leurs! Ce récit, où l'auteur s'est plu à faire éclater cette pensée de résignation, ne vaut-il pas beaucoup d'autres sermons de révolte mis en action?

Ce n'est pas que *Catherine* elle-même soit une œuvre parfaite en tout point : quelquefois la délicatesse de M. Sandeau risque de devenir maniérée. Il y a un autre défaut dont il se doit préserver avec soin et qui tendrait à corrompre l'art même du romancier, c'est celui de trop se montrer dans certains personnages qui répugnent à cette identification. Sur les lèvres du rustique Claude Noirel, ne voit-on pas passer par momens le pli ironique et railleur du poète lui-même? Le père Noirel, l'intendant Robineau, peuvent perdre ainsi de leur réalité; on sent mieux encore cette imperfection en lisant une page de Fielding. Ces défauts d'ailleurs n'altèrent pas la pureté générale de cette émouvante histoire. Supposez cependant la même idée trempée dans cette piscine du feuilleton qui a la vertu contraire de l'antique piscine : Catherine, au lieu de chercher un refuge dans le devoir, au lieu d'écouter la sagesse d'un vieillard mourant, se laissera choir dans l'abîme pour qu'on puisse mesurer sa chute et sonder tous les secrets de la corruption. Du presbytère de Saint-Sylvain, berceau de sa jeunesse, témoin de ses nobles et innocentes amours, elle ira peut-être finir dans quelque asile ouvert à la débauche épuisée. François Paty sera sans doute un jésuite occupé à rechercher tous les vils instincts des hommes pour les tenir dans sa domination, à envelopper le monde dans ses haines et dans ses vengeances, à venir suspendre sur ceux qui le gênent cette fameuse épée dont la pointe est partout, et l'intérêt grossier se trouvera ainsi substitué à l'intérêt vivant, idéal, élevé, qui saisit l'esprit et le cœur.

II.

Combien la poésie en particulier, la poésie pure, doit-elle encore plus souffrir de cette déviation générale des idées littéraires! Il est, nous le savons, un genre d'argumens auxquels se laissent aller volontiers certains esprits; ils n'ont jamais cru guère à la puissance des tentatives modernes, et ne s'étonnent pas de voir leur faiblesse de plus en plus constatée. Ils se consolent de cette pénurie qui s'annonce en se réfugiant dans l'espérance d'autres grandeurs; ils l'acceptent comme un fait qu'il n'y a plus qu'à expliquer, et l'explication est facile : c'est que notre temps a le regard tourné ailleurs; il se voue tout entier aux perfectionnemens matériels; il est positif et compte ses actes; il se connaît trop bien. Le siècle qui a créé *le Moniteur,* et qui a fait de ce livre inflexible le livre de ses destins, du même coup a chassé la fiction. C'est se méprendre étrangement sur la nature de la poésie. Qu'importe cette rigoureuse exactitude des faits dont on parle? Quoi! parce qu'il est certain pour nous qu'un homme est sorti de l'obscurité tout éblouissant de génie, qu'il a de sa main remué le monde, placé sa royauté de la veille au-dessus des royautés de dix siècles, pour aller ensuite, trompé par son étoile infidèle, se perdre dans les vapeurs de l'océan, résumant en lui toutes les fortunes; parce que les compagnons de cette destinée vivent encore et qu'on peut compter leurs cicatrices, n'y a-t-il aucun merveilleux dans cette iliade confirmée par des bulletins? L'exactitude histori-

que fera-t-elle douter de la poésie de la gloire? Parce qu'une révolution terrible dans sa grandeur a vu naître au service de toutes les causes d'irrécusables héroïsmes, qu'elle a dévoré d'innombrables victimes, les plus hautes et les plus humbles, des femmes et des poètes que devait préserver la faiblesse ou le génie; parce que *le Moniteur*, froid confident des triomphes et des deuils, a retenu leurs noms, le jour et l'heure où ils rendirent la vie, et, pour ainsi dire, leur attitude dans ce moment suprême, ces détails certains empêchent-ils la poésie du malheur? Parce que les changemens de notre société sont inscrits dans des décrets, dans des lois, sera-t-il interdit à chacun d'en rechercher les effets dans son propre cœur, de descendre en lui-même pour voir quelles croyances s'éteignent ou vivent encore, quels sentimens passent ou conservent leur force? Aujourd'hui même, dans cette impulsion nouvelle donnée au travail, dans cette brûlante et rapide activité des communications qui effacent les distances, relient les peuples et montrent l'homme aux prises avec la nature, fouillant la terre, cherchant à déjouer les caprices de la mer, n'y a-t-il point des mystères saisissables pour la muse attentive?

Ce que nous voulons dire, il est aisé de le croire, ce n'est pas qu'un compte-rendu du tribunal révolutionnaire, la narration officielle du couronnement ou un procès-verbal de chemin de fer soient choses qu'il faille se presser de mettre en vers; c'est seulement que la poésie ne meurt pas, étouffée par l'exactitude de certains faits : elle en peut vivre au contraire. La réalité elle-même n'est point la poésie, mais elle vient s'offrir à l'ame recueillie qui l'observe; elle l'environne et l'excite. Triomphante, elle en fait jaillir un chant de victoire; douloureuse, elle lui arrache un cri de regret et d'amertume : inspirations toujours bienvenues! Quel que soit notre respect pour la vérité minutieuse des événemens, il ne faut pas dire qu'elle exclut la vérité idéale qui se produit avec plus de liberté. D'un autre côté, si bien que nous nous laissions aller aux occupations vulgaires, si bien que nous cherchions même à nous passionner pour les intérêts grossiers, pour les améliorations purement matérielles, il y a toujours en nous quelque chose qui résiste; il y a une part de nous-mêmes qui ne se contente pas de cette satisfaction. L'esprit a besoin d'une autre nourriture; il a d'autres désirs, d'autres attachemens sérieux, quoique indistincts. C'est à ces désirs, à ces attachemens que répond la poésie, cette forme la plus élevée, la plus délicate, la plus pure, de la pensée humaine. C'est ce qui explique l'accueil fait de nos jours aux *Méditations*, aux *chansons* de l'auteur des *Souvenirs du Peuple*, aux *Feuilles d'automne*, aux *Messéniennes*, à *Éloa*, aux *Consolations*, à *Rolla*. Et aujourd'hui encore n'y a-t-il pas comme un réveil soudain et momentané, soit que M. de Vigny écrive ces strophes d'une noble mélancolie de *la Maison du Berger*, soit que M. de Musset fasse briller quelques-uns de ces éclairs d'autrefois qui lui étaient naturels, soit que d'autres poètes plus jeunes laissent voir par intervalles une inspiration sérieuse et digne. — La cause du déclin général dont nous sommes témoins n'est donc ni dans l'absence de tout élément poétique, ni dans le défaut de sympathie de la part du public; elle est dans l'étrange abus de l'imagination, dans le mépris puéril des lois de l'art. Ici comme ailleurs, la médiocrité est entrée en conquérante, et le public déçu l'a laissée à ses oiseux passe-temps. Pourquoi s'intéresserait-il à ce système qui est arrivé à tout faire passer pour de l'inspiration, à créer ces classifications ingénieuses de *poésie sociale*, *poésie pit-*

toresque, *poésie intime*, *poésie des ouvriers*, etc., comme s'il existait une autre poésie que la poésie des poètes?

Maintenant Béranger se tait; Delavigne mourait hier, fidèle à la muse qu'il respecta toujours. M. de Lamartine étudie l'organisation sociale sous tous les points de vue en traversant tous les partis. M. Hugo fait des discours sur les marques de fabrique. M. de Vigny et M. de Musset ne font entendre que de rares accens. Il ne faut pas croire pourtant que la production poétique s'arrête; elle abonde au contraire, elle se déroule avec une fluidité des plus consciencieuses; chaque jour a sa moisson. Il n'y a qu'une chose qui ne diminue pas, c'est la candide vanité qu'on tire de ce flux monotone. M. de Banville, par exemple, dans sa préface des *Stalactites*, « remercie toutes les personnes qui lui ont adressé de nombreuses marques de sympathie et quelquefois même d'admiration » pour son précédent recueil des *Cariatides*. L'admiration, « quoique sincère, » avait tort cependant. Elle était *exagérée*, l'auteur le croit. « Son style était primitivement taillé à angles trop droits et trop polis; il y a apporté cette fois une certaine mollesse qui en adoucit la rude correction, une espèce d'étourderie qui tâche à faire oublier qu'un poète, quelque poète qu'il soit, contient toujours un pédant. » Nous voilà donc bien avertis. C'est pourquoi l'auteur a semé son livre de ces titres qui sentent en effet la *mollesse* et l'*étourderie*: *Chanson à boire*, *la Chanson de ma mie*, *la Femme aux roses*, *Toute cette nuit nous avons*..., etc. M. de Banville appartient à une jeune école qui semble emprunter à M. Gautier ses instincts matérialistes; mais, si l'auteur de *Fortunio* et de *la Comédie de la Mort* met une certaine ampleur de poésie dans cette déification de l'or, de la richesse, de la beauté extérieure, ce n'est ici que la menue monnaie du matérialisme. L'auteur des *Stalactites* nous montre, se déroulant *sur le col de lait* d'une femme, *les ors de ses cheveux*..... *tandis que la bouilloire, éveillée à demi, ronfle tout bas*..... *et que le feu charmant*.....

Mélange l'améthyste avec la chrysoprase,

ce qui est probablement un spectacle très récréatif, pour peu qu'on le comprenne; ou bien il veut *au cœur d'un flacon* aller puiser pour *boire à flots du soleil et des roses*, le tout sur l'air du *Io pæan*. Il est certain qu'il y a dans cette boisson anacréontique des sources de poésie qu'ont négligées Horace et Béranger. S'il suit le chemin où il est entré, M. de Banville, qui se propose de faire un recueil de *chansons sur des airs connus*, arrivera infailliblement à des effets plus nouveaux que ses airs, surtout s'il y joint les discours que l'*Etoile* tient à *la Rose*, *au clair de la lune*, dans la *ronde sentimentale*..... *Je puis, cher astre, au bout d'un rayon, — boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause*. L'auteur des *Stalactites* est novateur sous plus d'un rapport; il a créé le vers de treize pieds. Par malheur, ce vers a le tort d'être de la prose, comme on le peut voir dans la pièce sur *le Triomphe de Bacchus au retour des Indes*, de même qu'il n'est pas tout-à-fait établi encore qu'un mot masculin puisse rimer avec un féminin, comme cela se trouve dans l'*Elégie XXV*. Nous parlions de la vanité : avec quelle candeur grotesque elle se montre dans la pièce *à Olympio*, lequel sera sans doute flatté d'apprendre « qu'à *la face du ciel, en ce moment, lui seul*, avec l'auteur des *Stalactites* peut-être, aime *sincèrement la déesse* (la poésie)! » Nous ne voulons point nier qu'il n'y ait parfois, dans quelques mor-

ceaux des *Stalactites*, une certaine habileté à manier le vers; mais il est surabondamment prouvé, il nous semble, que l'auteur a pris à la lettre cette poétique railleuse de M. de Musset, dont le premier point devait être « qu'il faut déraisonner. » S'il voulait atteindre à cette Babel fantastique dont il parle, il n'a vraiment pas besoin d'aller plus loin, il y est, et l'effort méritoire aujourd'hui serait de s'en éloigner, car la poésie et la confusion des langues ne sont pas précisément une seule et même chose, malgré l'avis contraire de M. de Banville et les exemples qu'il donne à l'appui.

C'est un repos pour l'esprit de trouver après cela un peu de poésie franche, simple, où l'énergie vient souvent s'allier à la grace. Mme Colet, par *les Chants des Vaincus*, n'a fait que suivre une route qu'elle s'était ouverte avec un certain éclat, guidée par l'exemple de ces poètes aimables si dignes de leur renommée, Mme Tastu et Mme Desbordes-Valmore. Sa pensée s'est affermie après avoir flotté dans ces rêveries intimes qui sont le sujet de ses premiers ouvrages, des *Fleurs du midi*, de *Penserosa*, de *Mezza-Vita*, où il ne faudrait effacer qu'un peu de cette prétention dont le talent devrait toujours se passer; cette fois, le mâle accent s'échappe de sa lèvre. *Chanter les vaincus*, c'était à double titre un attrait pour l'auteur; comme poète et comme femme, elle comprenait mieux les séductions du malheur et pouvait aspirer à le peindre sous des couleurs touchantes. En considérant le sujet en lui-même, quel plus beau livre de poésie pourrait-on imaginer de nos jours que celui où se trouveraient réunies les plaintes de tout ce qui souffre, des grandeurs déchues, des héroïsmes mutilés, des peuples tenus sous le joug et qui se relèvent par momens pour disputer leur vie dans l'extrémité du désespoir? La Pologne, l'Italie, l'Irlande, les rois montés sur l'échafaud ou mourant dans l'exil, des femmes luttant de courage en face de la mort, voilà ce que la politique livre à la poésie depuis un demi-siècle. Nous ne disons pas que Mme Colet ait fait ce livre; qui prend assez de temps d'ailleurs aujourd'hui pour le faire complétement? mais l'auteur des *Chants des Vaincus* l'a tenté sous plusieurs rapports : elle a rassemblé quelques-unes de ces douleurs éparses qui inspirent la pitié. Elle salue la mélancolique mémoire de ces *deux frères Bandiera*, braves enfans qu'un même amour de l'Italie unissait encore plus que le sang, qui ont dévoué leur jeunesse à leurs nobles illusions, et que la mort infligée par le bourreau n'a point séparés. Mme Colet a trouvé aussi de vrais élans poétiques dans ses vers sur l'*empereur Nicolas auprès de sa fille mourante*. C'est la Providence frappant au cœur cet inflexible souverain qui ravit tant de fils à leurs mères. Cette jeune fille expirante et encore *belle aux bras de la mort*, c'est la pâle figure de la Pologne qui lui apparaît comme un reproche. Les *Essais dramatiques* sur *Charlotte Corday* et *Madame Roland* avaient déjà paru, si nous ne nous trompons; mais les deux fières et charmantes victimes n'avaient-elles pas naturellement place parmi les *vaincus?* Ce qu'on pourrait objecter à Mme Colet, c'est que les *Chants* ne tiennent pas toujours ce que promet le titre, c'est une certaine inégalité et une faiblesse malheureuse d'auteur pour des fragmens sans importance, de même qu'elle devrait aussi éviter dans sa facilité d'écrire des vers aussi officiels que celui-ci :

Méhémet, fondateur de l'Égypte moderne.

Il y a assez de beaux vers dans *les Chants des Vaincus* pour montrer que l'au-

teur n'a pas besoin de recourir à ces vérités qui seraient fort à leur place dans un précis d'histoire.

M. Henri de Lacretelle est aussi plus heureux dans *les Nocturnes*, parce qu'il obéit à une autre inspiration, parce qu'il met parfois dans sa poésie une pensée qui la colore et l'anime comme un feu intérieur. Or, lorsqu'on se rattache à une pensée donnée, claire, qui vise à l'élévation, il est plus difficile que l'imagination s'égare; elle se sent retenue jusqu'à un certain point, et il y a chance du moins pour que la part de la raison soit faite dans ce qu'elle produit. Le jeune auteur s'était déjà fait connaître par un autre volume, *les Cloches*; *les Nocturnes* valent mieux à notre avis. M. de Lacretelle a gagné quelque chose au contact de cette aimable vieillesse qui disait si bien récemment à ces cœurs blasés avant d'avoir vécu :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien!

Douce philosophie faite pour préserver au moins d'un écueil. C'est un touchant mélange de la vieillesse de l'âge et de la jeunesse du cœur que M. de Lacretelle a saisi avec une piété filiale lorsqu'il dit dans la pièce *à son père* :

Ta vieillesse sereine a retardé le temps.
. . . .
Oh! vis pendant long-temps de cette double vie!
Reste jeune et retiens des jours lents à finir,
Pour aimer trois enfans et leur mère ravie....
Et ne sois vieux jamais qu'afin de les bénir.

Tel est le pouvoir d'un sentiment pur et vrai; *les Nocturnes* contiennent notamment un morceau plein de délicatesse et d'esprit, — c'est *le Livre*, ou plutôt *les Livres*, effroi de l'enfance et qui deviennent bientôt la plus chère consolation. Sincères compagnons qu'on retrouve toujours! on met à les aller rejoindre le même empressement qu'on mettait autrefois à les fuir, et les plus vieux ne sont pas ceux qui effraient davantage. Auprès de ceux-ci, qui ont subi l'épreuve du temps et dont la victoire n'est autre que celle de la vérité immortelle, n'est-on pas sûr de découvrir sans cesse quelque nouvel aliment pour l'esprit et pour le cœur? « O livres! peut-on dire avec l'auteur,

Confondez, quand j'écoute à genoux votre voix,
Dans l'amour d'aujourd'hui la haine d'autrefois!

Si tout était ainsi, il n'y aurait à faire que la part de l'éloge; mais il y a celle de la critique. Si M. de Lacretelle s'éloigne de beaucoup de jeunes poètes par la finesse et la grace qui percent dans *le Livre*, il s'y rattache par la diffusion qui règne dans d'autres morceaux plus nombreux, par l'absence d'un réel sentiment poétique en maint endroit. Qu'on prenne *les Faucheurs* par exemple; on peut s'attendre à quelque large tableau de cette nature printanière qui livre ses beautés à l'homme, de ces grandes prairies qui vont se peupler des troupeaux chantés par Virgile. Voyez cependant : après mille puérils détails descriptifs où se perd l'auteur faisant parler le papillon et l'oiseau, la pensée s'échappe tout à coup, allant aboutir à cette comparaison peu nouvelle de Dieu faucheur des hommes. Il en est de même de toutes ces pièces qui n'ont de la poésie que la rime : *seize ans, rendez-vous près d'une fontaine, comparaison, paradoxes,*

questions, etc., et de ces *chansons* romaines ou espagnoles qui sont des ballades de M. Hugo refaites ou des boutades de l'auteur de *Fantasio* retournées. On ne remarque pas que ces faciles improvisations, toutes chargées d'imitation et de vulgarité, n'ont qu'un résultat, celui de faire refermer le livre à la première page.

C'est avec une profusion bien plus grande encore que tous ces enfantillages poétiques se retrouvent dans d'autres volumes, *les Chants d'un oiseau de passage* de M. Alph. Duchesne, *les Délassemens poétiques* de Mme Virginie Letaillander, *les Premières Feuilles* par M. Henri de Bornier, *les Poésies* de M. de Fonds, *les Solitudes* de M. Chefdeville, et là, en vérité, sans compensation, sans le rare morceau qui paie la peine de lire et qu'on peut noter. Leur histoire serait la même. *Incompris, douleur d'aimer, destinée, songe, crépuscule*, etc., qui n'en connaît tous les chapitres, bien qu'ils soient donnés chaque jour comme étant de la dernière nouveauté?

Nous prenons *les Chants d'un oiseau de passage* de M. Duchesne, non que les vers en soient meilleurs que d'autres; mais c'est là peut-être que se trouvent reproduits avec le plus de naïveté tous les défauts de cette jeune poésie : ignorance de la langue, futilité, enflure, fausse tristesse, prétention à occuper tout le monde de ses petites misères intérieures. Le moyen, s'il vous plaît, de ne pas croire à son génie lorsqu'on a reçu tant de lettres d'écrivains illustres qui vous envoient le brevet par la poste? Comment n'être pas plein de respect pour soi-même? comment ne pas tirer de son portefeuille tout ce qu'on y a amassé, même des vers d'album sur ce thème si neuf : « Vous demandez des vers... à moi?... » A vrai dire, la sincère poésie agit autrement; elle ne prend pas objet de tout pour se répandre. Ceux qui l'aiment véritablement savent le prix de la réserve, préfèrent les douces jouissances qu'on goûte dans l'intimité voilée de la muse; ils ne font pas de leur cœur une place publique. Mais qu'importe? M. Duchesne nous donne, en un volume, sa vie de seize à vingt ans, et à vingt ans, il n'y a pas à en douter, les désespoirs l'ont accablé, les tortures ont brisé son ame. Il n'approche plus *qu'une coupe de fiel de sa lèvre de barde*. Tant est qu'il finit par s'écrier :

Il est de ces momens d'étrange paroxysme
Où, plongé dans la nuit d'un effrayant mutisme,
Pour mieux gémir on crie.

« Crier dans la nuit du mutisme » vaut au moins la *bouilloire* qui *ronfle tout bas* de M. de Banville; et cela ne peut être dépassé que par l'étrange désir exprimé par l'auteur dans la même pièce (*Heure de crise*) :

J'aime que la cloche ait, durant mes insomnies,
A tinter sourdement une ou deux agonies....

Tout cela, comme on voit, est très nouveau et très poétique surtout. L'auteur se déride pourtant quelquefois, et alors c'est pour dire avec agrément à une femme qu'il l'a vue en rêve et qu'elle était « un jardin... tout émaillé de charmantes choses. » Sa manière d'expliquer des sujets fort connus n'est pas moins précieuse. Si M. Nisard ne sait pas encore ce que c'est que le *quiétisme*, il peut l'apprendre ici même dans une pièce sur cette matière qui lui est dédiée, et où

il lira que *dans les femmes il fait sombre, et dans les hommes il fait noir;* ce qui vous donne indubitablement la clé du quiétisme. Il en est de même durant tout un volume.

Sans aller plus loin, cela ne suffit-il pas à indiquer ce qui tend à faire irruption dans le domaine poétique? C'est ainsi qu'on en vient à pouvoir faire des vers sans la moindre idée, avec un certain assemblage de mots sonores, de figures incohérentes et monotones, de sentimens faux ou vulgaires, qui sont la proie commune des imaginations faibles. La poésie de l'empire a été cruellement bafouée de nos jours, et sans doute avec raison. Eh bien! qu'on mette en balance les vers, non de M. Luce de Lancival ou Esmenard, mais des plus obscurs rimeurs de ce temps, avec la plupart de ces vers que nous avons sous les yeux, la différence sera purement extérieure, pour ainsi parler; on ne verra point paraître le chœur des Muses, l'Olympe, Apollon ou Vénus, il est vrai; ce seront *les fluides de l'amour, le soleil de l'amour, le vent desséchant des souffrances, le désert de la vie, l'ame sanglotante,* etc. Au fond, des deux côtés, c'est un égal et puéril arrangement de mots convenus et de lieux communs. Seulement, si cette pâle imitation de l'antiquité faite dans une époque mauvaise pour la littérature blesse le goût, la rhétorique nouvelle froisse plus que le goût, elle froisse aussi le cœur; elle l'offense dans ce qu'il a de plus intime, de plus sacré, de plus inviolable, dans sa douleur qui ne supporte pas qu'on la simule, et qui se sent secrètement outragée par ces mensongères images qu'on en donne sans la connaître. Certes, les deuils intérieurs, l'amertume des souvenirs, peuvent inspirer des hymnes grandioses, tels que les *Novissima Verba* ou *la Tristesse d'Olympio;* mais, outre le talent nécessaire pour donner leur expression idéale à ces sentimens, il faut les avoir en partie éprouvés soi-même avant d'ajouter un chant nouveau à ce poème toujours renouvelé de la mélancolie humaine. La rhétorique n'y supplée pas; la rhétorique n'est parvenue qu'à rendre ridicules les deux choses les plus chères et les plus respectables à divers titres, — la jeunesse et la douleur, — comme elle avait déjà appelé la risée sur les poétiques fictions de la Grèce païenne.

III.

Chose curieuse à observer, on pourrait mesurer les progrès de cette singulière anarchie qui gagne et affaiblit la littérature à la répulsion de plus en plus marquée, de plus en plus vive, qu'éprouvent certains esprits soigneux, réservés, délicats. La vue des excès leur révèle, en quelque sorte, leur conviction, où la répugnance entre ainsi pour beaucoup. Plus les lois littéraires aussi bien que les lois morales sont violées autour d'eux, plus ils cherchent à s'y rattacher avec un respect jaloux; plus l'imagination livre d'inutiles batailles et accumule de déceptions, plus ils se montrent sévères et scrupuleux; plus la distinction et l'élégance s'effacent dans les écrits, plus leur goût devient chatouilleux et difficile. Ils se jettent dans les restrictions en haine du désordre : c'est ce caractère que porte essentiellement la critique de M. Saint-Marc Girardin. L'habile auteur peut justement passer pour une de ces intelligences droites, heureuses, qui se plaisent dans la vérité, qui la recherchent et se laissent conduire par leur aver-

sion pour la licence. M. Saint-Marc Girardin avait déjà résumé ses idées sur la littérature contemporaine dans un ouvrage remarquable, si la conclusion n'est pas complétement admissible, dans le *Cours de Littérature dramatique*. Les *Essais de Littérature et de Morale* sont comme un prologue varié de ce livre, en ce sens du moins qu'ils contiennent les productions précédentes de l'auteur; c'est un cadre plus libre où il a fait entrer ses travaux de publiciste, d'historien, de moraliste, de critique. Ces divers morceaux sont les fruits de cette vie de journaliste que M. Saint-Marc Girardin caractérisait si bien dans son éloge de M. Campenon. « Qui de nous, disait-il, si j'interroge les souvenirs contemporains, qui de nous n'a dit son mot dans ce forum bruyant de la presse, à cette tribune aux mille voix un peu discordantes, où chacun monte à son tour, selon le goût, la passion, et surtout selon l'à-propos? Le talent, le caractère, la passion, aident beaucoup, en effet, à faire un journaliste; mais l'à-propos seul l'achève et lui donne l'investiture. » Ce n'est pas que les *Essais de Littérature et de Morale* reproduisent ces rapides éclats de polémique qu'une circonstance fait naître, et qui perdent bientôt de leur prix. Ceux-ci, l'auteur les laisse là où ils ont brillé, là où ils ont pu avoir un effet immédiat et certain; le temps a emporté peut-être le secret de leur puissance d'un moment, car il a effacé cet à-propos dont parle M. Saint-Marc Girardin; chaque jour a un intérêt plus pressant qui fait pâlir celui de la veille; chaque jour a sa part de ces *rencontres* heureuses *avec la vérité et la justice* qui font oublier les rencontres anciennes. C'est ce qui donne la vie à la polémique; c'est aussi ce qui fait l'instabilité de sa gloire. En dehors de ces improvisations soudaines, il reste encore les travaux où l'écrivain, dépouillant l'homme de parti, reparaît dans sa personnalité, soit qu'il explique la destinée de quelque personnage illustre, soit qu'il se plaise à éclaircir quelque point d'histoire politique ou littéraire, soit qu'il suive à la hâte les productions qui se succèdent en les appréciant et en y puisant quelque leçon durable. Telles sont les études sur *Lafayette*, sur *Washington*, sur *Beaumarchais*, sur plusieurs œuvres poétiques de nos jours. L'auteur y a joint aussi des fragmens de ses *Causeries de Sorbonne*, des *Mélanges d'histoire religieuse*. Ce qui charme dans M. Saint-Marc Girardin, c'est l'instinct du bien, c'est le désir constant du vrai sous toutes ses faces. Il ne sépare pas la littérature de la morale; par un utile effort, au contraire, il cherche à les éclairer l'une par l'autre; il veut qu'elles se prêtent un mutuel appui. Les *Essais*, bien qu'assez peu liés entre eux, comme toute œuvre de ce genre, prennent de l'unité par la couleur générale, par la distinction commune de la pensée et du style. Il est aisé surtout d'y lire à chaque page la répulsion croissante d'un esprit effrayé et avide de certitude. Cette fierté de résistance de la délicatesse offensée est belle sans doute; on la comprend et on l'aime. Cependant, par la force même de cette réaction naturelle dont nous parlions, l'auteur ne la pousse-t-il pas quelquefois jusqu'à un point où elle compromet la rectitude et l'élévation du jugement? M. Saint-Marc Girardin n'a pas créé le paradoxe du bon sens : c'est une arme en usage depuis que l'excès des illusions humaines a appelé un contre-poids et a donné naissance à l'excès contraire; mais il le rajeunit avec une habileté merveilleuse pour l'appliquer à notre époque. Ce paradoxe, c'est la négation de tout ce qui sort d'un certain cercle pratique; il consiste à ne saisir que les côtés un peu secondaires des plus hautes questions, à réduire les grands problèmes de la

destinée morale à des calculs qui gênent les glorieuses propensions de l'ame, à ne considérer l'art littéraire que comme la simple expression de ces combinaisons et de ces calculs d'une vie médiocre. D'après cela, si l'art s'élève au-dessus de cette réalité commune, il sera infidèle à son rôle et marchera vers le faux. N'est-ce point ce qui est prouvé dans le *Cours de Littérature dramatique*, dans cette piquante *Etude sur l'usage des passions dans le Drame*, où il n'y a qu'une passion oubliée, celle qui engendra Juliette et Chimène, — l'amour? Les *Essais* n'échappent pas à ce défaut, et, puisqu'ils sont sous l'invocation de la *littérature* et de la *morale*, ne peut-on se demander ce que le bon sens trop restreint fait de la vérité à ces deux points de vue? La vérité morale n'a peut-être pas moins à souffrir que la vérité littéraire.

La famille est certes justement pour l'auteur l'objet d'un culte sérieux et pur. Sous le rapport philosophique et moral, elle est la garantie de la durée de la société : chaque lien de plus qui forme une nouvelle famille contribue à son affermissement; mais à quel prix croit-on que s'achète cette solidité? Nous cherchons la pensée de M. Saint-Marc Girardin, et, au fond, la voici telle qu'elle résulte d'un fragment sur *le mariage*. C'est que, dans cet état, la préoccupation des intérêts surpasse toutes les autres préoccupations. Le propriétaire, le négociant, l'ouvrier, ne se risqueront pas au jeu des révolutions, parce qu'ils ont tous à craindre, l'un pour ses biens, l'autre pour son argent, le troisième pour son industrie. Ce n'est pas une intelligente adhésion qui les rattache à une forme sociale quelconque; c'est la terreur de voir leur bien-être mis en péril par les agitations. L'homme marié devient prudent jusqu'à la timidité, dit l'auteur... — N'aperçoit-on pas ici ces erreurs que nous signalions? La famille est un élément de sécurité pour la société, non parce qu'elle développe ces deux tristes mobiles, l'intérêt et la peur, mais parce qu'elle établit une solidarité morale, noble, élevée, —solidarité de conduite, d'affections, de sentimens, de croyances, — parce qu'elle est elle-même une petite société dans la grande, et que d'avance elle façonne notre ame à tous les devoirs, parce qu'en donnant à l'homme un père, un aïeul, elle lui enseigne le respect, parce qu'en lui donnant des enfans elle lui enseigne le sacrifice, le dévouement, la prévision du cœur, différente d'un calcul d'intérêt, et elle fait naître en lui le besoin de laisser intact le nom qu'il reçut honoré, le désir d'accroître, s'il se peut, ce patrimoine d'intégrité et d'honneur; pour cela, il faut souvent la fermeté d'une ame qui sait braver les hasards et les dominer. La famille ne crée pas la prudence *par timidité*, mais parce que la prudence est une portion de la dignité morale, et, en la donnant à l'homme, elle ne fait que lui offrir un moyen de plus de se mettre à sa vraie place. Celui qui a une famille, sans doute ne se jette pas chaque jour dans quelque aventure politique, il n'expose pas au hasard *ce doux et gracieux fardeau* dont vous parlez : ses résolutions seront mûries; mais, le jour où il s'y jettera, la lutte sera plus grave, et on sentira que c'est plus qu'un homme guidé par l'intérêt, que le déchirement est profond dans la société. Si le jugement de M. Saint-Marc Girardin était exact, s'il était vrai que le foyer use l'activité de l'homme, et le détourne des desseins courageux en l'asservissant aux exigences du bien-être, si c'était là aujourd'hui la garantie du repos de la société, peut-être faudrait-il le taire; il faudrait au moins tenir pour justes les efforts de ceux qui ont voulu créer de nouveaux élémens de sécurité sociale, puisque ceux que nous possédons seraient vieillis, cor-

rompus, et auraient perdu ce ressort vigoureux qui était tout à la fois un gage de stabilité et de progrès. Or, c'est une nécessité dont, par une inconséquence généreuse, l'auteur des *Essais* ne paraît pas plus convaincu que nous-même.

M. Saint-Marc Girardin ne tombe-t-il pas aussi dans un de ces piéges que lui tend sa raison en cherchant à définir la position de l'*homme de lettres?* Considérer la littérature comme un *beau loisir*, c'est un rêve assurément, car le propre d'un loisir, c'est d'être un repos, un amusement, un fait passager dans la vie d'un homme, et le caractère de la littérature n'est-il pas le plus souvent de se montrer comme une passion grandiose qui occupe toutes les avenues d'une ame d'élite? La ranger aujourd'hui parmi les professions ordinaires, peser ses chances diverses de profit et de perte, lui demander ce qu'elle ne peut avoir, une organisation, une hiérarchie, un avancement régulier, n'est-ce point déjà la méconnaître? n'est-ce point, en outre, accepter une dangereuse conformité d'opinions avec ceux qui prétendraient la transformer en métier? Il faut laisser de côté les abus, les violences faites autour de nous au succès, et ces petits larcins de renommée dont on peut s'affliger. Dans la sphère élevée où nous la plaçons, ce qui fait au contraire le mérite de la littérature, c'est que pour les hommes c'est toujours une vocation exceptionnelle, c'est qu'aucune voie publique n'est tracée pour y arriver, si ce n'est la voie de l'inspiration ou du travail. N'est point homme de lettres qui veut; il ne suffit pas d'un brevet, ou d'une patente, ou d'un puéril mouvement de vanité. Le brevet, c'est l'écrivain lui-même qui se le donne en produisant une œuvre excellente, et dès-lors son rang est marqué : il n'a pas besoin d'ajouter *à sa valeur personnelle* la *valeur de son état*. M. Saint-Marc Girardin, nous le savons, a eu en vue surtout de détourner ces résolutions maladives que la présomption domine, ou qui ne voient dans les lettres qu'une ressource extrême au service de toutes les vocations indécises; mais alors pourquoi en tirer des inductions générales au sujet de la profession même? Ne serait-il pas mieux d'opposer les grandeurs de cette profession à la puérilité de ces esprits incertains, inquiets, qui mettent leur ambition à la suite de tout ce qui flatte l'orgueil, et ne sont poussés que par cette étrange *démangeaison d'écrire* que Molière frappait d'un trait ineffaçable?

C'est ainsi, il nous semble, que l'auteur des *Essais* arrive par momens à amoindrir la pensée morale, et comment, dès-lors, ses vues sur les œuvres littéraires elles-mêmes qui en sont l'expression ne seraient-elles pas quelquefois incomplètes? Restreindre l'horizon devant soi, en effet, n'est pas une moindre cause d'erreur que de le trop étendre. Des deux côtés, la vérité échappe : ici, elle se perd dans le vague, dans la confusion, elle s'annihile; le regard voit tout et ne voit rien; là, c'est une vérité de détail, vérité partielle qui souvent est en contradiction avec la vérité générale plus élevée et plus large. C'est entre ces deux écueils que doit se placer le bon sens pour saisir les lois particulières de la *morale* et de la *littérature*, et les rapports essentiels qui les unissent. Les *Essais* restent d'ailleurs, malgré ces points contestables, l'œuvre d'un esprit brillant, vif et éclairé. Leurs défauts mêmes, à vrai dire, nous les comprenons; nous les voyons naître d'un mouvement légitime de répulsion. Abuser du bon sens, certes c'est un excès peu commun aujourd'hui, et contre lequel il ne paraît nécessaire de prémunir personne. Si la sévérité de l'auteur est parfois poussée à l'extrême, il ne faut pas la séparer du terrain où elle s'exerce; il faut la mettre à côté de

ces travestissemens d'idées, de sentimens, de langage, qui règnent dans la littérature. C'est à ce point de vue surtout que les *Essais* acquièrent une signification sérieuse et méritent d'être mis en regard des choses qu'ils combattent.

Au surplus, ce n'est pas sans dessein que nous opposons ici aux excès du roman et de la poésie les tendances contraires qui peuvent se manifester dans la critique. C'est pour y chercher, en compensant les uns et les autres, quelques indices généraux qui nous puissent conduire. Ramenons, s'il se peut, ces mille détails d'analyse à une conclusion unique et profitable. Quelle impression dernière emporte l'esprit après avoir pesé la valeur de tant d'œuvres diverses? C'est qu'il est bien vrai d'abord que le sentiment littéraire a perdu de sa force et se corrompt chaque jour davantage. Sans doute il est parmi nous des hommes de génie et un plus grand nombre encore d'hommes distingués qui ont gardé en eux-mêmes l'intime amour des lettres et la conscience de leur noblesse; mais leur exemple n'est-il pas méprisé? Leur sobriété n'a-t-elle point été tenue pour de l'impuissance, leur délicatesse pour un puritanisme passé de mode? Le courant détourné est ailleurs, courant factice créé par des ambitions égarées, suivi par les volontés faibles, qui charrie dans ses eaux tous les abus et toutes les vulgarités. Ne dirait-on pas que la raison s'est retirée dans cette cellule secrète dont parle Milton, laissant l'imagination poursuivre seule la réalisation de ses plans chimériques? Cette rupture accomplie, le génie de l'art a été vaincu, la notion de ses lois s'est obscurcie, et le niveau littéraire s'est abaissé progressivement, naturellement, au milieu des efforts redoublés pour dissimuler cette chute. Si le mal est profond et incontestable, s'il est aggravé encore par cette passion âpre et violente de l'intérêt qui est venue s'y mêler, ce qui n'est pas moins avéré à nos yeux, c'est qu'il est inutile d'aller chercher le remède dans les restrictions d'une autre époque. C'est à l'art moderne lui-même qu'il faut demander de moraliser ses conditions d'existence, de regagner sa dignité mise en péril, de se poser ses règles, de se fixer un but : là est son avenir. Perverti par l'abus de la liberté, il semble que tout s'accorde pour le ramener, dans la mesure que permet notre temps, à un sentiment élevé de l'ordre, à une mâle simplicité, à une connaissance plus précise et plus exacte de la nature morale, et à la pureté du langage; c'est une réforme d'un autre genre qui est aujourd'hui à tenter après la première. Cette réaction salutaire serait-elle même un fait nouveau dans l'histoire intellectuelle de la France? N'a-t-on pas vu un phénomène semblable à la fin du XVIe siècle? Au sortir de cette orageuse époque, il y eut aussi ces mêmes symptômes de lassitude, de relâchement et d'attente. La pensée littéraire faiblit et s'abaissa durant cette période sourdement travaillée des premières années du XVIIe siècle, et elle se releva bientôt à la hauteur de Corneille, de Molière et de Racine. Nous ne nous faisons pas les prophètes de telles grandeurs, et nous ne les nierons pas d'avance non plus; il nous suffit pour le moment de voir quel horizon nouveau s'ouvre devant les esprits, lorsqu'après des agitations qui changent le monde et produisent une confusion passagère où toutes les violences sont possibles, ils se rejoignent dans un besoin commun de certitude et de règle.

CH. DE MAZADE.

MADELEINE.

—

SECONDE PARTIE.[1]

V.

Moins enivrée qu'on ne pourrait le croire de sa nouvelle position, Madeleine rentra pieusement dans ce château où tous les serviteurs qui l'avaient vue grandir et qui l'aimaient la reçurent à l'égal d'une jeune reine. Elle y vécut comme par le passé, modestement, sans ostentation, uniquement préoccupée du bonheur des êtres confiés à ses soins. Son autorité ne se révéla que par la profusion des bienfaits qu'elle répandit autour d'elle; autrement, il eût été difficile de soupçonner l'accroissement de sa fortune : on eût dit encore la petite orpheline recueillie par la charité de son oncle. Elle avait déclaré tout d'abord qu'elle entendait que rien ne fût changé à l'ancien train de vie de la maison, et que toutes les habitudes du bon chevalier fussent respectées, absolument comme s'il ne fût pas mort et qu'il dût revenir d'un instant à l'autre. Pour sa part, elle n'avait pas voulu d'autre appartement que la chambrette où s'étaient écoulés les derniers jours de son adolescence et les premières années de sa jeunesse. Lorsqu'on venait prendre ses ordres sur quelque chose d'un peu sérieux, elle ne manquait jamais de se consulter avec ses gens pour savoir ce qu'en pareille circonstance aurait décidé M. le chevalier. S'il lui arrivait de conseiller ou de répri-

(1) Voyez la livraison du 1er juin 1846.

mander (ce dernier cas était bien rare), elle s'y préparait toujours par quelque phrase pareille à celle-ci : — Je crois, mes enfans, que voici ce qu'aurait dit ou fait votre excellent maître, M. le chevalier. — Elle répétait souvent que la meilleure manière d'honorer la mémoire des êtres que nous avons aimés est de ne rien faire de ce qui aurait pu les affliger, et de se demander avant d'agir ce qu'ils en penseraient, s'ils étaient encore présens. Enfin, lorsqu'elle parlait de Maurice, ce n'était qu'avec respect et comme d'un jeune roi dont elle administrait le royaume pendant sa minorité. Elle était moins reine que régente.

Le bruit de sa prospérité s'étant répandu dans le pays, les épouseurs n'avaient pas tardé à se présenter. Valtravers était devenu comme une Mecque ou comme un Saint-Sépulcre désigné à la piété fervente de tous les célibataires du département. Pendant quelques mois, on put voir une longue file de ces pèlerins se dirigeant vers le saint lieu pour y faire leurs dévotions. Petits hobereaux, gentillâtres ruinés, fils de famille, garçons jeunes et vieux, qui dans sa carriole d'osier, qui sur ses pattes de héron, qui sur une rosse efflanquée, ils accoururent de tous les points de l'horizon en récitant leurs patenôtres. Quoique sérieuse et réfléchie, Madeleine avait cette bonne et franche gaieté qui procède naturellement d'une conscience pure, d'un cœur droit et d'un esprit sain. Elle répondit à ces fidèles que c'était un spectacle édifiant de voir qu'une pauvre orpheline fût devenue tout d'un coup l'objet d'un culte si pur, d'un empressement si désintéressé. Elle s'était bien laissé dire en Allemagne que la France était la patrie des ames pieuses et des cœurs généreux, mais elle n'avait pas soupçonné jusqu'ici qu'on y poussât si loin la religion de l'infortune. Touchée jusqu'aux larmes, elle n'avait qu'un regret, c'était de se trouver assez heureuse dans son humble condition pour ne pas vouloir l'échanger contre le rare honneur qu'on venait lui offrir. Ainsi se virent congédiés tour à tour ces dévots et pieux personnages.

Au demeurant, Madeleine avait toujours sérieusement répondu dans le même sens toutes les fois que le chevalier ou la marquise l'avaient pressée de se marier. Cette enfant avait décidé qu'elle ne se marierait pas. Si tel était son goût, je l'approuve, n'ayant jamais compris le petit ridicule qui s'attache aux filles vieillies dans le célibat. Ne semblerait-il pas qu'un mari soit une denrée à la fois si indispensable et si rare qu'on ne puisse s'en passer, et qu'en même temps on coure le risque de n'en point trouver? Il n'est guère de laide ou pauvre créature qui n'en ait rencontré sur sa route; mais j'estime celle qui s'est résignée à vieillir dans la solitude plutôt que de consentir à mésallier son cœur ou son esprit.

Débarrassée de ses prétendans, Madeleine continua de vivre dans la retraite, partageant ses jours entre les soins de son petit empire, l'exer-

cice de la bienfaisance et la culture des arts qu'elle aimait. Elle avait exhumé de la bibliothèque de son oncle quelques bons vieux livres qui achevèrent de mûrir son intelligence. Dans sa gravité souriante, dans sa beauté calme et sereine, elle représentait à vingt-et-un ans la grace et la raison, le bon sens et la poésie, pareille aux fleurs qui pompent le suc de la terre par les racines de leur tige, et qui boivent en même temps dans leur calice embaumé la rosée du ciel. Elle était pieuse aussi, et chaque dimanche elle allait entendre la messe à Neuvy-les-Bois. Elle visitait volontiers ce méchant village qui l'avait vue si délaissée, où maintenant elle avait ses pauvres et ses orphelins qui la bénissaient. A la sortie de l'église, elle oubliait rarement d'entrer chez la bonne fermière qui lui avait charitablement offert de goûter le lait de ses vaches. Quant à M. Pierrot, elle ne put jamais réussir à l'apprivoiser. Soit qu'en sa présence il se sentît bourrelé de remords, soit plutôt dans la crainte qu'elle ne lui réclamât la pièce d'argent qu'il avait si bien gagnée, le drôle se sauvait à toutes jambes du plus loin qu'il l'apercevait.

Quand les teintes funèbres que la mort laisse après elle se furent dissipées autour de Madeleine, quand le temps eut changé en ombres souriantes les spectres de sa douleur, cette jeune fille aurait pu s'estimer heureuse entre toutes, sans une préoccupation incessante qui l'obsédait au sein de son bonheur. Que faisait Maurice? que devenait-il? Depuis la mort de son père, il n'avait donné signe de vie que par l'éclat de ses désordres toujours croissans. Avant de prendre possession de Valtravers, cédant à l'entraînement d'une délicatesse adorable, que les esprits élevés n'auront pas de peine à deviner, et que les natures médiocres s'épuiseraient vainement à comprendre, Madeleine lui avait écrit pour s'excuser de sa fortune. Cette lettre qu'il avait dû porter respectueusement à ses lèvres, à moins qu'il ne fût déjà mort à tout sentiment de vertu, était demeurée sans réponse. Et cependant, malgré tant de raisons pour le repousser de son cœur, quoi qu'il eût fait et quoi qu'on eût dit, Madeleine cherchait encore ce malheureux jeune homme d'une pensée inquiète et troublée; elle le retrouvait dans ses rêves tel qu'il était le soir d'automne où pour la première fois il lui avait ouvert la porte hospitalière. Elle n'était alors qu'une fillette; mais, à cet âge où nous autres hommes nous ne faisons qu'échapper aux amusemens du berceau, on ne sait pas ce qui germe déjà dans ces cœurs de quinze ans. Les filles n'ont point d'enfance, et, si jeune que soit sa femme, à moins de l'avoir vue naître et grandir, il n'est pas un mari qui doive se flatter d'avoir recueilli le premier parfum de son ame.

Dieu qui voit le diamant se former dans les entrailles de la terre et la perle éclore dans le gouffre de l'océan, Dieu seul a pu savoir ce qui se passa dans le sein de cette enfant depuis la première rencontre. Made-

leine avait long-temps refusé de croire que Maurice fût tombé aussi bas qu'on l'assurait. Long-temps elle l'avait défendu contre tous, même contre son père si indulgent, contre la marquise si bonne. Enfin, lorsqu'après avoir vu les jours du chevalier abrégés et le domaine des aïeux vendu publiquement aux enchères, elle avait dû se rendre à l'évidence, ce jeune homme n'en était pas moins resté la secrète pensée, le roman caché de sa vie. Ces préoccupations avaient redoublé d'intensité depuis que Madeleine, rentrée à Valtravers, retrouvait à chaque pas les traces vives de cette jeunesse qu'elle avait connue déjà si impétueuse, mais si charmante encore en ses ardeurs. Dans l'appartement qu'il avait habité, rien n'était changé depuis son départ. Elle y passait souvent de longues heures, tristes parfois et parfois enchantées. Dans le parc, elle s'asseyait sous les arbres qu'il avait plantés. Traversait-elle la cour du château, les chiens de chasse accouraient lui lécher les mains. Gagnait-elle les bords de la Vienne, par-dessus les haies elle apercevait les chevaux qu'il avait montés, et qui paissaient en liberté dans les grasses prairies. La forêt entière n'était remplie que de sa seule image. Il avait sculpté lui-même les boiseries de chêne de la salle à manger. Ce n'est pas tout. Il y avait à Valtravers une bonne et brave créature, qui n'avait jamais quitté le manoir, où elle était née presque en même temps que Maurice. Ils avaient sucé tous deux le même lait, ce qui, dans nos provinces, établit toujours entre enfans une espèce de fraternité. Le chevalier, qui l'aimait, avait fait donner un sorte d'éducation à cette fille, qui avait eu le rare esprit d'en profiter peu et de demeurer tout bonnement ce que la nature l'avait faite, propre, active, alerte, avenante, ayant son franc parler, réjouissant la vue par sa belle santé, et rappelant de loin Dorine et Marinette. On ne lui connaissait guère d'autre défaut que d'être quelquefois trop bruyante dans l'effusion de ses sentimens, naturellement exaltés. Ce n'était pas de l'amour qu'elle avait pour son frère de lait, c'était une adoration véritable. Elle trouvait tout simple qu'il eût mangé son bien suivant ses goûts, et ne s'étonnait que d'une chose : c'était qu'on se permît de s'en étonner. Au lieu de le vendre, il eût mis le feu au château de son père, qu'Ursule aurait sans hésiter déclaré le trait admirable. Il eût fait rôtir ses fermiers en manière de distraction, qu'elle eût jugé le cas tout au plus singulier. Elle s'était prise tout d'abord pour Madeleine d'une affection à peu près pareille. Aussitôt qu'elle avait appris qu'une petite Allemande, orpheline, cousine de Maurice, venait d'arriver au château, elle était accourue, s'était jetée sur elle, et avait failli la noyer dans ses larmes. Elle était belle surtout, quand serviteurs ou gens de ferme s'avisaient de paraître douter devant elle des vertus du jeune chevalier. Une tape par-ci, un soufflet par-là, cela ne lui coûtait pas : elle avait le poing ferme; les plus hardis n'osaient s'y frotter. Madeleine

se plaisait à causer avec elle. Quel charme l'y poussait? Il n'est pas besoin de le dire. Comme Ursule, de son côté, n'avait pas de plus grand bonheur que de parler de son jeune maître, tout se trouvait aller pour le mieux. Il ne se passait guère de jours où Madeleine ne la fît appeler. Une fois assises toutes deux dans l'embrasure d'une fenêtre, l'une brodant, l'autre faisant des reprises, on en venait vite à Maurice. Ursule racontait d'abord les premières années de ce jeune homme. C'était toujours la même chose; mais ce que l'une ne se lassait pas d'entendre, l'autre ne se lassait pas de le répéter. En remontant le cours des souvenirs, insensiblement on arrivait à l'heure présente. Ursule représentait son frère de lait comme un agneau sans tache : elle prédisait son prochain retour. Madeleine secouait la tête. Cependant la métairie du Coudray n'avait pas été mise en vente; Maurice n'avait donc pas dit au pays un éternel adieu.

Ce dernier espoir se brisa. On apprit un jour que le Coudray était en vente, et, comme un malheur ne marche jamais seul, le même jour, un événement plus imprévu jeta le trouble et la consternation dans la petite colonie. Un homme de loi vint signifier à Madeleine qu'un neveu de Mme de Fresnes, qu'on croyait mort depuis plusieurs années, avait reparu dans la contrée, qu'il attaquait le testament de sa tante, et qu'à partir de ce jour les hostilités commençaient.

A quelque temps de là, Madeleine se promenait un soir dans les allées du parc. Elle marchait lentement, seule et triste, préoccupée. Quoiqu'il fût impossible de prévoir l'issue du procès entamé, bien qu'elle répugnât aux soucis flétrissans qu'entraînent ces sortes d'affaires, ce n'était pourtant pas le soin de sa fortune qui l'agitait ainsi. Son premier mouvement avait été de sortir tête levée de ce château; si elle s'était résignée à défendre ses droits, ce n'avait été que par respect pour la mémoire de ses bienfaiteurs. Maintenant, quoi qu'il arrivât, elle avait fait son devoir. Le reste ne l'inquiétait pas. Que lui importait désormais ce manoir où Maurice ne reviendrait jamais? Elle ne l'avait jamais considéré que comme la propriété de son cousin; durant près de trois ans, ç'avait été le rêve de sa vie et la joie de son ame de penser qu'un jour viendrait où l'enfant prodigue serait réintégré par elle dans le domaine de ses pères.

Lui, cependant, que faisait-il? Au tournant d'une allée, Madeleine le vit devant elle. C'était bien lui, c'était Maurice, mais si pâle et changé, qu'on eût dit le spectre de ce jeune homme. Hélas! il n'était plus, en effet, que le spectre de lui-même. Madeleine, éperdue, voulut se jeter dans ses bras; son émotion échoua contre l'attitude glacée de cette morne figure. Après avoir fait remarquer que la soirée était fraîche, il offrit à sa cousine de la reconduire au château. Tandis qu'à son bras tremblait Madeleine, il marchait d'un pas assuré. Il monta sans hésiter

les degrés du perron. Seulement, lorsqu'il entra dans le salon et que Madeleine lui dit : C'est ici que votre père est mort! ses jambes parurent fléchir, il cacha sa face entre ses mains. — Ah! te voilà, toi! dit-il à Ursule, qui l'étouffait de ses embrassemens. Après quelques complimens banals à l'adresse de sa cousine, il raconta que, près de partir pour un long voyage d'où il espérait ne pas revenir, il avait voulu revoir une dernière fois la maison de son père et dire adieu à tout ce qu'il avait aimé. Au bout d'une heure, il se retira dans sa chambre, la jeune fille ayant exigé qu'il ne cherchât pas d'autre gîte.

— Ah! le malheureux! ah! le malheureux! s'écria-t-elle en fondant en larmes et en éclatant en sanglots.

Pour Ursule, elle était changée en pierre.

Maurice, en venant à Valtravers, était décidé à n'y passer que quelques heures; il devait en repartir aussitôt et retourner à Paris, pour régler ses affaires et achever les préparatifs du long voyage qu'il méditait. Sur l'insistance de sa cousine, il consentit à demeurer quelques jours auprès d'elle. Pendant ce temps, Madeleine put observer les ravages qui s'étaient faits chez ce jeune homme moins encore sur sa figure que dans son cœur et dans son esprit. Elle le vit souvent sombre, morne, railleur, rarement affectueux et bon. Il parut pourtant se préoccuper des intérêts de sa cousine. Un soir, pour l'acquit de sa conscience, il feuilleta du pouce les pièces du procès, estima l'affaire en bon chemin, et déclara, sans en rien savoir, que c'était chose jugée d'avance.

— C'est vous que cela regarde, mon cousin, lui dit la jeune fille en souriant.

— Moi! ma cousine.

— Ignorez-vous que, depuis la mort de votre père, ce domaine n'a pas changé de maître?

— O mon Dieu! ma cousine, répliqua Maurice d'un ton indifférent, vous feriez là de la générosité en pure perte. Il faut bien vous dire que je pourrais avoir tous les châteaux de France sans être pour cela plus heureux.

— Vous êtes donc malheureux, Maurice? demanda la jeune fille d'une voix si douce et si triste, qu'elle eût amolli un cœur de rocher.

— Moi, ma cousine! je suis le plus heureux des hommes.

A ces mots, il partit de cet éclat de rire strident et sec qui est le cri de l'impuissance et du désespoir.

Le lendemain, Madeleine apprit que Maurice était parti sans lui dire adieu. Il est vrai que, de retour à Paris, il lui écrivit pour s'excuser de ce brusque départ. Deux mois après, il écrivit encore. Ses préparatifs étaient achevés; dans quinze jours, il partait enfin. Sous

une apparence railleuse, ces deux lettres se ressentaient du mauvais état de son ame. La dernière surtout respirait un sombre découragement et de plus sombres espérances. A la première, Madeleine s'était sentie triste jusqu'à la mort; à la seconde, elle fut frappée d'épouvante.

Pendant ce temps, la procédure allait son train; tous les pieux pèlerins dont Madeleine avait repoussé les vœux se réjouissaient déjà du mauvais tour que prenaient les affaires de la petite Allemande. Madeleine était seule à ne pas s'en préoccuper.

VI.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Maurice était prêt à partir pour un bien long voyage en effet, puisque de tous ceux qui sont partis pour le faire, pas un n'est encore revenu, et qu'à l'heure du départ, les plus intrépides ont senti leur cœur se glacer et leur front pâlir d'épouvante. Toutes ses dispositions étaient prises; il ne lui restait plus qu'à dire un éternel adieu à ce monde qu'il allait quitter pour un monde meilleur, à ce qu'on assure, et, comme il est permis de le croire, sans trop présumer de la bonté de Dieu. Maurice était arrivé là par une pente insensible, mais sûre. C'est une histoire si connue, si commune, tant de fois déjà racontée par des voix plus éloquentes que la nôtre, qu'il suffira d'en esquisser les principaux traits.

Voyez ce jeune homme; il a vingt ans au plus. Il entre dans la vie qu'il n'a fait jusqu'ici qu'entrevoir à travers les songes enchantés de la solitude où il a grandi. Son enfance s'est écoulée à l'ombre du toit paternel, dans la profondeur des vallées. La nature l'a bercé sur son sein : Dieu n'a placé autour de lui que de nobles et pieux exemples. Le voici qui s'avance, escorté de tout le riant cortége que traîne la jeunesse après elle. La grace réside sur son front; l'illusion habite dans son sein; comme une fleur éclose sous le cristal de l'onde, au fond de son regard on voit la beauté de son ame. Il croit naïvement, sans efforts, à toutes les passions honnêtes, aux tendresses sans fin et qui se perpétuent par-delà le tombeau, aux sermens échangés à la clarté des nuits sereines. Il n'a qu'une ambition, c'est l'amour. Eh bien! tandis que vous vous demandez sous quel souffle assez embaumé de si précieux trésors achèveront de s'épanouir, tandis que vous cherchez quelle est la Béatrix dont la main assez pure osera cueillir cette virginité charmante, tout cela est déjà la proie de quelque cœur vicieux et corrompu. Les Béatrix n'arrivent jamais à temps, et lorsqu'enfin l'ange se présente, il ne lui reste plus qu'à glaner où le démon a moissonné.

Telle fut la première expérience que fit Maurice du monde et de la vie. Quelques femmes, elles sont rares, ont reçu du ciel le don d'en-

noblir et de féconder tout ce qui les approche : la douleur même qui nous vient d'elles est bénie. D'autres, au contraire, plus nombreuses, ont la funeste propriété de ces eaux qui pétrifient en peu de temps tous les objets déposés dans leur sein. Malheur! ah! trois fois malheur au jeune homme confiant et crédule qui s'est pris au charme fatal, trop souvent répandu autour de ces créatures décevantes! Maurice y perdit la meilleure portion de lui-même, et, comme c'est le propre des ames faibles et ardentes de toucher à tous les extrêmes, il sortit de là en insultant à l'humanité tout entière. S'il est de nobles cœurs qui se retrempent et se purifient dans le sang même de leurs blessures, il en est d'autres qui s'y aigrissent et finissent par s'y corrompre. Maurice n'imagina rien de mieux que de donner tête baissée dans cette sorte de philosophie railleuse qui consiste à persifler les sentimens qu'on appelle exaltés, et à considérer comme des chimères tout ce qui ne rentre pas dans le cercle des jouissances matérielles : philosophie d'antichambre autrefois réservée aux valets dans les comédies, à l'usage des Frontin et des Gros-René, et dont certains beaux esprits de nos jours ont eu la prétention de faire la doctrine de la raison, la théorie du bon goût et de l'élégance. Ces ames avortées n'ont d'autre occupation que de rabaisser à tout propos ce qui relève la nature humaine, estimant que les mots d'enthousiasme et de poésie, d'héroïsme et d'amour, de patrie et de liberté, n'ont été créés que pour servir à l'amusement de leur médiocrité. Maurice devint bientôt un des disciples les plus fervens de ce scepticisme moqueur. Une fois sur cette pente, on va vite. D'abord on se persuade aisément que ce n'est qu'un jeu, et en effet pendant longtemps ce n'est qu'un jeu. Quoi qu'on dise pour prouver le contraire, on a toujours en soi, dans toute leur virtualité, ces sentimens dont on fait si bon marché d'ailleurs. On sait qu'à l'occasion on les retrouvera, et qu'au premier appel un peu sérieux aucun d'eux ne fera défaut. On se repose là-dessus, et l'on ne s'aperçoit pas qu'à ces forfanteries de vice, à ces parades d'incrédulité, le sens moral se dégrade; on découvre un beau matin qu'à force de s'entendre railler et persifler, ces sentimens sur lesquels on comptait comme sur un corps de réserve ont pris le parti de plier bagage et de déloger sans bruit. Ainsi, après avoir commencé par valoir mieux au fond qu'on ne se plaisait à le laisser croire, on finit par être en réalité ce qu'on a voulu paraître.

Maurice se tournait encore de temps en temps vers Valtravers; mais trop de liens l'enlaçaient et le pressaient de toutes parts. Une fois qu'on a mis le pied dans les broussailles de la vie, il n'est pas aisé d'en sortir. Les lettres de son père l'irritaient sourdement; quoique tendres et bien maternelles, les remontrances de la bonne marquise le faisaient sourire de pitié ou bondir comme un lion blessé. C'était fort la mode, parmi la jeunesse d'alors, de tenir en très mince honneur ce qu'on

avait autrefois la faiblesse de vénérer à Lacédémone. La restauration finissait; on touchait à cette crise sociale qui s'annonçait comme devant changer la face du monde, et je ne sache pas qu'aucune époque ait poussé plus loin que celle-là le mépris de toute règle et l'absence de tout respect. A son insu, Maurice s'était imprégné de cet esprit de révolte qui courait dans l'air, et vers lequel le poussaient naturellement les ardeurs de son sang et la fougue de son caractère. Hélas! qu'il y avait déjà loin de ce jeune homme à celui que nous avons connu paré de tant de graces et d'illusions, affectueux, charmant, bon pour tous! C'est qu'il en est de ces poétiques et fragiles organisations comme du verre, doux au toucher tant qu'il est intact, mais tranchant dès qu'il est brisé.

Cependant Maurice ne faisait que battre le pavé de Paris, manger son blé en herbe, et cultiver son intelligence tout juste assez pour n'avoir pas l'air d'être arrivé la veille du Congo. Au rebours des grands cœurs, qui, lorsqu'ils sont blessés profondément, s'enfoncent dans la solitude pour y guérir en silence ou pour achever d'y mourir, il s'était lancé à corps perdu dans le tourbillon des distractions vulgaires. Le désœuvrement et l'ennui qui succède aux orages de la passion l'y plongèrent chaque jour plus avant. Étrange remède aux plaies de l'ame, et qui consiste à les laver avec la fange du ruisseau! Il est à plaindre, le jeune homme qui ne sait pas respecter sa douleur; il montre, en l'outrageant, qu'il ne méritait pas d'être heureux. Beau, généreux, prodigue, celui-ci ne tarda pas à se faire un nom dans ce monde équivoque, où se sont réfugiées les mœurs de la régence, moins l'élégance des manières et le charme du savoir-vivre. On parla de ses duels et de ses chevaux, de ses dettes et de ses succès dans les ruelles. De chute en chute, un jour il se rencontra face à face avec la débauche. Il regarda le monstre sans pâlir, et lui jeta le reste de sa jeunesse à dévorer.

Ce fut au milieu de ces désordres que le surprit la dernière lettre de son père. Cette lettre était belle et touchante, sans vaine colère ni puérile déclamation. Maurice, en la lisant, sentit, sous l'aiguillon du remords, se réveiller tous ses nobles instincts. A cette voix auguste et chère, ses sanglots éclatèrent, des larmes jaillirent de ses yeux, un cri d'amour sortit enfin de ce cœur depuis long-temps silencieux et fermé. Il allait partir, il partait, il s'arrachait aux funestes étreintes, quand il apprit que son père était mort. Jeunes et pleins de jours, trop souvent nous oublions au loin que les jours de notre père sont comptés; nous remettons de mois en mois à nous acquitter en tendresse, et presque toujours c'est sur une tombe que nous apportons avec nos pleurs l'offrande d'une piété tardive.

Maurice fut atterré. Il eut la fièvre et le délire. Sous prétexte de le consoler, ses amis, disons mieux, ses complices, se pressèrent à son chevet, si bien que le coup qui semblait devoir achever de rompre les

mauvais nœuds ne servit qu'à les resserrer plus étroitement que jamais. Que serait-il allé faire d'ailleurs à Valtravers? Après d'inutiles efforts pour le dompter et s'en rendre maître, il trouva plus commode de s'abandonner au flot bourbeux qui l'entraînait. C'est qu'il est rude à remonter, ce courant si facile à descendre; c'est que le gouffre où il conduit a d'étranges fascinations, ignorées de ceux qui n'ont navigué que dans des eaux pures et paisibles. Cependant, de plus en plus menaçante, la réalité commençait à le harceler. Les embarras se multipliaient autour de lui, car le désordre des sentimens mène droit à tous les désordres. Pour apaiser l'hydre de la dette et combler l'abîme béant sous ses pieds, Maurice dut forcément se résigner à laisser vendre aux enchères le château où il était né et le domaine de ses pères. Bref, il en vint insensiblement à se mêler à ce groupe de roués émérites qu'on voit à Paris, sans patrimoine, sans carrière et sans position, jouant gros jeu, menant grand train, écrasant de leur fortune inexpliquée les honnêtes gens qu'ils méprisent et qui, Dieu merci! le leur rendent bien.

Quoi qu'on puisse faire pour y échapper, il vient inévitablement une heure où, créancier impitoyable, la destinée frappe à notre porte, son mémoire à la main. Vainement, lorsqu'elle se présente, s'aviserait-on de vouloir renouveler la scène de don Juan avec M. Dimanche; il faut bon gré, mal gré, s'exécuter, et, séance tenante, régler ses comptes avec elle. On a dit, on a répété que l'homme est le jouet du hasard. Je ne connais pas, pour ma part, de logique plus serrée ni plus inflexible que celle de la vie humaine. Tout s'y lie, tout s'y enchaîne; pour qui sait démêler les prémisses et attendre patiemment la conclusion, c'est bien certainement le plus rigoureux des syllogismes. Ainsi, pour Maurice, ce qui devait arriver arriva : l'heure fatale le surprit acculé dans une impasse, sans autre issue que le suicide ou le déshonneur.

C'était une ame pervertie, mais non pas une ame perverse. Au plus fort de ses débordemens, on avait pu retrouver en lui le sceau de son origine, et, quoique singulièrement altérée, l'empreinte d'une grandeur native. Dans un monde où la pauvreté de l'éducation se prélasse au milieu du luxe des ameublemens, dans cette tourbe de parvenus où, comme dans *les Précieuses ridicules*, on peut voir des palefreniers se donnant des airs de marquis, ce jeune homme avait apporté, lui du moins, des façons élégantes et chevaleresques, un esprit aventureux et fier. Dans la nuit profonde où il s'était égaré, il avait jeté de magnifiques éclairs. Entre les deux issues qui lui étaient offertes, il n'hésita pas. Depuis long-temps d'ailleurs son suicide moral était accompli : il ne lui restait plus qu'à s'ensevelir, et le morne ennui qui le consumait, le dégoût qu'il avait de lui-même plus encore que de toutes choses, devaient le pousser tôt ou tard vers ce vulgaire dénouement, facile à prévoir

dans une époque où il n'était pas rare de rencontrer des enfans de vingt ans qui désespéraient de la vie.

Sa résolution une fois prise, trop fier jusque dans son abaissement pour consentir à quitter l'existence comme un débiteur insolvable qui s'enfuit devant les huissiers, il fit vendre sa métairie du Coudray, à laquelle il s'était abstenu de toucher, uniquement en vue de Madeleine; car, bien qu'il n'eût gardé dans son sein qu'une image effacée de sa cousine, il avait pourtant prévu le cas où cette enfant serait tombée dans la pauvreté. Rassuré là-dessus, puisqu'il savait que Madeleine possédait en propriété légitime le domaine de Valtravers, il aliéna, pour acquitter les nouvelles dettes qu'il avait contractées, l'unique et dernier débris de l'héritage paternel; puis, par ce vague besoin d'émotions qui ne s'éteint jamais en nous, il voulut revoir, avant de mourir, le coin de terre où il était né.

Ce retour au lieu natal, sur lequel il avait compté peut-être pour raviver en lui la jeunesse, ne servit qu'à lui montrer dans toute sa stérile nudité l'appauvrissement de son être. A peine reconnut-il les sentiers où tant de fois il avait passé entre la marquise et le chevalier; il revit sans émotion cette belle nature qu'il avait tant aimée, qui l'avait vu jeune et beau comme elle. Quand il vint s'asseoir sur le seuil de la maison où son père était mort, pas une larme ne tomba de son aride paupière. Juste punition des ames souillées qui, après avoir outragé tout ce qu'il y a de saint et de respectable ici-bas, s'avisent de venir un jour se désaltérer à la source des pures émotions! Elles n'y trouvent que du gravier.

Croire que ce jeune homme allait se régénérer au contact de cette suave créature que nous appelons Madeleine, c'eût été s'abuser étrangement et se préparer d'amères déceptions. Lévite grossier du culte de la beauté sensuelle, que pouvait-il comprendre à cette beauté virginale? Non-seulement, en la revoyant, il ne fut pas touché de tant de grace; mais encore, après l'avoir examinée curieusement comme il aurait pu faire d'un marbre ou d'un tableau, il reconnut que sa cousine manquait décidément de caractère. Tout ce qu'il éprouva près d'elle se réduisit à ce vague sentiment de gêne et de contrainte qu'éprouvent presque toujours les débauchés, lorsqu'ils se rencontrent par hasard avec une femme chaste. Blasé depuis long-temps sur l'attendrissement des adieux, il partit un matin comme il était venu, sans en rien dire à personne.

De retour à Paris, il se hâta de mettre ordre à ses affaires. Déjà, avant son départ, il avait réformé sa maison, congédié ses gens, vendu ses équipages. Le prix de la vente du Coudray acquitta ses dernières dettes. Cela fait, il se trouva à la tête d'un millier d'écus; c'était plus qu'il n'en fallait pour arriver au terme du voyage. Libre de tout soin,

il se tint à l'écart, décidé à ensevelir dans la retraite le peu de jours qu'il lui restait à passer sur la terre. S'il avait mal vécu, il voulait du moins bien mourir, c'est-à-dire avec dignité, car il ne croyait à rien, et le malheureux ne se préoccupait pas plus de Dieu que des hommes. L'image de Madeleine elle-même n'éclaira pas d'un pâle reflet le soir anticipé de sa vie. Il ne se surprit pas une fois à penser avec mélancolie à cette douce figure. Dans son lâche égoïsme, il ne se souvint pas qu'un procès remettait sérieusement en question la fortune de sa cousine et sa destinée tout entière.

L'heure approchait. S'il attendait encore, ce n'était pas qu'il faiblît ni qu'il hésitât. Seulement, après tant de fatigues et de vaines agitations, il s'oubliait à goûter le calme et le silence qui se font autour de la pauvre ame humaine, lorsque, près de partir et sa tâche accomplie, elle sait qu'elle n'a plus rien à faire ici-bas. Bientôt tout en lui parut annoncer la résolution arrêtée d'une fin prochaine. Il avait écrit à Madeleine la lettre des derniers adieux. Ses pistolets étaient chargés; plus d'une fois il en avait appuyé sur son front les lèvres de bronze, comme pour s'essayer au baiser glacé de la mort. Enfin, et c'est là qu'on aurait pu voir qu'il touchait au moment suprême, il s'occupa d'anéantir tous les vestiges de son passé, afin de n'avoir à laisser qu'un cadavre aux commentaires de la curiosité.

VII.

Sorti le matin de Paris, il y était revenu le soir, après avoir erré tout le jour dans les bois de Lucienne et de La Celles. Jamais la vie n'avait pesé sur lui d'un poids si lourd; il n'avait jamais senti si profondément le néant de son cœur, l'épuisement de ses facultés. Rentré chez lui, il prit une cassette et l'ouvrit; les lettres qu'il avait reçues en des temps meilleurs s'y trouvaient entassées pêle-mêle, sans plus d'ordre et de soin qu'il n'en avait apporté dans l'arrangement de toute son existence. Lettres de famille et lettres d'amour, fleurs desséchées, rubans fanés, boucles de cheveux, il y avait là tout le poème de sa jeunesse. Quand il souleva le couvercle d'une main moins pieuse et moins émue qu'il ne nous plairait de le dire, quoique inaccessible depuis bien des années aux sensations de cette nature, il ne put s'empêcher de tressaillir au parfum des jours heureux qui s'en échappa comme une bouffée de printemps. Parmi les quelques lettres qu'il relut avant de les offrir une à une à la flamme, le hasard glissa précisément celle que sa cousine lui avait écrite naguère à l'insu du chevalier et de la marquise, et qu'il avait laissée sans réponse. Pour la première fois, il la lut tout entière, en souriant çà et là au charme naïf qu'il y découvrait. Quand le feu eut tout consumé, Maurice retira de la cassette vide un médaillon qu'il

regarda long-temps d'un air sombre. En y touchant, il avait frissonné comme au contact d'une vipère. En le reconnaissant, il fut saisi d'un tremblement nerveux; son front se chargea de tempêtes, et de sinistres éclairs partirent de ses yeux, tout à l'heure éteints au fond de leur orbite. C'était le portrait de la première, de la seule femme qu'il eût aimée. La figure était belle, d'une beauté morne et fatale : à l'examiner attentivement, on croyait voir un sphinx mystérieux proposant aux passans son cœur pour énigme, et dévorant les insensés qui se présentent pour le deviner. Après plusieurs minutes de farouche contemplation, par un mouvement de haine et de colère, Maurice jeta loin de lui le mince et fragile ivoire qui alla se briser contre la plaque du foyer. Épuisé par ce dernier effort, il s'était affaissé sur un divan, son pâle visage caché entre ses mains. Il demeura ainsi près d'une heure. En relevant la tête, il aperçut, debout près de lui, Madeleine qui le regardait avec un triste et doux sourire. Il pensa d'abord que c'était une hallucination de ses sens surexcités : un instant il crut voir l'ange de la mort venu pour l'assister; mais il n'était plus homme à s'arrêter long-temps à de si poétiques images.

— Vous! c'est vous, Madeleine! Que me voulez-vous? que demandez-vous? Quelle fantaisie ou quel intérêt vous amène? De toute façon, ce n'est pas ici votre place.

—Oui, mon cousin, c'est moi, répondit la jeune fille, qui ne parut ni troublée ni surprise de ces paroles dites coup sur coup d'un ton bref et presque brutal. C'est moi, ou plutôt c'est nous, ajouta-t-elle, car votre sœur Ursule est ici, à deux pas, dans votre antichambre. Je n'ai pu décider l'excellente créature à se séparer de moi. Peut-être ne vous déplaira-t-il pas de voir de temps en temps son honnête et bonne figure.

— Quelle idée vous a prises de quitter votre nid? demanda brusquement le jeune homme. Qu'êtes-vous venues chercher dans cette ville infâme? Vous ne savez pas que l'air qu'on y respire est empesté; vous ignorez qu'on y meurt de dégoût, de tristesse et d'ennui. Ursule et vous, toutes deux à Paris! Pauvres enfans, partez bien vite; retournez à Valtravers, restez à l'ombre de vos bois.

— Mais, mon cousin, vous en parlez trop à votre aise, répliqua doucement Madeleine. A votre tour, vous ne savez pas que ce procès que je devais si bien gagner, je l'ai perdu en dernier ressort; vous ignorez que Valtravers ne m'appartient plus, et que j'en suis absolument au même point que le soir où vous m'avez rencontrée au fond de ces bois dont vous me conseillez l'ombrage.

— Vous avez perdu votre procès! Valtravers ne vous appartient plus! s'écria Maurice avec un sentiment d'épouvante.

— Mon Dieu! oui, mon cousin. Ce n'est pas une raison pour insulter à la justice humaine. Ah! le ciel m'est témoin que je ne regrette pas la

richesse. Il m'est pénible seulement de penser qu'on n'a pas respecté la dernière volonté de notre chère et bien-aimée marquise. Je dois vous dire aussi que je m'étais bercé de l'espoir que ce domaine et ce château qui m'étaient échus retourneraient plus tard soit à vous, soit à vos enfans.

— Mes enfans n'auront besoin de rien, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit, repartit Maurice d'un ton de plus en plus bref et cassant. Pourquoi n'avoir pas accepté cette métairie du Coudray que je vous offrais? pourquoi me l'avoir laissé vendre? pourquoi ne m'avoir pas dit alors que vous pourriez un jour vous trouver sans ressources? Ce jour est arrivé : qu'allez-vous devenir?

— Ne me grondez pas, mon cousin. Vous voyez bien que je n'ai pas douté de votre cœur, puisque c'est à lui que je suis venue m'adresser. Je vous jure que je n'ai pas un instant hésité. Je me suis dit : Mon cousin est désormais le seul appui qu'il me soit permis d'implorer en ce monde. Il sait que j'ai tendrement aimé son vieux père, et qu'à tout prendre je suis une bonne fille, digne peut-être de son intérêt. Je le connais, il est généreux. J'irai me mettre sous sa sauvegarde. Je suis certaine qu'il ne me repoussera pas. Là-dessus, j'ai fait mon petit paquet, comme autrefois quand je quittai Munich; puis, après m'être agenouillée sur le seuil qui m'avait été si hospitalier, après avoir dit un bien long, un bien triste adieu à la maison où j'avais achevé de grandir, à ces doux lieux que je ne devais plus revoir, je suis partie, et me voici. Maurice, n'ai-je pas bien fait? Pensez-vous que j'aurais dû agir autrement?

Maurice ne répondit pas. Assis sur le divan en face de Madeleine, il la regardait d'un air de morne stupeur, comme un homme qui ne sait s'il veille ou s'il est endormi. Il n'était pas besoin d'une rare perspicacité pour deviner sur son front ce qui se passait dans son ame. Madeleine ne parut pas s'en apercevoir. Elle ajouta pourtant avec une dignité souriante :

— Surtout ne craignez pas, mon cousin, que je sois jamais un embarras sérieux dans votre existence. Je ne prétends gêner en rien vos habitudes ni votre liberté. J'ai des goûts simples et modestes; ma pauvreté ne sera guère lourde à votre fortune. Je vous prierai seulement de renoncer, pour quelque temps du moins, à ce long voyage que vous méditiez. Vous ne voudrez pas m'abandonner seule et sans protection dans cette grande ville que vous-même vous dites infâme. Vous resterez, vous ne partirez pas. C'est votre noble père, c'est l'aimable marquise, qui vous en prient par ma voix; c'est aussi ma sainte mère qui, avant d'expirer, me confia au fils de sa sœur. Rappelez-vous la lettre qu'en mourant elle me laissa pour unique héritage. Si vous l'avez oubliée, tenez, Maurice, la voici, lisez-la.

Le fait est que Maurice n'avait jamais lu cette lettre. Comme c'était

la seule chose qui lui restât de sa mère, le lendemain de son arrivée à Valtravers, l'orpheline ayant prié son oncle de la lui rendre, le bon chevalier s'était empressé d'accéder à ce pieux désir. Au milieu des préoccupations qui l'agitaient déjà, il n'était pas surprenant que ce jeune homme ne se fût pas inquiété de vérifier les titres qui constataient l'identité de Madeleine, ni de connaître de quelle façon sa tante de Munich écrivait le français. Ç'avait été naturellement le moindre de ses soucis. Son père lui avait dit : Voici ta cousine. Maurice avait embrassé l'étrangère sans en demander davantage. Plutôt par embarras que par curiosité, il prit machinalement le papier que lui présentait la jeune fille, et, après l'avoir déplié d'une main distraite, il se mit à le parcourir d'un œil indifférent et sec.

Quoi qu'on puisse en penser et quoi qu'il en pensât lui-même, ce n'était pas un cœur profondément endurci. Sous les callosités de la surface, il y avait quelques fibres qui n'étaient pas frappées d'une paralysie complète, et qui pouvaient vibrer encore au souffle d'une émotion puissante. Il avait surtout conservé, non pas, il est vrai, dans toute sa fraîcheur ni dans toute son intégrité, la plus précieuse et la plus funeste des facultés que l'homme ait reçues de la colère et de la miséricorde divines, celle qui s'éveille en nous la première et qui ne meurt qu'après toutes les autres, bienfait à la fois et malédiction, poison et dictame, supplice infernal, enchantement céleste, force surhumaine ajoutée à nos joies et à nos douleurs : en un mot, l'imagination.

En relisant cette lettre, dont les caractères, usés par les pleurs et par les baisers, avaient passé d'abord sous les yeux de son père, Maurice se rappela peu à peu tous les détails de la soirée d'automne où, pour la première fois, Madeleine lui était apparue. Il revit la forêt ombreuse, la clairière inondée des feux du couchant, la grille du parc, et, sur le perron dont la petite Allemande montait lentement les degrés, le chevalier et la marquise se levant pour lui faire accueil. Il s'émut à ces images; un maigre filet d'eau vive perça les flancs arides du rocher; mais, aux dernières lignes, qui ne s'adressaient qu'à lui seul, quand il lut ces mots : « Et toi, que je ne connais pas, mais que je me plaisais à réunir si souvent avec ma fille dans un même sentiment de tendresse et de sollicitude, fils de ma sœur, si ta mère t'a donné son ame, tu seras bon aussi et fraternel pour ma bien-aimée Madeleine... » le rocher éclata, et pendant un instant la source, si long-temps captive, jaillit à flots abondans et pressés. Tandis que Maurice étouffait ses sanglots entre les coussins du divan où il était assis, Madeleine le regardait en silence, debout, les bras croisés sur sa poitrine, l'air triste et grave, comme une jeune mère près du berceau de son enfant malade.

— Maurice, mon ami, mon frère, qu'avez-vous? demanda-t-elle enfin d'une voix caressante.

Il la fit asseoir près de lui, il lui prit les mains dans les siennes, et là, sous le coup de l'émotion encore frémissante, il raconta de sa vie tout ce qu'il pouvait en raconter sans trop effaroucher l'ame virginale suspendue à ses lèvres. Il dit la perte de ses illusions, les désordres où l'avaient précipité la douleur et l'ennui, ses égaremens, sa ruine complète, son profond dégoût de l'existence, sa ferme résolution d'en finir; il dit tout. On peut se faire aisément une idée de ce que dut être ce récit. Maurice s'y posa, avec une secrète complaisance, en héros du désenchantement et en poétique victime des réalités de la vie, tant est grand l'orgueil de la faiblesse humaine! Il courait alors par le monde des théories qui représentaient la débauche comme la seule voie qui soit ouverte à l'énergie des fortes ames. Maurice en toucha quelques mots. Il accusa la terre et le ciel, et bref, dans l'immolation qu'il fit de la société tout entière, il n'y eut guère que lui d'épargné.

Madeleine l'écoutait d'un air de tristesse rêveuse et de mélancolique pitié. Lorsqu'il eut achevé de parler, elle demeura long-temps silencieuse, dans une attitude pensive et recueillie.

— C'est une étrange histoire, dit-elle tout à coup assez gaiement en levant vers lui ses beaux yeux, dont les révélations qu'elle venait d'entendre n'avaient pas altéré un seul instant le limpide azur; malheureusement, je dois vous avouer, mon cousin, que je n'y ai pas compris grand'-chose. C'est trop fort pour l'intelligence d'une pauvre fille qui arrive de sa province, où elle a grandi simplement entre des cœurs honnêtes et contens de peu. On ne m'a pas habituée là-bas à des sentimens si extraordinaires, et, malgré ses vicissitudes, j'avais cru jusqu'ici que la vie était encore un assez beau présent de Dieu. Ce que je vois de plus clair dans ce que vous venez de me dire, c'est que vous avez dissipé votre patrimoine, et que, si je n'ai rien, vous avez tout autant. Il n'y a pas là sujet à se désespérer. Seulement, à votre tour, qu'allez-vous devenir? que prétendez-vous faire? Vous tuer? vous ne le pouvez plus. Je ne suis pas venue m'adresser seulement à votre fortune. J'ai compté, en partant, moins sur votre or que sur votre affection. Quoique ruiné et pauvre comme moi, vous n'en restez pas moins mon soutien légitime, mon appui naturel. Soyez vous-même votre juge. Nos mères étaient sœurs. Toutes deux sont là-haut qui nous voient et nous écoutent. Quand je parus sur votre seuil, votre père m'ouvrit ses bras, et je devins sa fille bien-aimée. C'est moi qui vous remplaçai près de lui, moi qui fus le dernier sourire de sa vieillesse. Je l'aidai à mourir, et ma main lui ferma les yeux. Cependant, orpheline pour la deuxième fois, me voici seule, sans ressources, sans autre protection que la vôtre, dans un monde semé d'écueils et que je ne connais pas. Maurice, répondez : pensez-vous que votre vie vous appartienne?

Écrasé sous le poids des devoirs qui venaient d'éclater comme la

foudre sur sa tête, aussi épouvanté de l'obligation de vivre qu'il l'eût été, en des jours plus heureux, de la nécessité de mourir, scellé à l'existence comme un forçat qui, près de voir tomber sa chaîne, sent qu'on la lui rive au pied plus étroitement que jamais, Maurice ne répondit que par une explosion de désespoir. Que pouvait-il pour sa cousine, lui qui ne pouvait rien pour lui-même? De quel secours pouvait-il être, lui qui ployait sous le faix de sa destinée?

—Allez-vous-en! partez! laissez-moi! s'écria-t-il avec exaltation. Respectez mon malheur, n'insultez point à ma détresse. Du rivage où vous êtes, n'appelez pas à votre aide un infortuné qui se noie; ne demandez pas d'appui au roseau battu par les vents.

— Ami, répondit Madeleine, appuyons-nous l'un sur l'autre, et nous résisterons aux vents contraires. Tendons-nous l'un à l'autre une main secourable, et nous échapperons ensemble au flot qui menace de nous engloutir, nous arriverons, d'un commun effort, au rivage où je ne suis plus, quoi qu'il vous plaise d'en penser. Voyons, Maurice, ayez du courage. Au lieu de vous pleurer et de vous ensevelir, relevez-vous. La mort n'est qu'une expiation stérile. Vivez, soyez un homme enfin. La réalité seule est féconde; il ne s'agit que de savoir la comprendre et l'aimer. Nous sommes pauvres; mais est-ce pour rien que nous avons reçu du ciel l'intelligence, la force et la santé? Nous ferons, mon cousin, comme tant de gens qui nous valent, comme ont fait autrefois la marquise et le chevalier. Nous travaillerons comme deux enfans du bon Dieu.

Cette perspective ne parut pas charmer Maurice, qui laissa échapper un geste violent où se trahirent à la fois le dédain et la colère.

— Je ferai des bilboquets, n'est-ce pas? demanda-t-il en haussant les épaules.

— Pourquoi pas, mon cousin? Votre père en a bien fait. Il était tout aussi bon gentilhomme que vous, j'imagine.

Maurice se leva, fit deux fois le tour de sa chambre, et vint s'arrêter brusquement devant Madeleine.

—Allons, Maurice, un bon mouvement! s'écria résolument la blanche et douce créature.

—Eh bien! ma cousine, soyez satisfaite, dit-il d'un ton peu affectueux, poli tout au plus. Je ferai pour vous ce que je n'aurais certes pas fait pour moi : je vivrai.

— Merci, mon cousin! dit Madeleine d'une voix attendrie. Ah! vous êtes bon, et je savais bien que vous ne me repousseriez pas! ajouta-t-elle en lui prenant une main qu'elle pressa contre son sein ému. Je prierai Dieu matin et soir pour qu'il répande sur votre tête la rosée de ses bénédictions.

—Bien, bien, ma cousine, répondit Maurice en retirant d'assez mau-

vaise grace sa main, qu'il mit dans son gousset. Dieu doit avoir fort à faire, et ce n'est vraiment pas la peine de le déranger pour si peu. Je vivrai, mais à la condition que, lorsque nous aurons assuré votre destinée, je redeviendrai libre et maître de la mienne.

— C'est tout simple, cela, dit la jeune fille. J'ai déjà des projets d'organisation; nous en causerons fraternellement. Je suis sûre d'avance que vous les approuverez. Le ciel et vous aidant, je ne demande pas plus de deux ans pour m'asseoir convenablement dans la vie.

— Deux ans! vous demandez deux ans! s'écria le jeune homme avec un mouvement de stupeur qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Est-ce trop exiger de vous? Soyez sûr, mon ami, que je ne négligerai rien pour abréger ce temps d'épreuve, dit Madeleine en souriant tristement.

Maurice termina l'entretien par un geste d'héroïque résignation.

Sur ces entrefaites, Ursule, n'y tenant plus, se précipita comme une trombe dans la chambre, et se jeta au cou de son jeune maître, qui se déroba avec humeur aux bruyantes effusions d'une tendresse intempestive.

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, pâle, immobile et les poings serrés, il regardait tour à tour ces deux femmes; il se disait, sans périphrase, qu'il les avait toutes deux sur les bras, et malgré lui, frémissant de haine et de rage, il sentait s'allumer dans son cœur des appétits de bête fauve prête à se jeter sur sa proie.

Cependant il se faisait tard. On remit au lendemain le soin de régler l'avenir, et Maurice reconduisit Madeleine jusqu'à la porte du petit hôtel où les deux voyageuses étaient descendues. Il dut subir pendant le trajet les questions provinciales et les ébahissemens saugrenus d'Ursule, qui, prenant l'éclairage des rues pour un signe non équivoque de publique réjouissance, et ayant vécu de tout temps dans l'intimité des saints du calendrier, demandait naïvement si c'était en l'honneur de saint Babolein qu'on avait illuminé la ville. Ces enfantillages, qui, dans d'autres circonstances, auraient singulièrement diverti Maurice, achevèrent de l'exaspérer. Il revint par les quais déserts, plongeant çà et là un regard avide dans l'eau noire et profonde du fleuve, qui semblait l'attirer. Rentré dans son appartement, il alla droit à sa boîte de pistolets, qu'il ouvrit; il demeura quelques minutes à les contempler d'un œil ardent et sombre.

— Dormez, dit-il enfin en abaissant lentement le couvercle; dormez, amis fidèles, jusqu'au jour de la délivrance, où je viendrai vous réveiller.

JULES SANDEAU.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1846.

Jamais la chambre n'avait abordé la discussion du budget avec une plus ferme intention de se montrer expéditive, et jamais elle ne s'est trouvée plus à la merci des impitoyables orateurs qui, sous prétexte de ménager l'argent des contribuables, écrasent *le Moniteur* sous le poids de leur éloquence. Il n'est pas un lieu commun financier qui n'ait trouvé jour à se produire, pas une réclame électorale qui ne se soit étalée avec complaisance au milieu des bâillemens d'une assemblée trop lasse pour se défendre même par des murmures. Un seul débat grave et politique s'est fait remarquer au milieu de ce chœur monotone, grossi par les voix plus ou moins éclatantes de toutes les illustrations d'arrondissement : nous voulons parler de la discussion de quatre jours relative à l'Algérie. C'est sur les résultats pratiques de ce débat qu'il nous paraît utile d'arrêter la sérieuse attention de nos lecteurs.

L'Algérie a désormais conquis sa place dans le monde et dans nos destinées; elle la conservera malgré MM. Desjobert et de Tracy, dont le réquisitoire annuel a été cette fois un peu moins écouté que d'ordinaire. La France comprend que son importance dans l'avenir résultera de la grande position que cette conquête lui a donnée dans la Méditerranée, et que les difficultés sont nulles, mises en regard d'un pareil but à atteindre. On pourrait diviser les nations contemporaines en deux catégories, celle des peuples qui ont une politique active et celle des peuples qui n'en ont plus; on verrait que les premiers ne sont pas seulement plus puissans que les seconds, mais qu'ils sont encore plus paisibles et d'autant plus assurés du présent, qu'ils poursuivent un plus grand résultat dans l'avenir. Ce n'est pas seulement parce qu'ils sont tourmentés par l'esprit de révolution que l'Espagne et le Portugal sont en proie à l'anarchie; c'est parce que ces états n'ont plus rien à faire et aucun but à proposer à l'activité nationale, après avoir rempli l'univers du bruit de leurs travaux. Si l'Angleterre est pleine de vie, si ses citoyens conservent une pleine sécurité au milieu des graves épreuves d'une réorganisation sociale, c'est qu'il reste encore à la patrie des Clive et des

Cornwallis des prodiges d'activité à réaliser au dehors. Le même sentiment fait la grandeur de la Russie et des États-Unis d'Amérique. Pourquoi l'Autriche touche-t-elle à sa décadence, si ce n'est parce qu'elle est contrainte de vivre sur le passé, et qu'il ne lui reste plus aucun agrandissement à poursuivre? Pourquoi au contraire la Prusse se présente-t-elle avec une tout autre physionomie? N'est-ce pas parce que cette puissance est vouée à ce fécond travail de l'unité allemande dont elle est le principal instrument? n'est-ce pas parce qu'elle poursuit aujourd'hui sous une forme commerciale une œuvre qui se développera plus tard sous une forme constitutionnelle? La France ne peut pas consentir à se laisser classer à la suite de la Péninsule et de l'Autriche; il faut qu'elle conserve son autorité au milieu de ces nations actives et fécondes qui n'occupent pas au soleil une place inutile. Désabusée de la domination militaire, aspirant plutôt en Europe à un rôle de redressement pour les nationalités opprimées qu'à des agrandissemens territoriaux pour elle-même, la France ne peut trouver que dans une vaste expansion maritime et colonisatrice un débouché à toutes ses forces et un théâtre à sa puissance. Pour ne pas comprendre la grandeur du rôle que nous prépare la possession d'un vaste littoral en Afrique, pour refuser de se l'assurer par de longs et grands sacrifices, il faut appartenir à la triste école aux yeux de laquelle il n'y a d'utilité que dans les dépenses immédiatement productives. Au dire de ces économistes, pour lesquels toute la politique gît dans l'arithmétique, l'établissement de l'empire anglais aux Indes a été le plus grand malheur qui ait frappé depuis un siècle le peuple britannique; et, pendant que toute une nation bat des mains aux héroïques soldats qui consomment la conquête de Lahore et aux marins qui ouvrent la Chine, ces impassibles calculateurs exposent doctement comme quoi le capital dépensé n'est pas en rapport avec les intérêts, et comme quoi la conquête d'un empire de deux cent millions de sujets a été un mauvais placement. Cette secte sans ame, mais non sans suffisance, a dans nos chambres françaises quelques rares adeptes aux yeux desquels l'idéal de la politique consisterait à faire de la France une vaste ruche de travailleurs constamment occupés; ils donneraient toute notre marine pour quelques kilomètres de chemins vicinaux, et échangeraient avec bien plus de plaisir encore tous les colléges où l'on enseigne le grec et le latin pour quelques comices agricoles, où l'on professe le culte exclusif de la betterave et de la pomme de terre. M. de Lamartine est venu couvrir de l'éclat de sa parole la pauvreté de ces théories, et a essayé de décourager la France de sa grande entreprise en invoquant une incompatibilité prétendue entre le génie arabe et la vie sédentaire, incompatibilité démentie par tous les faits de l'histoire et par l'existence même des Kabyles et des Maures au sein de l'Algérie.

Les conclusions du débat ont été de nature à rassurer les plus timides. Les plus ardens détracteurs de M. le maréchal Bugeaud n'ont pas osé contester les résultats militaires de ces dernières années, et ont reconnu par leur silence que, si la guerre était encore une difficulté pour la colonie, elle n'était plus un péril. Quant à ce qui touche la colonisation, il a été facile à l'honorable M. Dufaure de rétablir la vérité des faits. Ce n'est que depuis 1838 que le gouvernement français a manifesté la ferme intention de coloniser l'Algérie; ce n'est qu'en 1842 que des efforts vraiment sérieux ont été tentés pour parvenir à cette colonisation. Depuis cette époque, des résultats qui ne sont pas sans importance

ont été obtenus, et ils deviendront plus décisifs encore le jour où le gouverneur-général, contraint enfin à renoncer à son projet de colonisation militaire, condamnée par le sentiment unanime de la chambre, prêtera aux efforts des colons civils un concours qui leur a manqué jusqu'ici. Désormais le jour se fait sur les affaires d'Afrique, et il faudra que tout le monde obéisse à l'énergique volonté du parlement. La chambre veut une vaste et rapide colonisation civile, et elle n'en veut pas d'autre. Elle est convaincue qu'il sera facile, moyennant des garanties qui ont manqué jusqu'ici, d'attirer vers le sol africain une partie de ce courant d'émigration européenne, qui envoie annuellement plus de deux cent mille hommes sur le continent américain. Le crédit et la spéculation viendront en aide aux tentatives individuelles des petits propriétaires. A côté des fermes de quarante hectares, directement concédées à des cultivateurs pourvus de quelques ressources, se placeront les vastes concessions sur lesquelles pourra s'exercer cette fois, sans péril pour la fortune publique, l'ardeur de la spéculation. Il suffira de quelques belles opérations accomplies en Algérie pour donner aux capitaux la confiance qui leur manque en ce moment. Qu'on se rappelle à quel point cette confiance s'était retirée des chemins de fer après le désastre de la première compagnie d'Orléans, après la chute de la compagnie de Rouen par les plateaux, et qu'on voie le point où nous sommes arrivés. Le succès de deux entreprises d'une importance médiocre a suffi pour opérer ce grand changement et pour faire passer d'un découragement universel à la plus folle témérité. Cette fois du moins les oscillations de l'agiotage profiteraient à la France, et nous appelons de tous nos vœux l'instant où les actions de grandes entreprises agricoles en Algérie seront cotées à la bourse.

La question du ministère spécial a trouvé peu de faveur devant la chambre. M. le ministre des affaires étrangères, qui en avait, dit-on, conçu la pensée, paraît l'avoir abandonnée; du moins ne s'est-il pas expliqué sur ce point, et a-t-il réservé toutes les matières qui se rapportent à l'organisation définitive de la colonie. Il est reconnu qu'il faut contenir et limiter l'autorité militaire, et qu'il est impossible de prolonger plus long-temps le scandale d'une lutte ouverte entre l'administration parisienne et l'administration locale; mais tel est le seul résultat acquis par le long débat de la chambre. Tout le reste est abandonné au cabinet, et, dans le règlement de ces grandes affaires, il est malheureusement à craindre qu'il ne consulte ses intérêts politiques et parlementaires plutôt que ceux de notre nouvelle France. Quoi qu'il en soit, M. le maréchal Bugeaud revient pour son élection, qui paraît devoir être difficile; il continue à manifester la ferme intention de ne pas retourner en Afrique, et l'on paraît fort disposé à ne pas repousser sa démission. M. le duc d'Aumale rentre également en France et ne croit pas le moment venu de prendre à Alger une situation permanente. On parle d'un long intérim, qui serait confié au général de Lamoricière, et d'une modification à l'ordonnance constitutive du 15 avril dernier, qui aurait pour effet de donner, en Algérie, à l'administration civile, des attributions plus étendues.

Rien ne se fera d'ailleurs avant les élections, et toutes les préoccupations du ministère sont dirigées aujourd'hui vers cette pensée, devant laquelle disparaissent pour lui toutes les autres. Dans six semaines, en effet, une chambre nouvelle viendra présider aux destinées de l'avenir, et sous moins d'un mois la

chambre actuelle aura cessé d'exister. Quels que soient les actes de condescendance et de faiblesse qui lui seront justement reprochés au moment des élections, cette chambre peut au moins rappeler des votes qui l'honorent. Elle a inauguré ses travaux par l'établissement de l'enquête électorale, que la corruption de nos mœurs politiques rend de plus en plus nécessaire. Au début de sa première session, elle a tracé la ligne à suivre dans les affaires de Syrie, et a répudié toute solidarité dans le système dont MM. de Maleville et Berryer paraissent résolus à lui exposer les résultats, malgré le refus de M. le ministre des affaires étrangères d'accepter la discussion. Cette assemblée s'est montrée non moins énergique que la chambre précédente sur le droit de visite, et elle a imposé au cabinet l'obligation de négocier la résiliation des conventions de 1831 et de 1833. Dans toutes les questions où la grandeur maritime de la France était engagée, elle n'a jamais hésité à répondre au sentiment national, et elle a plus fait pour la flotte que toutes les assemblées antérieures; en même temps qu'elle imposait d'autorité au ministère l'extension de notre matériel naval, elle portait la lumière dans le chaos de cette administration, jusqu'alors sans contrôle. Ce sont là des services qui, s'ils ne rachètent pas certains votes de déplorable mémoire, pourront contribuer à protéger le parti conservateur dans l'épreuve décisive où sont engagées ses destinées. Les inspirations politiques de cette chambre ont en général été droites et nationales. Si elle s'est montrée complaisante pour le pouvoir, il faut l'attribuer à la faiblesse de nos mœurs politiques, au développement donné au sein du corps électoral même aux appétits matériels; il est juste de l'expliquer aussi par la difficulté, plus apparente que réelle, il est vrai, de constituer une administration nouvelle au sein du parti conservateur. Pour notre part, nous n'avons jamais cru que cette difficulté fût sérieuse; mais c'est en la présentant fort habilement à la majorité comme insoluble qu'on est parvenu à la rattacher au cabinet du 29 octobre, alors même qu'elle blâmait le plus énergiquement ses actes. En un mot, la chambre de 1842 s'est livrée au ministère beaucoup moins par sympathie pour la politique du cabinet que par l'appréhension des conséquences qui pouvaient suivre un changement d'administration. En cela, cette assemblée a été timide; elle a eu le tort de subordonner sa pensée à celle d'un cabinet qui ne la représentait pas fidèlement, et elle a fini par être conduite, lorsque plus d'esprit politique l'aurait facilement rendue maîtresse de la direction des affaires.

Si la législature précédente a fait la loi de 1842 sur les chemins de fer, celle-ci a fait mieux, car elle a mis en cours d'exécution plus de quatre mille kilomètres de route. Il lui est donné d'assister, à la veille de la dissolution, à la grande solennité internationale qui va réunir un moment la Belgique à la France. L'achèvement de la ligne du nord, qui met Paris à dix heures de Bruxelles et à vingt-quatre heures d'Aix-la-Chapelle, est un événement politique du premier ordre. C'est d'aujourd'hui surtout que l'ancien royaume des Pays-Bas a cessé d'exister, et que la situation créée par les traités de 1815 est sérieusement modifiée.

La mort de Grégoire XVI appelle en ce moment vers l'Italie tous les regards et toutes les pensées. Un respect général entourait le vieux camaldule, que le sacré collége, au grand étonnement du monde, était allé chercher en 1831 dans la solitude de ses études et de son cloître, pour le porter au trône vacant par la mort de Pie VIII. Le cardinal Capellari a porté au Vatican les vertus et la piété



d'un moine, et il les tempérait heureusement par les allures d'une humeur joviale dont peuvent témoigner et ses sujets romains et les nombreux voyageurs admis à ses entretiens. Malheureusement un déplorable abandon et une insouciance sans égale ont contribué, durant ce long pontificat, à précipiter encore vers sa ruine l'informe édifice qui pèse sur l'Italie et gêne l'essor de la pensée catholique dans tout ce qu'elle a de spontané. L'administration romaine est arrivée au dernier degré du désordre et de la vénalité, et personne n'ignore que, si des régimens suisses n'occupaient les légations comme on occupe un sol conquis, le gouvernement pontifical ne résisterait pas à la première insurrection. C'est dans cette situation si difficile que se réunit le conclave appelé à donner à la fois un souverain à un royaume et un chef à l'église. Si les délibérations se prolongeaient, on pourrait redouter les plus sérieux événemens; aussi est-il à croire que la session du conclave sera courte, et qu'il ne se passera pas un mois avant que le peuple romain entende proclamer, du haut du Quirinal, l'avénement du nouveau pape. En ce qui concerne le gouvernement temporel, le sacré collége n'a guère qu'une pensée, faire durer le plus long-temps qu'on pourra un état de choses qu'il semble presque impossible de réformer régulièrement, tant il est difficile de passer de l'administration ecclésiastique à l'administration laïque, tant il y a d'existences liées aux abus séculaires de l'ordre de choses existant. En ce qui concerne les intérêts généraux du catholicisme, deux partis distincts divisent les cardinaux. Les uns, à la tête desquels il faut placer le cardinal Micara, adoptent, dans une certaine mesure, les idées de M. de Montalembert; les autres les combattent énergiquement et recherchent, pour les intérêts religieux, le seul concours du pouvoir et la protection des couronnes. C'est ce parti qui prévaut en ce moment à Rome, et qui a dominé sans réserve dans la dernière période du règne qui vient de finir. L'activité de M. Rossi, depuis son arrivée, n'a pas peu contribué à faire prévaloir la pensée politique sur la pensée purement religieuse au sein du sacré collége, et les liens qui rattachent la papauté aux grands gouvernemens européens, particulièrement à l'Autriche et à la France, semblent aujourd'hui plus étroits que jamais. Les hommes qui expriment au plus haut degré l'esprit de gouvernement sont les cardinaux Lambruschini, Bernetti, Acton et Mai. Ce dernier, dont le nom est éminent dans la science européenne, n'est pas sans quelque chance d'être élevé à la papauté; d'autres noms sont également prononcés : on assure que les cardinaux Franzoni et Oroli sont aussi considérés comme pouvant rallier la majorité des suffrages. On s'accorde enfin à reconnaître que notre nouvel ambassadeur exercera au conclave une influence prépondérante, et qu'il a désormais triomphé de toutes les difficultés inséparables de sa position.

Les révolutions du Portugal sont plus curieuses par leur triste originalité qu'intéressantes par leur portée, elles ont au dehors peu d'effets immédiats; il faut du moins souhaiter que le gouvernement espagnol prenne exemple de la chute des Cabral pour veiller sur lui-même au lieu d'affecter les airs compromettans d'une impuissante complicité. Si jamais on eût dû prévoir une catastrophe politique, c'était assurément celle-là, et cependant il semblait qu'elle fût impossible, tant les uns étaient aveuglés par la jouissance du commandement, et les autres accoutumés à la résignation. M. da Costa-Cabral a donné le spectacle unique en Portugal d'un ministère qui a duré quatre ans. Son énergie na-



turelle, sa bonne fortune et ses coups d'état avaient mis de son côté les plus solides garanties du pouvoir. On n'a pas encore oublié comment le ministre aujourd'hui fugitif, membre d'un cabinet septembriste en 1842, abrogea par surprise la constitution de septembre, pour la remplacer par la vieille charte de dom Pedro. Cette charte lui livrait les élections, supprimait le droit d'association entre les citoyens, le droit d'initiative dans le parlement, attribuait à la couronne le maniement exclusif des relations extérieures. Trois décrets promulgués à la fois au mois d'août 1844 avaient enlevé toute indépendance à la magistrature, aux universités et à l'armée. La nation entière était plongée dans une torpeur profonde, et, n'ayant aucun souci de ces débats, montrait une égale indifférence pour toutes les constitutions qu'elle avait vu passer. Enfin, M. da Costa-Cabral était spécialement protégé par la reine, ou pour mieux dire par l'influence personnelle de l'époux couronné de dona Maria; c'était à ce prince surtout qu'il avait sacrifié ses collègues, et tous deux avaient mené à bonne fin une véritable restauration de l'absolutisme. Aimé à la cour, maître du pays et des chambres, M. da Costa-Cabral a succombé en huit jours dans une insurrection provoquée par la levée d'un misérable impôt. La détresse financière avait miné sa grandeur politique; il est tombé d'un coup. Portant le poids des fautes et des dissipations antérieures, incapable de rétablir lui-même le crédit public, il avait eu recours aux pratiques les plus onéreuses de l'ancienne routine financière : il avait créé des places pour les vendre, retenu les gages des fonctionnaires, affermé les revenus indirects à des compagnies de traitans, et constitué les monopoles sur tous les objets de première nécessité. Le déficit s'était élevé à près de cinquante millions en quatre ans; les ministres n'en faisaient pas moins bien leurs propres affaires. Le ministre du trésor comptait au département de la guerre les frais d'entretien de dix-huit mille soldats; il n'y en avait cependant que onze mille sur pied. Le papier de l'état n'était accepté que lorsque M. de Tojal engageait personnellement sa signature. Le peuple, que toutes ces spéculations atteignaient dans sa subsistance, a fini par se lasser de payer sans cesse des taxes nouvelles, et à la dernière il a pris parti, non pas contre la politique de M. Cabral, mais contre ses collecteurs. Malheureusement pour ce ministre, il s'était beaucoup isolé; comme il avait successivement abandonné tous les camps, il avait des adversaires dans tous, et il tenait trop peu de compte de ses propres collègues pour être sûr de leur attachement. C'est ainsi que l'insurrection a pu pousser au ministère des hommes considérables, et que les membres de l'ancien cabinet ont favorisé des combinaisons nouvelles en se rattachant d'abord aux cabinets en formation. La cour seule et la garde municipale de Lisbonne ont soutenu les Cabral jusqu'au bout, celle-ci par le désordre et la violence, celle-là par de sourdes intrigues, essayant de neutraliser le mouvement tout en l'acceptant. Cependant il a fallu céder : M. de Villaréal n'ayant pu remettre le ministère qui venait de se dissoudre, on a été obligé d'accepter M. le duc de Palmella, d'abord avec des chartistes purs, avec les collègues de M. Cabral, MM. de Terceira et de Tojal, puis avec des septembristes seuls, une fois M. Mousinho d'Albuquerque et M. Sa da Bandeïra appelés aux affaires. Peut-être même M. de Palmella sera-t-il forcé de se retirer devant les exigences de la réaction victorieuse; l'homme de la situation, c'est évidemment le chef du *pronunciamiento* vaincu d'Almeïda, M. de Bomfim. Les frères Cabral se sont réfugiés en Espagne,

publiant dans une protestation qu'ils avaient de la reine un congé d'un an, et menaçant très directement de représailles les auteurs de leur chute; voilà bien des illusions d'émigrés. Ils laissent derrière eux tous les élémens nécessaires pour composer une administration régulière; le trône constitutionnel de dona Maria n'est pas plus mis en danger par la charte de septembre que par la charte de dom Pedro; les septembristes ne visent pas à l'anarchie. De nouvelles cortès vont se réunir et tâcher de réparer tous les désordres an même temps que de contenir les passions qui fermentent; elles auront fort à faire pour trouver une issue qui tire le pays des embarras financiers où il se meurt. Nous souhaitons seulement que l'Angleterre ne gagne pas à toute cette crise quelque nouvelle édition du traité de Methuen, et nous voudrions être sûrs que notre ministre arrivera un jour ou l'autre à Lisbonne pour surveiller des difficultés si sérieuses; nous craignons, à vrai dire, que son influence diplomatique n'ait été compromise par l'exactitude qu'il apporte à remplir ici ses devoirs parlementaires.

Quelle que fût l'importance d'un traité de commerce avec le Portugal, l'Angleterre a maintenant en Amérique de bien autres sujets de préoccupations. La lutte qui vient de s'engager entre les États-Unis et le Mexique est-elle le prélude d'une lutte définitive entre l'Angleterre et les États-Unis? La question vaut qu'on la pèse. Il y a eu, de part et d'autre, un mouvement d'irritation très vif aux premières nouvelles. Les Américains ont accusé les Anglais d'avoir fomenté les mauvaises dispositions du Mexique, d'avoir promis de l'argent et des armes; le général Ampudia, en invitant à la désertion les Anglais et les Irlandais incorporés dans l'armée américaine, leur offrait la protection de la *magnanime nation mexicaine et du puissant étendard de saint George*. D'autre part, on s'est fort indigné à Londres du nouveau pas de ces ambitieux républicains; on a rejeté tous les torts de la rupture sur M. Polk, et on l'a formellement accusé de sacrifier le droit et la raison à l'envie d'une seconde présidence; on a dit qu'il ne fallait pas laisser résoudre la question de l'Orégon dans le Texas, que les Américains, vainqueurs du Mexique, se refuseraient plus que jamais à toute concession, qu'il était donc essentiel de sauvegarder au plus tôt les intérêts britanniques. Puis, des deux côtés, tout ce grand bruit est tombé; le gouvernement des États-Unis affecte, au sujet de l'Orégon, des intentions plus conciliantes et des formes plus modestes; le cabinet de Saint-James offre sa médiation dans la querelle pendante avec le Mexique, et ne paraît pas se trouver blessé du refus des États-Unis. C'est que le peu d'événemens qui se sont accomplis depuis l'ouverture de la guerre ont donné généralement à réfléchir, et diminué peut-être la confiance du cabinet de Washington en même temps que les alarmes de l'Angleterre.

Le succès d'une lutte entre les États-Unis et le Mexique n'est certainement pas douteux. Le Mexique a subi le sort commun des colonies espagnoles émancipées: il est en proie aux dilapidations et à l'anarchie; l'administration est nulle, et les partis commandent. L'intérêt du jour, ce n'est point l'invasion imminente des Américains, c'est la chute possible de Paredès; les *pronunciamientos* fraient partout le chemin à la conquête étrangère, et, le fédéralisme aidant, le démembrement de l'empire s'accomplit avec une effrayante rapidité. Qu'est-ce donc qu'un pareil adversaire en face du colosse américain? Celui-ci cependant, en sondant sa force, a trouvé sa faiblesse, et les difficultés au milieu desquelles il

entre en campagne lui sont un avertissement sévère pour le cas où il aurait devant lui un ennemi plus considérable. On s'exagère beaucoup la grandeur des États-Unis en tant que puissance effective; on se représente toujours l'immensité de leurs ressources matérielles, on ne compte pas tout ce qu'on en doit déduire par suite du double défaut de centralisation et de population; on songe encore moins que plus l'une augmentera, plus l'autre deviendra impossible. Ainsi la guerre du Mexique surprend les États-Unis avec une armée régulière de 8,000 hommes, un vingt-deuxième de l'armée française; combien ne faudra-t-il pas de temps et de peine pour l'élever à 15,000, chiffre voté par le congrès! Le gouvernement a pouvoir de construire 16 vaisseaux de ligne et 40 frégates; pour comprendre combien il sera difficile de réaliser ces armemens, il suffit de quelques observations : la flotte américaine se compose en ce moment de 11 vaisseaux et de 17 frégates, sur lesquels 5 vaisseaux seulement et 6 frégates de premier rang sont à même de prendre la mer sans trop attendre. La marine militaire ne compte que 6,000 hommes, dont 960 Américains; en y joignant la marine de commerce, on arrive au total de 63,000 matelots, dont 40,000 Anglais. Les deux marines britanniques représentent 288,000 hommes! Enfin la force des États-Unis est, dit-on, dans leurs milices, et les tireurs du Kentucky et du Ténessée se sont presque fait une réputation militaire; mais on oublie qu'il en est toujours venu bien peu sous les drapeaux, même au temps de la guerre de l'indépendance, et aujourd'hui, avec les habitudes partout répandues d'aisance et de commerce, il en viendrait encore moins. On s'en aperçoit déjà; les états les plus voisins du théâtre des hostilités ne se pressent pas d'y envoyer leurs volontaires; d'autres accusent le Texas des embarras qu'il leur donne, et voudraient le condamner à défendre tout seul sa frontière contestée.

Les partisans de la paix gagneront certainement à ce relâchement inattendu des partisans de la guerre. On ne pouvait accepter la médiation anglaise sous le coup d'un premier désastre; le désastre une fois réparé, il est bien possible qu'on use très modérément de la victoire. Les Anglais, de leur côté, ont déjà fait trop de sacrifices au sujet des limites de leurs propres possessions pour en perdre le fruit, afin de mieux garder les limites des possessions mexicaines.

Il est néanmoins bien difficile de prévoir les vicissitudes possibles de cette grave affaire. L'ouverture de l'Océan Pacifique par l'occupation des ports de la Californie doit naturellement tenter le cabinet de Washington et plus naturellement encore effrayer l'Angleterre. Les susceptibilités nationales peuvent se mêler aux intérêts politiques, et il suffirait peut-être d'une rencontre malheureuse pour déterminer des changemens dans la situation des grandes puissances. En face de ces événemens, il faut nous féliciter encore de ce que M. Guizot ait dû proclamer à la tribune notre complète neutralité. Quel que soit le résultat, nous avons plus à gagner qu'à perdre en restant fidèles au principe que nous avons embrassé. Nous croyons qu'il serait imprudent pour les États-Unis de vouloir dès aujourd'hui s'installer à Monterey; nous ne regrettons cependant aucune des occasions qui peuvent amener le développement de leurs forces navales : il vaut mieux pour la paix du monde trois nations maritimes que deux seulement, et nous préférons l'équilibre sur les mers à l'équilibre américain.

Sous le poids de ces éventualités, qui peuvent tout d'un coup devenir si graves,

l'Angleterre continue solennellement la discussion des réformes auxquelles ses hommes d'état se sont voués. La chambre des lords a définitivement accepté la seconde lecture du bill sur les céréales; il serait au moins singulier qu'elle se déjugeât à si bref délai lors de la troisième. Le bill des douanes a passé plus vite encore par la même épreuve. C'étaient les deux faces du vieux système protectionniste. Du moment que les représentans aristocratiques de la propriété foncière avaient supprimé les droits qui couvraient la production agricole, il allait de soi que la production industrielle ne fût pas mieux traitée. Il n'y a point eu là de représailles, mais seulement un principe avec ses conséquences. L'attitude de la chambre a été vraiment remarquable, et les nobles pairs se sont rangés aux nécessités du temps avec une dignité dont toutes les opinions leur ont su gré. Les Anglais s'enorgueillissent volontiers de leur aristocratie comme d'une institution nationale; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils n'en célèbrent jamais si bien les louanges que lorsqu'elle s'est elle-même portée de ces coups dont on ne relève pas. Aujourd'hui c'est un concert unanime de reconnaissance. L'aristocratie, dit-on, est d'autant plus précieuse qu'elle est éminemment perfectible; elle répond à propos aux besoins du peuple et du siècle. En effet, lorsqu'il fallut accepter le *reform bill*, les lords attendirent que l'émeute les assiégeât aux portes du parlement; il a suffi ces jours-ci que le duc de Wellington, sans même défendre les mesures de sir Robert Peel, montrât d'un ton presque militaire de quelle conséquence il serait de ne les point adopter. On s'est rendu malgré l'amère et savante éloquence de lord Stanley; est-ce la sagesse qui vient ou la force qui s'en va? Toujours est-il que la défaite a été courageusement supportée, sans trop de plaintes inutiles et de récriminations superflues. Les vainqueurs veulent bien dire qu'il n'y a point eu de vaincus, et que c'est là une victoire nationale remportée sur le pays par le pays lui-même après une lutte de quatre-vingts ans. Il sera toujours beau pour une assemblée publique de provoquer dans le pays des sentimens si respectueux.

Il s'en faut de beaucoup que sir Robert Peel se soit ébloui des succès qu'il a obtenus dans le parlement. Il ne s'est pas dissimulé l'appui auquel il les devait, et, quel que soit le talent avec lequel il s'est approprié ces idées fécondes, il n'oublie pas qu'elles appartenaient à d'autres avant d'être les siennes. Les idées de sir Robert Peel, disent les whigs, c'étaient le *sliding scale* qui vient de tomber, la taxe du sucre colonial qui va échouer; tout le reste est à nous : il n'y avait à lui que les précautions dont il habilla d'abord nos réformes. Il faut bien convenir que c'était là cependant quelque chose; ce n'est point assez pour l'esprit constitutionnel du premier ministre, et il veut aujourd'hui trancher tout débat et gagner son indépendance ou succomber dans l'effort, comme peut-être il s'y attend. Il semble qu'il soit impatient d'en finir avec une situation fausse; il a battu les protectionnistes avec l'aide des whigs en forçant les whigs à voter pour lui ou à démentir tout leur passé : il veut aujourd'hui battre les whigs avec l'aide du vieux parti tory, sans être tenu vis-à-vis de celui-ci à plus de reconnaissance que vis-à-vis des autres. Il donnerait ainsi à tous les partis politiques des satisfactions qu'ils ne pourraient obtenir sans son intermédiaire, et il gouvernerait réellement, puisqu'en somme aucun de ces partis ne pourrait l'empêcher d'agir contre lui; mais il faut pour cela qu'il n'y ait pas de coalition, et c'est une coalition que sir Robert Peel affecte aujourd'hui de défier.

Lord John Russell a rassemblé ses amis et leur a déclaré qu'avec leur consentement il s'opposerait aux deux mesures qu'on allait encore soumettre à la chambre, à la seconde lecture du bill de coercition contre l'Irlande, et à l'établissement d'un droit sur le sucre colonial. Les whigs sont là sur leur terrain, et sur ce terrain ils acceptent l'alliance des vrais tories sans l'avoir demandée. Ceux-ci renonceront à leurs principes les plus chers pour renverser l'homme qu'ils accusent de les avoir trahis; ardens protectionnistes, dominateurs implacables de l'Irlande, ils voteront pour la liberté de l'Irlande et pour la liberté du commerce. Sir Robert Peel eût pu déjouer les plans des coalisés en recourant à l'adresse; il pouvait ajourner le bill de coercition; il pouvait présenter d'abord le bill du sucre colonial, où il avait chance de réunir à lui quelques voix de plus par la peur d'encourager l'esclavage en favorisant le produit du travail servile. Il dédaigne tous ces demi-moyens, et compte que les libéraux craindront de perdre le fruit de leur campagne en laissant si beau jeu contre lui aux protectionnistes; quelques-uns déjà sembleraient lui donner raison en refusant d'accéder aux résolutions concertées chez lord John Russell. Cette confiance le sauvera-t-elle, et tient-il beaucoup lui-même à être sauvé? C'est ce que nous verrons à la discussion. Tomber sur la question de l'Irlande, ce n'est point un déshonneur pour un ministère qui a commencé avec les tories. On reproche à sir Robert Peel de ne s'être point assez occupé de ce malheureux pays, ou de s'y être mal entendu; on oublie son bill des colléges, et bien mieux encore, cet immense développement atteint sous ses auspices par l'instruction primaire. On n'avait pas fait de si grande chose depuis le bill d'émancipation; on n'en fera jamais de plus grande tant qu'on ne touchera pas à l'organisatiou territoriale.

Ces débats sont, du reste, un éclatant exemple de la manière simple et franche dont on peut appliquer les principes constitutionnels. L'Angleterre nous fournit là de belles leçons, et nous devrions bien en profiter : leçons de gouvernement, leçons d'opposition. Les chefs du gouvernement ne sont pas persuadés que le premier intérêt de l'état soit le maintien de leurs personnes au ministère; comme ils ont de grosses affaires en main, ils savent se retirer, si les affaires ne se font pas à leur sens, et se réserver à propos pour les reprendre à leur tour. L'opposition elle-même est toute prête pour agir lorsqu'elle passe de minorité en majorité; elle a ses guides reconnus, son ensemble, sa discipline. En sommes-nous là? Voyons-nous jamais, par exemple, quelque délibération commune à la façon de celle que présidait lord John Russell la semaine dernière? Il réunit ses amis et ses alliés politiques, leur soumet publiquement ses intentions, et en appelle à leur conseil; il y a discussion libre pour décider s'il portera lui-même la parole à la tribune, ou s'il la cédera; tout est arrêté, convenu d'avance; c'est un gouvernement en face d'un gouvernement, et l'illustre *leader* paraît bien plutôt un ministre responsable qu'un général absolu. Voilà comment on élève un grand parti. Nous n'avons chez nous ni ces maximes ni ces habitudes; aussi est-ce oublier notre histoire, disent les Anglais, que de prétendre nous arroger des institutions parlementaires; il nous en manque à la fois la science et le goût; ces institutions veulent être aimées pour elles-mêmes; elles ne fonctionnent qu'à la condition qu'on y apporte une certaine somme d'activité spontanée; nous nous laisserons toujours aller où nous poussent les circonstances et les individus. — Il ne faut pas croire à cette lâche impuissance et désespérer

si fort de l'avenir de notre société politique; il est dur cependant, pour ceux qui l'aiment, d'en voir les premiers principes dénaturés si souvent par ceux qui en ont la garde. Les paroles de M. Guizot, dans la controverse qui agitait la chambre à la fin du mois dernier, ont produit une impression pénible, et cette impression a redoublé chez nous, quand nous avons vu les récens débats du parlement anglais. Certes, nous redouterions un peu qu'un ministre jetât son parti dans une impasse dont il voulût à lui seul garder la clé, suivant le reproche expressif qu'on adresse à sir Robert Peel de l'autre côté du détroit; ce sont là les suprêmes effets du vote de confiance, c'est la tension la plus rigoureuse d'un régime vraiment parlementaire; mais qu'un ministre vienne à la tribune abdiquer sa responsabilité en se défendant en quelque sorte d'avoir un avis propre, en se réduisant au rôle de truchement légal entre la couronne et les chambres, en plaçant face à face ces deux irritables pouvoirs au lieu de leur éviter toute espèce de contact pratique, voilà ce qui confond dans un homme aussi savant en matière constitutionnelle que l'est M. Guizot. La couronne voudra de son côté, les chambres voudront du leur; le ministre tâchera de les accommoder. Est-ce là le vrai ? est-ce là le sûr ? Comment M. Guizot, qui a écrit l'histoire de la révolution d'Angleterre, a-t-il pensé justifier sa théorie par l'exemple de la royauté anglaise? Ce n'est pas la royauté moderne qu'il est allé chercher, c'est la royauté de 1648, celle des romans de M. Disraëli, celle de ces beaux esprits qui soupirent après la vieille constitution, méprisent de tout leur cœur le gouvernement parlementaire, et réclament le gouvernement de la *reine en son conseil privé*. La royauté d'à-présent est une institution toute différente de celle que M. Guizot imagine; il nous permettra d'en croire là-dessus le duc de Richmond plus que lui. L'autre jour, lord Dalhousie disait à la chambre haute que les bons effets d'une première réduction sur les droits de douane avaient engagé les conseillers de sa majesté à lui proposer de recommander une réduction nouvelle dans le discours du trône. Le duc de Richmond, qui n'est pas, que nous sachions, un ennemi personnel de sa majesté britannique, se leva pour dire qu'il regrettait le langage de son honorable ami; qu'il n'était point constitutionnel de faire usage du nom de la reine de cette manière-là, qu'il ne connaissait point le discours de la reine, mais seulement le discours des ministres. Lord Dalhousie se récria contre une si fâcheuse interprétation. Voilà ce qu'on appelle en Angleterre couvrir la royauté; c'est pourquoi l'on s'y contente de prendre les régicides pour des fous.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Ce n'est pas dans cette saison que les savans entreprennent d'ordinaire de nouveaux et considérables travaux. Vers la fin de l'année scolaire, et lorsque chacun aspire au moment d'aller chercher un peu de repos et de fraîcheur au loin, les séances de l'Académie des Sciences commencent à devenir moins animées, et, au palais Mazarin comme ailleurs, on se ressent de la chaleur caniculaire qui nous accable tous. Cependant quelques lectures intéressantes ont été faites dernièrement à l'Institut. M. Edmond Becquerel, qui suit avec succès l'exemple de l'illustre physicien auquel il doit le jour, a communiqué à l'Académie le résultat d'une série d'expériences entreprises dans la vue de confirmer et de développer les découvertes de M. Faraday, dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a peu de temps. Dans un mémoire remarquable, M. Coste a rendu compte de la manière dont les *épinoches*, petits poissons fort communs dans les ruisseaux des environs de Paris, construisent leur nid et soignent leurs œufs. L'habileté employée dans cette circonstance par ces animaux mérite de fixer d'autant plus l'attention des naturalistes, qu'elle paraît dépasser de beaucoup les bornes de cette portion fort restreinte d'instinct que jusqu'à présent on avait accordée aux poissons.

Pour apprécier convenablement un grand travail sur le mouvement d'Uranus, que M. Le Verrier a présenté à l'Institut, il faut attendre à la fois que les calculs aient été publiés, et que les observations soient venues confirmer les conjectures de l'auteur. M. Le Verrier croit, avec d'autres astronomes, que les irrégularités du mouvement de cet astre, si éloigné de nous, sont dues à l'action d'une autre planète située à une distance beaucoup plus considérable, et qu'aucun observateur n'a pu jusqu'à présent apercevoir. D'après les recherches de cet académicien, la position de l'astre inconnu serait déterminée avec assez d'approximation pour que l'on pût nourrir l'espoir de soumettre cette hypothèse à une prochaine vérification. De telles prédictions ne sont pas sans précédens en astronomie, et l'on sait qu'au commencement de ce siècle, après la découverte de Cérès, petite planète observée d'abord par Piazzi, M. Olbers avait assigné deux points du ciel près desquels il annonçait qu'on trouverait probablement de nouvelles planètes. La découverte de Junon et de Vesta vint bientôt confirmer l'heureuse conjecture de l'astronome allemand. Espérons que M. Le Verrier n'aura pas moins de bonheur, et que, malgré la difficulté de constater le mouvement d'un astre qui, s'il existe, doit employer près de deux siècles et demi à faire le tour du ciel, son hypothèse pourra promptement être sanctionnée par l'observation directe.

L'événement scientifique le plus considérable de ces derniers mois, c'est la nomination de M. Jacobi, illustre géomètre prussien, à la place d'associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris. M. Jacobi succède à M. Bessel, astronome célèbre, dont la réputation et le talent appelaient de tous les points de l'Europe un auditoire d'élite à l'université de Kœnigsberg, où il était professeur. On sait à peine dans le public que ce titre d'*associé étranger* est la plus haute récompense qu'on puisse accorder à des découvertes éclatantes. Sans compter les aca-

démiciens libres, mais en y comprenant les deux secrétaires perpétuels, l'Académie des Sciences se compose de soixante-cinq membres titulaires résidant à Paris, et divisés en onze sections, dont la première contient les géomètres, et la dernière les médecins. A chacune de ces sections, toutes de six membres, sauf la section de géographie et de navigation, qui n'en compte que trois, vient s'adjoindre une section de *correspondans*, composée également d'un nombre fixe de membres pris hors de Paris, dans le reste de la France ou à l'étranger. Si l'on songe, par exemple, qu'en déduisant deux géomètres français, choisis dans les départemens, il n'existe actuellement sur toute la surface du globe que quatre seuls mathématiciens qui soient *correspondans* de cette académie, on comprendra combien ce titre est honorable et élevé; mais, en réfléchissant que pour toutes les branches des sciences mathématiques, physiques et naturelles, il ne peut jamais y avoir au monde que huit *associés étrangers* de l'Académie des Sciences de Paris, on sentira tout ce qu'il y a de glorieux dans un tel titre, que Newton et Leibnitz ont porté avec orgueil, et qui toujours a été ambitionné par les esprits supérieurs de tous les pays. Rappeler les noms de ceux qui l'ont obtenu, ce serait poser les bases de la plus éclatante biographie scientifique étrangère, et il suffira de citer Boerhaave, Haller, Franklin, Linné, Lagrange et Davy, pour prouver qu'à chaque époque l'Académie des Sciences a su se rattacher, par cette distinction, les plus beaux génies de toute l'Europe. Dans un choix si rare et si disputé, on ne croira qu'avec peine que pendant près d'un siècle une seule famille, celle des Bernoulli, ait possédé, à bon droit et sans interruption, toujours une, et souvent deux de ces places. Il est impossible de comparer aucune autre famille à cette race privilégiée de mathématiciens, mais il n'est pas inutile de comparer entre elles à ce point de vue les différentes nations de l'Europe. Pendant long-temps l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, semblaient appelées à contribuer, dans des proportions à peu près égales, à la formation de cette illustre cohorte, à laquelle, il y a une vingtaine d'années à peine, trois Italiens, Piazzi, Scarpa et Volta, appartenaient à la fois. Dans ces dernières années, cette espèce d'équilibre a cessé d'exister, et l'Allemagne s'est emparée presque sans discontinuation de toutes les places qui devenaient vacantes; aujourd'hui elle en possède six sur huit, et les autres peuples doivent craindre que bientôt, aux noms déjà si illustres de Gauss, de Berzélius, d'Œrsted, de Humboldt, de Jacobi et de De Buch, ne viennent se joindre ceux non moins célèbres de Liebig, de Mitscherlich, de Ehrenberg. Sans nous arrêter ici à rechercher la cause de ce fait, nous ne pouvons cependant nous dispenser d'engager les savans des autres nations à redoubler d'efforts pour partager des couronnes qui ne doivent pas être l'apanage exclusif de l'Allemagne.

La nomination si méritée de M. Jacobi pourrait donner lieu à d'autres considérations auxquelles nous ne nous arrêterons qu'un instant. Depuis quelque temps, les Juifs ont commencé à cultiver les sciences et les arts avec une nouvelle ardeur et un succès des plus remarquables, et ce progrès, qui est réel partout, n'est nulle part aussi bien constaté qu'en Allemagne. Au nom de M. Jacobi, qui appartient à une famille juive, on peut ajouter celui de M. Stern, habile géomètre, qui marche à Gœttingue sur les traces de son illustre maître, M. Gauss, et ceux encore plus populaires des Meyerbeer et des Mendelssohn, que la culture des arts comme celle des sciences ont rendus célèbres. Nous en passons et de fort

considérables. Ce réveil d'un peuple qui a tant contribué au moyen-âge à répandre chez les chrétiens les sciences des Orientaux est d'un excellent augure. Fruit en grande partie de la philosophie, cette illustration nouvelle d'une nation injustement proscrite est un gage de plus donné aux idées de tolérance et à la liberté de la pensée.

Les travaux de M. Jacobi sont tellement nombreux et tellement spéciaux en même temps, qu'il serait très difficile, pour ne pas dire impossible, d'en donner une idée suffisante à nos lecteurs. Constatons pourtant, dès le principe, que, si M. Jacobi s'est consacré uniquement aux progrès des mathématiques, cela ne signifie nullement qu'il manque de ces connaissances littéraires qui font la base de toute éducation libérale et que certains savans voudraient bannir de chez nous peut-être pour ne pas être seuls à ignorer le latin. Tandis qu'en France il y a des gens qui croient faire injure à quelqu'un en l'appelant *érudit*, les savans de l'autre côté du Rhin ne négligent rien de ce qui peut étendre et fortifier l'esprit. Nous avons sous les yeux des thèses en philosophie soutenues en 1825 par M. Jacobi à l'université de Berlin; dans une petite biographie placée vers la fin, le futur géomètre dit qu'il s'appliqua d'abord à la philologie, *primum philologiæ studiis incubui*. Parmi les points que le jeune candidat (M. Jacobi avait alors vingt ans) eut à traiter dans cette épreuve décisive, on trouve, à côté des questions mathématiques les plus difficiles, une discussion sur une variante qu'il proposait d'introduire dans le texte grec du vers 1260 de l'*Électre* de Sophocle. Pourtant ces recherches n'ont pas plus empêché M. Jacobi de devenir un grand géomètre que les anciens travaux de M. Mitscherlich sur les langues orientales ne se sont opposés à ce que celui-ci se plaçât au premier rang des physiciens. Un peu d'érudition ne peut jamais nuire; même réduite à une dose très modique et bornée à la connaissance des plus simples rudimens de la langue latine, elle peut avoir de grands avantages. Dans une occasion récente, elle aurait probablement empêché un de nos astronomes de prendre pour la traduction fidèle d'un ouvrage latin de Fabricius relatif aux taches solaires une paraphrase incomplète, qui ne reproduit que très imparfaitement les idées de l'auteur.

Bien que M. Jacobi se soit occupé avec supériorité de presque toutes les parties de l'analyse mathématique, c'est surtout par ses recherches sur les fonctions elliptiques et sur la théorie des nombres qu'il a su mériter l'estime des géomètres. A plusieurs reprises, la *Revue* a tenté de donner à ses lecteurs une idée de ces propriétés curieuses des nombres, dont l'étude constitue une des branches les plus élevées des mathématiques. Quant à la théorie des fonctions elliptiques, il serait bien difficile d'en donner une idée même incomplète aux personnes qui ne sont pas initiées aux mystères de la plus sublime analyse. Qu'il suffise de dire que cette théorie a pour objet l'étude approfondie des propriétés d'une famille de lignes transcendantes auxquelles, à cause de l'une d'elles, on a donné le nom d'*elliptiques;* il s'agit de trouver pour ces courbes des théorèmes analogues à ceux que la géométrie élémentaire renferme à l'égard du cercle. Les bases de ces recherches ont été posées, il y a plus d'un siècle, en Italie par Fagnani, esprit subtil et inventif, dont les découvertes avaient passé presque inaperçues de son temps, et qui n'a été que depuis peu apprécié à sa juste valeur. C'est à lui qu'on doit d'avoir démontré pour la première fois l'égalité de longueur de certains arcs de la lemniscate, courbe comprise dans les transcendantes ellipti-

ques, quoique ces arcs ne pussent pas se superposer ni se transformer en d'autres lignes propres à admettre une comparaison directe. On sait qu'en géométrie le principe de superposition, appliqué directement ou après quelques transformations, sert généralement à juger de l'égalité ou de l'inégalité de deux quantités, et l'on conçoit que l'introduction dans la science d'un nouveau moyen de comparaison ait pu produire depuis Fagnani des résultats inattendus.

Cette théorie des transcendantes elliptiques, à laquelle M. Jacobi doit une partie notable de sa réputation, et dont pendant long-temps Legendre, en France, s'occupa presque seul, a été cultivée en Allemagne par d'autres géomètres qu'il est impossible de ne pas mentionner ici. Déjà, au commencement de ce siècle, M. Gauss avait énoncé, dans ses *Recherches arithmétiques*, des propositions qui pouvaient donner une idée des immenses progrès qu'il avait faits dans cette carrière; mais, par une disposition d'esprit qui a été souvent signalée, l'illustre géomètre de Gœttingue semble satisfait dès qu'il a fait une découverte, et ne s'empresse jamais de publier ses travaux. Aussi, lorsqu'en 1827, un jeune géomètre norvégien, Abel, fit paraître à Berlin, dans le journal si estimé de de M. Crelle, des recherches admirables qui paraissaient renfermer en grande partie les découvertes inédites de M. Gauss sur cette matière, celui-ci se contenta d'applaudir aux progrès de ce nouvel athlète, et, dans une lettre qui a été imprimée, sembla voir avec une espèce de satisfaction qu'un autre l'eût prévenu, et lui eût épargné de la sorte le souci de faire imprimer son ouvrage. Il faut s'appeler M. Gauss pour céder ainsi sans regret des découvertes de cette importance!

M. Jacobi répondit sans retard à ce premier appel du géomètre norvégien, et, pendant deux années, on vit ces deux jeunes et infatigables champions étonner les géomètres de l'Europe par le nombre et la rapidité de leurs découvertes; mais, hélas! ce beau spectacle ne devait pas durer long-temps, et M. Jacobi, auquel l'Académie des Sciences de Paris vient d'accorder une distinction si flatteuse, doit sans doute regretter son infortuné rival, mort à vingt-sept ans, et dont les derniers momens ne furent pas exempts de poignantes angoisses. Abel était pauvre, et, quoiqu'il eût dans son pays des amis dévoués, à la tête desquels il faut placer son ancien maître, M. Holmboe, qui a été plus tard l'éditeur de ses ouvrages (1), il fut toujours dans une position malheureuse. Un travail infatigable, l'abandon dans lequel on le laissait, l'incertitude de son avenir, minèrent sa santé, et il mourut d'une maladie de poitrine presque sous le pôle, aux forges de Froland, où il s'était réfugié dans l'hiver de 1829.

Il faudrait pouvoir raconter une à une les souffrances de cette longue agonie. Dans les lettres de lui qui ont été publiées, on voit qu'il en était venu jusqu'à douter de son propre talent. Tout se réunissait pour l'accabler. D'admirables travaux qu'il avait présentés à une illustre académie furent d'abord oubliés par les commissaires, qui ne s'en occupèrent que lorsque l'auteur avait cessé d'exister. Une invitation du gouvernement prussien, pour qu'Abel allât s'établir à Berlin, n'arriva à Froland que quelques jours après sa mort. Une lettre adressée en 1828 au roi de Suède par MM. Legendre, Poisson, Lacroix et Maurice, membres de l'Institut, dans laquelle ils lui demandaient de prendre sous sa protection ce

(1) Voyez les *OEuvres complètes d'Abel*. Christiana, 1839. 2 vol. in-4°.

beau génie qui *languissait* dans une position *peu digne de son rare et précoce talent*, resta sans réponse et sans résultat, malgré le nom et la célébrité des savans qui avaient écrit au roi Charles-Jean. Enfin, il faut le dire, cet illustre géomètre, au sujet duquel on peut à juste titre répéter ce mot si connu de Newton : *Si Cotes eût vécu, nous saurions quelque chose*, a vu sa carrière abrégée par le chagrin et par le malheur. Cette fin si prompte et si triste impose à tous les amis des sciences le devoir de répéter souvent avec vénération et respect le nom d'un homme auquel on ne peut offrir qu'une gloire posthume.

Nous ne dirons qu'un mot, et à regret, d'une discussion fort animée qui a eu lieu à l'Académie des Sciences et dans les journaux à propos de l'éloge de Monge, lu récemment en séance publique par M. Arago. Comment se résoudre, en effet, après s'être arrêté quelque temps en compagnie d'Abel, de Gauss et de Jacobi, dans les plus hautes et les plus calmes régions de la science, à descendre sur le terrain des personnalités et des invectives, où le savant député de l'extrême gauche a tenté d'établir le débat? Mais, jusqu'à ce que de par la charte la personne de M. Arago ait été déclarée inviolable et sacrée, jusqu'à ce que la liberté de la presse ait été suspendue en ce qui le concerne, il doit être permis de faire remarquer que, malgré les règlemens, ce savant secrétaire perpétuel ne fait plus les éloges des membres que perd l'Académie, et qu'il va chercher parmi les célébrités de la révolution des sujets surannés de biographies et des moyens politiques de succès.

Depuis quelque temps, on annonce des modifications considérables dans l'enseignement scientifique que donne l'université. Dans une prochaine occasion, nous traiterons cette question, qui touche aux bases mêmes de l'instructien universitaire et que M. le ministre de l'instruction publique paraît, à tort, vouloir résoudre sans le concours des chambres. Comme tous les chemins glissans, la voie des ordonnances est facile; mais il est des terrains sur lesquels, après une course rapide, il est à peu près aussi malaisé de s'arrêter que de se tenir debout.

L'ÉGYPTE EN 1845, par M. Victor Schœlcher (1).—Certes, nous ne prétendons pas nous faire les champions du pacha d'Égypte, les défenseurs de sa politique et de son administration, ce serait une tâche trop lourde. Avant que M. Victor Schœlcher vînt nous donner une nouvelle édition des plaintes si souvent formulées contre le despotisme et le tyrannique monopole de Méhémet-Ali, l'Europe savait à quoi s'en tenir sur cette machine gouvernementale improvisée avec une si étonnante promptitude et une adresse aussi consommée. Les récits pompeux de quelques hommes prévenus avaient pu faire croire un instant à la renaissance d'un empire arabe et à la régénération de l'Orient par l'islamisme; mais la vérité n'a pas tardé à se faire jour. Ceux qui ont vu de près l'édifice, qui l'ont examiné d'un œil impartial, ont bientôt constaté le vice fondamental de sa construction. Il nous a été bientôt révélé par quelles exactions et quelles violences le gouvernement du vice-roi était parvenu à exécuter dans un si court

(1) Chez Pagnerre, rue de Seine.

intervalle ces vastes travaux d'utilité publique pour lesquels vingt-cinq années de paix chez nous suffisent à peine; nous avons su au prix de quels sacrifices on avait enrégimenté une armée à l'européenne, construit une flotte et des arsenaux, bâti des usines, fondé des écoles de toute espèce, et, pour tout dire enfin, organisé une administration régulière dans un pays où l'anarchie et le désordre étaient depuis des siècles à l'état endémique. Par un revirement subit fort dans nos habitudes, l'enthousiasme dont quelques- uns s'étaient pris pour cette éphémère création a fait place alors à un système de dénigrement aussi exagéré; les détracteurs se sont montrés excessifs autant que les panégyristes. Si le livre du docteur Clot-Bey est un hymne continu à la gloire du pacha, si le duc de Raguse, trop sensible aux avances flatteuses de Méhémet-Ali, s'est laissé aller aux plus étranges illusions sur les ressources militaires de l'Égypte, d'autre part on rencontrerait difficilement une opposition plus acharnée que celle de quelques écrivains dont les attaques sont trop violentes pour être toujours justes. Où trouver la vérité ? Ce ne peut être qu'entre les deux extrêmes. Trancher la question serait chose difficile et hasardeuse, et pourtant c'est un peu la prétention de chacun. Vous avez chevauché les ânes du Caire et remonté le Nil jusqu'à Boulak dans une cange; un mois vous a suffi pour visiter les mosquées d'El Azhar et d'Amrou, le puits de Joseph et les autres monumens de la vieille capitale des kalifes; vous avez poussé jusqu'à Gizeh, et vous revenez, en toute hâte à Paris émettre à votre tour une opinion, prononcer un jugement. Souvent cette opinion a déjà servi à défrayer plusieurs publications antérieures; c'est un thème banal, n'importe; avec ce thème, si usé qu'il soit, et quelques anecdotes glanées çà et là dans les œuvres de ses devanciers, on vient à bout de composer un livre, et on l'offre au public comme un arrêt en dernier ressort et sans appel.

C'est précisément à cette catégorie d'écrivains que se rattache M. Victor Schœlcher. Le moindre défaut de son ouvrage est de ne rien nous apprendre que nous n'ayons déjà lu dans ceux de MM. Michaud et Poujoulat, Clot-Bey, de Cadalvène Hamont, etc. Les emprunts qu'il leur a faits et les nombreuses citations qu'on rencontre à chaque page forment, nous n'hésitons pas à le dire, la portion la plus substantielle du livre. Pour faire cette indigeste compilation, l'auteur aurait pu se dispenser de traverser la Méditerranée, et, à coup sûr, ce voyage lui était encore moins nécessaire pour se former une conviction. Cette conviction était établie d'avance; le lecteur en a la preuve dès les premières lignes. M. Schœlcher est démocrate et négrophile. Nous n'entendons en aucune manière mettre ici en cause les tendances de son esprit, nous les exposons seulement pour apprécier le degré d'impartialité qu'il a pu apporter dans ses études sur l'Égypte. Entre tous les grands problèmes qu'agitent les sociétés modernes, M. Schœlcher s'est surtout préoccupé de l'esclavage; il s'en est fait, à ce qu'il paraît, une spécialité. Depuis long-temps, il poursuit l'étude de la servitude sous toutes ses formes, à toutes les époques de l'histoire et chez tous les peuples; il a passé les mers pour l'observer; il a visité les Antilles et les États-Unis, et son voyage en Égypte n'a pas eu d'autre but. Assurément, c'est un spectacle recommandable que celui d'une existence ainsi dévouée au bien de ses frères. Nous ne doutons pas que M. Schœlcher ne recueille un jour le juste prix de ses efforts, et ne participe, dans une proportion notable, à la grande délivrance de l'humanité, qu'il nous fait entrevoir dans un avenir prochain. L'apparition du livre qu'il prépare sur la

servitude aura, nous aimons à le croire, une influence considérable sur les destinées de la société moderne; quant à celui dont nous nous occupons aujourd'hui, nous craignons qu'il n'en soit malheureusement pas de même. Nous venons de dire qu'il n'ajoute absolument rien aux notions partout répandues sur l'état actuel de l'Egypte. Les préoccupations humanitaires de l'auteur ne lui ont peut-être pas laissé toute la liberté d'esprit nécessaire pour faire la part des influences extérieures, des préjugés de race, des traditions routinières au milieu desquelles a eu à se développer l'œuvre de Méhémet-Ali. Si M. Schœlcher entend nous dire que l'Égypte, entre les mains d'une nation européenne, soumise à un régime libéral, envoyant au Caire quatre cents députés, et munie d'une presse *indépendante*, serait plus heureuse que sous le régime du courbach, nous en convenons de grand cœur; mais M. Schœlcher, qui étudie l'histoire de l'esclavage, doit savoir mieux que nous quelle était la situation de ce pays avant Méhémet-Ali : nous le renvoyons seulement à l'itinéraire de M. de Châteaubriand; il n'ignore pas quel est encore de nos jours l'état des autres provinces de l'empire ottoman. Sous la domination d'Abdul-Medjid, qui, nous ne savons pourquoi, a su trouver grace devant M. Schœlcher, il n'est pas un pacha ou un simple cadi qui se fasse scrupule de condamner à la bastonnade un malheureux raïa, et de lui faire couper la tête, sauf à le juger ensuite. Un mal n'excuse pas l'autre, dira-t-on, c'est vrai; pourtant si, à côté, on peut trouver quelques compensations dans des résultats matériels, qu'il serait, en somme, impossible de contester, pourquoi condamner d'une manière absolue un système qui est au moins un premier hommage rendu à la civilisation par le génie oriental ? pourquoi s'écrier que Méhémet-Ali « a tout flétri, tout corrompu, tout tué? » Mais, avant lui, où était la vie, où la moralité? Les mamelouks n'avaient pas, que nous sachions, placé l'Égypte dans une si bonne voie, qu'il soit permis de se récrier si fort contre la corruption présente, et de regretter les temps qui ont précédé.

Il est un fait qui ressort, quoi qu'on en dise, de l'administration de Méhémet-Ali : c'est que la domination du pacha, quelque tyrannique, quelque barbare, quelque *turque* qu'elle soit, a habitué l'Égypte à la civilisation. Grace à cette rude initiation, les idées européennes sont désormais acceptées sur cette terre de la tradition et du fanatisme, et la nation arabe, pliée, brisée, si l'on veut, se trouvera prête pour la civilisation, lorsqu'il plaira à l'Europe de la lui imposer directement. Reportons nos regards sur les autres tribus orientales, et nous verrons là un progrès, un progrès réel.

C'est pour ne s'être pas placé à ce point de vue relatif que M. Schœlcher laisse tomber, du haut de son tribunal humanitaire, un blâme absolu sur des faits qu'il ne s'est pas donné le temps d'étudier. Les idées avancées que professe M. Schœlcher ne sont pas encore tout-à-fait admises en libre circulation dans les sociétés que quatorze siècles ont policées, et il s'indigne de ne pas les rencontrer sur la terre classique du despotisme. Désolé de n'y trouver nulle part l'application de ses théories, il s'en va fouiller les origines, et, analysant le Coran, il découvre que l'islamisme avait à son début une très haute valeur humanitaire. Évidemment ses sectateurs ont dévié depuis lors. Ses théories sur la race noire se trouvent-elles contredites par les faits, il essaie de prouver que les Égyptiens ne sont que des nègres dégénérés. En admettant cette filiation, d'ailleurs repoussée par la science, d'autres pourraient au moins dire que ce sont des nègres perfec-

tionnés. Les dissertations ethnographiques et théologiques de M. Schœlcher sont fort peu amusantes, bien qu'il fasse défiler sous nos yeux, sous le plus léger prétexte, Corneille et Saint-Cyran, Lamennais et le grand Arnaud, et tant d'autres — qu'on ne s'attendait guère... à voir en cette affaire; — mais il s'inquiète bien vraiment d'intéresser ses lecteurs! Faire faire un pas de plus à la *science nouvelle* de l'humanité, telle est son unique envie; élever la voix pour les opprimés, telle est sa seule mission. Il reproche amèrement à M. le directeur des postes de ne pas loger sur ses paquebots les passagers de troisième classe aussi splendidement que ceux de la première, et le traite tout simplement de barbare. Voilà M. Conte convaincu de férocité aussi bien qu'Ibrahim. Sur le même bâtiment se trouvent des sœurs moraves qui voyagent très confortablement. « Vertus chrétiennes, qu'êtes-vous devenues! » s'écrie M. Schœlcher indigné. Ces bonnes sœurs moraves, il voudrait les voir se loger sur le pont par humilité chrétienne. M. Schœlcher ne nous dit pas où se trouvait sa cabine : pour l'honneur des principes philanthropiques, nous nous plaisons à croire qu'il couchait sur un tas de cordages comme un simple matelot. De telles déclamations sont puériles; elles nuisent à l'autorité d'un écrivain. Malheureusement M. Schœlcher ne l'a pas compris. Un sentiment fort estimable a inspiré son livre, la forme exagérée sous laquelle il est présenté lui a fait manquer complétement son but.

— TROIS MOIS A MONTMORENCY (1). — M. de Salvo vient de publier un petit ouvrage sous le titre de *Trois mois à Montmorency*. Ce n'est point un roman très compliqué, très dramatique; c'est simplement le recueil de quelques lettres écrites pendant l'été de 1845 par une *dame* du monde parisien à une *princesse italienne* qui habite Palerme, et naturellement l'auteur décrit ces environs de Paris qui ont encore leur charme même auprès des beautés d'un autre genre de la nature sicilienne. M. de Salvo, comme on voit, n'est pas allé loin chercher le sujet de quelques impressions de voyage. Montmorency n'est-il pas d'ailleurs un lieu plein de souvenirs? L'ombre de Rousseau n'erre-t-elle pas encore auprès de l'ermitage où l'auteur d'*Héloïse* rêva si souvent et se montra si ingénieux à se créer des souffrances? L'auteur rencontre aussi le souvenir de M. de Talleyrand à Andilly et de Mme d'Houdetot à Eaubonne, et il rajeunit quelques anecdotes sur ces illustres personnages. Ce recueil de lettres n'est pas sans doute d'une grande nouveauté, mais il renferme des détails heureux, des observations piquantes, et souvent une distinction de langage qu'il faut encore plus remarquer, puisqu'elle devient si rare de nos jours.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES, publié sous la direction de M. Franck, membre de l'Institut, par une société de professeurs de philosophie et de savans (2). — Quand les sciences philosophiques sont cultivées avec ardeur et avec succès, quand une école est constituée, quand elle a produit assez d'écrits dogmatiques et historiques pour que son caractère soit nettement déterminé, rien ne peut être plus utile à la science en général, rien n'est plus propre à donner une dernière consécration à l'école dominante qu'un vaste répertoire où chacun

(1) Un vol. in-18, au Comptoir des Imprimeurs, quai Malaquais.
(2) A la librairie de Hachette.

puisse trouver, selon ses besoins, tout ce que la spéculation a donné dans le domaine de la philosophie proprement dite, tout ce que l'érudition a découvert dans le champ de l'histoire. Descartes a eu son dictionnaire dans le *Lexicon rationale* de Chauvin, Leibnitz dans le *Lexique* de Walch, Kant dans l'*Encyclopédie philosophique* de Krüg. L'école éclectique devait avoir son tour; elle était, par la direction de ses travaux, par la nature de ses principes, plus propre que toute autre à mener à bien une telle entreprise En effet, un dictionnaire philosophique, pour être vraiment utile, vraiment digne d'une grande école, doit être à la fois systématique et impartial : systématique, parce que, sans doctrine, il n'y a ni unité, ni caractère, ni influence; impartial, parce que le but serait complétement manqué, si toutes les opinions ne pouvaient pas puiser à cette source commune avec une égale confiance. Les ouvrages de Krüg, de Walch et de Chauvin ne font guère connaître qu'une seule école. Bayle et l'*Encyclopédie du dix-huitième siècle* embrassent, avec la philosophie, l'histoire, les sciences, la religion, la politique; ce sont, avant tout, des écrits polémiques; d'ailleurs, l'érudition a fait de nos jours d'immenses progrès, un quart de siècle a vu renouveler presque toute l'histoire de la philosophie. L'ouvrage dont M. Franck dirige la publication a donc le mérite incontestable de venir à propos; l'école éclectique, en se chargeant de l'exécuter, a choisi la tâche qui lui convenait le mieux, et cet excès d'impartialité qu'on lui reproche quelquefois, et peut-être avec raison, n'est ici qu'un mérite de plus. M. Franck s'est réservé la plupart des articles dogmatiques; c'est une sage mesure : le *Dictionnaire* présente ainsi un corps de doctrines parfaitement liées; quoiqu'on ait réussi avec un rare bonheur à éviter les disparates et les contradictions entre les articles d'histoire confiés à tant d'auteurs différens, il aurait pu sembler téméraire de compter sur le même succès pour la philosophie proprement dite. La plupart des articles de M. Franck sont d'ailleurs des mémoires approfondis, pleins de talent et d'originalité. Quant à l'histoire, elle a été habilement partagée entre les divers collaborateurs, de manière à demander à chacun d'eux ce qu'il savait le mieux : *Aristote*, à M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui l'a traduit tout entier; les *anciens sceptiques*, à M. Émile Saisset, auteur de l'excellent mémoire sur Œnésidème; les *Alexandrins*, à M. Jules Simon, qui le premier a écrit une histoire complète de l'*école d'Alexandrie*. M. de Rémusat, dont l'article *Esprit* est un chef-d'œuvre de clarté et de sagacité métaphysique, M. Damiron, M. Münk l'orientaliste, M. Charles Jourdain, les talens les plus élevés et les plus variés, ont concouru à cette publication, qui modestement, sans bruit, sans éclat, rend un service capital à la philosophie et aux lettres.

V. de Mars.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME.

(NOUVELLE SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

